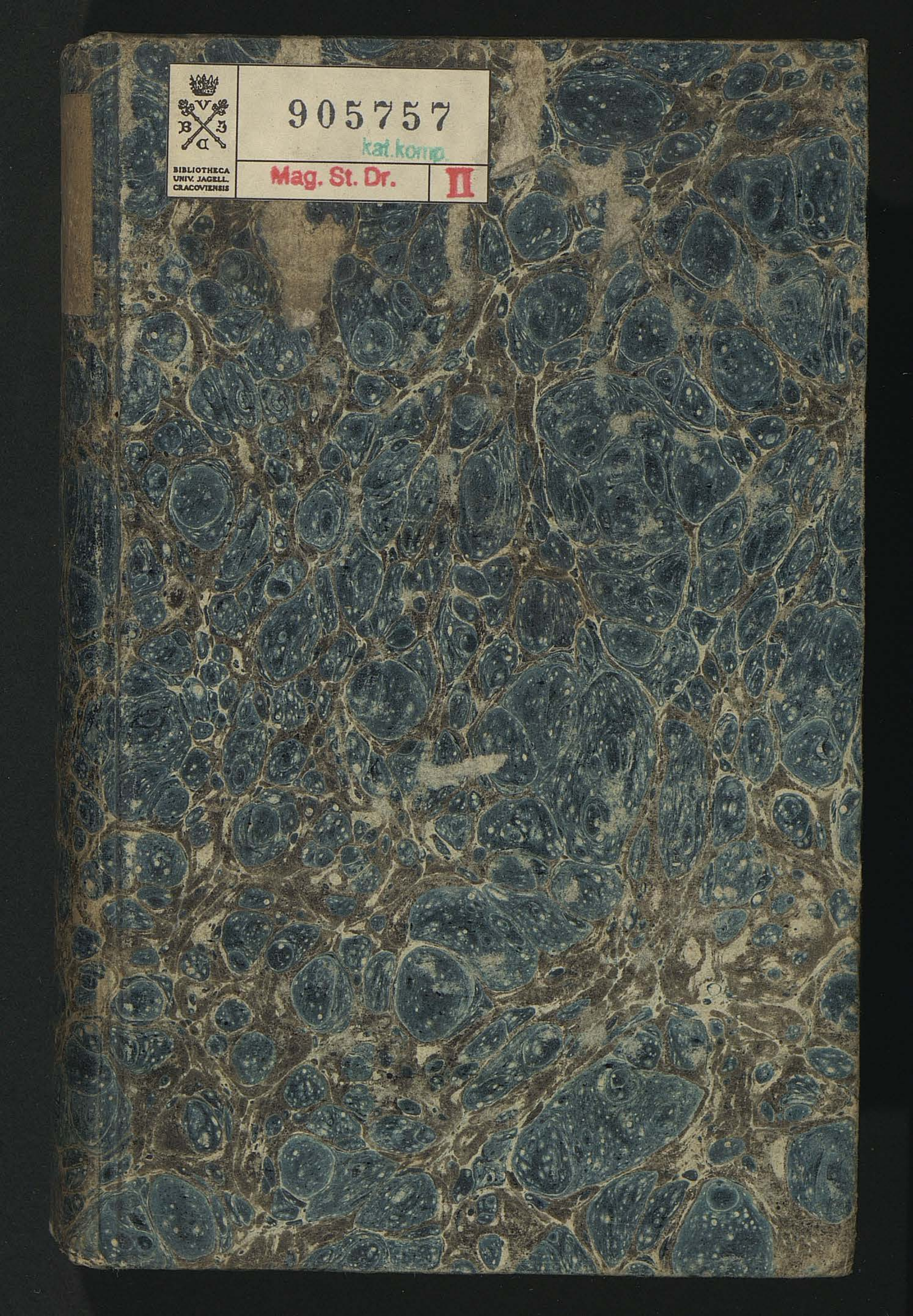
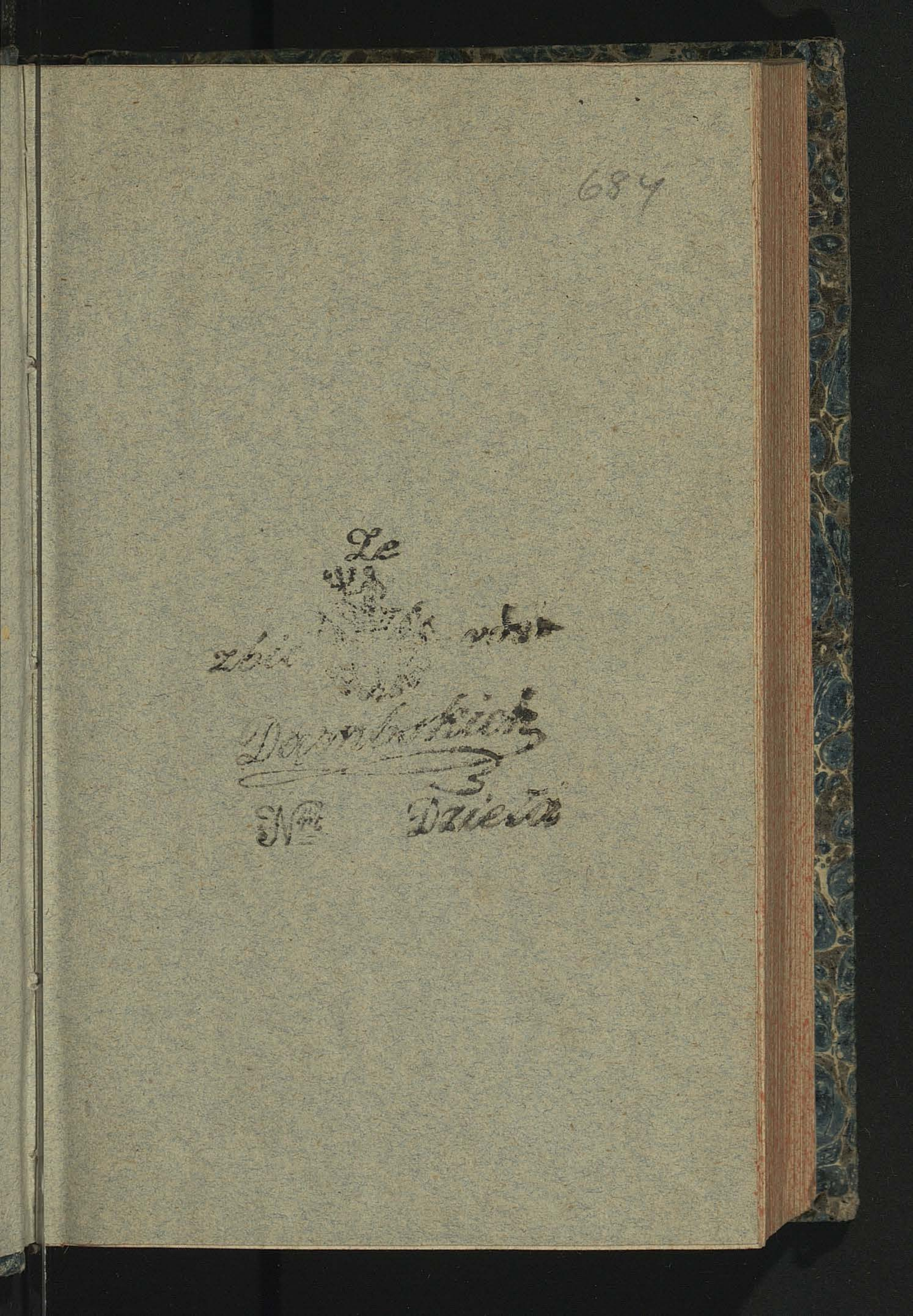
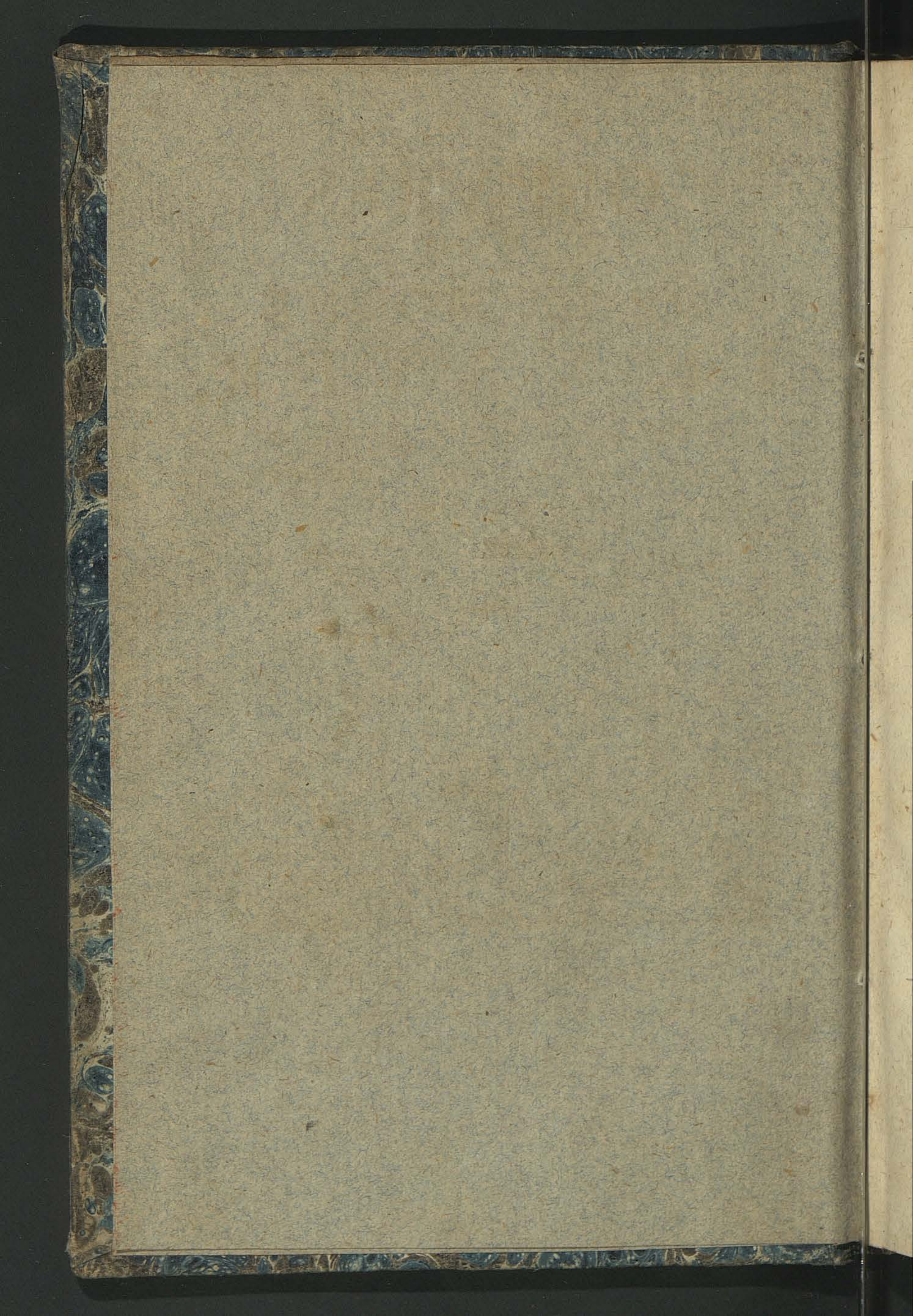


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905757
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C
905757 II
Mag. St. Dr.


684
Ze
zbi
Nr
Dzieła



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome VI. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVIII.



AVERTISSEMENT.

Nous donnons enfin dans ce Volume les Lettres de nôtre Auteur, ce sont, comme il les nomme lui-même, de petits Traités. Ce titre leur convient d'autant mieux, qu'elles contiennent des propos savans. Le titre annonce la matiere, dont traite chaque lettre.

Les sujets de celles de la premiere Partie de ce Volume sont presque tous puisés dans la Morale, & quoique l'auteur ne laisse rien à desirer sur l'objet qu'il expose, l'on ne sauroit cependant lui reprocher, que ses deductions excedent la grandeur d'une lettre, ou qu'elles ressemblent à plusieurs de nos ouvrages modernes, qui quoique parés du même nom, n'en sont pas moins en effet de vrais volumes.

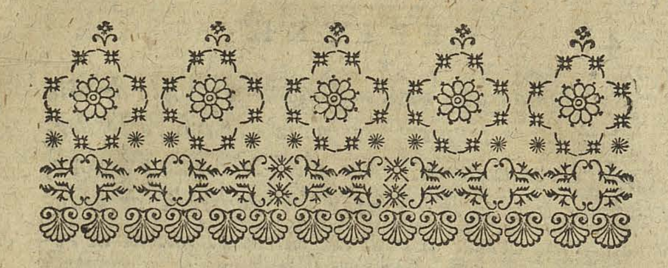
AVERTISSEMENT.

Monsieur Le Vayer a encore donné ici des preuves de la vaste étenduë de son érudition, & il a de plus sû joindre l'utile à l'agréable.

Ceux qui se plairont à les lire, trouveront qu'elles sont également instructives & amusantes. Les curieux pourront en même tems y decouvrir les sources dans lesquelles quantité de nos modernes ont puisé. Les oeuvres de nôtre auteur ont été jusqu'ici comme cachées. On ne les trouvoit presque plus, que chez quelques Savans du premier ordre, & dans les Bibliotheques, sur tout en Allemagne, où depuis un certain tems le bon goût fait de grands progrès. Aussi ne doutons nous pas qu'un jour le Public ne nous sache bon gré de cette nouvelle Edition dans un Format plus commode.



PETITS TRAITÉS
EN FORME DE
LETTRES
ÉCRITES
A
DIVERSES PERSONNES
PREMIERE PARTIE.



A

MONSIEUR

MOLÉ

PREMIER PRESIDENT

DU PARLEMENT.

MONSIEUR,

Il y a long tems que je me ſens vôtre redevable, du favorable jugement qu'il vous a plû faire de quelques petits Ouvrages, que j'ai déja donnés au public. Ie ſerois méconnoiſſant, ſi, au defaut de tout autre moien, je ne

vous témoignois mon reſſentiment, plein de zèle pour vôtre ſervice, en vous offrant cette derniere compoſition. Ce n'eſt pas que j'ignore, qu'au lieu de m'acquiter, je multiplie de beaucoup ma dette, ſi vous me faites l'honneur de recevoir mes Lettres de bon œil, en me permettant de les autoriſer de vôtre Nom. Mais pour n'être pas trop injurieux à mon propre travail, permettés-moi de vous dire, qu'encore que ce genre d'écrire ne ſoit pas le plus conſidéré parmi les Rhéteurs, ſi j'avois reüſſi au deſſein, dont je m'explique d'abord par ma premiere Lettre, je ne croirois pas vous faire un préſent indigne de vôtre accueil, ni de vôtre attention. Epicure eût la hardieſſe d'écrire à Idomenée, que les ſiennes contribueroient plus à ſa gloire, & à l'Immortalité de ſon Nom, que ni ſa haute naiſſance, ni toute ſa Politique. Celles de Ciceron à Atticus l'ont rendu plus célébre, que l'amitié d'Auguſte, ni l'alliance des Céſars. Seneque promet franchement le même avantage à Lucilius quand il lui écrit. Et s'il eſt permis de mêler le ſacré avec le profane, comme cela ſe fait ſouvent ſans crime, ne pouvons-nous pas dire que les deux Epitres de ſaint Paul à Timothée, ſont ſeules cauſe, qu'il nous reſte quelque connoiſſance de lui? Je ſuis bien éloigné, Monsieur, *de vouloir tirer aucune ligne parallele de ces*

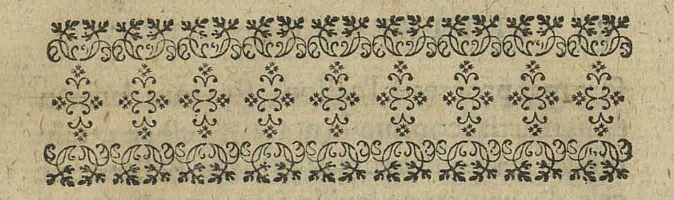
Grands Hommes à moi. Ie reſpecte leur mérite extraordinaire, & ma conſcience me fait reconnoitre ma foibleſſe, Mon intention n'eſt autre que de recommander en général, ce que je ſai bien, qui peut réuſſir tout autrement dans l'eſpece. Si j'oſois néanmoins me promettre, que mes veilles, telles qu'elles ſont, pûſſent être de quelque conſidération à la Poſterité, je recevrois par avance une merveilleuſe ſatisfaction, qu'elle y dût voir marquée l'eſtime & la véneration que j'ai eüë pour une vertu telle que la vôtre. Iamais Souverain Magiſtrat ne remplit ſa place avec tant de dignité, de ſuffiſance, & d'integrité, par des tems orageux, comme ſont ceux dont vous ſurmontés, autant qu'il eſt poſſible, toutes les difficultés. Vous avés joint la ſolide prud'hommie à la plus haute capacité. Et l'on ne ſauroit mieux comprendre la vérité de cet aphoriſme moral, qui porte, que la Iuſtice contient en ſoi toutes les autres vertus, qu'en contemplant vôtre vie, que leur union éclatante rend une des plus illuſtres de ce Siécle. Il y a long tems, qu'elle m'a imprimé dans l'eſprit le reſpect, que je lui porte, puiſqu'elle m'éblouït de ſes premiers raions dans la fonction, où je vous voiois tous les jours, d'une très grande & très importante Charge, quoiqu'inferieure à celle, que vous exercés. I'ai toûjours

nourri depuis dans mon ame ce même reſpect, joint à une ſecrette inclination qui me fait ſouhaiter, qu'avec autant de vigueur & de parfaite ſanté que la Nature en peut donner, nous voions vos jours prolongés, pour le bien de cet Etat, juſqu'au plus haut terme où peut arriver nôtre humanité. C'eſt,

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très obeïſſant ſerviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



PETITS TRAITÉS
EN FORME
DE LETTRES,
ÉCRITES A DIVERSES
PERSONNES.

DU SUJET DE CES LETTRES.
LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

Vous verrés bien par les lettres que je vous adresse, que j'ai beaucoup d'heures de ma vie à perdre, puisque j'en donne tant à des pensées si creuses & de si peu d'utilité. Que voulés-vous? c'est le propre des Muses de nous amuser inutilement, & nos Peres, qui opposoient le vieux mot *musart* à celui de guerrier, ont assez témoigné, qu'ils tenoient les hommes d'étude

fort mal propres à l'action, ſur tout dans un tems martial comme le nôtre. Si eſt-ce que le mêtier des neuf Sœurs & celui de Bellone ont cela de commun, qu'ils ſont mourir également, puiſque la contemplation eſt une certaine ſeparation des deux parties, qui nous compoſent, & que les Hébreux, auſſi bien que les Academiciens, l'ont ſi proprement nommée une mort pernicieuſe. Tant y a que Jupiter, avec tous les honneurs & toutes les richeſſes qu'il diſtribuë, n'a jamais pû venir à bout de mon Saturne; ni l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui Emploi, prévaloir dans mon eſprit ſur les douceurs de mes infructueuſes rêveries. Mais il faut que je vous rende quelque raiſon de ce qui m'a porté à vous faire voir des Lettres de ſi peu de prix, après tant d'autres excellentes, dont nôtre langue ſe trouve enrichie, & qui difficilement peuvent être égalées, ſoit pour la politeſſe du ſtyle, ſoit pour beaucoup d'ingenieuſes penſées, qui les rélevent. Que ſauroit-on voir dans la Politique de plus conſidérable, que celles du Cardinal d'Oſſat? N'en vient on pas d'imprimer d'autres, qui portent l'ame doucement juſqu'au Ciel par des mouvemens merveilleux de pieté? Et ſi je ne m'éloignois expreſſément à l'égard des Ecri-

vains, qui vivent encore, de tout ce qui peut avoir quelque air de flatterie, ne vous pourrois-je pas nommer ici deux ou trois Auteurs de Lettres, qui ont excellé chacun dans le genre d'expreſſion qui lui eſt propre? Trouvés bon néanmoins, que je vous diſe, qu'aucun que je ſache n'a encore tenté d'en donner de Françoiſes à l'imitation de celles de Seneque, puiſque ce ſeroit être trop témeraire de prétendre à la reſſemblance. Vous ſavés, comme il eſt impoſſible de lire la moins conſidérable des ſiennes, ſans que la volonté ſoit émûë, & l'entendement illuminé. Il paraphraſe de telle ſorte les paroles, & ſouvent les penſées de tant de Philoſophes, de Poëtes, & d'Orateurs Grecs & Latins, qui l'ont précedé, qu'un quart d'heure de ſa lecture vous fournit dequoi méditer trois jours de ſuite, & vous comble l'eſprit de notions, dont l'uſage n'eſt pas de moindre durée que la vie. Avoués que les lettres les mieux couchées, que nous aions, & qui flattent le plus doucement l'oreille, n'ont rien de pareil. Elles apprennent à bien parler & à bien écrire, tout ce qu'elles contiennent eſt plein d'agrément; & l'on y voit des choſes ſi ingenieuſes & ſi bien ajuſtées, qu'elles cauſent de l'admiration. Mais le profit qui s'en

recueille (je laiſſe à part ce qui touche la pieté Chrétienne) n'a garde d'être comparable à celui qu'on tire des Epitres de Seneque. Les ſiennes inſtruiſent par tout, & n'ont preſque aucune ligne, où vous ne trouviés quelque choſe pour arrêter vôtre eſprit, & pour charger utilement vôtre mémoire. Une bonne partie des autres ſe contentant de plaire, ne touchent guères que l'imagination, & ſouvent, après avoir paſſé deſſus beaucoup de tems avec bien de la ſatisfaction, l'on ne ſauroit pourtant dire ce qu'on y a vû, qui doive être retenu pour ſervir à l'avenir. Je ne prétens pas de vous rendre ces dernieres mépriſables par là. Tant s'en faut, je les tiens pour très accomplies dans le genre où elles ſont écrites. Mais comme il eſt fort éloigné du Didactique, ce n'eſt pas merveille, que je donne l'avantage aux premieres en ce qui eſt d'enſeigner & d'inſtruire.

Si j'avois donc tant ſoit peu reüſſi, dans le deſſein, que j'ai eu de ſuivre, quoique de bien loin, un ſi grand Maitre que Seneque, je ne penſerois pas avoir peu fait. Ma bonne volonté doit du moins être priſe en bonne part. Et je m'aſſure qu'il n'y a guères d'hommes d'étude, qui ne me ſachent quelque gré en liſant la plus legere de mes Lettres, lors

que je les ferai ſouvenir de quelque choſe aſſez remarquable, ſi leur profonde érudition ne me permet pas de la leur apprendre. Je puis parler ainſi, ſans qu'on me doive reprocher d'être vain, parce que les penſées & même les paroles de tant d'illuſtres Perſonnages, que je cite, à l'exemple non ſeulement de Seneque, mais encore de Ciceron, de Pline, & de Plutarque, me donnent cette hardieſſe. Que s'il ſe trouve des gens ſi ennemis des citations, qu'ils ne les puiſſent non plus ſouffrir ici, que dans un Roman, ou dans un Panegyrique, vous me permettrés de les renvoier à ce que j'ai déja écrit en plus d'un endroit contre eux. C'eſt un fait étrange, qu'ils reſpectent ſi peu l'autorité de tant d'excellens Auteurs, & que *tam inſolenter parentis artium antiquitatis reverentiam verberent*, pour parler avec Macrobe. Du moins ne ſauroient-ils nier, qu'il ne vaille mieux dire après d'autres, de bonnes choſes, qu'écrire des ſottiſes de ſon crû. Mais quoi, vous ne ferés jamais, que le goût des Scarabées, dit Dion Chryſoſtome ſur un ſujet approchant de celui-ci, s'accommode au miel Attique quelque doux & profitable qu'il ſoit. Et il n'y a point d'ouvrage ſtudieux, pour bon & utile qu'il puiſſe être, qui plaiſe à de

1. *Satur.* c. 5.

Orat. 32.

certains génies, ennemis de tout ce qu'ils desesperent de pouvoir imiter. Quand on ne doit rien à personne des materiaux qu'on emploie, après les avoir achetés au prix de ses veilles, il n'y a point de deshonneur à les mettre en œuvre, de quelque lieu qu'on les ait tirés. Je puis dire en particulier, qu'encore que je me serve très souvent & très volontiers de ce que les anciens me peuvent fournir, & je ne le fais guères sans y ajoûter du mien; sans joindre l'Histoire moderne à l'ancienne; la sainte à la prophane; & celle du nouveau Monde à ce que nous savons, il y a si long-tems, de l'ancien. Je prens de même la licence de faire venir quelquefois l'Italien ou l'Espagnol, au secours du Grec ou du Latin. Et il faut être bien injuste pour ne pas reconnoitre, que je me rends propre assez souvent par l'application d'un sens nouveau, ce que j'ai emprunté de bonne foi, & sans qu'on me puisse reprocher le crime des Plagiaires.

Il me reste à vous justifier mon procedé douteux, dont il semble, que vous aiés quelque aversion, & qui fait, que sans rien determiner, je balance souvent les raisons contraires, laissant la liberté à chacun, de prendre tel parti, qu'il lui plaira. L'ancienne Aca-

demie, jointe à la Sceptique, m'ont donné cette ſuſpenſion d'eſprit; & Saint Paul après Salomon m'y ont confirmé par leurs declamations contre la vanité des Sciences, & par cette ſentence de l'Eccleſiaſtique, *in multis eſto quaſi inſcius*, *& audi tacens ſimul & quærens*. cap. 31. Je vous veux communiquer à ce propos l'obſervation, que j'ai faite de trois degrés différens de connoiſſance, qui ſe trouvent parmi les hommes d'étude. Le premier eſt de ceux, qui, pour n'avoir pas été inſtitués de bonne main, ni dans l'ordre neceſſaire des diſciplines, ne ſavent pas, quand ils ſavent autant qu'on peut humainement ſavoir, *neſciunt ſe ſcire*, comme Ariſtote le dit de ceux, qui manquent de Logique. Je mets au ſecond étage tous ces ſuperbes Dogmatiques, qui croient ſavoir en perfection tout ce qu'ils ſavent; qui font profeſſion de ne rien ignorer; & qui ſoûtiennent toutes leurs opinions, comme s'il n'y en avoit point de meilleures, *credunt ſe ſcire*, *& neſciunt*; certainement ce ſont les plus à plaindre de tous. Le troiſiéme degré, qui ſe trouve beaucoup au deſſus des deux autres, eſt de ceux, qui par une longue étude, & par une profonde connoiſſance des choſes, ſont parvenus juſqu'au plus haut point de la ſcience

humaine, dont ils ont reconnu la foibleſſe & les doutes, *ſciunt ſe neſcire*, ils avouënt là deſſus ingenûment leur ignorance, & font profeſſion d'une Philoſophie Sceptique, qui n'a rien de ce que l'Apôtre condannoit en celle des ſeducteurs de ſon tems. En vérité il ne pouvoit nous faire trop de peur de l'orgueilleuſe vanité des Sciences. Le Diable eſt une des plus ſavantes créatures du monde. Et les plus reſolutifs Dogmatiques ſeront toûjours contraints de reconnoitre, après y avoir bien penſé, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſache avec certitude, & qui puiſſe dire *non mutor*. C'eſt tout ce que vous aurés de moi ſur un ſujet, qui m'emporte quelquefois plus loin, que je ne voudrois. Seneque dit, qu'une lettre ne doit jamais importuner par
Ep. 45. ſa longueur, *non debet ſiniſtram manum legentis implere*. Si vous en trouvés ici quelques-unes plus étenduës que les autres, au moins m'accorderés-vous, qu'il n'y en a point du volume de celles, qui peuvent paſſer pour des Livres.

Peut-être aurés-vous envie de ſavoir à qui elles ont été écrites, après en avoir reconnu, que vous avés autrefois reçûës de moi. Je contenterai vôtre curioſité quand il vous plaira, me permettant cependant de n'enga-

ger le nom de personne à la défense d'un mauvais ouvrage. S'il n'a pas dequoi se soûtenir de lui même, je renonce de bon cœur à toute l'approbation qu'il pourroit recevoir d'ailleurs; & j'aime mieux le voir sans reputation, que de lui en donner par une artificieuse cabale.

DE LA PRUDENCE.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Pourquoi trouvés-vous si étrange l'imprudence de cet homme, n'ignorant pas, qu'il n'y a rien de plus attaché qu'elle à nôtre humanité, ni de plus commun dans le monde que l'erreur? c'est peut-être un secret de la Providence, qui veut que comme il y a peu de Rois & beaucoup de Sujets, il se trouve très peu de personnes de bon sens, & une infinité d'inconsidérées.

- - gaudet stultis natura creandis, Marc.
Vt malvis, atque urticis, & vilibus herbis. Paling. in Sagit.

Quoi qu'il en ſoit, ſi les choſes extraordinairement rares peuvent paſſer pour des prodiges ou pour des monſtres, nous ſerons contraints d'avouër, qu'un homme ſage a je ne ſai quoi de monſtrueux; ce qui nous doit faire trouver moins étrange le peu de jugement des autres. Ciceron diſoit de ſon tems, que les Muſes engendroient plus ſouvent, qu'on ne voioit naitre de perſonnes véritablement ſages, & vous ſavés, que l'ancienne Gréce n'en pût jamais compter que ſept, encore leur a-t-on diſputé cette prérogative. S'ils croioient être tels, il ne faut que cette ſeule penſée pour prouver, qu'ils ne l'étoient pas. Et s'ils ne l'ont été qu'au jugement des autres: de quel poids, & de quelle conſidération peut être l'opinion des fous; ou pour le moins de gens, qui n'avoient pas la tête bien faite, puiſque ſept ſeulement poſſedoient cet avantage? Mais je ne vous donne pas ce dilemme pour être ſi concluant que Lactance l'a crû, l'aiant tiré d'une réponſe de Xenophane à Empedocle. Celui-ci ſoûtenoit, qu'il n'y avoit rien de plus difficile à trouver qu'un homme ſage. Cela vient repartit le premier, de ce qu'il faut l'être pour bien diſcerner celui, qui mérite un ſi haut titre. Ce diſcours néanmoins n'empêche pas que Solon,

Lib. 2. de Divin.

Diog. Laërt.

Solon, Bias, & les autres n'aient pû être ſages ſelon la portée de nôtre humanité. Les choſes de Morale ne ſe doivent pas examiner avec toutes les ſubtilités de la Logique. Et le ſeul renvoi, qu'ils firent tous ſept de ce fameux Trépied d'or au Dieu des Oracles, pour dire que nôtre ſageſſe venoit du Ciel, me fera toûjours conſentir à l'opinion commune, qu'ils étoient les plus ſages des hommes de leur tems, & que la vanité, qu'on leur impute ne leur ſauroit être reprochée ſans quelque ſorte d'injuſtice. Quant au reſte, des hommes, qui leur donnoient un nom de ſi grande véneration, encore qu'il ſoit vrai, que pour bien reconnoitre toutes les parties eſſentielles de la Sageſſe, il la faudroit poſſeder parfaitement, ce n'eſt pas à dire, qu'ils fuſſent abſolument incapables d'en juger. Un homme pauvre en appelle un autre riche ſans ſe tromper, auſſi bien que ſans participer à ſon opulence. Et nous ne laiſſons pas d'admirer avec raiſon la puiſſance & la bonté de nôtre Créateur, quelque foibles, & quelque mauvaiſes créatures, que nous ſoions.

Je ſens bien, que vous me pouvés reprocher la confuſion, que je mets populairement entre deux choſes fort diſtinctes dans la

Philoſophie, la Prudence, & la Sageſſe. Celle-ci eſt une ſcience des choſes divines & humaines, accompagnée de demonſtration & de certitude: L'autre change ſelon les tems & les lieux différens, n'aiant pour objet que la ſuite, ou la fuite du bien, ou du mal. Ne laiſſons pas pourtant de les confondre, puiſque l'uſage ne s'accorde pas ici avec l'Ecole, & qu'à l'egard du perſonnage, dont vous me décrivés le peu de jugement, l'imprudence & la folie paroiſſent inſeparables. Vous aurés agréable auſſi, que je vous repréſente encore à ſa décharge, qu'à prendre, comme fait Platon, l'ignorance & cette même folie pour des maladies de l'ame, il y a ſi peu de gens, qui ſe puiſſent dire ſains, que c'eſt peut-être témoigner ſa propre infirmité, que de s'étonner de celle des autres. Nous ſommes ici comme dans l'Arche, avec beaucoup de bêtes, & fort peu d'hommes. Si quelques perſonnes diſcretes y font des propoſitions, les fous les y reſolvent auſſi bien que dans Athenes. Et peut-être que les plus aviſés ſont ceux, qui pour s'accommoder à l'uſage, ſuivent librement & en riant les folies du commun. Ariſtote parle d'un Tavernier de Tarente, qui exerçoit fort prudemment ſon mêtier tout le long du jour,

In Timæo.

De Mirab. Auſc.

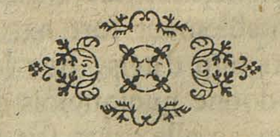
mais qui ne manquoit jamais de tomber en phrénesie à l'entrée de toutes les nuits. Certes on peut dire, que la chance a tourné aujourd'hui, l'on ne voit quasi que des fous tant que dure la journée, qui n'ont point de meilleurs intervalles, que ceux, que leur fournit le sommeil de la nuit; si ce n'est que leurs débauches les empêchent de le prendre. Ah que l'Antiquité nous a fait une belle leçon de ce que peut valoir toute nôtre science, ou toute nôtre sagesse, avec sa fable de Promethée! Cet Heros ne déroba le feu du Ciel, qui nous anime, que par le moien de la plante des Anes, qu'on nomme Ferule, pour dire, ce me semble, que nos plus hautes connoissances ne sont que des âneries, & nôtre plus fine prudence, qu'une ridicule réverie. Aussi n'y a-t-il rien de plus conforme que cette moralité, à ce qu'a prononcé la Sagesse Incarnée, que son Roiaume n'étoit pas de ce monde. Et je crois, qu'il ne se trouve guères d'homme, qui ait vécu si sagement jusqu'à la mort, de qui l'on ne pût dire sans l'offenser, le mot de Neron sur celle de Claudius, *morari eum inter homines desiisse*, en allongeant comme il fit la premiere syllabe. *Suet. in Ner. art. 53.*

Pardonnés-moi cette petite ſaillie, ma Sceptique eſt prête à vous faire raiſon, & à reparer le tort que j'aurois fait à une vertu qui vous eſt ſi familiere, ſi je ne couchois rien ici à l'avantage de la Prudence. Quoique la foibleſſe de nôtre nature donne de grands empêchemens à cette fille du Ciel, & bien que les organes corrompus, que nous lui fourniſſons pour agir, pervertiſſent ſouvent ſes meilleures intentions, ſi faut-il avouër, que la main de Dieu, toute puiſſante qu'elle eſt, ne nous pouvoit rien communiquer de plus excellent: Il eſt vrai, que l'ignorance & le déreglement d'eſprit ſont fort étroitement attachés à nôtre Etre; mais un grain de prudence, comme dit le Poëte Callimaque dans
Lib. 5. Strom. Clement Alexandrin, eſt un médicament ſi ſouverain, qu'il n'y a point de Panacée qui l'égale. C'eſt cette vertu, qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres, & qui eſt de telle conſidération à l'égard de celles que nous nommons Morales, que la prud'hommie, qui les comprend toutes, tire ſon nom d'elle, puiſque nous avons formé celui de prud'homme, de prudent homme. Qu'y a-t-il de comparable à l'aſſiette d'une perſonne, qui voit tout au deſſous de lui, parce que ſa prudence lui a fait prendre place au deſſus de la For-

tune? Et ne faut-il pas avouër, qu'Agamemnon avoit raiſon dans ſes ſouhaits ordinaires, de deſirer plûtôt dix hommes auſſi aviſés que Neſtor, qu'auſſi vaillans qu'Ajax ou qu'Achille? En effet, ce pauvre petit Inſulaire d'Ulyſſe, que la prudente Minerve favoriſoit, fut le principal auteur de la priſe d'une des plus grandes villes, qui furent jamais. Et nous ſavons que l'Oiſeau conſacré à cette même Déeſſe, ſe fait plus admirer dans la Mythologie, que le Paon avec toutes ſes plumes, le Roſſignol avec ſes ſerenades, & le Cygne avec ſa derniere mélodie. Les conſeils, qu'il donna à tous les volatiles, de ruïner le Chêne avant qu'il produiſit la glû; de conſumer la graine du lin, qui ne leur pouvoit être que très préjudiciable, & de prendre garde, que l'homme ne ſe prévalût de leurs plumes, pour rendre des fleches de telle viteſſe, qu'elles les devanceroient dans l'air; lui ont acquis ce merveilleux reſpect, que Dion Chryſoſtome a ſi admirablement décrit dans deux Oraiſons différentes. Le chant du Hibou n'eſt pas véritablement fort agréable, non plus que beaucoup d'avis, que la prudence ſuggere. Il donne quelquefois de mauvais augures, comme elle nous fait prévoir les maux, dont nous ſommes menacés. Et à

Orat. 12. & 72.

l'égard de ce qu'il ne ſe montre guères que de nuit, c'eſt pour nous faire leçon, que la ſageſſe ne ſe manifeſte pas inconſidérément, & qu'on ne ſauroit mieux faire en ce monde, que de tenir ſon jeu caché, *bene vixit, qui bene latuit*. Mais voulés-vous ſavoir le plus grand fruit, qu'on peut tirer de la Prudence, & dont nous avons le plus de beſoin aujourd'hui? Souvenés-vous, qu'elle a toûjours été la conſeillere de la Paix, *viæ ejus, viæ pulchræ, & omnes ſemitæ ejus pacificæ*, dit Salomon au troiſiéme Chapitre de ſes Proverbes. Elle enſeigne à mettre judicieuſement un clou à la rouë de la plus favorable Fortune. Et ceux, qui la croient, n'ont jamais le cœur plus grand que le cerveau, jugeant bien, que la nature, qui forme ces deux parties en même tems, nous veut inſinuer dans l'eſprit, que la raiſon doit toûjours accompagner le courage, & que toute ambition eſt blâmable, qui n'a pas ſa juſte proportion à nos forces.



DES BAGUES ET ANNEAUX.

LETTRE III.

MONSIEUR,

Encore que la Bague, qui vous a été donnée ſoit d'un prix très conſidérable, mon opinion eſt, qu'il augmente de beaucoup, par la conſidération de la main, dont vous tenés un ſi beau préſent. La vôtre pourtant eſt celle, qui le ſera principalement valoir, ſi j'ai bien retenu le ſens d'un proverbe, qu'on m'a ſouvent dit en Eſpagne, *la eſpada, y la ſortya, en cuya mano eſtan.* Quelque éclatantes que ſoient les facettes de vôtre diamant; & quoique ſa groſſeur & ſon poids le recommandent merveilleuſement, il s'en trouvera toûjours aſſez d'autres dans le monde, qui le ſurmonteront à cet gard, mais fort peu, qui ſe ſoient arrêtés en ſi bonne main, après avoir paſſé par une autre, remplie de tant de mérite. Les Rois de Biſnagar ſe reſer ent encore aujourd'hui ceux, qui excedent le poids de cent quinze grains: Le Cam des Tartares fait le même des plus belles

Turquoiſes, qui ſortent de la meilleure roche: Et l'on ſait qu'autrefois les Souverains d'Egypte retenoient pour eux les Topaſes d'une excellence extraordinaire. C'eſt donc avec raiſon, que je conſidére la valeur de vôtre anneau hors de lui même, & que ſans le comparer aux pierreries d'un prix ineſtimable, je lui en donne un, qui ne lui peut être raiſonnablement conteſté. Mais pour vous témoigner, combien m'a été douce la nouvelle de cette gratification, je vous veux faire part de quelques penſées, qu'elle m'a fournies, & qui m'ont ſervi, depuis vôtre obligeante Lettre, d'un très agréable entretien.

Déja je fais grande diſtinction entre la bonté interieure & eſſentielle des pierres précieuſes, & la bonté ou vertu, qu'on leur attribuë avec trop de crédulité. Car de dire, que la pierre nommée Alectorie, parce qu'on la trouve quelquefois dans le ventre d'un Coq, ait eu le pouvoir de rendre invincible Milon le Crotoniate: Qu'il y en ait, qui donnent des ſonges divins, ou qui faſſent prédire l'avenir: Et que d'autres ſoient propres tantôt à évoquer du Ciel en Terre l'Image des Dieux; tantôt à faire venir des Enfers les ombres des Trépaſſés, ſelon que Pline écrit tout cela

dans ſon trente-ſeptiéme livre, c'eſt ce que je ne croirai jamais, que quand mon eſprit ſe diſpoſera à recevoir toute ſorte de fables pour autant de vérités. Il faut mettre au même rang les deux anneaux, d'oubli, & de ſouvenance, du premier deſquels Moïſe fit préſent à ſa femme Egyptienne, afin qu'elle ne penſât plus en lui: Cet autre, dont parle Joſephe, qui chaſſoit les Demons en la préſence de Veſpaſien: Celui de Midas, ou de Gyges, qui rendoit inviſible: Et les ſept encore que le Prince des Brachmanes Jarchas donna au grand Apollonius, qui portoient le nom de ſept E'toiles, & ſervoient l'un après l'autre à chaque jour de la ſemaine. C'eſt ſans doute ſur de tels patrons, qu'ont été fabriqués les contes des bagues, qui charmèrent l'eſprit de l'Empereur Charlemagne, & de Henri II. Roi de France, au rapport de Petrarque, & d'Antoine de Laval.

Philoſtr. l. 3. de vita Apoll. c. 13.

Lib. 1. ep. 3.

Je ne veux pas nier pourtant, que les pierres, que nous appellons précieuſes, *ubi in arctum coacta rerum naturæ majeſtas*, comme dit le même Pline que nous venons de citer, ne puiſſent avoir quelques vertus ou facultés naturelles, puiſque l'Aimant nous en fait voir tous les jours de ſi merveilleuſes. Elles agiſſent ſans doute comme les autres mixtes, ou

par leur forme ſubſtantielle, ou par leur matiere, & il n'y a rien que je ne leur accorde librement de ce qui peut venir de là, pour vû qu'il n'excede pas le cours de la Nature, & qu'on ne leur attribuë point d'effets manifeſtement ſurnaturels comme le ſont les précedens, & aſſez d'autres ſemblables, dont on abuſe les eſprits crédules. Quelle apparence y a-t-il de s'imaginer, qu'une Turquoiſe, ou une émeraude tombée d'une bague, prédiſe l'infortune, qui ménace celui, qui la portoit? Cependant il ſe trouve des perſonnes ſi perſuadées de cela, que nous voions dans nôtre Hiſtoire moderne le Sieur de Teligny allant avec douze cens hommes pour une entrepriſe ſur la ville de Nantes, s'arrêter tout court, trouvant le matin après avoir bien cheminé, que la pierre de ſon anneau étoit tombée, ſans qu'il y eût moien de le faire paſſer outre, parce qu'il avoit perdu toute eſperance avec le verd de ſon E'meraude. Car, quand même il ſeroit vrai, que la pierre Selenite crût & décrût ſelon les faces différentes de la Lune, ce n'eſt pas à dire néanmoins, qu'il faille admettre toutes ces proprietés occultes, qu'on veut, que les pierres taillées & enchaſſées dans des bagues reçoivent du Ciel, en vertu des figures, qui leur ſont données du-

Aubigné tom. 1. p. 301.

rant de certaines conſtellations. Tous ces Taliſmans & Gamahez, dont la fauſſe Aſtrologie fait tant de parade, ne doivent paſſer que pour des preuves de la vaine ſuperſtition de beaucoup d'eſprits, qui ne croient jamais rien avec plus d'opiniâtreté, que ce qui eſt le moins croiable par raiſon. Mais quant aux autres vertus des pierres, qui operent par des émanations ou écoulemens de leurs ſubſtances, comme il s'en fait de tous les corps, & dans tous les ordres de la Nature, il eſt aiſé d'y acquieſcer par les raiſons qu'en donnent autant qu'il y a de diverſes ſectes de Philoſophie. C'eſt pourquoi je ne trouve pas étrange ce qu'écrivent Aulu Gelle & Macrobe, que les Grecs & les Romains portaſſent leurs anneaux au doigt de la main gauche, nommé pour cela annulaire, ou médicinal; ſi tant eſt que ce nerf, dont ils parlent, s'y rencontre, qui réponde au cœur, & qui par conſequent puiſſe ſervir de vehicule à la vertu cardiaque d'une pierre précieuſe. Si eſt-ce qu'il n'y a point eu de doigt, qui n'ait été préferé par quelques-uns à cet égard; juſques là, que celui du milieu, appellé infame, & où nous voulons, que les foux ſeuls mettent leurs bagues, ſervoit à cet uſage aux anciens Gaulois, & aux Anglois, comme Pline l'a remar-

Lib. 10. noct. At. c. 50. l. 7. Saturn. c. 13.

Cap. 11. qué dans le trente troisiéme livre de son Histoire naturelle. Quoiqu'il en soit, les pierres précieuses, tant celles, qui sont renfermées dans un anneau, que les autres, ont des proprietés si efficaces, ou à nôtre avantage, ou à nôtre préjudice, qu'on leur attribuë, entre autres effets, la mort d'un Pape, & d'un Empereur. Car pour commencer par le dernier, celle de Leon quatriéme arriva comme l'on croit, de ce qu'après avoir pillé dans Constantinople le Temple de Sainte Sophie, il portoit ordinairement une Couronne si chargée de pierreries, qu'il y trouva, qu'outre le poids, leur froideur, & les mauvaises qualités, dont elles lui touchèrent le cerveau, le firent mourir subitement. Platine rapporte à la même cause, l'apoplexie qui ôta de ce monde Paul deuxiéme, qui l'avoit tant persecuté. Il dit, que ce Pape consomma tout le trésor de l'Eglise en perles, diamans, & autres joiaux, dont il se fit une tiâre plus propre à représenter une Cybéle avec sa tour sur sa tête, qu'un souverain Pontife, & que cette machine portée trop souvent fut le plus apparent sujet de sa mort, encore qu'il remarque ailleurs, que son intempérance à manger des melons y pouvoit bien avoir contribué.

In vita. Hadriani I.

In vita Paul II.

Mais puiſque le préſent, que vous avés reçû, m'arrête particulierement l'eſprit ſur la conſidération des Anneaux, je vous veux dire, comme il n'y a guères de parties du corps humain, où la galanterie n'en ait fait mettre auſſi bien qu'aux doigts de l'une & de l'autre main. Les Rélations de l'Inde Orientale asſurent, que ſes habitans les portoient ordinairement au nez, aux lévres, aux jouës, & au menton. André Corſal en dit preſque autant des femmes Arabes du port de Calayate. Nous liſons à peu près la même choſe dans Ramuſio des Dames de Narſingue vers le Levant. Et Diodore Sicilien témoigne au troiſiéme livre de ſa Bibliotheque, que celles d'Ethiopie avoient accoûtumé de ſe parer les lévres d'un anneau d'airain. A l'égard des oreilles, c'eſt par tout le monde qu'on s'eſt plû, hommes & femmes, à y faire pendre des bagues de prix. Car bien que les oreilles percées paſſent dans le Deuteronome pour une marque entre les Juifs de ſervitude perpetuelle; que nous liſions dans la vie de Xenophon écrite par Diogene Laërce, comme *Cap. 15.* ce Philoſophe reprochoit à un certain Apolonides, pour lui faire injure, qu'il avoit auſſi les oreilles percées; que la baſſe naiſſance de l'Empereur Macrinus parut, à ce que dit Dion

Caſſius, en ce qu'il en avoit une troüée à la façon des Maures, & qu'encore aujourd'hui il n'y ait guères que les femmes dans l'Europe, qui portent des pendans-d'oreille: Si eſt-ce qu'il y a auſſi des Cavaliers, qui prennent parmi nous, & ailleurs, la licence de s'en parer. *Lib. 5.* Les Perſes, dit Diodore, & les Arabes Panchées mettent ordinairement des anneaux à leurs oreilles. Les Grecs ſans doute en uſoient de même, puiſque nous ſavons par *L. 1. adv. Math. c. 22.* l'autorité de Sextus le Pyrrhonien, que Platon étant encore jeune homme avoit l'une des deux percée, où pendoit une bague. Je ne veux pas oublier là-deſſus, que les Incas, *Hiſt. des Incas, l. 6. c. 27.* Empereurs du Perou, donnoient l'Ordre de Chevalerie en perçant les oreilles, comme on peut voir dans Garcilaſſo de la Vega. Céſar de Federici repréſente les Naires, qui ſont les Gentils-hommes de l'Inde Orientale, avec de ſi grandes oreilles, & ſi bien troüées, qu'on y peut paſſer le bras. Et Odoardo Barboſa montre, en parlant de ceux de Zeilam dans la même région, que cela ſe fait par la groſſeur & péſanteur de leurs pendans-d'oreilles, qui les leur font venir juſques ſur leurs épaules. Ne pouvons-nous pas remarquer encore *Pline l. 9. c. 55. & l. 32. c. 2.* avec quel tranſport d'affection Antonia femme de Druſus mit d'autres pendans-d'oreilles

à une Lamproie, dont elle faisoit ses delices? Et comme les Anguilles d'une fontaine de Jupiter Labradien en portoient de même? Je ne dis rien de ceux des femmes, parce que de tout tems, & en tous lieux, elles en ont fait une de leurs plus grandes vanités: d'où vient la plainte de Seneque, qu'elles portoient deux & trois patrimoines au bout de chaque oreille, *video uniones*, dit-il, *non singulos singulis auribus comparatos, jam enim exercitatæ aures oneri ferendo sunt: junguntur inter se, & insuper alii binis superponuntur: non satis muliebris insania viros subjecerat, nisi bina ac terna patrimonia auribus singulis pependissent.* Mais quelle invective n'eût-il point faite contre celles, qui se percent certaines endroits, pour y passer des anneaux d'or, qui s'ôtent & se remettent, quand bon leur semble? Le Capitaine Portugais Pierre de Sintre témoigne, que les Dames de qualité d'une certaine côte de Guinée, ne se contentant pas de ceux, dont elles se parent, le nez & les oreilles, s'en ajustent encore au lieu que nous venons de dire, sans quoi elles ne penseroient pas être galantes. Il est vrai, que les hommes ne sont pas plus modestes en beaucoup de païs. Odoardo Barbosa dit qu'ils portent au Roiaume du Pegu de petites sonnettes de dif-

Lib. 7. de benef. c.

Ramusio, tom. 1. p.

316. 335. 340. & 360. férens metaux, attachées au bout, ou fourrées entre la chair & la peau dans un endroit qu'on ne nomme pas, les faiſant ſonner par les ruës, s'ils y voioient paſſer quelque femme qui leur plaiſoit. Linſchot & aſſez d'autres prennent cette invention pour un rimede contre la Sodomie ordinaire dans tous ces quartiers. Mais quoiqu'il en ſoit, la même choſe s'obſerve au Roiaume de Siam, ſinon que le Portugais, qui a fait le ſommaire de l'Inde Orientale traduit par Ramuſio, ajoûte, que les grands Seigneurs ont ſouvent outre les ſonnettes, des Diamans de prix en cette même partie. Nicolas di Conti aſſure, que les habitans de la ville d'Ava ne croioient pas ſe pouvoir rendre agréables à leurs maitreſſes, s'ils n'avoient une douzaine de ces ſonnettes ainſi enchaſſées en forme de petites noiſettes. Et Pigafetta témoigne, que ceux de l'Ile de Zubut portent tous par gentileſſe des anneaux d'or de la groſſeur d'une plume d'oie, qui leur traverſent le même endroit; de même que je me ſouviens d'avoir lû dans Nicolaï, qu'il y a des Réligieux Turcs, nommés Calanders, qui s'y en mettent encore de plus gros, & de fer, pour conſerver leur virginité. En vérité le luxe & la luxure d'Orient vont bien au delà de ce qui ſe pratiquoit

quoit à Rome du tems de Seneque, & de celui de Pline l'ainé, quoique ce dernier soûtienne, que le premier homme, qui mit un anneau au doigt de sa main, commit un crime détestable, *pessimum vitæ scelus fecit, qui annulum primus induit digitis.* C'est bien faire pis dans la doctrine des mœurs d'en porter aux doigts des pieds, comme l'ont en usage non seulement les femmes Indiennes, & entre autres les Guzzerattes, mais encore ceux de nôtre sexe. Quand Pierre Alvarez reçût sa premiere Audience du Roi de Calicut, il le vit tout lumineux de pierreries enchassées dans des pendans d'oreilles, des bracelets & des anneaux, tant aux doigts des mains, que des pieds, faisant voir par ce moien sur un de ses orteils un Rubis, & un Escarboucle de très grand prix. Et Louïs Bartheme représente un autre Roi de Pegu, qui étoit encore plus excessif en cela, n'aiant aucun des doigts de ses pieds, qui ne fût chargé d'anneaux, garnis de pierreries.

Hist. nat. l. 33. c. 1.

Ind. Orien. par. 12. p 39. & Odo. Barbosa, 295.

Si je voulois poursuivre ce point de Morale, je considérerois, combien il y a de mains emploiées à remuer les entrailles de la terre, pour trouver dequoi faire paroitre un petit doigt. *Viscera ejus extrahimus, ut digito gestetur gemma quam petimus. Quot manus atte-*

Plin. l. 2. nat. hist. c. 63.

runtur ut unus niteat articulus? Si ulli essent inferi, dit ce Paien, *jam profectò illos avaritiæ cuniculi refodissent.* Mais il n'y auroit point d'apparence de parler de la sorte au sujet d'un anneau tel que le vôtre, venu de si bon lieu, & qui est tombé en si bonne main. Disons plûtôt à son avantage, que depuis celui de Promethée, le plus ancien de tous, les anneaux ont toûjours passé pour une marque d'honneur parmi toutes les Nations. Les Philosophes Brachmanes s'en parent, dans Philostrate. Ils donnent à connoitre dans Aristote le mérite des gens de guerre parmi les Carthaginois. Et Alexandre présente le sien en mourant à Perdicas, comme par une désignation de son successeur, si nous en croions Lucien. C'est une chose certaine, que les Spartiates faisoient gloire d'en porter du plus vil de tous les metaux, qui est le fer: & que l'anneau d'or chez les Romains étoit la marque des Ambassadeurs, qui le recevoient en partant; comme encore des Chevaliers, des Senateurs, & des Tribuns, qu'Asdrubal reconnut par là entre les simples soldats, selon que l'écrit Appien.

Lib. 3. c. 4. 7. Polit. c. 2. Dial. Diog. & Alex.

En vérité l'on a pris le doigt annulaire, orné d'une bague, pour le symbole des graces & des honneurs, qu'on fait assez souvent à

des fainéans, & à ceux, qui le méritent le moins, à cauſe du peu de ſervice, que rend ce doigt, le plus exemt de tous du travail, & celui néanmoins, qu'on pare & qu'on enrichit par préference d'or & de pierreries. Mais outre que ſon peu d'emploi eſt la vraie raiſon du choix, qu'on a fait de lui (laiſſant à part la conſidération du nerf cardiaque, dont nous avons déja parlé) dautant, qu'un anneau n'eſt pas ſi ſujet à ſe rompre & briſer, où il eſt en repos & hors d'agitation: Il faut encore prendre garde, que dans ce ſymbole même l'anneau conſerve ſa dignité, & qu'il n'y a que la mauvaiſe place, où il ſe rencontre, qui ſoit condannée. Car d'ailleurs il eſt de ſi grande autorité, que dans le Droit Romain le privilège obtenu d'en porter, étoit un titre d'ingenuité aux Libertins, quoique les loix du Code ne ſoient pas bien d'accord à cet égard avec celles du Digeſte. J'ai ſouvent médité ſur une obſervation, que fait Aulu Gelle, qu'il n'étoit pas permis au grand Prêtre de Jupiter, nommé *Flamen Dialis*, de porter un anneau, s'il n'étoit fort large, *annulo uti niſi pervio caſſoque;* ce que d'autres interprètent, s'il n'étoit ſans pierre ou joiau, & percé au lieu où l'on les enchaſſe. Pour moi je penſe, que le ſens myſtique de cette

De jure aur. ann. l. 40. Digeſt. tit. 10. & l. 6. Cod. tit. 8.

Noct. Attic. l. 10. c. 15.

loi Pontificale, n'eſt pas éloigné de celui, que couvroit le Proverbe connu des Grecs & des Latins, de ne porter jamais de bague étroite, *annulum arctum ne geſtato.* Et vraiſemblablement comme le poſſeſſeur de ce grand Sacerdoce étoit fort conſidéré & reſpecté, les Romains ont voulu dire par là, qu'il ne devoit jamais être contraint dans pas une de ſes actions. Cette façon de s'expliquer myſterieuſement me fait encore ſouvenir d'un des préceptes de Pythagore, fils d'un graveur d'anneaux appellé Mneſarche. Il defendit à ſes diſciples d'en porter, où la figure de Dieu fût repréſentée; ce qui a toûjours été pris pour un commandement, qu'il leur faiſoit, de ne revéler jamais au peuple ce qu'ils croioient de la Divinité. Si eſt-ce, que les Sectateurs d'Epicure, qui deferoient des honneurs preſque divins à ſa mémoire, mettoient ordinairement ſon portrait dans des anneaux, pour l'avoir toûjours devant les yeux, à ce que nous apprend un de ſes plus illuſtres Partiſans Pomponius, au commencement du cinquiéme livre qu'a écrit Ciceron, *de finibus bonorum & malorum.*

Dei figuram in annulo ne geſtato.

Et parce que je vous ai dit dès le commencement de ma Lettre, que le diamant de vôtre bague, quoique très beau, étoit ce que

j'en prisois le moins, ne pouvant aller du pair avec celui du dernier Duc de Bourgogne, vendu néanmoins un seul Florin; ni avec cet autre de Sancy, qui fut conservé dans un si vilain lieu; je vous veux faire voir sur ce reste de papier quelques-unes des plus belles pierreries, qui se représenteront à mon imagination. Déja pour ce qui est des Diamans, je n'en sai point de plus admirable, que celui du grand Mogol, qu'on dit être de la grosseur & de la forme d'un œuf de poulette; aussi le porte-t-il à son bras, étant trop pesant & trop incommode pour les doigts de la main. Marc Polo disoit de son tems, que le Roi de Zeilam avoit le plus beau Rubis du monde, d'une palme de longueur, & qui n'étoit pas moins gros, que le bras d'un homme; c'est pourquoi il écrit, que comme il paroissoit sans tache, aussi le croioit-il sans prix. L'Agathe de Pyrrhus, qui représentoit naturellement les neuf Muses présidées par Apollon, & que Pline avec Solin ont tant admirée, ne pouvoit pas non plus recevoir sa juste estimation. L'Histoire des Incas dit, que dans une vallée du Perou l'on adoroit une émeraude, qui étoit presque aussi grosse qu'un œuf d'Aûtruche, & que ces Indiens du nouveau Monde venoient de fort loin lui faire des sacrifices.

Lib. 3. c. 19.

Lib. 37. c. 1.

Et la Rélation de Pigafette porte, conformément à celle de Maximilien Tranfilvain, que le Roi de Borneo avoit à fa Couronne des Perles de la groffeur de l'œuf d'une poule, ou d'une oie, fi parfaitement rondes, qu'elles étoient toûjours en mouvement fur une table. Ne vous imaginés pas, qu'il foit impoffible d'en trouver de fi groffes dans la Conche d'une huitre, puifque les mêmes Auteurs affurent, qu'il s'en eft pêché dans ces mers là, dont la chair pefoit jufqu' à quarante-fept livres. Reconnoiffés plûtôt avec moi, que puifque tous ces chef d'œuvres du Soleil femblent n'être produits, que pour les plus grands Monarques, n'y aiant point de richeffes d'hommes particuliers, qui les puiffent paier, j'ai eu raifon de faire cas de vôtre anneau par d'autres confidérations, que par celle du prix de fon Diamant.



DES ODEURS.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Nous avons accoutumé de dire, que ceux-là ont bon nez, qui prévoient avec jugement, ce qui peut arriver, & le Latin les a nommés de même, *viros non obesæ, sed emunctæ naris*, ſurquoi quelques-uns ſe ſont fondés, qui ont crû, que l'Odorat excellent pouvoit paſſer pour une marque de bon entendement. Le Médecin Eſpagnol Huarte *Guibelet c. 10. & 50.* eſt en ceci contredit par d'autres de ſa profeſſion, qui s'imaginent tout au contraire, que la perfection de ce ſens eſt un témoignage d'eſprit peſant & tardif; d'où vient, que la plûpart des animaux ont un merveilleux avantage ſur nous, pour ce qui concerne l'Odorat. Et je me ſouviens, qu'Antonio Perez *Cartas ſeq. cart. 31.* remarque dans une de ſes Lettres, que ſon Maitre le Roi d'Eſpagne Philippe II. n'en avoit point du tout, n'aiant jamais reconnu la différence des Odeurs, quoique ſon ſeul raiſonnement ſuffit à la conduite de ſes Etats. *Phelippe ſegundo mi amo*, dit-il, *nunca oliò, ni co-*

nosciò differencia de olores; y sabemos el que fuè. Cela semble favoriser la derniere opinion, parce qu'il n'y a guères d'apparence, que la bonté de l'Odorat soit avantageuse à l'esprit, si celui-ci ne laisse pas d'avoir ses operations excellentes dans une totale privation de l'autre; étant encore vraisemblable, que si le defaut de flairer compatit avec la bonté de l'esprit, la perfection du même sens témoignera la pésanteur des fonctions spirituelles.

Néanmoins, puisque selon l'Ecole, la secheresse convient aux Odeurs, de même que l'humidité aux Saveurs, & que d'ailleurs les meilleurs esprits sont ceux, qui ont le plus de cette splendeur seche d'Heraclite, n'y aiant rien de si contraire aux plus nobles fonctions de l'ame, que l'humidité du cerveau; n'est-il pas aisé de reconnoitre, qu'une même qualité servant à perfectionner l'Esprit & l'Odorat, ils ne peuvent pas être dans un tel divorce, que la bonté de l'un cause la foiblesse ou l'engourdissement de l'autre? Aussi ne manque-t on pas d'exemples formellement opposés à celui de Philippe Second. Pherecyde, le Précepteur de Pythagore, avoit cet organe, dont nous parlons, si subtil, qu'il prédit un tremblement de Terre par l'odeur d'une eau de Puits. Democrite se fit aussi

admirer dans sa conférence avec Hippocrate, jugeant de même, que le lait qu'on leur avoit présenté étoit d'une Chevre noire, & qui n'avoit encore porté qu'une fois. Je sai bien, que l'Ecrivain de sa vie parle de ce discernement, comme d'un effet de la vûë. Mais, ce que nous lisons dans Philostrate d'un jeune Pasteur, qui reconnut au flairer, que le lait n'étoit pas pur, me fait penser la même chose de l'action de Democrite. Ce Rustre grand & fort à merveille, se nommoit Agathion, & avoit prié le Sophiste Herode, de lui tenir prêt au lendemain un vase plein de lait pur à son égard, c'est à dire, qui n'eût pas été tiré de la main d'une femme. Mais il s'apperçût aussitôt qu'on le lui offrit, comme il n'étoit pas tel qu'il l'avoit demandé, protestant, que l'odeur des mains de celle qui l'avoit tiré, lui offensoit l'Odorat. Philostrate le nomme Divin là-dessus; & Pherecyde non plus que Democrite ne passeront jamais pour gens d'esprit grossier, encore qu'ils aient eu le nez aussi bon & épuré, que Philippe Second l'avoit mauvais & sans action. *Diog. Laër.*

Quant à ce qui touche l'avantage des Bêtes en ceci, d'où l'on prétend tirer une consequence du peu d'esprit de ceux, qui jouïssent d'un excellent Odorat, puisqu'ils ont ce-

la de commun avec elles; outre que l'argumentation eſt vicieuſe, l'on en combat la préſuppoſition, quoiqu'elle ſoit d'Ariſtote, de beaucoup de preuves contraires. Car comme l'on veut, que les Corbeaux & les Vautours aient ce ſentiment admirable, le même Ariſtote aiant laiſſé par écrit, qu'au carnage, qui ſe fit des Medes à Pharſale, tous les Corbeaux d'Athenes & du Peloponeſe s'y transportèrent, & Averroës, qu'un Vautour ſentit de Damas une charogne, qui étoit en Babylone: Auſſi liſons nous des effets prodigieux de nôtre Odorat en diverſes perſonnes. Jean Leon aſſure dans la ſixiéme Partie de ſon Afrique, que le Guide d'une Caravane y reconnut de quarante milles loin en flairant le ſable, qu'elle s'approchoit d'un lieu habité. Et Garcilaſſo de la Vega nomme un certain Pierre Moron, habitant de la ville de Bayamo dans l'Isle de Cube, & de ceux, que les Eſpagnols appellent Metiſs, qui alloit à la quête des Indiens & les ſuivoit du nez à la piſte, mieux que les chiens de chaſſe ne ſont le gibier; ajoûtant, qu'il ſentoit de même l'odeur de quelque lieu que ce fût où il y eût du feu allumé, bien qu'il s'en trouvât éloigné de plus d'une lieuë. Nous voilà donc à deux de jeu à cet égard avec le reſte des animaux;

In Probl.

Lib. 9. de hiſt. anim. c. 31.

Hiſt. de la Floride 2. part. l. 2. c. 7.

quoiqu'à parler franchement, tout ce que nous avons rapporté des uns & des autres me soit grandement suspect, aussi bien que ces vûes de Lyncées, qui percent les murailles, & ces ouïes subtiles, qui entendent la musique des spheres celestes, ou qui connoissent, s'il y a quelqu'un dans une chambre, au bruit que fait la porte qu'ils frapent.

C'est ce que je vous ai bien voulu écrire au sujet de ce nez, que vous nommés ennemi de tous les autres, parce qu'il leur est insupportable. Pline & son abbreviateur Solin, parlent de certains peuples des Indes vers la source du Gange, qui ne vivent que de bonnes odeurs, les mauvaises leur étant si contraires, qu'elles les font aussitôt mourir. Que nous connoissons de personnes, qui leur sont parfaitement Antipodes, & qui ont un principe de vie tout à fait différent du leur? Pour moi, je vous avouë, que je suis en cela Cyrenaïque, & que je ferois volontiers des imprécations, comme Aristippe, contre ces effeminés, qui ont rendu mauvais l'usage des parfums. Nous voions dans Suetone, que *In Vesp.* Vespasien revoqua le don, qu'il avoit fait d'u- *art. 8.* ne Préfecture à un Jeune homme, parce qu'il étoit trop parfumé, lui en faisant de plus une sévere reprimende, où ces propres termes fu-

rent emploiés, *maluissem allium suboluisses*. Mais si cet Empereur est loüable de s'être voulu opposer au luxe de son siécle, qui étoit si excessif en cette partie, qu'un L. Plotius proscrit, s'étant retiré dans une caverne auprès de Salerne, ne fut découvert, qu'à l'odeur des parfums, qui le trahirent; l'on peut dire aussi, qu'on ne sauroit condanner absolument les bonnes odeurs & les compositions aromatiques, à moins que de témoigner de l'aversion contre plusieurs mysteres de nôtre Réligion. En effet elle emploie tous les jours l'encens, les pastilles, & les cassolettes dans nos Temples. Le Thymiame, dont elle se servoit dans l'ancienne Loi, étoit si excellent & si approprié à Dieu, qu'il y a menace dans l'Exode contre ceux, qui eussent usé de cette confection pour leur satisfaction particuliere. Et si l'on y prend garde, le contentement des parfums est presque le seul des plaisirs du corps, que la Devotion s'est reservé, & dont nôtre Seigneur a justifié l'usage en sa propre personne. Je considére encore, que ceux, qui s'en offensent, & qui ne les peuvent souffrir, ont cela de commun avec les plus vils ou les plus immondes des animaux, puisqu'Aristote nous apprend, que ces mêmes parfums nommés onguens par les Romains,

Solinus. c. 46. art. 26.

Cap. 30.

Lib. de mirab. ausc.

ſont perir les Vautours, & que la douce odeur des Roſes tuë les Scarabées. Nous avons auſſi le Proverbe, *Aſinus in unguento*, qui ſemble porter témoignage contre de certaines perſonnes, qui font mine de mépriſer les bonnes Odeurs. Et puiſque les mauvaiſes ne plaiſent qu'aux Eſprits immondes, qu'on dit en laiſſer toûjours des reſtes par tout où ils paſſent, n'eſt-ce pas une grande juſtification pour celles, qui leur ſont contraires? Le courroux du Ciel paroit autant par la puanteur que par le coup du Tonnerre. Et quand les Anciens ont écrit, que Venus irritée contre les femmes de Stalymene ou de Lemnos, les punit de cette infection d'aiſſelles, qu'ils leur reprochoient, ça été aſſez nous declarer, qu'ils étoient du ſentiment, dont je penſe que vous n'étes pas plus éloigné que moi.

DE LA PUDEUR.

LETTRE V.

MONSIEUR,

Je ne nie pas, qu'il n'y ait ſujet de mettre de la différence entre cette Pudeur qui eſt toûjours honnête, & cette Honte, dont quel-

Lib. 12. Inst. c. 5. ques-uns font une passion, Quintilien un vice aimable, & d'autres une Vertu. Mais aussi dévés-vous demeurer d'accord, que nôtre langage ordinaire les confond souvent comme si ce n'étoit qu'une même chose; que la definition, qu'en donnent les Philosophes, convient à toutes deux, les nommant une crainte d'une juste reprimende; & qu'elles sont l'une & l'autre opposées à cette Divinité Athenienne l'Impudence, que Menandre appelle la plus grande des Déesses, & à qui Epimenide éleva de vicieux Autels, pour user des termes de Ciceron au second livre de ses Loix. *Lib. 19. c. 6.* Quant à la question qu'Aulu Gelle s'est contenté de proposer sans la resoudre, pourquoi la crainte faisant ordinairement pâlir, la honte qui en est une espece, excite au contraire cette rougeur qu'on a si bien nommée la couleur de la Vertu; vous la pouvés voir decidée dans Saint Thomas, où il répond, *Lib. 2. qu. 44. art. 1. num. 3.* que le mal, que craint la honte, n'étant pas opposé à la Nature, mais seulement à l'appetit animal, ce n'est pas merveille, que l'effet soit différent, & que l'apprehension de la mort fasse blêmir ceux, qui rougissent, & rien plus, sur l'imagination d'un petit deshonneur. J'ajoûte, que les fins différentes, que se propose la Nature, est ce, qui la fait

agir diverſement. Car à la crainte d'un grand deſaſtre, elle ſonge à fortifier le cœur, retirant au dedans pour cette fin le ſang & les eſprits, qui laiſſent par conſequent le viſage pâle & décoloré. Mais où l'on ne craint que de recevoir quelque blâme ou reproche, elle ſe contente de couvrir les parties exterieures, & ſur tout le viſage, qui eſt le plus expoſé à la vûë d'autrui, mettant au devant ce rideau d'écarlate, ou ce voile de ſang, derriere lequel ſe cache la Pudeur. L'on voit même ceux, qui en ſont touchés, qui portent quelquefois leurs mains au devant du viſage. Et Socrate contraint de prêter les oreilles à des diſcours peu honnêtes, ſe mit le manteau ſur la tête; action que le Rhéteur Antonius Julianus pratiqua depuis à ſon imitation, voulant reciter quelques vers laſcifs, Aulu Gelle préſent.

Macrob. 7. Sat. c. 9.

Lib. 19. c. 9.

Or quoique le vermillon de la Honte s'étende ſur le front & ſur les jouës, de ſorte, que toute la face en demeure teinte; ſi eſt-ce que je me ſouviens d'avoir lû quelque part dans Athenée, qu'il n'y a point de lieu où cette paſſion ſoit ſi viſible que dans les yeux. C'eſt pour cela qu'on dit, que ceux, qui ont la vûë fort courte, ſont preſque toûjours effrontés ou impudens. Et c'eſt encore pour-

quoi Salomon aſſure, que la femme debauchée, aiant perdu toute vergogne, ſe reconnoit manifeſtement à ſes yeux altiers, & à
Eccleſ. 26. ſes paupieres élevées: *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, & in palpebris illius agnoſcetur.* Il eſt vrai, qu'il ſe prend encore quelque indication de la pudeur d'une perſonne, par ſon port & par ſa démarche. La façon peu modeſte, dont cheminoit cette Veſtale Romaine, Claudia, fit croire, qu'elle avoit perdu l'honneur avec la honte. Une des loix d'Athenes condannoit à l'amende de mille livres la femme, dont l'allure n'étoit pas honnête. Et Lycurgue ordonna dans Sparte, que les jeunes hommes iroient par les ruës les yeux baiſſés, & les mains ſous le manteau. Cela montre, que la modeſtie honteuſe, qui eſt toûjours bienſéante à l'un & à l'autre ſexe, doit ſur tout être inſéparable de celles, qui ne paſſent jamais pour pudiques, ſi elles n'ont de la pudeur. *Mulier ſine verecundia, eſt cibus ſine ſale*, dit un Proverbe Arabique, dont je me contenterai de vous donner le Latin; Auſſi bien que de ce qu'a prononcé le Sage Hebreu ſur le même ſujet,
Eccl. c. 7. *gratia verecundiæ illius ſuper aurum.* Certes le ſoin qu'avoient les Romains de la Pudeur de leurs femmes, ne ſauroit être trop eſtimé,

Sene-

Seneque nous apprenant, qu'au Temple de la Mere des Dieux, où elles alloient faire leurs devotions, la vûë des hommes leur étoit tellement interdite, *ut picturæ quoque masculorum animalium contegerentur*. Vous n'ignorés pas aussi, que ces filles Milesiennes, qu'un dégoût de la vie portoit à se défaire elles mêmes, ne pûrent être diverties d'une si miserable action, que par l'Ordonnance, qui fut publiée, qu'on exposeroit nuës à la vûë de tout le monde, celles, qui se seroient donné la mort. L'imagination de servir d'un spectacle si honteux, fut seule capable de les guerir de cette étrange manie: Et tous les Poëtes Tragiques de la Grece, dit Clement Alexandrin sur la fin du second livre de ses Tapisseries, ont représenté Polyxene, prête d'être immolée aux manes d'Achille, qui avoit grand soin de tomber honnêtement, & de ne laisser par sa chûte nulle partie de son corps dans l'indécence.

Epist. 98.

Aul. Gel. l. 15. c. 10.

Cette loüable appréhension d'une fille de Roi, me remet dans la mémoire l'action du premier des Césars, lors qu'il fut assassiné en plein Senat. Se voiant incapable de resister à une si grande conspiration, il ne songea plus qu'à la bienséance de sa fin, & à l'honnêteté de sa personne mourante: *Toga caput*

Suet. art. 82.

obvolvit, ſimul ſiniſtra manu ſinum ad ima crura deduxit, quo honeſtius caderet, etiam inferiore corporis parte velata. Car ceux de nôtre ſexe n'ont pas été ſouvent moins touchés d'une vertueuſe pudeur, que les filles, dont nous venons de parler. Auſſi n'y a-t-il rien, qui puiſſe plus qu'elle faire eſtimer les hommes, ni les rendre plus agréables, s'ils en veulent croire Salomon, lors qu'il dit, *ante grandinem præibit coruſcatio, & ante verecundiam præibit gratia.* Ciceron remarque, comme de ſon tems les enfans depuis l'âge de leur puberté, ne ſe baignoient plus, où étoient leurs peres, ni les gendres en la préſence de ceux, dont ils avoient épouſé les filles. Et la vergogne de cet Empereur du dernier ſiécle, qui ordonna, qu'on l'enſevelit, ſans lui ôter ſon caleçon, a bien du rapport aux exemples précedens. Le Poëte Bernia parle d'un S. Pere, qui ne touchoit jamais qu'avec le gant la partie, *quam ne ad cognitionem quidem admittere ſeverioris notæ homines ſolent*, pour la deſigner par les termes d'un plus ancien Satyrique. Xenocrate pratiquoit à peu près la même choſe, quand Ariſtote qui n'étoit pas ſi ſcrupuleux, lui dit, qu'il prit garde, que les mains ne fuſſent plus pures que l'eſprit. Et Sozomene obſerve

Eccl. 9. c. 32.
1. de offic.
Petron. Arb.
Athen. l. 12. Deip.

dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, que le grand Saint Antoine, Pere des Anachoretes, ne s'étoit jamais regardé nud. En effet, les plus grands Maitres de la Morale ont toûjours donné cet important précepte, de ſe porter un grand reſpect à ſoi même. *Lib. 1. c. 13.*

Πάντων καὶ μάλιςʼ αἰσχύνεο σαυτόν.

Omnium autem maxime teipſum reverere. diſoit autrefois Pythagore. C'eſt un point de telle conſidération dans la vie, que Seneque écrit à Lucilius, qu'il n'aura plus beſoin de guide, quand il y ſera arrivé, *cum jam profeceris tantum, ut ſit tibi etiam tui reverentia, licebit dimittas pædagogum.* *Ep. 25.* Et il reconnoit ailleurs, qu'il n'y a plus rien à eſperer d'une perſonne, qui a perdu ce reſpect, & à qui le vice ne fait plus de honte, *tunc conſummata eſt infelicitas, ubi turpia non ſolum delectant, ſed etiam placent.* *Ep. 39.* Mais outre la révérence dûë à nôtre propre génie, le même Seneque, ſuivant les préceptes d'Epicure, *Epiſt. 11.* Epictete dans Arrien, & ces autres grands *Lib. 2. cap. 18.* Précepteurs du genre humain, enſeignent, qu'il n'y a rien de plus utile à chacun en particulier, que d'avoir inceſſamment devant les yeux de l'eſprit quelque perſonnage d'éminente vertu, que nous conſtitutions arbitre de toutes nos actions, nous imaginant qu'au-

cune ne lui peut être cachée, ce qui donne une crainte honteuſe de faillir devant un témoin de ſi haute autorité. Pourquoi cela n'arriveroit-il pas à un particulier, ſi tout le peuple Romain n'oſa jamais, Caton préſent, demander les Jeux nommés Floraux, où des femmes débauchées ſe faiſoient voir toutes nuës? Certes, l'intervention réelle ou imaginaire d'un homme vertueux, eſt capable de nous contenir dans le devoir, & de reprimer par la pudeur nos plus licentieux mouvemens. Car comme l'on n'a jamais honte de rien devant ceux, qu'on mépriſe, ce qu'Ariſtote prouve par la conſidération des bêtes, & des petits enfans, qui n'empêche jamais perſonne d'agir; la préſence au contraire, ou même la mémoire de ceux, qu'on eſtime extraordinairement, nous remplit de honte & de confuſion, ſi nous penſons ſeulement à faire quelque choſe, qu'ils ont condannée comme vicieuſe. Que ſera-ce donc, ſi nous conſidérons auſſi pieuſement, que nous y ſommes obligés, comme rien n'eſt caché à la vûë de Dieu, qui pénetre juſqu'au plus interieur de nôtre ame? d'où vient, à mon avis, que Zoroaſtre lui attribuë dans Euſebe une tête d'Epervier. Thales interrogé, ſi un homme pouvoit faire quelque

2. Rhet. c. 6.

1. Præp. Ev.

chose si sécrétement, que Dieu ne s'en apperçût pas; comment lui seroit-il possible, répondit il, s'il ne peut pas même penser quoi que ce soit sans son intervention, & sans que le Ciel en prenne connoissance? En vérité, il n'y a point d'impudence à l'épreuve de cette réflexion, si nous la faisons aussi sérieusement, que le sujet le mérite.

Mais ne jugerés-vous pas aussi bien que moi une chose digne de considération, qu'encore que, selon la remarque de Ciceron, l'homme soit seul entre tous les animaux, qui peut être touché de honte; ce qui montre combien elle lui est propre; il ne laisse pas de se trouver une plante des Indes, qui la ressent, & qui a reçû pour cela le nom de la Vergogne, parce qu'à la seule approche d'un homme elle se resserre, & ferme ses feuïlles, comme si elle étoit honteuse de les laisser voir. Il y en a, qui sans considérer la cause de ce sentiment vergogneux, l'ont simplement nommée la sensitive. Plût à Dieu, qu'aussi bien que la France a été enrichie depuis peu de cet arbrisseau, elle eût reçû de même une augmentation de cette vertueuse Pudeur, dont Platon veut, que les Peres soient soigneux, de laisser beaucoup

4. de fin.

5. de leg.

plus à leurs enfans, que d'or & d'argent. Car il y en a une mauvaiſe, que Plutarque condanne dans un traité fait exprès contre ſes mauvais effets. Celle, qui fut cauſe de la mort d'Homere, auſſi bien que du Dialecticien Diodore, pour n'avoir pû répondre à l'argument Sophiſtique de Stilpon, (qu'on lit mal dans Pline Stilbon) mérite plûtôt blâme que loüange. Et je me ſouviens, que Seneque ſe fait une ſevere reprimende à lui même, d'en avoir été atteint. Il alloit aux champs fort mal accompagné dans une charrette tirée par de méchantes mules, & conduite par un païſan qui étoit nuds pieds. Sa naïveté philoſophique lui fait avouër, qu'autant de fois qu'il rencontroit par le chemin quelque train mieux en ordre que le ſien, il ne pouvoit s'empêcher de rougir, ni obtenir ſur ſon eſprit, qu'il ne condannât tacitement le petit équipage qu'il avoit. Surquoi il prononce à ſa confuſion cette belle ſentence, Que quiconque ſera honteux, d'aller dans une chétive charette, prendra ſottement de la vanité lors qu'il ſe verra dans un ſuperbe carroſſe, *qui ſordido vehiculo erubeſcit, precioſo gloriabitur.* Il ne faut pas croire auſſi, que le vermillon de la Honte couvre toûjours de vertueuſes inclinations. Domitien l'un

Lib. 7. c. 53. Diog. Laërt. in Diod.
Ep. 88.

des plus cruels & infames Princes de l'Empire Romain, avoit un visage plein de modestie & de pudeur. C'est une chose bien rare pourtant, que l'impudence n'accompagne pas le vice, comme elle fait presque toûjours la bonne fortune, n'y aiant rien ordinairement de plus effronté, que ceux, à qui la felicité & les débauches ont dépravé l'esprit. *Suet. art. 18.*

Je finirois ici sans l'envie que j'ai de vous faire souvenir de l'ingenieuse mythologie d'Esope sur ce sujet. Il feint, que Jupiter s'étant oublié de loger separément la Honte, comme il avoit fait les autres passions, dans le corps humain, voulut, qu'elle se mélât avec toutes, sans lui assigner un lieu ou siége particulier: Pour nous faire entendre sans doute, que nous devons toûjours accompagner de quelque honte ces mêmes passions, & les retenir dans le devoir, par le moien de la Pudeur. Mais ce qu'il ajoûte est encore plus gentil, que celle-ci ne consentit au commandement qui lui étoit fait, qu'à la charge, que l'Amour ne se rencontreroit point, où elle seroit, protestant, qu'en ce cas-là elle quitteroit la place, & sortiroit tout aussi-tôt. N'est-ce pas dire proprement ce qui se voit tous les jours, que les Amoureux mettent

toute honte ſous le pied? & encore plus particulierement, qu'il n'y a guères de femmes d'amour, qui ne faſſent banqueroute à la Pudeur, & qui ne perdent toute honte au même tems, qu'elles abandonnent leur Honneur.

DE L'UTILITÉ DES VOIAGES.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

Puiſque vous m'écrivés du deſſein de vôtre voiage, comme d'une choſe arrêtée, je vois bien, que vous êtes plus en peine de mon approbation, que vous ne l'êtes de mon conſeil. Je ne me ferai point de violence en vous contentant, & quand je n'aurois rien pour appuier vôtre reſolution, vous pourriés aiſément vous perſuader, qu'un homme, qui a paſſé ſes meilleures années hors de ſon païs, n'eſt pas pour trouver mauvais ce que vous avés intention de faire. Mettés-vous donc à la bonne heure en che-

Jambl. protrept. 15.

min, & ſans regarder derriere, ni rien regretter de ce que vous laiſſés pour un tems, ſouvenés-vous qu'il prit mal à la femme de Loth de s'être retournée, & que le ſymbole Pythagorique menaçoit des Furies celui, qui commençoit une entrepriſe telle que la vôtre. Elle eſt ſi loüable, que le Poëte Simonide remarque dans Xenophon pour la premiere des diſgraces qui accompagnent les Rois, celle d'être privés de l'avantage & du contentement de voiager. Si ce n'eſt, qu'ils imitent Mithridate, à qui Juſtin fait courir toute l'Aſie, ſans ſe donner à connoitre: ou ce brave Germanicus, qui ne fut en Egypte que pour y obſerver les belles Antiquités qu'elle avoit; encore, dit Tacite, qu'il prit le prétexte d'aller mettre ordre aux affaires de cette Province, *cura provinciæ prætendebatur*. Auſſi peut-on ſoûtenir que celui-ci ne ſortoit point pour cela de chez lui, ni l'Empereur Hadrien non plus, qui vouloit voir tous les lieux, dont il entendoit eſtimer quelque ſingularité, *peregrinationis ita cupidus*, porte le texte de Spartien, *ut omnia quæ legerat de locis orbis terrarum, præſens vellet addiſcere*; ce qu'il executoit même en cheminant à pied, *peregrinationis adeo ſtudioſus*, dit un autre, *ut omnes ferme provincias pedi-*

In Hierone.

Lib. 37.

Lib. 2. *Annal.*

Bapt. Egnat.

bus etiam peragrans obierit. Certes il ne ſe peut rien ajoûter à l'ardeur de connoitre le Monde, qu'avoit ce Prince, faiſant plus que cet Aſclepiade Cynique, dont parle Tertullien, qui fut par toute la terre, monté ſur une vache, du lait de laquelle ſouvent il ſe nourriſſoit.

Lib. 2. ad Nat.

Mais pour ne parler que des particuliers, d'autant que leur vie a plus de rapport à la nôtre, de qui devons-nous plûtôt imiter les actions, que de tant de braves hommes, que la ſeule Gréce nous recommande autant pour leurs voiages, que pour le reſte de leurs mérites extraordinaires? Homere, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Democrite, Oenopide, Eudoxe, ſont tous nommés par Diodore Sicilien, comme aiant quitté leurs païs, afin de voir les étrangers, & particuliérement l'Egypte. C'eſt où ils ſe plaiſoient ſi fort, à cauſe des belles choſes, qu'ils y apprenoient; qu'on y montroit long-tems depuis le logis où Platon & Eudoxe demeurérent treize ans enſemble, à ce que nous aſſure Strabon, pour profiter de la converſation des Prêtres de cette contrée, qui poſſedoient ſeuls les Sciences contemplatives. Car les Grecs donnoient tant de tems à leurs voiages, que nous liſons dans la vie de Xenophon,

Lib. 1. Bibl.

Lib. 17. Geogr.

qu'il emploia ſoixante & dix ans aux ſiens, les aiant commencés à vingt-cinq. C'eſt ce qui a fait dire à Pline, lors qu'il parle de la Magie, que pour s'en inſtruire, Empedocle, & quelques uns de ceux que nous venons de nommer, alloient plûtôt en exil qu'en pélerinage, s'il eſt permis de ſe ſervir ici de ce mot, *exiliis verius quam peregrinationibus ſuſceptis.* Platon témoigne de lui même dans une de ſes Epitres, que les années l'avoient déja rendu caduc, quand il revint de ſes longs voiages. Ariſtote, ſi nous en croions Ammonius dans ſa vie, fut avec ſon diſciple Alexandre par toute la Perſe, & par le reſte de l'Aſie juſques chez les Brachmanes, où il compoſa ce grand Ouvrage de deux cens cinquante cinq polices différentes, quoique je ne puiſſe comprendre, qu'il eût vû tant de païs ſans en rien dire dans tant d'ouvrages, qu'il nous a laiſſés. Et Ciceron obſerve à ce *Lib. 5.* propos, comme Xenocrate, Crantor, Arce- *Tuſc.* ſilas, Lacyde, Ariſtote, Theophraſte, Zenon, Cleanthe, Chryſippe, Antipater, Carneade, Panaëtius, Clitomaque, Philon, Antiochus, Poſſidonius, & une infinité d'autres dit-il, conſumèrent tout leur âge dans ce noble exercice, ſans revoir leur Patrie, ſi ce n'eſt, qu'on la trouve par tout, où l'on eſt

bien, & où l'on peut vivre commodément, selon le beau mot d'Apollonius dans Philostrate, σοφῷ ἀνδρὶ ἑλλὰς πάντα, tout païs est la Grece à un homme sage.

Lib. 1. cap. 22.

Or, quand l'imitation de tant de grands Personnages ne nous seroit pas également honorable & avantageuse, comme elle est, la conformité de nôtre Génie au leur, pour ce qui est des voiages, fait, qu'on ne nous doit pas blâmer de ce que nous faisons d'un instinct naturel aussi bien qu'eux. Je n'en veux point d'autre preuve, que celle, que je puis prendre de l'étymologie de nos noms. Les plus anciens Grecs s'appelloient Pelasgiens au lieu de Pelargiens, dit Strabon, à cause, qu'ils se transportoient incessamment d'un lieu en un autre, comme des Cigognes, que ce mot signifie. Que s'il vous prenoit envie de faire passer cela pour des contes à la Cigogne, souvenés-vous, qu'Aristote même nous enseigne à rechercher la substance des choses dans la signification des paroles. Tant y a, que Cluverius tire de même le nom de nos premiers Gaulois de l'ancien verbe Celtique *Gallen*, qui veut dire aller par païs, & voiager. En vérité nous aurions tort de rejetter une étymologie si belle, qu'elle a quelque chose de commun avec celle des

Lib. 5. Geogr.

Lib. 1. Germ. ant. c. 9.

Dieux, dont les Grecs derivent l'appellation *ἀπὸ τοῦ θέειν*, ou de ce qu'ils courent & se promenent continuellement, dautant que leur premiere Théologie ne reconnoissoit point d'autre Divinité que celle des Astres. Leur Jupiter venu depuis ne fait autre chose dans Homere, que se promener du mont Athos sur celui d'Olympe, & des plaines de la Thrace chez les Ethiopiens, où il se plaisoit tant à prendre ses repas, comme avec les plus innocens des hommes. Et le vrai Dieu même, qui nous apprend, que nous ne sommes ici bas que des pelerins ou passagers, *non habentes hic manentem civitatem, sed futuram inquirentes*, n'a-t-il pas voiagé toute sa vie; & ne disoit-il pas à David par la bouche du Prophete Nathan, avant que d'avoir un Temple arrêté du tems de Salomon, qu'il avoit jusqu' alors toûjours changé de demeure? *Neque enim mansi in domo ex eo tempore quo eduxi Israel de terra Ægypti usque in diem hanc; sed fui semper mutans loca tabernaculi.* Tenons pour assuré que ce qu'Abram entendit de lui, *Egredere de terra tua, & de agnatione tua, & de domo patris tui, & veni in terram quam monstravero tibi*; il l'insinuë dans l'esprit de beaucoup de personnes, qui trouvent hors de chez eux de nouveaux sujets

Paulus ad Hebr. c. 13. art. 14.

1. Paral. c. 17.

Gen. c. 12.

d'instruction & des occasions de bien faire, qui ne se fussent jamais présentées, s'ils n'eussent quitté leur premier sejour, comme le Docteur Médecin Huarte l'a fort bien expliqué dans son Examen des Esprits.

Si le jeune Tobie n'eût point voiagé, il ne se fût pas rendu capable de guerir le mal des yeux, ou plûtôt l'aveuglement parfait de son pere, avec le fiel d'un poisson. Si cet Hercule de l'Histoire profane n'eût purgé de monstres toutes les parties du Monde, il n'eût pas été deïfié: & s'il ne l'eût fort attentivement consideré, l'on ne l'auroit pas nommé, μεγάλων ἐπίςορα ἔργον, *magnorum inspectorem operum*. La Toison d'or servit de recompense aux pénibles navigations des Argonautes. La reputation de Thesée & de son fidele Pyrithous, qu'on fait descendre ensemble jusqu'aux Enfers, n'a pour fondement, que leurs voiages de long cours. Que le fils d'Achille, déferant aux prieres & aux pleurs de Lycomede, demeure casanier, il perdra la gloire de la prise de Troie. Zamolxis est inconnu & sans honneur au milieu de ses Gots ou Getes, on l'adore en Thrace & parmi les Grecs. Il n'y a, selon la pensée d'un Auteur Persan, que le grand & pénible chemin, que font les Perles, transportées d'un

Pind. Od. 21. & Str. l. 1. Geogr.

bout du Monde à l'autre, qui leur donne le privilège de paroitre sur la tête des Monarques. Et c'est une chose certaine, que sans la connoissance, que prit Ulysse des mœurs d'une infinité de peuples différens, où ses destinées le portèrent, on n'auroit non plus parlé de lui, que du moindre habitant d'Ithaque, ou pour nous servir de la comparaison de Pindare au sujet des victoires d'Ergotele, *Ode 12. Olymp.* que de tout ce que fait avec le plus de courage un Coq généreux sur son paillier, dont il n'y a que la basse-Court, qui prenne quelque connoissance.

Laissant à part toute sorte d'exageration, je crois qu'il n'y a point de meilleure ni de plus utile école pour la vie, que celle des voiages, où l'on voit incessamment la diversité de tant d'autres vies, où l'on étudie à toute heure quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du Monde, & où le changement d'air, avec l'exercice ordinaire, se trouvent si profitables au corps & à l'esprit, que l'une & l'autre de ces deux parties, qui nous composent s'y rendent tous les jours plus vigoureuses, comme il y a des plantes, qui deviennent plus fortes & plus considérables par la transplantation, *non diventa porro se non quel che si transpianta.* Cela ne se peut mieux

reconnoitre, que par ce que nous lisons dans la vie de Plotin, que Porphyre nous a donnée. Celui-ci dit, qu'étant travaillé des hypochondres, & en volonté de perdre la vie en se tuant lui-même, Plotin reconnût non seulement sa maladie atrabilaire, mais même le mauvais dessein, qu'il avoit. Il le combatit donc là dessus, & non content de le détourner par discours d'une si mauvaise action, il n'eût point de cesse, qu'il ne l'eût engagé à faire des voiages, qui lui furent si utiles, que celui de Sicile le remit en parfaite santé. Ne sont-ils pas le dernier refuge, auquel les plus savans Médecins ont assez souvent recours, pour surmonter les infirmités, qui se rendent rebelles à leurs remedes ordinaires? Il me reste de vous donner deux ou trois petits avis, qui vous peuvent être, ce me semble, de quelque usage.

Et premierement n'obliés pas de mettre les ordres nécessaires pendant vôtre absence dans vôtre domestique. Sur tout songés, que vôtre Magistrature vous oblige à prendre du Souverain la permission de sortir
In Aug. du Roiaume, comme nous voions dans Sue-
L. 52. hist. tone & dans Dion Cassius, qu'autrefois les Senateurs Romains n'eussent osé quitter l'Italie sans congé. Les mêmes loix sont encore aujour-

aujourd'hui pour les Nobles au Roiaume de Naples, en Angleterre, Ecoſſe, Dannemarc, & Suede. Celles de Moſcovie & de la Chine comprennent dans cette defenſe les roturiers auſſi bien que les Gentilshommes. Et nous ſavons, que les Citoiens de l'ancienne Sparte n'euſſent oſé en uſer autrement, ſur peine de la vie.

Bodin. l. 1. de Rep. c. 6.

Gardés-vous de vous embarquer en mauvaiſe compagnie. L'on ménace de malheur celui, qui va ſeul, *væ ſoli ;* mais c'eſt encore pis d'être mal accompagné. L'Eccleſiaſtique dit, *cum audace ne eas in via, ne forte gravet mala ſua in te, & cum ſtultitia illius pereas.* Et vous pouvés juger, combien cet article eſt important, puiſqu'il eſt preſque impoſſible d'éviter les riottes entre les plus parfaits. Saint Paul & Saint Barnabé qui étoient venus enſemble de Jeruſalem en Antioche, ſont contraints de ſe ſeparer pour le retour ſur le ſujet d'un camarade; & l'un prend ſon chemin par la Syrie & Cilicie, l'autre s'embarque pour Cypre, ne ſe pouvant accorder, ſelon le Texte du quinziéme chapitre des Actes des Apôtres.

Aiés plus de ſoin de voir les hommes de mérite, que les marbres, ni toutes les raretés des lieux, par où vous paſſerés. Et je

vous supplie, que le discours de Toxaris à son compatriote Anacharsis, nouvellement arrivé dans Athenes, ne sorte point de vôtre mémoire. Il l'assure dans Lucien, qu'en la personne de Solon, il lui fera voir toute cette grande Ville, & même toute la Grece; & que par le moien de la familiarité, qu'il lui procurera avec ce Grand Homme, il sera tout aussitôt connu de tous les autres: πάντα ἑώρακας ἤδη, Σόλωνα ἰδὼν, τοῦτο αἱ Ἀθῆναι τοῦτο ἡ ἑλλάς: *Viso Solone omnia vidisti; hoc sunt Athenæ, hoc est ipsa Græcia.*

In Scytha seu hosp.

La différence d'un homme sage & d'un malavisé est bien aisée à faire, disoit Aristippe, quand l'un & l'autre se trouvent sans assistance loin de leur païs. Je vous plaindrois, si vous vous rencontriés quelque part reduit à de si fâcheux termes: mais je ne doute point, que vôtre adresse & vôtre bonne conduite ne vous accompagnent par tout, où vous saurés vous accommoder aux mœurs différentes de ceux, avec qui vous converserés. Alcibiade étoit frugal parmi les Lacedemoniens; plein de luxe dans la Cour de Perse; & quand il fut en Thrace, il se mit à boire, comme faisoient ceux de cette Région. Tenés-vous toûjours le plus éloigné du vice, qu'il vous sera possible, en-

core que vous employiés la ſoupleſſe & la dexterité de vôtre eſprit, pour ne choquer jamais juſqu'au ſcandale les façons de faire, que vous improuverés le plus. C'eſt ce qui vous ſera bien d'autre utilité, que ni les branches de Myrte, ou de Peuplier, tenuës dans la main; ni les Sauges, ou Armoiſes, avec tout le reſte des herbes de la Saint Jean; ni les nerfs des ailes, & des cuiſſes de Gruë; quoique Pline veuïlle, que tout cela ſerve de préſervatif aux voiageurs, contre leurs incommodités & leurs laſſitudes. Pour concluſion, j'approuve vôtre reſolution, & je ſuis de vôtre avis, qu'il faut voir le Monde avant que d'en ſortir.

Lib. 15. c. 29. l. 24. c. 8. l. 26. c. 15. l. 30. c. ult.

DE L'INUTILITÉ DES VOIAGES

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Vous m'accuſés donc de trop de complaiſance, & d'avoir même pèché contre les regles d'une ſecte de Philoſophie, qui ne

me permet pas, dites-vous, d'être si déterminément pour quelque opinion que ce soit. Je veux pourtant m'accommoder encore ici à vôtre humeur; & puisque vous trouvés que j'ai favorisé avec excès le dessein de vôtre voiage, je prendrai le contrepied, comme je vois bien, que vous le desirés, & selon les loix de la Sceptique, auxquelles vous m'assujettissés, j'opposerai aux réflexions de ma derniere lettre celles, dont je pense qu'on peut les combattre.

Déja l'on a tort de mesestimer la condition des Rois, parce qu'ils ne peuvent pas voiager, comme le reste des hommes. Alexandre, & assez d'autres Conquerans, ont vû plus de païs, que beaucoup de particuliers, qui ne sont renommés que par là. Et il n'y a rien de plus véritable, que ce que prononce dans Tacite cet Alleman, *quomodo lucem noctemque omnibus hominibus, ita omnes terras fortibus viris Natura aperuit.* Mais qui leur pourroit faire quitter l'étenduë de leur domination, où ils ont tout à souhait, qu'une pure inquietude d'esprit?

Lib. 2. Annal.

Οἴκοι μένειν χρὴ τὸν καλῶς εὐδαίμονα,
Domi manendum est cuncta cui sint prospera.

Æsch. apud Clem. Alex. l. 6. strom.

Voulés-vous savoir, combien les Princes sont éloignés de ces fantaisies? il ne faut que

lire dans Hérodote, comme la sœur de Darius obtint de Xerxes une commutation de peine pour son fils, qui avoit violé la fille de Zopyre, à condition, qu'il voiageroit tout autour de l'Afrique. Elle protestoit, que ce lui seroit un supplice plus rude que la mort; En effet, ne s'étant pas pleinement acquitté de cette charge, il fut depuis crucifié selon les loix de Perse. *Lib. 4.*

Les hommes même de fortune ordinaire ont été souvent repris, de s'être trop laissés transporter à ce caprice de courir par le Monde: & je vois, que les Grecs, nonobstant l'inclination qu'ils ont eu à cela, se sont mocqués d'un *Execestides*, qu'on trouvoit toûjours par les chemins, & que le Proverbe *d'Artemise ou Diane Panagée*, alloit à diffamer ses semblables. Il est aisé d'opposer à tous ces Philosophes errans l'autorité de leur Coryphée Socrate, qui ne fit jamais de voiages, & qui, par la propre confession de Platon, sortoit moins d'Athenes, que les boiteux, ni les aveugles. Considérons la fin des courses de Démocrite, l'un encore des plus célébres de cette profession & je crois, que nous perdrons bientôt l'envie de les imiter. Il fut trouver les Prêtres d'Egypte, les Chaldées de Perse, les Brachmanes des In- *In Critone.*

des, & les Gymnoſophiſtes d'Ethiopie; après quoi l'Ecrivain de ſa vie témoigne, qu'il ſe vit reduit, étant de retour, à vivre très baſſement, nourri par ſon frere Damaſus, & ſujet, ſi on ne lui eût fait grace, à perdre par les loix de ſon païs le droit du ſepulcre de ſes Ancêtres, comme celui, qui avoit conſumé tout ſon patrimoine à ſe promener de la ſorte. En vérité, le ſeul exemple de ce Philoſophe Romain Elien, qui a ſi bien écrit en Grec, & que Philoſtrate met entre ſes plus excellens Sophiſtes, peut faire avouer, que la vie ſédentaire & repoſée n'a pas moins de charmes, que l'autre, dont nous parlons. Il ſe vantoit de n'avoir jamais paſſé les bornes de l'Italie; de ne s'être jamais mis en vaiſſeau, & de ne connoitre pas ſeulement la mer, ce qui le faiſoit fort eſtimer dans Rome, dit Philoſtrate, à cauſe, qu'il paroiſſoit en cela réligieux obſervateur des mœurs de ſa Patrie. Mais la Grece même n'a-t-elle pas toûjours fait grand cas de cet important Oracle, qui declara le plus heureux de tous les hommes un Aglaus Sophidius, poſſeſſeur d'un petit héritage d'Arcadie, duquel il n'étoit jamais parti, ne connoiſſant point d'autres terres, que celle, qu'il cultivoit, ni d'autres eaux, que celles qui ſervoient à l'arroſer.

Solinus c. 1. & Val. Max. l. 7. c. 1.

Pour ce qui touche l'autorité Divine, l'on ne sauroit nier, qu'elle ne soit très expresse contre les voiages dans l'Ecclesiastique, lorsqu'il assure que: *vita nequam est hospitandi de domo in domum;* après avoir prononcé ces propres termes, *Melior est victus sub tegmine* Cap. 29.
asserum, quam epulæ splendidæ in peregre sine domicilio. Et l'on peut même tirer cette doctrine d'un passage de Job, que c'est une cho- Cap. 1.
se tout-à-fait diabolique, d'aller par le mon- & 2.
de, comme font ces grands voiageurs, puisque nous y voions, que Dieu, aiant demandé à Sathan, d'où il venoit? il répondit: qu'il avoit été se promener par toute la Terre, faire le tour de son globe, & mesurer sa circonference, *circuivi terram, & perambulavi eam.* Aussi croit-on, que ceux, qui ont le plus couru de païs, tiennent cela de l'ennemi de nôtre salut, qu'ils mentent avec toute sorte d'impudence, & à cause vraisemblablement du peu de personnes, qui les peuvent contredire, *de luengas vias, luengas mentiras,* dit gentiment le Proverbe Espagnol.

Le profit, qui se tire des longs voiages, est si peu considérable, soit pour le corps, soit pour l'esprit, qu'à l'égard du premier, si un homme en revient avec quelque reste de santé, cent autres y perissent, & la plûpart en

rapportent des infirmités, qu'ils reſſentent tout le tems qu'ils doivent encore vivre. Quant à la partie ſuperieure, ce n'eſt pas l'opinion de Seneque, que le changement d'air, ni le mouvement de ceux qui cheminent, ſoient utiles aux maladies de l'ame. Il ſoûtient dans la derniere du troiſiéme livre de ſes Epitres, que c'eſt tout au contraire, & que cette nouveauté ne lui eſt ſouvent pas moins préjudiciable, qu'à un vaiſſeau l'agitation de ſa charge, qui pèſe moins arrêtée, & qui ſeroit capable de le faire perir, ſi elle changeoit d'aſſiette. *Motu ipſo*, dit-il, *noces tibi, ægrum enim concutis*: comme ſi les infirmités ſpirituelles demandoient le même regime, qui s'obſerve en celles du corps. Dans une autre Epitre, qui eſt la premiere du dix-huitiéme livre, il rapporte le beau mot de Socrate à celui, qui lui faiſoit plainte de ce qu'aiant beaucoup voiagé, il n'avoit point perdu pour cela ſes premieres inclinations. Ne vous en étonnés pas, lui répondit Socrate, c'eſt qu'en quelque lieu que vous fuſſiés, vous étiés toûjours avec vous même, *non immerito hoc tibi evenit, tecum enim peregrinabaris.* Il montre enſuite, que jamais les voiages n'ont eu d'eux mêmes le pouvoir de modérer les paſſions, qui s'aigriſſent plûtôt

contre ce remede, de ſorte, que l'inquiétude croit au lieu de diminuer, *ceterum inconſtantiam mentis, quæ cum maxime ægra eſt, laceſſit, mobiliorem levioremque reddit ipſa jactatio.* En effet quelque part que nous allions nous ne perdrons jamais nos mauvaiſes habitudes, ſi nous ſouffrons, qu'elles nous ſuivent; & plût à Dieu, qu'elles nous ſuiviſſent ſeulement, nous en ſerions un peu plus éloignés, que nous ne ſommes: le mal eſt, que nous les portons inſéparablement attachées à nous, & qu'il n'y a point de poſte ſi vite, ni de region ſi écartée, qui puiſſe rompre cette union. De quoi peuvent ſervir les mœurs d'une contrée nouvelle, ſi les nôtres ne nous abandonnent jamais? *quien ruyn es en ſa villa, ruyn es en Sevilla.*

En vérité, il y a ſouvent plus à perdre dans les voiages, généralement parlant, qu'à profiter du côté de l'eſprit. Si l'on en revient avec quelque connoiſſance confuſe & imparfaite des païs étrangers, l'on y contracte une ignorance tellement honteuſe des affaires domeſtiques, & de tout ce qui touche la patrie, qu'un François après cinq ou ſix ans d'abſence, paſſe aſſez ordinairement pour un Alleman dans la plûpart des compagnies. Et ce que Héliodore a dit ſimplement au ſujet d'u- *Lib. 7. Æthiop.*

ne avanture amoureuſe, peut fort bien être appliqué ici, comme un axiome très certain, *ὁ πλανήτης βίος, οἷον τυφλότητα τὴν ἄγνοιαν ἐπιβάλλει τοῖς ξενιτεύουσι, vita quæ in errore, curſu, ſeu peregrinatione agitur, inſcitiam tanquam cæcitatis tenebras offundit iis, qui in peregrinis terris & exteris nationibus verſantur.* Auſſi ſerons-nous toûjours contraints d'avouër, que le génie du plus grand nombre de ceux, qui ſe plaiſent à voiager, n'eſt pas celui, qui fait les hommes excellens dans toute ſorte de profeſſions. Tant s'en faut, l'on en voit peu d'entre eux, qui s'y puiſſent appliquer, & preſque point, qui y reüſſiſſent. De ſorte, qu'on peut dire, que comme il n'y a que la farine folle, qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin, la bonne ſe recueillant aiſément dans le lieu deſtiné pour la recevoir; la même choſe arrive aux eſprits, dont les plus legers prennent l'eſſor, & s'écartent de l'un côté, & de l'autre, cependant que les plus ſolides, qui ſont les plus ſages, s'arrêtent, & prennent une aſſiete ferme aux endroits, que la Nature ſemble leur avoir deſtinés. Qu'eſt-il beſoin de courir comme des vagabons, pour acquerir davantage de connoiſſance, ſi l'ame de l'homme eſt capable d'aller par tout, ſans remuër? Il y a

plus de deux mille ans, que Cyrne a reçû de Theognis cette leçon.

Ανθρώπου γνώμη πείρατα πάντος ἔχει.
Hominis mens fines universi habet.

Et chacun se peut dire ici le mot de St. Paul en le détournant un peu, *si vivimus spiritu, spiritu & ambulemus.* Les plantes que l'on transporte trop souvent, ne prennent jamais bien racine. Il faut que la pierre s'arrête en une place pour acquerir de la mousse, *saxum volutum non obducitur musco.* Et afin, que les Persans, qui ont parlé pour le parti contraire, favorisent encore celui-ci aussi bien que les Grecs, les Romains, & les Espagnols ont fait, je vous ferai souvenir de ce que vous avez pû lire dans le Gulistan; que si l'on mene un Ane en Jerusalem & à la Meque, (car les Mahometans font des pelèrinages en l'un & en l'autre endroit) il retournera toûjours un Ane sans avoir gagné les pardons. C'est par où je finirois, s'il ne se présentoit encore à ma mémoire un vers d'Euripide, rapporté par Clement Alexandrin, dans le sixiéme livre de ses Tapisseries, avec quelques autres d'Echyle & de Menandre, qui vont au même sens,

Ad Gal. c. 5. art. 25.

Μακάριος, ὅςις εὐτυχῶν οἴκοι μένει.
Felix, beatus ſi quis & domi manet.

Voilà des fruits Sceptiques, tels que vous me les avés demandés.



DE L'ENVIE.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

Eſt-il poſſible, que ce que Themiſtocle ſouhaitoit avec tant de paſſion, d'avoir des envieux, vous afflige, & que l'ombre de la gloire, & la compagnie, inſéparable des grandes actions, vous donne tant de peine? Vous ſavés bien, qu'il n'y a que les arbres fruitiers, qui ſoient ſujets à recevoir des coups de pierre; que le Croiſſant n'a pas le pouvoir de faire abbaier les chiens comme la Pleine Lune; & que ceux, qui n'ont ni fortune ni mérite, n'ont rien à craindre de cette Megere dont vous vous plaignés. Souvenés-vous d'ailleurs, qu'on n'a jamais vû de Vertu ſi pure, ni de felicité ſi modeſte, qu'elles aient évité le coup d'une dent maligne & envieuſe.

Comme il ſe trouve des perſonnes, qui ne rient jamais que du malheur d'autrui, qui penſent ne pouvoir devenir riches, que des dépoüilles de leurs voiſins, & qui vivent de ſorte, qu'on diroit, que la mort de ceux, à qui ils portent envie, eſt ſeule capable de les rendre immortels, *divites aliorum jacturis, locupletes calamitatibus, immortales funeribus:* Il y en a auſſi, qui ne s'affligent de rien tant que de la proſperité des autres, qui voudroient que le Ciel n'eût de bonnes influences, que pour eux, & qui meurent d'ennui, s'ils voient vivre quelqu'un dans une condition plus fortunée, comme il leur ſemble, que la leur. Car l'Envie a cela de propre, qu'elle multiplie les objets, ſoit du bien, ſoit du mal, & les rend incomparablement plus grands qu'ils ne ſont. Ceux, qui en ſont prévenus, ne jettent les yeux ſur la moiſſon des autres, que pour ſe plaindre, qu'elle eſt infiniment plus abondante, que celle du champ, qui leur appartient. Et quand ils conſidérent les moindres defauts de leur prochain, ce ſont des vices énormes, & dont toute la Terre devroit avoir de l'horreur. Je vous dirai là-deſſus ce que les Lunettes, dont je me ſers pour vous écrire, me ſuggerent. C'eſt, qu'il n'y en doit point avoir de meilleures au

Val.Max. l. 4. c. 7.

monde que celles d'un envieux, qui lui grossissent avec tant de facilité tout ce qu'il regarde. Et je vous ajoûterai encore la pensée d'un Auteur Persan, au sujet de cette humeur incorrigible, que donne l'envie. Il dit, que l'abondance, qu'elle croit toûjours voir au dehors, la rend si nécessiteuse chez elle, que rien ne la peut jamais satisfaire; de sorte, que pour user de sa façon de parler, les yeux d'une personne envieuse ne peuvent être remplis que de la seule terre de son tombeau.

Or quoique ce vice soit infame au dernier point, si faut-il avouër, qu'il a de si forts attachemens à l'infirmité de nôtre nature, qu'outre, qu'il est des plus communs, l'on peut dire, que de tout tems les plus grands hommes, les plus savans, & même les plus justes y ont été sujets, comme ceux de la lie du peuple. Les Fables parlent de l'envie de Dedale contre son neveu, & d'une autre, qu'eût Ulysse contre son cousin Palamede. Mais celle qu'Aristide, reconnu dans l'Histoire pour le plus juste des Grecs, portoit à Themistocle, dont il ne pouvoit souffrir la gloire ni le commandement, si nous en croions Lucien, est d'autant plus remarquable, qu'elle passa jusqu' à donner la volonté au premier, de faire perdre la vie à ce grand

Tr. de Calumn.

Capitaine. En effet, nous lisons dans Saint Cyrille, qu'Aristide ne se pû tenir de dire net- tement aux Atheniens, que le meilleur con- seil, qu'il leur pouvoit donner pour le bien de leur Etat, c'étoit de commander, qu'on jettât conjointement & lui qui leur parloit, & Themistocle dans le barathre de leur Vil- le, où les coupables avoient accoûtumé d'ê- tre précipités. Personne n'ignore, que l'Ostracisme, par lequel ce même Aristide fut envoié en exil, non plus que le Petalisme de Syracuse, n'étoient fondés que sur l'envie, qu'on portoit aux hommes d'éminente vertu. C'est pourquoi Héraclite ne pût endurer le même traitement, que firent les Ephesiens à Hermodore, le meilleur & le plus considé- rable de leurs Citoiens. Que dirons-nous des Monarques, qui n'ont pas été exemts de cette passion? Celle d'Alexandre, au sujet des victoires de son pere, est connuë de tout le monde, & elle fut la principale cause du meurtre de Clitus. Neron fit mourir le Poë- te Lucain, pour avoir été d'une conjuration, où l'envie, que ce monstre portoit à ses vers, l'avoit jetté, *quod famam carminum eius pre- mebat Nero*, dit Tacite. L'Empereur Ha- drien voulant passer pour le premier de son tems en toute sorte d'arts & de disciplines, ne

Lib. 6. contra Iul.

Luc. Dial. Alex. & Ph.

Lib. 15. Annal.

pût laisser vivre l'Architecte Apollodore; outre qu'il voulut se défaire de même des Philosophes Phavorin & Denys Milesien, comme l'on peut voir dans Dion Cassius. Et Valentinien Premier fut une copie parfaite d'Hadrien pour cela, au jugement d'Ammien Marcellin, *ut solus videretur bonis artibus eminere*, ce sont ses termes. N'appellons donc plus l'Envie le vice des trois M, dont j'aime mieux qu'un autre donne l'explication que moi, puisqu'elle n'a pas moins de pouvoir sur l'ame des Princes, que sur celle du moindre de leurs sujets. Il me souvient de deux exemples, qui vont du pair avec les précedens, pour ce qui touche les particuliers. L'Architecte de cette belle Eglise de Saint Ouën, qu'on ne se lasse point d'admirer dans la ville de Roüen, tua son serviteur, ne pouvant souffrir les loüanges qu'il recevoit à cause de la structure d'une des Roses de ce merveilleux édifice, où le maitre n'avoit point eu de part. Et l'on tient pour certain, que les fils de George de Trebisonde empoisonnèrent à Rome le Mathematicien Jean de Roiaumont, que le Pape y avoit fait venir pour la reformation du Calendrier, de rage, qu'un Alleman, disoient-ils, obscurcit la gloire des Grecs en la personne de leur pere.

L. 30. hist.

Thua. l. 76. hist. & l. 90.

Pre-

Prenés donc garde, que vous n'aiés tort de vous écrier si haut contre un vice, auquel il semble, que tout le monde soit sujet, & que deux considérations encore vous doivent rendre plus supportable. La premiere, que comme nous avons déja remarqué, l'on ne porte envie qu'aux hommes d'un mérite extraordinaire, *intacta invidia media sunt, ad summa ferme tendit.* Si vous étiés du nombre, cette Furie ne vous entreprendroit pas, & l'on ne vous persecute de ce côté-là, que parce que vous ne pouvés être commodément attaqué par une autre voie, *infamia intactum invidia, qua possunt, urgent*, comme parle encore Tite Live de Scipion l'Africain. Il vaut bien mieux, que vous soiés l'objet de l'envie, que celui de la compassion; & qu'on regarde vôtre bonne fortune de travers, qu'avec pitié vôtre misere. Car quel mal vous peut faire un œil malin & envieux, s'il n'a d'ailleurs nulle puissance de vous nuire? *Quis oculis in eum potest, in quem mentibus non potest?* pour user des termes de Tertullien. Vous avés trop bon esprit, pour craindre ce sortilege de la vuë qu'on nomme fascination, & vous n'ignorés pas la maxime de l'Ecole, que l'envie est plus préjudiciable à son sujet, qu'à son objet, *invidia plus officit subjecto, quam objecto.*

T. Live, l. 5. dec. 5.

Dec. 4. l. 8.

L. de Pallio. c. 5.

L'autre considération est fondée sur la condition de ceux, de qui vous vous plaignés. Tenés pour assuré, qu'il n'y a point de personnes plus malheureuses, qu'elles, sous le Ciel. Le même Auteur Persan, dont je vous parlois tantôt, exalte le jugement d'un grand Roi, qui pour punir le crime d'envie en trois hommes différens, après avoir fait ôter les vivres au moins coupable, & trencher la tête au second, condanna le dernier, comme le plus criminel, à vivre dans des lieux, où l'on exerçoit une infinité de bien-faits & d'actes de charité, jugeant que c'étoit augmenter sa peine pardessus celle des autres, de lui prolonger une vie traversée de passions pires que tous les supplices. Ce sentiment est merveilleusement conforme au dire du Poëte Latin, que jamais les Tyrans de Sicile n'inventèrent aucun tourment égal à celui de l'envie active. Une goutte de son poison corrompt tout ce que nos meilleures journées peuvent avoir de doux ou d'agréable; *nunquam erit felix quem torquebit felicior.* Et c'est ce qui fit prononcer si gentiment au Philosophe Bion, à la rencontre d'un envieux, qu'il ne pouvoit pas bien juger à sa mine, s'il lui étoit arrivé quelque desastre en particulier, ou quelque bonne fortune à d'autres, parce que ces choses

Sen. 3. de ira. c. 30.

Diog. Laërt. in Bion.

pour être diverſes, ne laiſſoient pas de le toucher également.

Ainſi vous n'étes pas ſi fort à plaindre, que vôtre premiere imagination vous l'a pû perſuader. Si vous étes le but de l'envie, vous avés cette conſolation d'être au même tems l'écueil des Envieux, *idem invidiæ ſcopus, invidorumque ſcopulus.* En tout cas la plus acharnée malignité ne dure que juſqu' au tombeau, qui n'enſevelit pas le mérite des actions vertueuſes, & j'oſe dire, ſans vous flatter, que le plus envié des hommes ſera toûjours regretté, s'il vous reſſemble,

- - - *Extinctus amabitur idem.* *Horat. ep. 1. l. 2.*

Mais gardés-vous bien de nous mettre à l'épreuve de cette vérité, ni de ſervir d'exemple moral à cet égard à d'autres, qu'à nos arriere-neveux.



DE LA PEINTURE.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

Nonobſtant que Seneque traite ſi mal la Peinture dans une de ſes Epitres, qu'il lui réfuſe le rang avantageux que d'autres lui donnent entre les Arts liberaux, la mettant même, d'une ſéverité trop Stoïque, au nombre de ceux, qui ne ſervent qu'aux voluptés; Si faut-il avouër qu'elle mérite, par beaucoup de conſidérations, qu'on en faſſe bien plus d'état. Elle eſt très ancienne, quoi qu'elle n'ait été bien connuë, au rapport de Pline, que depuis la guerre de Troye. Les Egyptiens l'avoient exercé, ſinon ſix mille ans plûtôt, comme ils ſe vantent dans le même Auteur, pour le moins longtems auparavant. Et les loix de Moïſe, qui lui ſont ſi deſavantageuſes, qu'on a dit en riant, que les Peintres s'en vengeoient en le repréſentant cornu; montrent aſſez, combien elle a précedé l'Empire des Troyens: c'eſt pourquoi Philoſtrate a raiſon d'écrire, que ſi elle n'eſt de l'invention des Dieux & de la Nature, au moins

Lib. 35. c. 10.

In exor. Icon.

ne ſauroit-on nier, qu'elle ne ſoit de tems immémorial, & très-amie de cette même Nature, *εὕρημα πρεσβύτατον, καὶ ξυγγενέστατον τῇ Φύσει, vetuſtiſſimum inventum, naturæque cognatum.* J'ai fait voir ailleurs, comme elle méritoit l'eſtime des plus Grands Princes, ſujet, que prit autrefois Ariſtodeme de Carie, & j'en ai nommé pluſieurs, qui l'ont cultivée avec ſuccès, ne croiant pas ſe faire tort de tenir le pinceau de la même main, dont ils manioient le Sceptre & l'Epée. Ajoûtons, qu'elle a été ſi utile à quelques-uns d'entre eux, que Conſtantin Porphyrogenéte reduit à vivre de ſon propre travail du tems de ce Romanus, qui avoit envahi l'Empire, tira principalement ſa ſubſiſtance des ouvrages de la Peinture, qu'il faiſoit très excellens. Et qui ne ſait, que l'illuſtre Famille des Fabiens rapportoit ſon origine à ce Fabius Pictor, qui avoit peint le Temple de la Santé dans Rome, & que Tite Live nomme *ſcriptorum antiquiſſimum?* Car les plus grands Philoſophes, & les plus beaux eſprits ne l'ont pas crûë non plus indigne de leurs ſoins. Il eſt certain, que Socrate apprit de ſon pere l'art de tailler des Statuës, qui fait partie de celui, dont nous parlons, ſelon que les Grecs ont conſidéré la *Plaſtique*, & la *Zographique*, dé-

Inſtr. de M. le Dauphin T. I. Part. I. pag. 215.

Luitpr. l. 3. hiſt. cap. 9.

Philoſtr. Ib.

pendantes d'un même deſſein. Platon nous eſt repréſenté dans ſa vie, faite par Diogene, comme très-adonné à la Peinture. Il nous aſſure, que Pyrrhon, Fondateur de la Sceptique, étoit Peintre avant que d'être Philoſophe. Metrodore paſſoit pour un homme ſi accompli en l'une & en l'autre profeſſion, que L. Paulus aiant demandé aux Atheniens, après avoir ſubjugué le dernier Roi de Macedoine, un Philoſophe excellent, qu'il deſtinoit à l'inſtruction de ſes enfans, & le meilleur Peintre, qu'ils euſſent, pour les ornemens de ſon triomphe, ils ne lui envoièrent que Metrodore, comme capable lui ſeul de ſatisfaire à tout ce qu'il déſiroit. Et nous liſons dans ce beau rapport, que fait Quintilien des Peintres excellens aux plus parfaits Orateurs, qu'Euphranor avoit conjoint toutes les autres ſciences à celle de la Peinture; ce qui oblige Quintilien à lui comparer ſon grand maitre Ciceron. Sans mentir, l'ouvrage du pinceau dépend bien plus de la tête que de la main, & ſi l'Hiſtorien de la Nature a pû dire, que les Lamproyes avoient l'ame au bout de la queuë, rien ne nous doit empêcher de prononcer, que l'eſprit des Peintres de reputation ſemble être tout entier au bout de leurs doigts. Ils ſont des figures, qui parlent, & le Jupiter de

Pline l. 35. c. 11.

L. 12. inſt. c. 10.

Pline l. 32. c. 2.

Phidias inſpiroit plus de devotion, au dire d'un Païen, que la Réligion n'en préſcrivoit: *Ejus pulchritudo adjeciſſe aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majeſtas operis Deum æquavit.* La doctrine paroit mieux dans un tableau, que dans un livre, parce que le premier nous inſtruit tout d'un coup de ce que l'autre ne nous fait connoitre, qu'à divers tems & à la longue. Auſſi eſt-il certain, qu'il y a des Nations, comme celle de Mexique dans le nouveau Monde, à qui la Peinture tenoit lieu de lettres. Et pour preuve de ce qu'elle peut être miſe au rang des diſciplines ſerieuſes & honorables tout enſemble, il ne faut que conſidérer comme ce Qu. Pedius, muet naturel, que Jule Céſar avoit laiſſé ſon héritier conjointement avec Auguſte, fut appliqué à l'étude de cet art, par l'avis qu'Auguſte trouva fort bon, de l'Orateur Meſſala ſon parent maternel.

Quintil. l. 12. c. 10.

Plin. l. 35. c. 4.

Mais comme la Regle ne ſe contentant pas de nous faire paroitre les choſes droites, nous donne encore la faculté de remarquer celles qui ſont tortuës: Et comme la même ſcience, qui apprend ce que c'eſt que la vérité, nous fait de plus des leçons du menſonge: Outre que la Peinture nous porte à bien juger de la perfection de tout ce qu'elle repré-

ſente, ſon art nous fournit des maximes pour en diſcerner les vices, & pour cenſurer ce qui s'y rencontre de defectueux. Ainſi l'on trouva même à redire au Jupiter de Phidias, dont nous venons de parler, quoique Philon Byſantin, qui l'a mis entre les ſept merveilles du monde, diſe de lui, que Saturne n'étoit pas mieux ſon pere au Ciel, que Phidias en Elide. Les plus capables remarquèrent, qu'il n'étoit pas proportionné à ſon Temple, parce que tout aſſis qu'il ſe trouvoit, il en touchoit preſque la voûte de ſa tête, de ſorte, que préſuppoſant, qu'il ſe fût voulu lever, l'on jugeoit manifeſtement, qu'il eût renverſé tout l'édifice. L'Architecte Apollodore reprit depuis, par la même raiſon, les ſtatuës du Temple de Venus, qu'Hadrien avoit fait bâtir, comme trop grandes pour le lieu, où elles étoient, à cauſe, diſoit-il, que s'il leur eût pris envie d'en ſortir, il ne leur étoit pas poſſible de le faire; ce qui fut ſi deſagréable *Lib. 69.* à cet Empereur, que Dion Caſſius veut, qu'il en ait coûté la vie au pauvre Apollodore. Quoiqu'il en ſoit, cela vous peut faire ſouvenir du reproche qu'on fit à un ancien Orateur, d'avoir très improprement parlé d'un Promethée, peint au Temple de Minerve par Parrhaſius dans Athenes. Car lui étant

venu dans l'eſprit ce qu'on avoit écrit des raiſins repréſentés par Zeuxis, que de petits moineaux venoient bequeter; il crût, qu'il ne pouvoit mieux louër ce Promethée, que de dire, qu'il étoit tel, qu'on voioit ſouvent les Vautours ſe jetter deſſus pour lui percer le côté, & ſe repaitre de ſon foie. Cependant c'étoit très mal rencontré à lui, dautant qu'il n'eſt pas imaginable, que des Vautours entrent dans un Temple, frequenté comme celui de Minerve Athenienne, encore que des moineaux ſe puiſſent hazarder d'aller donner du bec contre un tableau expoſé au jour, ſelon que les Peintres ont accoûtumé d'y mettre leurs ouvrages.

L'on ne ſauroit donc nier, que la Peinture ne ſoit ſpirituelle, & très propre à exercer le jugement en beaucoup de façons. Mais ſon principal uſage n'eſt pas ſeulement en de ſemblables obſervations, ni, comme dit Ariſtote, à donner une ſi parfaite connoiſſance des tableaux, qu'on n'y puiſſe jamais être trompé, ſoit pour la main ou la maniere des Grands Maitres, ſoit pour le fin diſcernement des Copies d'avec les Originaux, ſoit pour le prix, qui dépend preſque toûjours de la fantaiſie. Le plus grand avantage, qu'on en tire, vient de ce qu'elle nous apprend, en quoi

Lib. 8. Polit. c. 21.

consiste la derniére beauté de tout ce qu'elle représente, & sur tout celle du corps humain. Car il ne faut point douter, que les Peintres ne jugent ordinairement mieux que le reste des hommes de la beauté humaine, tant à cause des regles qu'ils ont à l'égard de la proportion des membres & des couleurs qui leur conviennent, que parce qu'ils exercent incessamment leur imagination à former des idées les plus accomplies, qui se puissent concevoir. C'est pourquoi l'on a soûtenu avec beaucoup de raison, qu'Apelles fut tout autrement touché qu'Alexandre, en voiant Campaspe dans sa nudité, parce qu'il en reconnoissoit mieux le véritable mérite, & que peut-être ce Prince, qui n'avoit pas moins de Philosophie que de générosité, ne la lui ceda, que sur cette seule considération.

Or dautant que les graces ont été partagées de tems immémorial entre ceux de cette profession, comme elles le sont par tout ailleurs, & qu'encore aujourd'hui les Peintres, qui excellent en quelque chose, sont surmontés par d'autres, qui ont de l'avantage à leur tour, n'arrivant que rarement, qu'un seul posséde la perfection de son art avec tant d'éminence, qu'il n'y soit dévancé par personne, de quelque côté qu'on le puisse pren-

dre: Voions ce qui s'eſt dit non ſeulement des Anciens, mais même de ceux de ces derniers tems, qui ont acquis le plus de reputation dans la Peinture.

On remarquoit de Zeuxis, qu'encore que ſes tableaux, où l'artifice des ombres parut premiérement, excedaſſent toute ſorte de prix, il avoit néanmoins ce defaut, de repréſenter les têtes plus groſſes, qu'elles n'étoient, & la plûpart des membres de même; en quoi Quintilien trouve, qu'il ne faiſoit qu'imiter Homere, dont les plus belles femmes ſont robuſtes & pleines d'embonpoint. Ariſtote le réprend auſſi de n'avoir pas exprimé comme Polygnotus les mœurs, ni fait comprendre les paſſions, quoique Pline diſe, qu'elles étoient viſibles dans ſa Penelope, qui fut un de ſes chef-d'œuvres, *Fecit & Penelopem, in qua pinxiſſe mores videtur*, ou plûtôt, *in qua pinxiſſe Amores videtur*, afin d'accorder deux Auteurs de ſi grande conſidération. Le Peintre Ariſtide eſt le premier de tous, qui ſe ſervit de la Morale dans ſa profeſſion, & qui ſçût peindre l'Ame avec ſes penſées auſſi bien que le corps, par l'expreſſion viſible de tous les mouvemens interieurs; les couleurs dont il ſe ſervoit, étoient néanmoins trouvées un peu rudes de ſon tems.

Lib. 12. inſt. c. 28.

Lib. de Poët. c. 6.

Lib. 35. c. 9. & 10.

Timanthe eſt priſé d'avoir toûjours donné davantage à comprendre dans ſes ouvrages, que ſon pinçau ne repréſentoit, & fait en ſorte, que ſon eſprit y paroiſſoit plus grand, que l'induſtrie de ſa main, bien qu'il l'eût très exquiſe. Ainſi, pour faire concevoir la grandeur de ſon Cyclope dormant, & fait en petit volume, il mit des Satyres auprès de lui, qui meſuroient ſon pouce avec une perche. Certes, nous lui pouvons comparer à cet égard le ſavant Rubens que nous venons de perdre, qui a toûjours joint l'invention à l'excellence de ſon art, & ce qu'il tenoit d'une profonde lecture à la beauté de ſon coloris. Les Galeries du Palais de Luxenbourg le témoigneront autant, qu'elles dureront, avec le reſte de ſes piéces, *ubi intelligitur plus ſemper quam pingitur, & cum ars ſumma ſit, ingenium tamen ultra artem eſt.* *Plin. ib.*

Ni le mérite du Caravage à faire après le naturel, ni ſon artifice dans le clair obſcur, ni les graces qu'il mettoit aux derniers traits de ſa beſogne, ne m'obligent pas tant à tirer quelque parallele entre lui & Parrhaſius, que cette humeur fiere, qui le dominoit, & qui lui faiſoit mépriſer avec ceux de ſon tems tous les Anciens. *Fœcundus artifex, ſed quo* *Ibid.*

nemo insolentius & arrogantius sit usus gloria artis. Il est de ces esprits-là dans toute sorte de professions, qui perdent presque toûjours la meilleure partie des loüanges qu'on leur donneroit librement, parce qu'ils veulent les emporter de haute lutte, & se les approprier sans en faire part à personne.

Mais un autre éloge que Pline donne à Parrhasius, d'avoir le premier enrichi la peinture de la Symmetrie, ou de cette proportion, que doivent avoir les parties entre elles, & eu égard à leur tout; me donne un nouveau sujet de dire, qu'il n'a point eu de semblables dans le dernier siécle, si nous n'attribuons cet honneur à Albert Durer, & à Michelange Buonarotte. En effet, Quintilien ajoûte, que Parrhasius sçût si bien donner les regles de cette symmetrie, & préscrire ce qu'il faloit observer pour cela, qu'on le nommoit ordinairement le Legislateur, tous ceux de son métier tenant alors pour constant, que la figure des Dieux & des Héros ne pouvoit être bien représentée, que sur le modele, qu'il en avoit laissé. Et qui ne sait, comme tout le monde a reconnu Michelange pour incomparable dans toutes les trois parties, d'Architecture, Sculpture, & Peinture? Et comme personne n'a jamais mieux

Ex unguе Leonem.

enſeigné, que lui, à reconnoitre par l'ongle la grandeur du Lion? Il eſt vrai, que lui même vouloit ceder la palme à Albert Durer, comme à celui, qui lui avoit tracé le chemin, dans lequel ſon ſeul avantage venoit des ſtatuës Greques & des Antiques de Rome, dont il tranſportoit les ornemens & les artifices ſur ſes ouvrages, ce que la demeure de l'autre en Allemagne ne lui permettoit pas de faire. Ils ont pourtant été repris tous deux du même defaut, qu'on reprochoit à Demetrius, d'avoir negligé de rendre leurs ouvrages agréables, pourvû qu'ils fuſſent fort ſemblables, ne ſe ſouciant, que d'aller après le naturel; *nam Demetrius tanquam nimius in eo reprehenditur, & fuit ſimilitudinis quam pulchritudinis amantior.*

Comme Apelle accuſa de fort bonne grace tous ceux de ſon art de cette trop grande exactitude, & de n'avoir pas aſſez fait état dans leurs travaux de la Charité des Grecs, ſe mocquant de Protogene, qui ne pouvoit ôter ſa main de deſſus un tableau, *memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam;* Raphaël d'Urbin eſt celui, qui a pû de même reprendre le ſoin extrème de ces grands hommes, dont nous venons de parler, qui ne ſacrifioient pas aux Graces, comme lui. Il

fut excellent en tout, quoiqu'il changeât quelquefois de maniere: Il donna l'agréement avec le naturel à la Peinture, proprement prise, pour celle qui emploie les couleurs: Et je le nommerois le Phœnix de son art, s'il n'étoit mort âgé de trente-sept ans seulement, à la veille d'être fait Cardinal par Jules Second, Michelange aiant doublé ce terme, & plus, puisqu'il ne s'en falut qu'une année qu'il n'arrivât à la grande climacterique. Ce que Raphaël a eu de plus commun avec Apelle, c'est que la beauté de ses pieces n'ôtoit rien à la ressemblance; de sorte qu'un Physionome pouvoit faire dessus ses conjectures, comme Apion disoit d'un Metoposcope, qu'il dressoit ses jugemens certains sur le front d'une tête tirée de la main d'Apelle.

Le notable précepte, qu'il donna, de fuïr comme un crime ce soin scrupuleux & superflu, qui fait dire quelquefois, que des ouvrages sont trop achevés, est cause, que plusieurs cherchèrent leur gloire dans la promptitude, & qu'en effet ils furent loüés d'une diligence extraordinaire. Pline en nomme quelques-uns, comme Philoxene, Nicophane & leur Précepteur Nicomaque le plus expeditif de tous, & qui n'a point eu son pa-

reil en impetuoſité d'eſprit, pour uſer de ſes termes. Il fait mention d'une fille nommée Lala, qui peignoit dans Rome du ſiécle de Varron, avec une ſi grande legereté de main, que perſonne jamais ne l'a paſſée en cela. Et il parle encore d'un Pauſias de Sicyone, la plus renommée des villes de Grece pour la Peinture, qui piqué de ce qu'on le vouloit faire paſſer pour trop lent, n'emploia qu'un jour à faire ce renommé tableau appellé de là *hemeroſios*, où l'on voioit un jeune enfant repréſenté. Ces Peintres étoient tels, que Platon les demandoit, lors qu'il défendoit de mettre aux Temples d'autres figures que celles, qu'un homme de cette profeſſion pouvoit achever en un jour, *formæ ab uno pictore, uno abſolutæ die*, pour lui faire uſer du langage de Ciceron. Et je crois, que pour coucher encore ici ce rapport de l'ancienne Peinture à la moderne, l'artifice & la promptitude de Romanelli peuvent être jointes aux précedentes, aiant commencé & fini en neuf mois au Palais de Monſieur le Cardinal Mazarin, le travail de cette grande Galerie, que ceux, qui s'y connoiſſent, ne peuvent contempler ſans étonnement.

Cic. l. 2. de leg.

Les nudités à la Grecque ſont plus conſidérables dans la peinture, que les draperies, ou

ou les armes, ou les habits, ſoit des Romains, ſoit de nous, par ce qu'il n'y a rien de ſi beau à imiter que la Nature. Il ne faut pas pourtant, que ces nudités puiſſent faire rougir ceux, qui les regardent. Parrhaſius entre les Anciens n'étoit pas moins repréhenſible en cela, que ceux de nôtre tems, qui ont expoſé aux yeux du public les poſtures de l'Aretin: *Pinxit minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci ſe reficiens*, dit Pline en parlant de lui. Et Suetone, nous *Art. 44.* découvrant les turpitudes de Tibere, obſerve, qu'il avoit placé dans ſa chambre un tableau de la main de ce même Parrhaſius, où l'on voioit Atalante, qui contentoit d'une façon abominable les appetits deſordonnés de Meleagre. Celui de Cleſides, qui plein *Ore morigerabatur.* d'animoſité contre la Reine Stratonice, la repréſenta avec un certain pêcheur ſoupçonné d'être en ſes bonnes graces, étoit infame & Satyrique tout enſemble. Car il y a des perſonnes, qui n'exercent pas moins le médiſance avec le pinceau, qu'avec la langue ou la plume. Il s'en trouve, qui paſſent même juſqu'à la profanation des choſes du Ciel, comme quand Cteſilochus peignit Jupiter coiffé en Matrone, & ſe plaignant au milieu des Sages-Femmes, tout prêt d'accoucher

de Bacchus. J'aime mieux, que le paganiſme nous fourniſſe des exemples de cette nature, que la vraie Réligion, où il ne ſe trouve que trop de telles impietés. En combien d'Egliſes voions nous l'effronterie de Praxitele, qui donnoit à Venus le viſage d'une Cratine qu'il aimoit, de même que d'autres lui attribuoient celui de la Courtiſanne Phryné, & à Mercure celui d'Alcibiade, ſelon que Clement Alexandrin l'a remarqué? il ne faut que lire, pour nous en faire honte, l'invective de Pline contre un Arelius, qui pratiquoit à Rome la même choſe un peu avant le tems de l'Empereur Auguſte. *Fuit & Arelius Romæ celeber paulo ante Divum Auguſtum, niſi flagitio inſigni corrupiſſet artem, ſemper alicujus feminæ amore flagrans, & ob id Deas pingens, ſed dilectarum imagine.*

Admon. ad Gentes. Lib. 15. cap. 10.

La Peinture a d'autres gaietés permiſes, & des divertiſſemens innocens. Il ne peut rien tomber de ſi bizarre, ni de ſi ridicule dans l'imagination, que ſes groteſques ne repréſentent, & cette ſorte de figures, qui furent nommées *Grylles*, depuis qu'Antiphile eût habillé dans un tableau le fils de Xenophon, ou quelque autre, qui portoit le nom de Grylle, avec des ornemens, qui faiſoient rire de leur extravagance. D'autres ſe ſont

plûs, & s'amuſent encore tous les jours à charger leur toile de cuiſines remplies, outre la batterie, de toute ſorte de viandes. L'on voit des Anes chargés d'herbages, & mille autres galanteries de baſſe étoffe, qui acquirent le ſurnom de *Rhyparographe* à un Ancien du tout adonné à cela. C'eſt ainſi que les Muſes ſont ici différentes, comme par tout ailleurs; je veux dire les inclinations, qui font, que les uns reüſſiſſent à une choſe, & les autres à une autre. Le grand talent du Baſſan étoit dans la repréſentation naïve des animaux. Le génie d'Antoine Tempeſta le portoit à décrire parfaitement du pinceau des combats ſanglans, & des batailles rangées. Ceux des Païs-bas, qui conteſtent avec les Lombards de la beauté du coloris, ne peignent rien ſi volontiers que des mers courroucées, & des vaiſſeaux menacés du naufrage. Bref, le naturel eſt ſi puiſſant, que je liſois, il n'y a guères, dans une Rélation des Hurons, qu'encore qu'ils n'aient ni l'art *Segard.* de la peinture, ni les inſtrumens propres à *c. 7.* l'exercer tels que nous les avons, ils ne laiſſent pas de rencontrer admirablement en des figures, qu'ils font à leur mode, en ſe laiſſant aller à la force de leur imagination.

De même que je vous ai nommé des Peintres de ce tems, qui semblent aller du pair avec les meilleurs des anciens, & que nous voions un Melan qui, soit pour les graces de son Pinceau, soit pour la hardiesse des traits de son burin, ne peut être assez estimé: Aussi en avons-nous d'autres, comme il y en a eu de toute antiquité, qui ne sont bons qu'à barboüiller, & qui blanchissant une muraille avant que de la peindre, feroient mieux de la peindre premierement, & puis de la blanchir. Aristote met au rang de ces derniers un Pauson, dont il defend à la jeunesse de regarder les ouvrages dépourvûs de toute Morale, & qui eût néanmoins l'adresse de mettre le premier du verre au devant d'un portrait, pour l'adoucir & le rendre plus agréable. C'est une chose certaine, qu'il y en a eu dans les commencemens de si grossiers, qu'Eumarus Athenien s'est rendu recommandable pour avoir trouvé l'invention de distinguer dans un tableau le mâle d'avec la femelle. Et l'on sait qu'avant Apollodorus, aussi Athenien, & qui vivoit dans la quatre vint treiziéme Olympiade, pas un de cette profession n'avoit encore donné des yeux à ses figures, rien fait, qui méritât d'être consideré, ou du moins représenté la vivacité

Lib. 9. met. c. 8. l. 8. polit. c. 5. & l. de pœ. c. 2.

de la vûë, ſelon que vous voudrés interpréter ces paroles de Pline, *neque ante eum tabula ullius oſtenditur, quæ teneat oculos.* *Lib. 35. c. 8. & 9.*

Je trouve fort merveilleux, que le Chevalier Turpilius peignît ſi excellemment de la main gauche, qu'on gardoit fort ſoigneuſement dans Verone des pieces de ſa façon, le même Pline avoüant, qu'avant lui on n'avoit *Lib. 35.* jamais vû de Peintre gaucher dans ſon mé- *c. 6.* tier. C'eſt auſſi une choſe très digne de conſidération, que des ouvrages imparfaits pour n'avoir pas été achevés, ont été plus eſtimés que vrai ſemblablement s'il n'y eût eu rien à redire. Cela s'eſt vû par l'Iris d'Ariſtide, par *Plin. l. 35.* les Tyndarides de Nicomachus, par la Me- *c. 11.* dée de Timomaque, & par la Venus Anadyomene d'Apellés où perſonne n'oſa ajoûter le moindre trait de pinceau; tous ouvrages, qui étoient autrefois de beaucoup plus de prix, nonobſtant ce qu'il y manquoit, qu'aucun des travaux que ces grands Maitres euſſent laiſſés les plus accomplis. Joignés à cela, qu'encore que la perfection de l'art ſoit dans la reſſemblance, l'on y a cherché de la recommandation par la diſſemblance. Car qu'eſt-ce autre choſe de rendre belles les laides perſonnes, & de donner des grandeurs de Géant à de fort petits hommes?

Cependant il n'y a rien de plus ordinaire parmi les Peintres & les Sculpteurs. La ſtatuë
Lib. 1. de Seſoſtris, dit Diodore, étoit plus haute qu'elle de quatre palmes. Neron, Gallienus, & quelques autres affectèrent d'être vûs en forme de Coloſſes. Entre les particuliers le Poëte Accius, qui étoit de fort baſſe taille, voulut, qu'on la lui fit très avantageuſe, quand on le mit dans le Temple des Muſes. Et vous ſavés ce que dit Ciceron du buſte de
Macr. 2. ſat. c. 3. ſon frere, *frater meus dimidius major eſt quam totus*. Ce ſont des fautes affectées, il y en a d'autres, qui ſe ſont gliſſées inſenſiblement dans l'art, & qui méritent d'être remarquées par quelque exemple. L'on peint preſque toûjours l'un des douze travaux d'Hercule, en lui faiſant déchirer un Lion, qu'il tient par les mâchoires. Si eſt-ce que tous les Anciens ont dit, qu'il le ſuffoqua en lui ſerrant le goſier, & cela ſe prouve par une infinité de paſſages. Qui a fait deſigner S. Jerôme par un Lion, peint comme les trois autres principaux Docteurs de l'Egliſe Latine par leurs hieroglyphiques, qu'une ſemblable erreur fondée ſur l'alluſion de ſon nom, parce qu'on donnoit toûjours cet animal à Saint Geraſime? les Poëtes & les Peintres ont des paſſe-droits, qui couvrent tout cela. Je vous

veux faire obſerver un paradoxe encore plus étrange, c'eſt qu'on peut faillir dans cet excellent métier pour y trop bien faire. Euphranor, travaillant à ſon tableau des douze *Valer. Max. l. 7. c. 12.* Dieux, repréſenta d'abord Neptune ſi majeſtueux, que jamais ſon imagination, ni ſon pinceau, ne le pûrent ſatisfaire, quand il voulut donner après, comme il y étoit obligé, encore plus de majeſté à Jupiter; les derniers efforts de ſon eſprit & de ſa main ne pouvant s'élever juſqu'où il eût été de beſoin pour ſuivre un ſi noble commencement.

Mais d'où vient, que tant de perſonnes de reputation ont eu cette fantaiſie, de ne ſe laiſſer pas tirer? Cela s'écrit d'Ageſilaüs, & de Plotin, entre les Anciens; du Pere Paul de Veniſe, & du Cardinal de Berule, entre les modernes. Que ſi nous en croions Dion *Orat. 37.* Chryſoſtome, le premier ne le faiſoit pas, pour être boiteux & de petite ſtature, mais parce que faiſant fort peu de cas du corps, dont il eût ſouhaité, que ſon eſprit eût été délivré, il ſe fût d'ailleurs fâché de donner dans ſa copie un nouveau moien à la fortune de le maltraiter. Le ſecond avoit à peu près la même penſée, fortifié de cette conſidération dans l'écrit de ſa vie, que nous tenons de Porphyre, que nôtre exterieur n'ai-

ant presque rien de nous, dont l'Etre dépend d'une forme interne, il n'y avoit point d'apparence de s'amuser à copier une chose de néant, & de laisser prendre pour nôtre portait ce qui ne nous ressembloit qu'en la moindre partie de nous-mêmes. Il faut croire, que les deux derniers ajoûtoient à cela une humilité Chrétienne, qui n'empêche pas, non plus que les raisons précedentes, que ceux, qui en ont usé tout autrement, n'aient eu aussi de très bons motifs. En vérité, l'image d'un homme de Vertu nous porte merveilleusement à l'amour de cette fille du Ciel. Les vrais sectateurs d'Epicure faisoient profession pour cela de n'être jamais sans une idée peinte ou gravée de ce qu'il étoit. Et les représentations sont quelquefois si puissantes, qu'on veut, que la figure d'Alexandre ait toûjours favorisé ceux, qui avoient la curiosité de la porter sur eux. L'importance est de suivre en ceci avec grand soin le conseil que donne Isocrate, quand il dit, qu'on doit faire en sorte, qu'un portrait serve plûtôt au souvenir du mérite, que simplement à celui du visage.

Treb. Pollio, in Quieto.

Orat. ad Nico.



DE L'INSTRUCTION DES ENFANS.

LETTRE X.

MONSIEUR,

Le choix du Précepteur, que vous avez donné à vos enfans, & le ſoin, que vous prenés de leur inſtruction, ſont très dignes de vous. Si nôtre façon de parler, qui porte, que nourriture paſſe nature, eſt véritable, ils vous ſeront plus redevables de l'attention, que vous avés à les faire bien élever, que de ce qu'ils vous doivent à cauſe de leur naiſſance. Le bien être, que vous leur procurés par ce moien, eſt de toute autre conſidération, que le ſimple être, & l'exiſtence toute nuë, que peut-être aſſez de perſonnes refuſeroient, ſi elle dépendoit de leur choix. C'eſt véritablement un grand avantage d'être bien né, & d'avoir été gratifié en venant au monde des bonnes graces de la Nature. Mais, outre que cette faveur eſt très rare, l'on remarque preſque tous les jours, qu'elle de-

vient preſque inutile à ceux, qui manquent de bonne éducation, & dont la jeuneſſe n'eſt pas guidée comme il faut. En effet, la varieté des eſprits, qui paroit ſi grande, procede bien plus de leur culture différente, que de leur prémiere conſtitution. Il en eſt comme des arbres, qui ne produiſent rien qui vaille, tant qu'ils ſont ſauvageons, & qu'il faut enter, pour en avoir des fruits excellens. N'y a-t-il pas même des plantes, qu'on fait porter contre l'intention premiere de la nature, par le moien des greffes, & de ce que l'Agriculture préſcrit pour cela? La Géorgique de nos ames, pour en parler ainſi, eſt toute ſemblable: le naturel le plus ſauvage s'adoucit par ſes préceptes; & l'imbecillité ſpirituelle de beaucoup de perſonnes eſt tellement ſurmontée par l'art & par le ſecours d'une bonne conduite, qu'on les voit reüſſir quelquefois avec admiration. L'Hiſtoire Romaine porte, qu'Hannibal perça les plus hautes montagnes des Alpes, & s'en applanit le paſſage à force de feu & de vinaigre. L'huile des études & la chaleur des veilles, n'ont pas moins de puiſſance au ſujet, dont je vous écris; & c'eſt une choſe aſſurée, qu'il n'y a rien, dont l'adreſſe jointe au travail obſtiné, & à ce *labor improbus* des Latins, ne

vienne à bout, ſi l'on en ſait uſer de bonne ſorte.

Que vous faites bien de ne mettre jamais l'épargne en conſidération, aux choſes, qui peuvent ſervir à vos fils, pour leur rendre plus facile le bon chemin, où vous les avés mis. Le prix de la Science, qui ſert à la ſageſſe, eſt tel, qu'il n'y a point de thréſor, qui la puiſſe paier, ni de richeſſes à ménager, où il eſt queſtion de l'acquerir. L'on demandoit un jour en préſence de cet Alphonſe que les Arragonois nomment leur grand Roi, ſi un ſouverain, comme lui, pouvoit devenir pauvre. Il prit la parole & dit, que ſi la Sageſſe ſe trouvoit quelque part à vendre, le cas étoit reüſſible; témoignant, qu'il ne poſſedoit rien, qu'il n'eût volontiers donné pour elle. Je trouve auſſi le conte, que fait Dion Chryſoſtome fort gentil là deſſus. Il accuſe ceux d'Alexandrie dans une *Orat. 3.* de ſes harangues, de n'être pas plus aviſés que les Atheniens, qui mirent de l'or aux oreilles de leurs enfans, quand l'Oracle eût fait ſavoir, que la felicité de leur Etat dépendoit de remplir ces mêmes oreilles de la meilleure choſe, qui fût au monde. C'étoit, dit Dion, de la ſcience, du bon raiſonnement, & des préceptes vertueux, que l'Ora-

cle vouloit parler, & qui ſans difficulté pouvoient bien plus contribüer au bonheur d'Athenes, coulés par l'oreille dans l'eſprit de ſes jeunes Citoiens, que l'or ni l'argent, qui n'ont rien que de vil comparés à des choſes ſi excellentes. Il faut, que je vous rapporte encore ſur le même ſujet le trait d'un Arabe, nommé Haſan, qui paſſe pour l'un des plus ſavans hommes de ſa nation. Craignant d'oublier une ſentence, qu'il venoit d'apprendre, & qui lui plaiſoit fort, il ne fit pas difficulté de donner un écu d'or d'une plume, afin d'écrire promtement ce qu'il craignoit qui échapât à ſa mémoire. La choſe peut paroitre fort legere d'abord, n'étant queſtion que d'une plume. Mais outre, que toutes les actions des grands hommes ſont dignes d'obſervation, celle-ci me ſemble merveilleuſement inſtructive, dans la perte que ce Philoſophe fit de ce, qui étoit dans ſa bourſe, pour conſerver une bonne penſée.

Semitæ ſap. c. 10.

Or, quoique vous aiés tout ſujet de bien eſperer des études de vos enfans, ſous ce grand perſonnage, que vous leur avés choiſi; ſi faut-il, qu'ils apportent de leur part l'attention, le travail & l'aſſiduité, neceſſaires pour ſe rendre dignes écoliers d'un tel mai-

tre. Vous ſavés ce que le Moine de Saint Gal écrit dans la vie de Charlemagne, de ces deux Ecoſſois, qui vinrent en France ſous ſon Regne, publiant, qu'ils y apportoient de la ſcience à vendre. L'Empereur en deſtina un pour l'Italie, & s'en allant à quelque entrepriſe d'importance, il laiſſa au Docteur Clement, qui étoit le ſecond, un grand nombre de jeunes garçons à inſtruire, les uns Gentils-hommes & fils des meilleures maiſons de ſon Roiaume, les autres roturiers, & de bas lieu. Le Moine aſſure, qu'au retour de Charlemagne, il trouva, qu'il n'y avoit que ces derniers qui ſçûſſent quelque choſe, & qu'il fut contraint de maltraiter de paroles ces autres jeunes Seigneurs, qui ſous un même Précepteur n'avoient rien appris, faute d'application d'eſprit, & de bonne volonté pour les lettres. Imprimés leur donc s'il eſt poſſible, fort avant dans l'ame l'amour des ſciences, & même de celui ſous la diſcipline de qui vous les commettés. Si Philippe de Macedoine, étant jeune homme en ôtage dans Thebes, n'eût eu autant d'affection que de reſpect pour Lyſis le Pythagoricien, qui avoit ſoin de ſon inſtruction; il n'eût jamais appris de lui ces belles leçons de Morale & de Politique, qui le rendirent depuis le plus

L. 1. c. 1. & 3.

grand Roi de tous ſes prédeceſſeurs. Et ſi ſon fils Alexandre ne ſe fût porté aux mêmes inclinations pour Ariſtote, ſa gloire en ſeroit d'autant moindre, que rien n'éleva tant ſon Génie à cette haute ambition de la conquête du Monde, que les préceptes du Lycée. Je vous veux bien déclarer là-deſſus, que dans tout ce que les Grecs & les Latins ont écrit de ce Monarque, rien ne m'a paru ſi beau, qu'une réponſe, que les Arabes ſeuls lui font faire, & que vous jugerés, je m'aſſure, très digne de lui. Ils diſent, que ce grand Conquérant à deux cornes, c'eſt ainſi qu'ils le nomment, étant interrogé, pourquoi il portoit plus d'honneur à ſon Précepteur qu'à ſon Pere, repartit auſſi-tôt, que le Roi Philippe, en lui donnant la vie, l'avoit fait deſcendre du Ciel en Terre; mais, que ſon Maitre Ariſtote lui avoit enſeigné le chemin qu'il falloit tenir, pour monter de la Terre au Ciel. Et qui ne ſait, que la valeur d'Achille ſe ſentoit beaucoup plus des enſeignemens de ce Phœnix, qui l'inſtruit dans Homere à bien parler, & à bien faire en même tems, que de ſa naiſſance de Pelée? Tant y a, que l'exemple de ces Princes, qui ont témoigné tant d'amour & de révérence vers ceux, qui leur avoient donné le goût des Sciences &

Semitæ ſap. c. 4.

Ilia. 9.

des Vertus, doit ſervir de loi aux particuliers, & leur apprendre ce qu'ils ſont obligés de faire. Les mieux nés s'y portent d'eux mêmes, auſſi bien qu'à tout ce qui eſt de leur devoir. Il y en a d'autres, qu'il faut un peu exciter, mais qui ſe rebutent contre une trop grande contrainte, ſemblables à ce Rocher, dont parle Pline, qu'on fait mouvoir aiſément du bout du doigt, encore qu'il ſoit impoſſible de l'ébranler ſi l'on y emploie toutes les forces du corps. Les pires de tous ſont ceux, qui ont beſoin d'une rude diſcipline, & dont on ne peut rien tirer que par la contrainte, non plus que de certaines plantes, ſi on ne leur fait des inciſions *amygdali clavis confixæ,* dit Ariſtote, *meliores redduntur.* Je ſuis fort aſſuré, que vous ne ſerés pas reduit à faire pratiquer chez vous le traitement que demandent ces derniers. Mais je vous dirai auſſi, qu'une nourriture un peu auſtere, & même accompagnée de quelque ſévérité, eſt ſouvent utile à la jeuneſſe. Le pied des chevaux nourris dans un païs uni, & dont le terrain n'a rien de rude ni de pierreux, eſt bien plus tendre, & moins à eſtimer, que celui des autres, qu'on éleve aux montagnes, & parmi les lieux raboteux. La même choſe ſe remarque quelquefois dans l'éducation des

L. 2. c. 96.

Lib. 1. de plantis, c. ult.

hommes, qui deviennent effeminés, ſi elle eſt trop molle, & s'affermiſſent au contraire, quand on la leur donne plus ferme & plus vigoureuſe. Souvenés-vous que la dureté du caillou ſe ſurmonte par la calcination, & qu'un feu actif le peut convertir en Emeraude.

DES PROMESSES.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'on a dit, qu'il falloit penſer une heure avant que de parler, & un jour entier avant que de promettre. Il n'y a rien de plus inſupportable, que de ſe voir fruſtré d'une eſperance, priſe ſur des promeſſes, dont on faiſoit état. Et tel ne peut digérer en ſemblable occaſion un manquement de parole, qui eût ſouffert patiemment le refus de ſa demande. Uſons donc d'une grande retenuë autant de fois, qu'il ſera queſtion de promettre quelque choſe; mais aprés que nous l'avons fait, montrons-

trons-nous très réligieux obſervateurs de ce que nous aurons promis, & nous gouvernons ſur ce fondement, qu'on s'offenſe naturellement bien moins d'une grace déniée, que d'une perfidie. Si eſt-ce que la conduite des Grands, & le procedé même de la plûpart des hommes, doivent avoir des regles fort différentes. Les Princes, & beaucoup d'autres, qui ſont au deſſous d'eux, croient avec cet Empereur Romain, qu'ils ne doivent jamais ſouffrir que perſonne ſorte triſte hors de leur préſence. Le Roi Antigone, neveu de Demetrius, fut ſur tous diffamé pour cela juſqu'à recevoir le ſurnom de Doſon, comme celui, qui donnoit tout de parole, quoi qu'il ne ſongeât jamais à rien effectuer. Et la parœmie des Grecs taxe un Chares Général des Atheniens du même vice, de promettre indifféremment toutes choſes, ſans avoir deſſein d'en tenir pas une. Pour moi je penſe, qu'une procedure tout à fait différente leur reüſſiroit bien plus avantageuſement. Et s'il n'y avoit un milieu de perfection à tenir entre ces deux extremités, je ſuis d'opinion, que celui, qui ne promettroit jamais rien, trouveroit mieux ſon compte, qu'un autre, qui promet tout, dans une égale diſtribution de bienfaits. Quoi qu'il en

Plut. in vita P. Æm.

ſoit, ceux, qui n'obligent que de parole, ſont ſemblables à ces arbres, qui ne portent que des fleurs ſans fruit, & qui courent fortune d'être enfin arrachez, ſelon le texte de l'Evangile. Il eſt beaucoup plus à propos de prendre le figuier pour patron hieroglyphique, qui ſans fleurir, & ſans donner de vaines eſperances, produit ſes figues, & nous fait préſent d'un des plus agréables fruits qui ſe mangent.

Or, outre l'inconſidération & la légereté d'eſprit, qui font promettre à pluſieurs des choſes qu'ils n'accorderoient jamais, s'ils y avoient aſſez penſé; il ſe trouve des perſonnes, qui trompent par un bien plus mauvais principe, leur intention étant de ſe joüer de la crédulité de ceux, qui ſont ſi ſimples que de ſe fier en leurs paroles. *Eſt qui promittit, & quaſi gladio pungitur conſcientiæ*, dit Salomon. Leur fourberie a beau piquer leur conſcience, & lui donner quelque remords au même tems qu'ils promettent; ils l'ont endurcie au mal, & dans l'eſpoir qu'ils prennent de recueillir quelque avantage de leur perfidie, ils ajoûteront, ſi beſoin eſt, l'impieté des faux ſermens au menſonge, pour mieux pallier leur impoſture. Combien y en a-t-il qui ne s'engagent tous les jours de

Prov. c. 12.

parole, étant requis de quelque chose, qu'avec la même pensée qu'avoit celui, qui promit, ce dit-on, au Grand Seigneur de faire parler un Elephant. Il répondit à ses amis, qui le reprénoient d'une si folle entreprise, qu'apparemment avant le terme porté par sa convention, ou lui, ou l'Elephant, ou le grand Seigneur ne seroient plus au monde. Ceux dont nous parlons s'imaginent de même, qu'il n'arrivera que trop de coups de fortune, pour s'exemter de tenir ce qu'ils promettent, & que les prétextes, de quelque côté que ce soit, ne leur manqueront jamais, pour couvrir l'infamie de leur déloiauté.

Entre les marques qu'on peut avoir pour reconnoitre de tels donneurs de cassades, celle des offres excessives n'est pas des moins certaines. L'Espagnol dit fort bien, *qui en todo lo da, todo lo niega.* Quiconque promet des montagnes d'or, n'a pas intention de gratifier du moindre sou ou maravedis. Et vous pouvés tenir pour très assuré, que plus un homme vous donnera de la langue, moins vous recevrés de sa main.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? *Horat. de*
Parturient montes, nascetur ridiculus mus. *art. Poët.*

Cependant leur aveuglement est étrange de ne pas considérer, qu'au lieu de faire des amis

de ceux, qu'ils traitent de la ſorte, comme c'eſt ſans doute leur deſſein, ils s'acquierent pour ennemis capitaux les mêmes, qui pouvoient être portés auparavant de quelque bonne volonté pour eux. Il faut bien, qu'il en arrive de la ſorte, puiſque l'Eccleſiaſtique nous apprend, que celui qui promet à un ami avec confuſion d'eſprit, & comme étant honteux de le refuſer, plûtôt que content de lui accorder ſa demande, ſe met par là bien avant dans ſa malveillance, *eſt qui præ confuſione promittit amico, & lucratus eſt eum inimicum gratis*. Que ſera-ce d'un autre, qu'on s'apperçoit n'avoir eu intention que de tromper? Et quelle haine ne lui portera-t-on point, d'avoir malicieuſement abuſé de paroles ceux, à qui l'on avoit fait eſperer tant d'effets? Si eſt-ce qu'il étoit aiſé de prévoir, par la grandeur de ſes promeſſes, le peu qu'on en devoit attendre; & il ne faloit que faire mine d'en vouloir éprouver quelqu'une, pour le jetter dans la confuſion d'un, qui debite de la fauſſe monnoie, & qui ne craignant rien tant que la touche, ne ſait que devenir, quand on lui parle de l'eſſai de ce qu'il expoſe.

Je vous avouë pourtant, que fort peu de perſonnes ſe peuvent empêcher de tomber quelquefois dans l'inconvenient, qui vous eſt

arrivé, pour avoir donné trop de créance aux promesses, qu'on vous avoit faites. Le plus assuré remede qui s'y puisse apporter, c'est de n'écouter pas seulement celles, qui viennent d'un lieu suspect. Le Roi de Sparte Cleomene se trouva bien du conseil, que lui donna sa fille unique d'en user de la sorte. Aristagoras lui voulant persuader d'entreprendre la guerre contre les Perses, après l'avoir tenté d'abord, en lui offrant onze talens, augmenta peu à peu de telle sorte, qu'il lui en promit jusqu' à cinquante. Mon pere, dit alors cette fille, qui étoit présente, & âgée seulement de huit à neuf ans, cet étranger vous corrompra à la fin, si vous ne vous en allés. Le même inconvenient doit être apprehendé, lors que nous avons affaire à des gens, qui promettent toutes choses d'autant plus librement, qu'ils sont bien resolus de n'en executer aucune. Il les faut mépriser, & ne considérer leurs promesses, que comme étant de la nature de ces pommes du lac Asphaltite, qui, sous une beauté & fraicheur apparente, se reduisent en cendre, aussitôt qu'on les touche. Souvenés-vous du mot d'Ovide,

Pollicitis dives quilibet esse potest. *Lib. 1. de arte am.*

Quant à moi, je vous puis dire avec vérité, que c'eſt du plus loin, qu'il me ſouvienne que d'y avoir été trompé, tant je ſuis défiant de ce côté-là.

DES BONNES ET DES MAUVAISES COMPAGNIES.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

Encore que vous aiés pû voir dans un de mes opuſcules, qui traite de la converſation & de la ſolitude, combien j'ai toûjours crû qu'il importoit de ne frequenter pas indifféremment toute ſorte de perſonnes; le bien, que je vous veux, m'oblige à reprendre le même propos, pour y ajoûter deux ou trois conſidérations, dont je m'imagine qu'on peut tirer quelque fruit.

Tous ceux, qui ont remonté vers nôtre Pole, pour y trouver à droite ou à gauche un nouveau paſſage aux Indes, s'accordent en cela, qu'il n'y a que les glaces des rivieres, qui rendent la mer du Nord contraire à

leurs desseins, & qu'elle leur seroit d'elle-même assez favorable, si ce, qu'elle a de bon pour leur navigation, n'étoit corrompu par le froid des eaux étrangeres, qu'elle reçoit. Certainement on peut dire à peu près la même chose de beaucoup d'esprits, qui sont naturellement portés à la Vertu & qui ne perdroient jamais ce qu'ils ont de vive chaleur pour s'unir au bien, si les mauvaises compagnies ne ruïnoient leur bonne inclination, & si le vice de certaines ames dépravées ne se glissoit dans la leur, comme un froid poison, qui leur endurcit le cœur au mal, leur pervertit l'entendement, & leur corrompt la volonté. Car, comme il n'y a rien de plus utile, que la fréquentation des hommes vertueux, qui ne contribuë pas moins à la santé & à la force de l'esprit, que la bonté de l'air & la pureté des lieux, où nous respirons, à la bonne constitution du corps: Aussi voit-on manifestement, que la chose du monde, qui apporte le plus de préjudice aux bonnes mœurs & au droit usage de la raison, vient presque toûjours des mauvaises habitudes, qui se prennent dans la compagnie des méchans. Les Grecs ont eu une façon de parler proverbiale, dans laquelle ils soûtenoient, que la maturité des raisins, & cette haute cou-

leur, qui les fait eſtimer, ne venoient que du voiſinage où ils ſont, & de ce qu'ils ſe regardent les uns les autres; ce qui a fait dire à Juvenal,

Uvaque conſpecta livorem ducit ab uva.

Mais il eſt bien plus véritable, que ſoit en bien, ſoit en mal, nous prenons le plus ſouvent la teinture de ceux, avec qui nous vivons familierement, & que, ſur tout à l'égard du mal, les converſations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, ſi nous n'évitons ſoigneuſement celles, qui ſont d'autant plus à craindre, qu'elles nous charment d'abord par toute ſorte d'agrémens. N'eſt-ce pas une choſe étrange à conſidérer dans la Nature, que les bonnes choſes n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude, ni avec la facilité, qu'ont les mauvaiſes pour cela? Cent pommes vermeilles & bien ſaines ne ſauroient en retablir une, qui commence ſeulement à ſe corrompre; il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premieres. Qui eſt-ce qui a jamais remarqué, qu'il ſe ſoit mieux porté d'avoir fréquenté des gens de bonne diſpoſition? Nous contractons à toute heure mille infirmités dans la compagnie de ceux, qui en ont,

Dum ſpectant læſos oculi, læduntur & ipſi, Ovid. lib. 2. de rem. Am.
Multaque corporibus tranſitione nocent.

Il faut donc prendre bien garde dans la Morale, que nous ne ſoions frapés d'une contagion, qui agit avec beaucoup plus d'activité ſur l'eſprit, que ſur le corps. Le ſeul réme de eſt en l'éloignement, & ſi vous croiés l'Eſpagnol, vous mettrés plûtôt une Province entiere entre vous & une perſonne de mauvaiſe vie, que de courir le riſque de ſon dangereux voiſinage, *con mala perſona el remedio, mucha tierra en medio.* L'on ne ſauroit fuïr ni trop tôt, ni trop loin, un ſi grand peril. Dieu vous préſerve ſur tout de ces vicieux corrompus, qui s'accoſtent de vos ſemblables comme les ſcélerats des aſyles & des Autels, pour y trouver l'impunité à la faveur de vos premieres années. Elles m'obligent de vous recommander deux ou trois choſes en ſuite, dont je penſe, que l'obſervation ne vous ſera pas infructueuſe.

La principale regle, que vous devés garder d'ici à long tems en toute ſorte de compagnies, c'eſt de parler peu, & de vous tenir même dans le ſilence en celles, où vous ſerés le plus jeune, ſi vous n'étes contraint quelquefois d'en uſer autrement par les loix de la civilité. Ne penſés pas, qu'il vous ſoit

desavantageux de le pratiquer ainsi, ni que vous aiés pour cela moins de part dans la conversation. Comme les lettres, qu'on appelle muettes, ne laissent pas de faire une partie de l'oraison, en se mêlant agréablement avec les parlantes, que nous nommons voielles. Il en est de même dans les assemblées ordinaires des hommes, où ceux, qui écoutent seulement, contribuent beaucoup néanmoins à rendre la compagnie plus plaisante & plus parfaite. Mais outre la bienséance eu égard à vôtre nouveauté, le profit que vous retirerés de cet usage est ce qui vous le doit recommander. Il reüssit avantageusement quelquefois aux personnes mêmes, qui sont avancées dans l'âge, à plus forte raison à celles du vôtre. Tel s'est tû sur beaucoup de propos, où il n'eût pû rien dire de bien, *ajutaudosi col silentio*, comme disent fort gentiment les Italiens, qu'on croit fort habile homme en tout, s'il vient un peu après à prononcer trois paroles de bon sens sur un sujet, qui lui est plus connu. Soiés taciturne jusqu'aux choses, que vous entendés le mieux, afin que vôtre silence soit favorablement interprété en toutes les autres. L'on se repent souvent d'avoir parlé, presque jamais de s'être tû.

Ne vous dégoutés pas du procedé de plusieurs personnes, que vous trouverés rude & peutêtre déraisonnable en vôtre endroit. La modération, dont vous userés en de semblables rencontres, vous donnera cent fois plus d'avantage sur ces gens-là, que ne feroit le ressentiment, ni la contestation en des choses, au dessus desquelles vous devés mettre vôtre esprit. L'on dit à Rome, que l'interêt est un Maitre des cérémonies le plus parfait & le plus absolu, qui se puisse établir, parce que chacun y honore son compagnon, selon qu'apparemment il doit avoir affaire de lui. C'est à peu près la même chose par tout ailleurs. Mais je soutiens, que ce même interêt au contraire est le plus injuste & le plus imparfait de tous les Juges, puisqu'il n'observe nul ordre raisonnable, & qu'il défere presque toûjours l'honneur à ceux, qui le méritent le moins. Il faut pourtant s'accommoder à tout, & puisque nous ne sommes pas pour reformer le monde, se rire de mille choses pareilles, qu'on y trouve autorisées par la coûtume. Cela se fait aisément, & même avec plaisir, après quelques réflexions convénables & reïterées.

Souvenés-vous du précepte de Pythagore, qui vouloit, qu'on s'abstint de tout ce qui a

la queuë noire. Je vous en veux donner une interprétation différente de celle de Iamblique, & néanmoins assez propre, Il y a des reduits de conversation qui plaisent d'entrée, mais qu'on ne quitte guères sans y avoir reçû quelque mortification: Une certaine humeur chagrine & malfaisante de ceux, qui s'y trouvent, est cause, qu'ils rendent toûjours de mauvais offices à la fin. Ce vous doit être assez, de les avoir reconnus pour vous en éloigner. Que le fruit de leur compagnie vous soit comme celui de l'Arbousier, qu'on nomme si proprement *Unedo* en Latin, à cause qu'il ne prend jamais envie d'en manger plus d'une fois. Et pour finir cette lettre par mes premieres maximes, je vous ajoûterai deux mots d'Italien, puisqu'il commence à vous plaire, *chi dorme co i cani, si leva con le pulci.* La pensée d'un Poëte Arabe se présente encore à mon imagination, pour vous la communiquer. Il dit, que le feu même ne se reduit en cendre, que parce qu'il vit en societé avec elle. Vous ferés aisément l'application de ce caprice étranger, & qui tient du païs d'où il vient.

Semitæ sap. c. 3.

DU
MOIEN DE DRESSER UNE BIBLIOTHEQUE D'UNE CENTAINE DE LIVRES SEULEMENT.

LETTRE XIII.

MON très *R. P.*

Je ne ſuis pas en ſi mauvaiſe humeur, que devoit être Seneque, quand il écrivoit au neuviéme chapitre du premier livre de la tranquillité de cette vie, une ſi notable invective contre les trop curieuſes & trop nombreuſes Bibliothéques de ſon tems. J'ai toûjours au contraire fomenté les inclinations de ceux de mes amis que je me ſuis apperçû être portés à faire de ces loüables amas de livres, dont le plaiſir & l'utilité ſont d'autant plus grands, qu'outre leur uſage & la propre ſatisfaction de ceux, qui les poſſedent, celle de beaucoup d'autres, qu'ils veulent obliger, lors qu'ils y ont recours, s'y trouve avec la

leur, *bonum quo communius, eo melius.* Et véritablement, si nous loüons la charité de quelques bonnes personnes, qui font provision & distribuent par les villes des rémedes à beaucoup d'infirmités corporelles; quelle estime ne devons-nous point faire de ceux, qui ont de si belles boutiques, & si bien garnies de sûrs & véritables remedes contre toutes les maladies de l'esprit? Ce qui me fait souvenir de la belle inscription, que ce grand Roi d'Egypte Osmanduas posa sur la porte de sa sacrée Bibliothéque, ψυχῆς ἰατρεῖον, *animæ medicatorium*, au rapport de Diodore Sicilien. Ce n'est pas pourtant, que la répréhension de Seneque ne soit fort sensée, à l'égard de ceux, qu'on voit dans la vaine parade, & dans l'ignorante ostentation d'une Librairie, qui leur est souvent plus inconnuë, que les païs, où ils ne furent jamais, *quibus libri non studiorum instrumenta*, comme il dit, *sed cœnationum ornamenta sunt.* Ils furent depuis comparés par le Roi Alphonse aux bossus, qui ne sont jamais sans leurs bosses, & qui ne la voient jamais. Mais bien qu'il soit plus de ces Φιλόβιβλοι, que de Φιλόσοφοι, pour user des termes de Strabon, quand il parle du Bibliothéquaire Appellicon, si est-ce que, considérant la chose nuëment en soi, je serai toû-

Lib. 1.

13 Geogr.

jours plus prêt à faire état de ceux, qui se plaisent à thésauriser ainsi en nombre de volumes, qu'à pointiller sur le peu de profit, que quelques-uns en retirent.

Voilà, mon R. P. ce que j'ai bien voulu vous mettre ici sur le sujet, dont nous parlions cette après-dînée, avant que de venir à la demande, que vous me faites, touchant l'achât de quelques livres. Pour y satisfaire, je vous dirai, que comme je sai bien, qu'il n'est pas permis à un chacun de se donner autant de ce beau meuble comme il pourroit en avoir de besoin: Aussi ai-je toûjours crû qu'un honnête homme, dans une grande ville & pleine de gens savans, comme celle-ci, aiant recours en certaines occurrences & nécessités studieuses aux Librairies de ses amis, & à beaucoup de Bibliothéques, dont l'entrée est toûjours assez libre, pouvoit avec fort peu de dépense, & par l'achât d'environ d'une centaine de volumes, se dresser une étude assez fournie, pour faire toute sorte de lecture. Car je considére les Livres comme étant ou d'une étude suivie & continuée, tels que sont tous ceux, qui traitent des Arts & des Sciences, ou d'un usage & service passager, & à tems, ainsi que sont les Onomastiques, Glossaires, Nomenclateurs, Vocabulaires, Dictionaires, & Lexicons.

Quant à ces derniers, je tiens avec des personnes de grande literature, qu'on n'en sauroit trop avoir, & c'est une chose évidente, qu'il les faut posseder en pleine proprieté, parce qu'ils sont d'un journalier & perpetuel usage, soit que vous soiés attaché à la lecture & intelligence de quelque Auteur, soit que vous vacquiés à la méditation ou composition de quelque ouvrage. Je voudrois donc pour commencer par ceux-ci, qu'il fit provision d'un Dictionaire François-Latin, comme celui de Nicot, ou de Monet, & d'un autre Latin-François, comme sont ceux des Etiennes. Qu'il eût de même un Lexicon Grec & Latin de Scapula, avec un autre Latin & Grec tel qu'est celui de Morel. Que si les Langues Hébraïque, Allemande, Espagnole, ou Italienne lui plaisent, il faut, qu'il se donne les meilleurs Onomastiques de chacune, comme le Pagninus pour l'Hebreu, le Dictionaire de la Crusca, ou du moins son Compendium pour l'Italien, & le Vocabulaire Espagnol-Latin de Covarruvias ou de Nebricensis, pour ce qui touche la Langue Espagnole. Il a besoin encore des Dictionaires de plusieurs langues reünies, tels que sont le Calepin, le Nomenclateur de Junius, & le nouveau Lexicon de Martinius. Ceux qui regardent en

en particulier les Arts & les Sciences, lui sont aussi nécessaires, comme le Dictionaire Poëtique de Robert Etienne, le Géographique d'Ortelius, celui des Villes de Stephanus, le Philosophique des Goclenius, le Chymique de Rulandus, le Mathematique de Dasypodius, & l'Etymologique de Fungerus. Je mets au même rang les Antiquaires de Laurembergius, & de Lubinus; les Definitions des Gorris pere & fils, avec l'œconomie d'Hippocrate de Foësius, pour ce qui regarde la Médecine; & le Lexicon de Brisson en ce qui touche la Jurisprudence. Quand on a le Grec en singuliere recommandation, il faut joindre aux précedens le Glossarium Vetus, le Suidas, l'Etymologicum Magnum, le Phavorinus Camertes, le Lexicon d'Harpocration, l'Onomastique d'Erotian par Eustatius, & quelques autres semblables. Ensuite de ces Dictionaires je mets volontiers, pour être quasi aussi nécessaires, les livres qui portent le titre de Bibliothéques, comme sont celles de Photius, de Gesner, de Possevin; & les autres particulieres, telles que des Historiens François, ou de quelque matiere determinée. Je ne voudrois pas même négliger le Trésor Critique de Gruter, ni de certains ouvrages de pareille farine, parce qu'il se trou-

ve des occaſions, où ils peuvent beaucoup ſervir. Voilà donc comme avec vint-cinq ou trente volumes, je voudrois ſatisfaire à l'un des membres de ma diviſion, qui regarde les livres de repriſe, & qui ne ſont utiles qu'en de certaines rencontres.

Quant aux autres, qui ont pour objet l'immenſité des Sciences, plus le nombre en eſt grand, & même infini, plus je voudrois me reſtraindre à de certains Auteurs principaux, & qui ſemblent uniques, ou en fort petit nombre, en chaque Art ou Science. Car de même que nous nous pouvons accommoder de la plûpart des livres de nos amis, & de ceux, qui ſe trouvent dans ces grandes & renommées Bibliothéques, auſſi y en a-t-il, qu'il faut tellement ſe rendre propres par des lectures, & des notes particulieres, ſur lesquelles nôtre mémoire s'attache & ſe repoſe, qu'à moins de renoncer au métier des Muſes, l'on ne ſauroit ſe diſpenſer de les acquerir. C'eſt ainſi que nous voions les Artiſans poſſeder chacun de particuliers inſtrumens, dont ils ſe ſervent mieux que de tous autres.

Or puiſque la Théologie eſt la plus noble de toutes les connoiſſances, remarquons d'abord, qu'une *ſeule Bible* vous donnera avec le fondement de toute la poſitive, la plus an-

cienne & plus autoriſée de toutes les Hiſtoires, comme celle, qui commence par la création du Monde. La Somme de St. Thomas vous fera voir enſuite toutes les queſtions de la Scholaſtique, & vous tiendra lieu encore d'un bon Commentaire Chrétien ſur Ariſtote.

A l'égard de la Philoſophie, où nous ne ſommes aujourd'hui inſtitués que ſur les principes du Péripatétiſme, il faut de néceſſité avoir *un Ariſtote*, que j'accompagnerois toûjours du divin Platon, & du riche tréſor de Diogene Laërce, pour y voir les autres Syſtemes Philoſophiques, & toutes ces belles penſées, qu'il a ramaſſées des plus grands perſonnages de l'Antiquité. Achetés après cela tous les Novateurs recens, qui ont fait bande à part, & qui ſe ſont rendus chefs de parti, comme Teleſius & ſon diſciple Campanella, Raimond-Lulle, Jordanus Brunus, Patrice qui a fait les traités *novæ Philoſophiæ, & Diſquiſitionum Peripateticarum*, Ramus, Carpentarius, Severinus Danus, Gorlæus, Gomeſius, & le grand Chancelier Anglois Verulamius. N'oublions pas nos intimes amis Baranzanus, & Gaſſendus, non plus que Sebaſtien Baſſon, Gilbert avec ſa Philoſophie magnétique ou aimantée, le Jeſuite Cabæus, & Kirker ſon Coadjuteur.

Pour ce qui concerne la Médecine un Hippocrate pour l'ancienne, & un Fernel pour la moderne, doivent être pris par ceux mêmes, qui ne ſont pas de cette profeſſion, avec un Anatomiſte, ſoit Du Laurent, ſoit autre, & un Herboriſte tel que Mathiol ſur Dioſcoride. Et parce que la ſanté du corps eſt ſi importante & ſi jointe à l'eſprit, je ne voudrois pas, que vous manquaſſiés d'un traité fait exprès pour elle, comme eſt celui de l'Ecole de Salerne, ou quelque autre ſemblable.

Aiés pour les Mathématiques les œuvres de Ptolomée, & d'Euclide, & particulierement pour l'Aſtrologie, les ſyſtemes nouveaux de Tichon, Copernic, Kepler, & Galilei. Les Chartes Géographiques tant anciennes que modernes, ne ſont pas ſeulement d'ornement, mais de néceſſité; ſur tout le ſupplément d'Ortelius, pour l'intelligence des Hiſtoires anciennes, & le dernier travail de Bertius ſur ce ſujet, quoiqu'aſſez imparfait. On ſe doit pourvoir ſur les autres parties de ces diſciplines ſelon l'envie que chacun a de s'y attacher préciſement.

Il faut du moins avoir un Auteur de Chronologie, ſur les tables duquel la mémoire ſe puiſſe tenir ferme.

Vous ſavés ce qu'elle eſt à l'Hiſtoire, dont je ne vous dirai autre choſe ſinon, que ſur les neuf Muſes d'Herodote, & les cinq premiers Livres de Diodore Sicilien, qu'on peut nommer les Bibles du Gentiliſme, la lecture de tous les autres ſe peut faire en les empruntant. Si ce n'eſt que vous aiés épouſé quelque Hiſtorien d'une affection ſinguliere. Je ne vous parle point du Beroſe, ni des autres Auteurs ſuppoſés par Annius de Viterbe, dont l'impoſture ne peut plus tromper perſonne. Faites le même jugement de l'Itineraire d'Alexandre Geraldin, & des Antiquités Hetruſques d'Inghiramius, vous contentant d'en ſavoir la fauſſeté.

Les Corps du Droit Civil, & Canonique, ſuffiſent à ceux, qui ne ſont portés que d'un ſimple reſpect vers Juſtinien, & vers la Cour de Rome.

Vous aurés des préceptes de Rhétorique, & des exemples d'Orateurs, en Ciceron & Quintilien ſuffiſamment. Mais je vous donne la Philoſophie du premier, qui fait le quart de ſes œuvres, avec Seneque, & le petit Epictete, pour des piéces de cabinet, que vous ne ſauriés trop aimer, ſi vous étes ami de la Morale, c'eſt à dire, de vous même. Peu de perſonnes s'exercent en l'éloquence

Grecque: de ſorte, qu'il ſemble, que les Auteurs des Sciences, qui en ont écrit en cette langue, ſuffiſent à cet égard.

Quant aux Poëtes, un ſeul volume vous donnera tous les Grecs, un autre les Latins, & trois ou quatre moindres ſuffiront pour les langues vulgaires.

Je ne vous dis rien des livres de Chymie, ni de ceux de Magie, parce que nous conſidérons ici l'étude d'un eſprit moderé & bien fait, ſans avoir égard aux paſſions, ni aux dereglemens des autres. Si faut-il en avoir quelques-uns, pour ſavoir ce qu'il y a d'utile dans la Chymie, qui ne ſe promet rien d'extravagant, dont le *Tirocinium* de Begüin vous donnera quelque connoiſſance, & pour reconnoitre ce qui ſe trouve véritable dans la Magie, qui ne ſort point des bornes de la Nature, ce que le curieux Baptiſta Porta vous fera juger par ſa Magie naturelle.

Mais il ne faut pas oublier ceux, qui nous ont particulierement décrit de certains métiers, comme Vegece celui de la Guerre; Vitruve celui de l'Architecture; Marc Varron, Columella, & Caton, qu'on trouve reliés en un volume, celui de l'Agriculture; Rodolphus Agricola celui des métaux, & quelques autres encore de qui l'on peut pren-

dre des lettres de Maitriſe, en ce que chacun d'eux a fait profeſſion d'enſeigner.

Il me reſte un Livre à vous nommer, que je n'ai reduit expreſſément ſous aucun prédicament, ni mis juſqu'ici dans pas une claſſe, parce qu'il eſt tranſcendant & qu'il va par tout. C'eſt l'Hiſtoire naturelle de Pline, qui eſt de ſi grand uſage dans une étude, qu'en cette ſeule piéce vous poſſederés en quelque façon une Bibliothéque entiere.

Ce ſera par elle, mon R. P. que je finirai ce petit diagramme, ou cette briéve delineation, que vous m'avés demandée. Je penſe vous y avoir deſigné les Livres les plus néceſſaires, ſoit pour être d'un uſage & ſervice quotidien, tels que ſont les premiers; ſoit pour être de ceux, dont parle l'Orateur Romain, *in quibus immorari oportet & ſeneſcere.* Vous voiés, que j'ai fait un catalogue fort ſuccinct de ceux-ci, tant à cauſe de mon premier deſſein, que parce que je défere beaucoup au conſeil, que nous a donné Seneque en ces mots, *Multo ſatius eſt paucis te autoribus tradere, quam errare per multos:* Quintilien nous l'a depuis repeté en ces autres termes, *optimis aſſueſcendum eſt, & multa magis, quam multorum lectione firmanda mens, & ducendus eſt color.* Or vous ſavés, quelle eſt

la couleur des hommes ſtudieux, & ce que répondit l'Oracle à Zenon le Stoïcien, quand il lui demanda par quel moien il pouvoit vivre heureux? Si vous n'en avés mémoire, je vous en ferai d'autant plus librement ſouvenir, que les premiers Peres de l'Egliſe ſe ſont ſouvent ſervis de ces mêmes Oracles, pour autoriſer les plus hauts myſteres de nôtre Foi. Sa réponſe fut donc, au rapport de Diogene Laërce, qu'il obtiendroit facilement cette felicité, lors qu'il auroit acquis la couleur des trépaſſés; ce qui le porta à la lecture des Livres, & à l'étude ſerieuſe des bons Auteurs, qui lui acquirent enfin avec la pâle couleur des morts, dont parloit l'Oracle, les ſentimens, qui ſeuls peuvent donner moralement parlant la vraie felicité aux vivans.



DE L'AMOUR.

LETTRE XIV.

Non, non, Monsieur, ne vous imaginés pas, que la paſſion d'amour ſoit ſi vicieuſe, que beaucoup de gens la repréſentent. Elle n'a, non plus que les autres, que ſes excès qu'on puiſſe raiſonnablement condanner. La Nature l'avouë; les plus grands Philoſophes, comme Socrate, l'ont reverée; & on peut dire, qu'il n'y a que le mauvais Demon, qui la perſecute, ſouhaitant, que tout le monde lui reſſemble, & que perſonne n'aime, puiſqu'il ne ſe peut porter qu'à la haine. Mais je vous dirai bien dans la connoiſſance que j'ai de vôtre temperament, qu'il n'y a point d'homme, qui doive condeſcendre plus librement que vous aux divertiſſemens, qui ſe prennent avec les femmes. Car comme les conſtitutions mélancholiques, dont la vôtre ne s'éloigne pas, y ſont beaucoup plus portés que les autres, témoin celle du Liévre, tenu pour le plus laſcif & le plus mélancholique tout enſemble des animaux: Auſſi eſt-il certain, qu'il n'y a

rien, qui ſerve tant à ces humeurs ſombres & ſolitaires, ni qui en corrige ſi utilement le défaut, que les paſſe-tems amoureux. Pline *Lib. 28. c. 4. & 6. Lib. 6.* qui étend leur utilité ſur diverſes ſortes de maladies, veut, qu'ils profitent particulierement aux Atrabilaires. Et je me ſouviens d'avoir lû dans Athenée, qu'une Courtiſane Grecque fut ſurnommée Anticyre, à cauſe, dit-il, qu'elle debitoit du Veratre, ou de l'Ellebore, à ceux qui en avoient beſoin: Ce fut plûtôt, à mon avis, parce que les recréations, qu'elle donnoit aux hommes travaillés de melancholie, leur étoient plus avantageuſes, que toutes les herbes des Anticyres. Vous ne prendrés pas, s'il vous plait, ceci pour une approbation des plaiſirs, qui vont contre les bonnes mœurs. Perſonne ne ſauroit condanner plus que moi les voluptés deshonnêtes. Quelques riantes qu'elles ſoient d'abord, j'ai appris d'Ariſtote à les regarder dans leur iſſuë. Et quand je conſidère, que la même étoile de Venus, qui eſt nommée Phoſphore le matin à cauſe de ſon agréable lumiere, s'appelle le ſoir Veſper, eſt cette triſte avant-couriere de nos plus ſombres nuits; je m'imagine facilement, que les Aſtronomes nous ont voulu faire lire dans le Ciel, ce que nous devions attendre en Terre

d'une Déesse, dont la plûpart des contentemens se terminent par la douleur, & vont fondre, comme autant de ruisseaux d'eau douce, dans un Océan d'amertume & de déplaisirs. Si est-ce que la même Théologie Paienne nous représente les amours, qui, pour être les fils de Venus, ne sont pas tous d'une même nature. Il y en a d'honnêtes & de prisables, aussi bien que d'impudiques & de condannables. Et si cet ἔρως, qui s'écrit avec un *Omega*, est tellement à rejetter, qu'un Ancien disoit, que le plus grand des Dieux Jupiter, ne pouvoit pas le recevoir & être sage tout ensemble; l'autre ἔρος qui se contente d'un petit *Omicron*, n'a rien que d'estimable & a toûjours passé pour divin. La Fable reconnoit de même une Venus céleste, aussi amie de la pureté de ses colombes, qu'on a crû qu'elle abhorroit les ordures, & le naturel immonde du Pourçau, d'où il est aisé de tirer une très belle moralité sur nôtre propos. Ce n'est donc que de l'autre Venus ἀφροδίτη, qu'il faut se garder, comme de celle, disoit Euripide, qui a mérité ce nom plûtôt parce qu'elle rend les hommes ἄφρενες ou insensés, qu'à cause de sa naissance de l'écume de la mer. Nous nous en pouvons préserver par l'usage de la raison, qui nous

Phornutus de nat. Deor. in Ven.

ſera toûjours reconnoitre, que celui qui commande aux Dieux mêmes, ſi l'on en croit les Poëtes, obeït aux hommes raiſonnables, lors qu'ils lui ſavent donner la loi. En effet, ſoit que nous conſidérions l'Amour, comme un deſir de l'immortalité ſelon Platon, ſoit que nous le définiſſions avec Ariſtote & S. Thomas un mouvement de l'appetit vers le bon & le beau, l'on ne ſauroit legitimement le blâmer, puiſque l'envie de nous perpetuer eſt ſi attachée naturellement à nôtre humanité, & que toutes les beautés d'ici bas, qui nous peuvent toucher, ne ſont que des écoulemens & des dépendances de la Beauté ſupréme qui eſt au Ciel. Si l'amour étoit vicieux de lui même, il faut croire, que Salomon n'auroit pas pris ſon voile, comme il a fait, pour en couvrir les plus ſecrets myſteres de nôtre Réligion dans ſon Cantique des Cantiques. Il eſt de ſon feu comme de mille autres choſes excellentes, que le mauvais uſage pervertit. Ariſtippe allant, ſelon la licence de ſon ſiécle, chez une Courtiſane, ſoutint, que ce n'étoit pas l'entrée de ſon logis qu'on devoit tenir pour honteuſe, mais l'obſtination ſeule à y trop demeurer, & à ne s'en pouvoir tirer. J'avouë, que ce ſeroit un crime de parler aujourd'hui

de la ſorte. Il faut avoir toute la probité de S. Ambroiſe, & l'innocence de Syneſius, pour juſtifier une fréquentation en des lieux ſi infames. Et difficilement au tems où nous ſommes, les viſites ordinaires, dont Socrate honoroit Aſpaſie, recevoient la favorable interprétation, que leur donne le même Syneſius. *In Dione.* Mais il n'y a point de Caſuiſte ſi rigoureux, qui vous defende de fréquenter des femmes d'honneur. C'eſt parmi elles, que je vous verrai volontiers égaier l'eſprit, & échauffer le temperament, que vous avés, au feu d'un amour vertueux. Faites choix pour cela d'un ſujet digne de vos affections, & vous y appliqués d'autant plus librement, que la paſſion amoureuſe reſſemble au Lierre, s'il eſt permis de faire cette comparaiſon après Plutarque, grimpant & ſe liant à tout ce qu'elle rencontre, ce qui nous oblige à lui donner un honnête attachement. En tout cas, comme je ſerois très fâché de vous voir dans une volupté reprochable, fuſſiés-vous couché, comme cet Empereur Verus dans Spartian, ſur des lits de roſes, avec des couvertures tiſſuës de fleurs de lis, & embaumées de parfums Perſiques; Auſſi me déplairoit-il fort, que vous fiſſiés ſcrupule d'acquieſcer aux juſtes demandes de la Natu-

re, & à cette néceſſité *Erotique*, tenuë par Platon au cinquiéme livre de ſa République, pour beaucoup plus preſſante & plus forte, que la néceſſité Géometrique. Souvenés-vous là deſſus de ce beau paſſage de Tertullien, *Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit. Exceſſus, non ſtatus eſt impudicus.* Et prenés en bonne part le conſeil deſintereſſé, que vous donne un ami, au même tems q'uil peut dire auſſi bien que le Pantalon de la Comedie, *io m'invecchio, & il mundo s'imputaniſce.*

DE LA BEAUTÉ.

LETTRE XV.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas en humeur d'acquieſcer à tous vos ſentimens, ni de vous accorder, que la Beauté ſoit une fleur qui ait toûjours ſa racine dans la Bonté. Il y a trop d'exceptions à faire ſur cela, dans l'un & dans l'autre ſexe. Les plus belles femmes ne ſont

que trop ſouvent les plus fâcheuſes, pour ne rien dire de pis. Et Nirée, qui paſſa devant Troie pour le plus agréable de tous les Princes Grecs, y fut encore reconnu le plus inutile. L'on peut dire d'ailleurs, ſelon Saint Auguſtin, que Dieu permet aſſez ſouvent, qu'on voie le vice paré du maſque de la Beauté, afin qu'elle ne ſoit pas priſe pour un des plus grands biens, & que les perſonnes de vertu & de bon ſens apprennent à n'en faire cas, qu'autant que la raiſon le veut: *pulchritudinem propterea largitur Deus etiam malis, ne magnum bonum videatur bonis.* Certes, ſi nous y voulons prendre garde un peu plus exactement, que ne fait le commun, nous trouverons, qu'il arrive ſouvent parmi nous la même choſe, qui s'obſerve entre les Plantes qu'on nomme Simples, dont celles, qui ont le plus de vertu ou de force, ſont ordinairement les moins éclatantes, & qui donnent le moins de ſatisfaction à la vuë. Une belle ame n'emprunte jamais ſa recommandation du corps, ni de l'exterieur, non plus qu'une pierre précieuſe du metal, qui l'environne. Et puiſque la couleur de nôtre teint, ni la juſte proportion de nos membres, d'où dépend la beauté humaine, ne ſont pas en nôtre pouvoir, pourquoi meſeſtimerions-

Lib. 15. de civit. Dei, c. 22.

nous ceux, que la Nature n'a pas gratifiés de cette lettre de faveur, qu'elle imprime quelquefois au visage des personnes qui l'ont le moins méritée? Pour moi je trouve que le Cardinal Cajetan repartit fort bien à Loüis Sforce surnommé le More, qui avoit fait un trop desavantageux jugement de lui sur sa mauvaise mine. Ce Prince de Milan allant au Couvent des Dominicains de la même ville, y vit Thomas de Vio alors Docteur seulement, mais qui avoit déja acquis une partie de cette grande réputation qui le porta depuis au Cardinalat. Et parce qu'il étoit de fort chetive représentation, Sforce ne pût s'empêcher, ne le connoissant point, de dire aux Peres qui l'accompagnoient, qu'il s'étonnoit, qu'ils tinssent parmi eux un homme si mal-fait. Il fut desabusé sur le champ par le recit, qu'on lui fit du mérite extraordinaire de Cajetan, qui prit néanmoins sujet, dans une conférence qu'il eût quelque tems après avec cet usurpateur, de lui couler ces termes de justification: Que s'il eût été l'auteur de son être & de sa fabrique, il lui avoüoit qu'il se seroit donné une plus agréable figure. Mais, que les hommes étant obligés de prendre en bonne par tout ce qui vient de la main de Dieu, comme il le faisoit de son côté;

aussi

aussi y auroit-il d'ailleurs trop de rigueur de le rendre responsable d'un ouvrage, où il n'avoit rien contribué; avec ce mot du Breviaire, dont il se souvient fort à propos, *ipse fecit nos, & non ipsi nos.* Je veux vous ajoûter à cela l'observation, que fait le Cardinal Federic Borromée, neveu de celui que l'Eglise a canonisé, dans son traité *Della gratia de i Principi*, d'où j'ai pris ce que je vous viens de rapporter. C'est, qu'encore que le portrait de Cajetan le representât plûtôt agréable & de belle présence qu'autrement, il savoit avec certitude de ceux mêmes, qui l'avoient vû, qu'il étoit très laid & de fort mauvaise physionomie; les Peintres n'aiant pris la licence de le faire tout autre qu'il n'a été, que sur l'imagination, qu'un si grand Personnage devoit avoir eu un visage majestueux & plein de dignité. Surquoi vous pouvés vous souvenir de l'opinion de ceux, qui croient que Jesus Christ même ne posseda jamais cette beauté exterieure, que d'autres lui attribuent; son humilité, qui lui fit élire un Artisan pour pere putatif, l'aiant porté à se revétir d'un corps petit, & si peu avantageux, qu'il attiroit les opprobres. Tertullien, qui paroit être de cet avis en quatre lieux differens, l'autorise par le cinquante-troisiéme

Lib. de patien. p. 160.
Lib. adv.

Jul. p. 228. chapitre d'Iſaïe, que Saint Auguſtin allegue *Lib. de carne Chr. p. 367. & l. 3. adv. Marc. p. 482. In Pſal. 43. 118. & 127.* auſſi au même ſens dans l'interprétation de pluſieurs Pſeaumes de David. Origene néanmoins au ſixiéme livre contre Celſus, qui s'étoit fondé ſur ce défaut de grandeur & de bonne grace, pour blaſphemer contre l'humanité du Fils de Dieu, répond, que ni les Apôtres ni les Evangeliſtes n'aiant rien dit de ſi deſavantageux touchant ſa perſonne, l'on pouvoit expliquer la Prophetie d'Iſaïe allegoriquement de ceux, à qui le même Dieu n'a pas fait la grace de reconnoitre la ſeconde perſonne de la Trinité, & qui ont mépriſé ſa ſainte parole, trouvant celle des Philoſophes Paiens beaucoup plus à leur gré. Mais vous ſavés bien, qu'il y a d'anciennes medailles, qui ne le rendent pas le plus beau des *Rigalt. in obſ. ad Tert. q. 46.* hommes, ſuivant le texte, *ſpecioſus forma præ filiis hominum*; & qu'on prend auſſi cette beauté, ou cet agrément de la forme interieure, au même ſens, qu'en diſant de nous dans les Ecoles, que nous ſommes compoſés de matiere & de forme. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une penſée pieuſe du Chriſtianiſme, que les jeûnes, les veilles, & toute autre ſorte d'auſterités avoient tellement conſumé & mortifié le corps de nôtre Sauveur, qu'à l'âge de trente ans il paroiſſoit n'en avoir

guères moins de cinquante: à quoi se rapporte ce que les Juifs, le voulant lapider, lui disent dans le huitiéme chapitre de Saint Jean, *quinquaginta annos nondum habes, & Abraham vidisti?* Quoi, vous n'avés pas encore cinquante ans, & vous parlés d'Abraham, comme si vous l'aviés vû? Aussi Cardan se fondant sur de semblables passages, a bien osé rendre des raisons Astronomiques d'une vieillesse si avancée, & d'un visage si austere, si desseché, & si plein de taches, qu'on le prend pour un Lépreux dans le même lieu d'Isaïe que nous venons de citer, *putavimus eum quasi leprosum.* Car encore que cela reçoive une explication figurée, j'aime mieux appuier les présuppositions de Cardan d'une véritable prophetie, que d'un faux texte de Josephe, qui n'a jamais nommé, comme il l'assure, *Jesum lentiginosum.* Au dire de Cardan, Saturne & Venus dans l'Ascendant de cette précieuse Nativité causèrent toutes ces disgraces, de même, qu'il se trouve dans d'autres parties de son Théme, ce qui donnoit à la Géniture (pour user des termes de l'art) une santé si ferme, & une beauté de corps si considérable. En cela ce Judiciaire ne semble pas être d'accord avec Tertullien, ni avec lui même, qui n'a fait que suivre le

Cardinal Pierre de Alliaco, le Calabrois Tiberius Ruſſillianus, & quelques autres encore plus anciens dans une ſi hardie entrepriſe, où il fait voir écrit au Ciel tout ce qui touche la vie de JESUS CHRIST, hormis, dit-il, ſa naiſſance d'une Vierge.

Or ſi Dieu même a mépriſé cette beauté externe, & ſi la laideur de Cajetan, non plus que celle d'Eſope & de Socrate n'a rien de reprochable; pourquoi donner tant d'éloges, comme vous faites, à une choſe de ſi peu de conſidération? Ne m'avouërés-vous pas, que les Cantharides ſont ordinairement de plus belle couleur, & bien mieux dorées que les Abeilles? En vérité, ſi un Auteur moderne a eu raiſon de dire, que la beauté Mâle n'eſt rien autre choſe qu'une marque de la bonne conſtitution de la Puiſſance active dans la Génération: Et ſi par conſequent la beauté Femelle ne peut être priſe que pour une marque de la bonne conſtitution de la Puiſſance paſſive dans la même Géneration: Il demeure très évident, que toute ſorte de beauté eſt trop ſenſuelle, & trop plongée dans la matiere, pour mériter les loüanges exquiſes & ſpirituelles, dont vous avés voulu remplir vôtre lettre.

De la Chambre Charact. des paſſions c. 2. part. 5.

ꟷ ꟷ

DE LA CURIOSITÉ.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

Vous avés tort de me prendre pour un César en me demandant des Commentaires de nos Gaules. Je ſuis l'homme du monde, qui écris le plus mal volontiers des nouvelles: & quand j'y aurois de l'inclination, je me ferois conſcience de vous en mander, vû que ce ſeroit fomenter vôtre mal, & vous entretenir dans une humeur vicieuſe. Car puiſqu'on met aujourd'hui entre les maladies de l'ame, la curioſité de ſavoir ce qui ſe paſſe à la Chine, ou dans quelque autre partie de la Terre moins éloignée de nous, je ne ſaurois ſans pècher donner nourriture à vôtre paſſion, ni contenter vôtre deſir dereglé, d'apprendre ce qui ſe fait ou ſe dit ici, ſans me rendre complice de vôtre crime. Contentés-vous donc, que je vous aie fait rire de cette nouvelle Morale, & qu'en continuant, je vous declare que je n'ai préſentement nul-

les nouvelles, dont je vous puisse entretenir, plus fraiches que celles de Boccace, de Cervantes, ou de Straparole. Si l'on ne sauroit néanmoins, sans perdre vos bonnes graces, se dispenser de vous écrire un peu plus au long que de coûtume, j'aime mieux passer du ridicule au serieux, & prendre le même sujet de la Curiosité, pour vous communiquer ce que je pense d'une chose, que je ne crois nullement mauvaise en elle même, mais seulement dans ses excès.

L'envie de savoir est si naturelle, qu'il y auroit trop d'injustice de la condanner absolument, & de faire un vice de ce qui sert de fondement aux vertus intellectuelles, la Science, la Sagesse, & l'Intelligence. Mais comme les meilleures choses ont toûjours des limites, il en faut préscrire à celle-ci aussi bien qu'aux autres, & tenir pour constant, qu'on ne sauroit être curieux des Arts defendus, comme par exemple de celui de la Magie, noire, sans offenser Dieu; ni de beaucoup d'autres connoissances, sans interesser la conscience. Ne savons-nous pas, combien la curiosité de nos premiers parens a couté cher à toute leur posterité? Et la Réligion ne defend-elle pas celle de pénétrer jusqu' aux plus secrets conseils de la Providence? Il y en a

même une, qui pour ne se trouver pas si criminelle, ne laisse pas d'être à blâmer. On voit des curieux impertinens, sans être coupables. Et ce vain desir d'apprendre toute sorte de nouvelles,

- - - - - ut omne Lucret.
Humanum genus est avidum nimis auricularum; l. 4.

a besoin d'être reprimé, parce qu'il est souvent indiscret, & qu'il témoigne presque toûjours quelque légereté d'esprit. Ces bornes établies, je ne vois rien de plus propre à l'homme, ni de plus digne de lui, que l'envie d'apprendre & de s'instruire. Il n'est placé au milieu de la Nature, que pour s'informer de ce qui s'y passe. Le Monde est un Théatre, sur lequel il peut jetter les yeux de toutes parts. Et la connoissance même des choses mauvaises, à les considérer en général, n'est pas condannable comme en est la pratique, parce qu'elles n'ont rien de vicieux dans l'entendement comme dans la volonté. Je sai bien, que l'Ecole blâme ordinairement, avec Saint Thomas, jusqu' à la recherche de 2. 2. qu. la vérité dans les créatures, si l'on ne fait ré- 167. flexion sur le Créateur, & si l'on n'a pour but de le reconnoitre par le moien de ses œuvres. Mais dautant que ce n'est pas de moi

que vous devés attendre des leçons de Théologie, je vous renvoie à ce que les Docteurs enseignent de cette sorte de curiosité, qu'ils censurent, pour vous dire l'aversion, que j'ai d'une autre, dont fort peu de personnes se peuvent vanter d'être exemts.

Le desir de savoir ce que chacun pense de nous est si grand, que j'entre dans le sentiment de Marc Antonin, qui ne croit pas, que nôtre nature soit sujette à une plus grande misere. Nous nous devrions contenter, dit-il, de rentrer en nous-mêmes, de nous y observer & nôtre propre Génie, sans vouloir pénétrer jusques dans l'interieur des autres par une curiosité d'autant plus ridicule, qu'elle nous seroit tout à fait desavantageuse si nous la pouvions satisfaire. Car il faut tenir pour constant, qu'eu égard aux jalousies, aux ingratitudes, & aux autres defauts ordinaires des hommes, s'il nous étoit possible de voir ce que nos amis mêmes, ou ceux, qui se disent tels, ont souvent dans le cœur, nous en serions mortifiés au dernier point. Et je soutiens que s'il y avoit moien d'avoir un miroir magique, qui nous découvrit à nud toutes les envies, les perfidies, & les mauvaises volontés, qui nous regardent, il seroit plus à propos de le casser ou de s'en défaire, que

Lib. 2. de vita sua.

de le conſerver & retenir, avec les inquietudes & les chagrins qu'indubitablement il nous donneroit. Auſſi ne liſons nous jamais ſans une grande eſtime dans les Hiſtoires, la modération de ceux, qui ont ſçû commander à leurs appetits en des rencontres, où d'autres auroient voulu contenter leur curioſité. Les Atheniens renvoièrent à Philippe de Macedoine les lettres qu'il adreſſoit à Olympias, ſans que la jalouſie qu'ils avoient de ſa grandeur, ni l'eſpoir de découvrir quelque ſecret qui les touchât, leur eût pû perſuader de les ouvrir. Alexandre victorieux porta le même reſpect à celles que Darius avoit écrites à ſa femme. Caligula dans ſes beaux commencemens brûla beaucoup de papiers de ſa mere & de ſes freres, capables de donner de l'apprehenſion à pluſieurs perſonnes, proteſtant avec ſerment, que c'étoit ſans les avoir regardé: Et il refuſa de recevoir un libelle ou mémoire, qui regardoit la ſûreté de ſa vie, comme n'aiant rien fait, diſoit il, pour être haï, ni qui lui dût faire prêter l'oreille à des delateurs. Pompée mit au feu toutes les dépêches, & autres inſtructions, qu'avoit Sertorius, en aiant empêche la lecture. Marc Antonin pratiqua la même choſe une autre fois, par cette belle conſidération, qui ſe voit

Suet. art. 15.

Dio. Caſſ. l. 71. & Exc. Conſt.

dans Dion, qu'il ne desiroit pas avoir par force quelque sujet de ressentiment contre qui que ce fût. Et Commodus son successeur ne voulut jamais écouter un Manilius Secretaire de Cassius, qui s'offroit à réveler beaucoup de choses, faisant aussi jetter dans le feu toutes les lettres qu'il avoit, afin que personne ne prit connoissance de ce qui étoit dedans.

Je grossirois trop cette lettre, si je venois aux exemples modernes, & je vous serois peutêtre importun, si j'exagerois toutes les sottises, que la curiosité de l'avenir fait faire à une infinité de gens, qui se rendent malheureux par son moien avant le tems de leurs infortunes, & qui corrompent de même tout le bien, qui leur peut arriver, par l'impatience qu'ils ont de le connoitre, jointe à la crainte, qu'il ne succede pas. Si l'Empereur Hadrien a été le plus curieux des hommes, comme on le dit, il peut passer encore pour le plus miserable de tous. Et néanmoins, quoique l'excès de cette passion soit fort à craindre, ce n'est pas à dire pourtant qu'on soit obligé d'y renoncer absolument. Le défaut de curiosité est une autre extremité qui cause quelquefois d'étranges préjudices. Je sai bien que César ne se trouva pas mal, d'a-

voir dit, à demain les affaires : Mais il en couta la vie à cet Archias ſouverain Magiſtrat de Thebes, & à un nombre infini de ſes Citoiens, d'avoir uſé des mêmes termes, negligeant d'ouvrir un paquet de lettres, qui decouvroit une conſpiration de bannis. Finiſſons par une autre obſervation de Cardan, qui donne cet important aphoriſme dans ſa Prudence civile, qu'il faut tenir pour les plus grands ennemis que nous aions, ceux, qui, ſous un prétexte de familiarité, s'informent trop curieuſement de nos penſées, de nos deſſeins, & généralement de ce, qui nous touchant, ne les regarde point. En effet, leur deſſein eſt ſans doute, de prendre par là le plus d'avantage ſur nous qu'il leur eſt poſſible, & de faire ce que le Satyrique Romain reproche aux mauvais ſerviteurs.

Æm. Probus in Pelop.

Scire volunt ſecreta domus, atque inde timeri.

Ce n'eſt pas peu faire, que d'éviter de telles embûches, & à des François, comme nous ſommes, de faire, qu'on ne nous puiſſe reprocher un vice, dont Céſar accuſe toute nôtre nation, comme celle qui arrétoit les paſſans ſur les grands chemins, & les Marchands forains en plein marché, pour leur faire dire par force des nouvelles.

Lib. 4. de bello Gall.

DES FESTINS ET DES PARASITES.

LETTRE XVII.

MONSIEUR,

Prenés garde, que l'ordre du festin de ce Seigneur Alleman, où l'on vous a servi à la mode de son païs les grosses viandes après les delicates, ne soit plus contre nôtre usage, que contre la raison. Car j'ai bonne mémoire d'avoir lû en plus d'un lieu, que Socrate ne defendoit rien si expressément, que cette sorte, soit de boisson, soit de viande, qui donne de l'appetance (pour user de ce mot) au delà de la faim & de la soif. Et vous pouvés voir dans un Auteur Arabe, qu'on a depuis peu donné au public, cet important précepte contre la gourmandise, de manger toûjours les plus délicats morceaux les premiers. En effet ces saupiquets & ces ragouts, qui succedent aux viandes solides, n'ont été inventés que pour irriter un appetit satisfait; comme l'hypocras, & assez d'autres breuvages, sont plus propres

Marc. 7. Satur. c. 4.

Semitæ Sap. c. 5.

à boire ſans ſoif, qu'ils ne ſont bons à l'étancher. Ce n'eſt pas, que je condanne abſolument la diverſité des mets, & que je ne me ſouvienne bien de ce mot d'Hippocrate, rapporté par Macrobe, que l'homme étant composé de fort différentes parties, une nourriture trop ſimple, & trop unie, s'il faut ainſi dire, ne lui peut pas convenir, *ſi homo non unum, nutriendus eſt ex non uno.* Je n'ignore pas non plus, qu'après avoir bû pour s'humecter & ſe rafraichir, les Philoſophes les plus auſteres ont donné quelque coup de verre à la gaieté; & qu'on peut même imiter ce Stratonicus, qui bûvoit encore de peur d'avoir ſoif, après s'être ſuffiſamment deſalteré. Mais je ſoûtiens, que les friandiſes, tant du boire, que du manger, qui viennent lors qu'on a pris toute ſa refection, & que Seneque nomme fort proprement *oblectamenta ad edendum ſaturos cogentia*, ne ſauroient être trop condannées. Quand un eſtomac n'en peut plus, & que la bouche même eſt laſſe d'avoir tant travaillé à l'aſſouvir, on préſente des vivres, tellement apprétés & ſophiſtiqués, qu'outre, qu'ils réveillent le goût le plus perdu, ils s'avalent inſenſiblement & ſans avoir la peine de les mâcher. Je n'attens plus que l'heure, diſoit un Ancien ſur cela, qu'on nous donnera les

6. Satur. c. 5.

Athen. l. 8.

Ep. 109.

morceaux tous mâchés, *expecto jam ut man-*
Sen. ep. 96. *ducata ponantur;* & vous vous pouvés souvenir d'un certain Sagaris, dont parle Athénée, qui faisoit mâcher par sa nourrice tous les alimens, dont il se nourrissoit, encore qu'il fût fort âgé, trouvant, qu'il y avoit trop de fatigue à le faire lui même.
Lib. 11.

Mais pour n'exagerer pas davantage ce qui se peut dire là-dessus, contre le mauvais usage de nos tables, je viens à cet homme, que vous dites, qui se trouve toûjours sans être prié, comme les Myconiens, aux lieux, où il est assuré de trouver la nappe mise. Celui, dont vous voulés parler, ne m'est pas inconnu.

Juv. sat. 2.
- - - rarum & memorabile magni
Gutturis exemplum.

Et pour montrer, que je le remarque bien, n'est-ce pas le même, qui ne pouvoit dernierement comprendre, que Samson, le plus fort des Israëlites, n'eût jamais bû que de l'eau? A ce que je puis voir par ce que vous m'écrivés, les Parasites, comme lui, auront beaucoup à souffrir par tout, où ils vous rencontreront. Si serés-vous toûjours contraint d'avouër, que leur nom, qui semble si odieux, n'a pas été toûjours pris en si mauvaise part. Athénée le fait voir par cent passages de différens Auteurs,
Iosf. ant. Iud. l. 9. c. 10.
Lib. 6.

qui montrent, que la qualité de Parasite n'étoit pas seulement honorable, mais qu'elle étoit même autrefois un terme de vénération & de sainteté: Il rapporte entre autres textes les vers d'un Diodore de Sinope, où le plus grand des Dieux Jupiter Philius passe pour le premier de tous les Parasites. Et n'y lisons-nous pas, que les Bardes des Celtes, qui étoient les Poëtes de nos anciens Gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit par honneur leurs Parasites? Tant y a que vôtre Pamphagus se peut vanter d'être considéré jusques dans les festins, comme un des plus habiles hommes du monde. Auguste étoit bien aise d'ouïr en mangeant ceux, que Suetone *Art. 74.* nomme *Aretalogos*. L'Empereur Severe en avoit d'autres entre lesquels Lampridius met le grand Ulpien, qui l'entretenoient de propos d'étude & de recréation tout ensemble, *ut haberet fabulas litteratas*, dit cet Historien. Et les Grecs ont fait grand état de leurs Deipnosophistes, & de leurs τραπεζορήτορας, qui étoient écoutés avec admiration, lors qu'ils préchoient sur la vendange. Pourquoi n'estimerons-nous pas autant ceux, qui font encore aujourd'hui la même profession? Et pourquoi les Parasites de ce tems seront-ils de

pire condition que ceux des Anciens, s'ils ne leur cedent nullement en tout ce qui concerne le métier, dont ils se mêlent? L'amour que celui, dont vous faites de si bons contes, a pour les bonnes tables, lui a fait apprendre par tables, tout ce qu'il sait. S'il n'a pas vû ce que les Livres ont de meilleur, c'est qu'en les ouvrant, il court vitement à leur table, qui ne se trouve qu'à la fin, & d'où l'on ne peut presque le retirer, aiant cela de commun avec Protogene, que *nescit manum de tabula*. A la vérité il hait extrémement celles, qu'on nomme d'attente; ce qui lui a donné quelquefois de grands dégouts des plus belles pieces d'Architecture. Mais en recompense il a des transports d'amour merveilleux pour ces anciennes loix Romaines qu'on nommoit des douze Tables, & il ne peut s'empêcher, de témoigner l'envie qu'il porte à tant de vieux Jurisconsultes, qui les avoient toûjours toutes douze devant eux, sans être obligés de porter leur vûë sur un moins agréable objet.

Vous jugés bien, que je m'accommode à vos railleries, & que c'est pour vous damer le pion, que je me dispense d'écrire de la sorte. Il est vrai pourtant, que tout ce qu'on a conté des Tithymalles, des Cherephons, & de leurs semblables, se peut fort bien ajuster

à ce

à ce rare perſonnage. Il devore comme les poiſſons, plûtôt qu'il ne mange,

Pernicies, & tempeſtas, barathrumque macelli, Hora. l. 1. ſat. 15.

Du moins peut-on dire que, *mangia da ſato, & beve da ammalato.* Et comme Ariſtote aſſure, que la Poulpe (*) ſe laiſſe plûtôt mettre en pieces, que de quitter ce qu'elle veut avaler; il n'y a point de force ni d'artifice, qui lui puiſſe ôter le verre ou le morceau de la main. Le même Auteur rapporte qu'un homme de Syracuſe bût ſans ceſſe autant de tems qu'il en falut à faire éclorre des œufs, qu'il avoit pour cela mis en terre avec de la paille: Celui-ci continuëroit à boire juſqu' à ce que ces petits poulets fuſſent en état d'être mangés. Il dine indifféremment avec toute ſorte de gens, qui lui font bonne chere, mais il n'y en a point, dont il faſſe tant d'état que de ſes bons Cœnateurs, comme il les appelle, ſe plaignant fort, qu'il y en ait ſi peu en France, & particulierement à la Cour, vû qu'on ſait, que Rome n'a triomphé que par le mérite de ceux, qui portoient un ſi beau nom. Diogene mangeant en plein marché, dit en riant à celui, qui le reprenoit de cette incivilité, qu'il ne l'auroit pas faite, ſi la faim ne

Lib. 4. de hiſt. an. c. 8. & l. 6. c. 2.

(*) Poulpe ou Polype eſpece de poiſon.

l'eût pris au même lieu: Pamphagus ne trouve point de plus bel apophthegme dans tout Laërce, & il s'en eſt ſouvent ſervi, la bouche & les mains pleines de Ratons & de Craquelains dans la Foire Saint Germain. Il allegue

15. *Geog.* là deſſus ce que Strabon obſerve des Indiens,

Camden. 2. hiſt. qui mangeoient à toutes heures. Il louë la Reine d'Angleterre Eliſabeth, & le Duc de Savoie, qui prenoient leurs repas à telle heure indifféremment du jour ou de la nuit, qu'ils avoient appetit. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à ceux, qui l'ont toûjours ouvert comme Pamphagus, de le contenter par tout & autant de fois, qu'ils le peuvent faire? Il ne

Cap. 7. ſauroit ſouffrir ce mot de l'Eccleſiaſte, *melius eſt ire ad domum luctus, quam ad domum convivii*, qu'il veut avoir été ajoûté par quelque Rabin de Samarie, parce qu'à ſon dire Salomon enſeigne ailleurs une toute autre doctrine. Il préfere Eſchyle à tous les Poëtes Tragiques & Héroïques, comme celui, qui a naïvement repréſenté Jaſon ſon principal Héros yvre ſur le Théatre. Enfin il tourne à ſon avantage tout ce qu'il a lû ou entendu dire, ſe mocquant à ſon tour du reſte du monde, & de ceux mêmes, qui prennent plaiſir à lui faire faire les meilleurs repas, *ſtultorum divitum adroſor, & quod ſequitur ar-*

risor, & quod duobus his adjunctum est derisor, pour parler de lui, comme Seneque *Ep. 27.*
a fait d'un Satellius Quadratus, qui vraisemblablement ne joüoit pas mieux son personnage. Son seul malheur, & la seule plainte qu'il fait contre la Nature, c'est, qu'elle ne lui ait pas donné la faculté de se vuider le ventre, quand il voudroit, comme à cet animal Rosomaca de Moscovie, qui en est quitte pour le presser un peu entre deux arbres, ne faisant par ce moien que manger toute sa vie, s'il trouve dequoi. *Micheovo Olæus. Gesnerus.*

C'est ce que je vous ai voulu donner pour servir de dessert au festin, que vous m'avés si plaisamment décrit. L'antipathie, où mon temperament me porte contre les grands mangeurs, & l'aversion que j'ai toûjours euë des Parasites, m'ont suggeré ces trois ou quatre réflexions, dont j'ai accompagné les vôtres. Si quelqu'un plus austere que nous ne sommes, s'en veut scandaliser qu'il prenne garde, que nos libertés sont innocentes, & nos railleries de saison dans le Carnaval,

- - - & istos
Ut non laudandos, sic tamen esse jocos. *Ovid. 1. Trist. el. 8.*



DES EPITHETES.

LETTRE XVIII.

MONSIEUR,

Vous voulés, que je vous mette par écrit les Epithetes, que nous remarquâmes dans nôtre derniere promenade être propres à beaucoup de Grands Perſonnages. Ie n'ai pas de mémoire, pour vous ſatisfaire pleinement; mais j'ai aſſez d'affection, &, ſi nôtre amitié peut ſouffrir, que je parle ainſi, d'obeïſſance, pour vous contenter, autant qu'il me ſera poſſible en ceci, que vous dites fort bien n'être pas abſolument inutile. Car ſi les Philoſophes, & ſur tous les Stoïciens, ont eu raiſon de croire, que les noms, généralement parlant, ſervoient infiniment à reconnoitre juſqu' à la ſubſtance des choſes; l'on ne ſauroit nier, que les Epithetes, qui ſont comme de ſecondes appellations, inventées pour donner une plus parfaite deſignation de ce qui eſt déja nommé, ne doivent paſſer pour très conſidérables.

Commençons par ce Mercure Egyptien, honoré du ſurnom de *Triſmegiſte*, qui n'a été donné depuis lui à perſonne. Entre les Philoſophes de Grece, Hippocrate & Platon ont eu celui de *Divins*; & le dernier des deux eſt encore connu par cet autre de *Moïſe Athenien*, comme Philon Juif eſt appellé le *Platon circoncis*. Le *Sage* Socrate, le *Iuſte* Ariſtide, le *Bon* Phocion, ſont des termes ordinaires; & l'on n'a point parlé d'Archelaüs Précepteur de Socrate, non plus que de Straton de Lampſaque diſciple de Théophraſte, ſans les nommer *Phyſiciens*. Ariſtote paſſe pour le *Génie de la Nature*, qui a laiſſé un grand nombre de Sectateurs, dont la plûpart ſont auſſi ſouvent cités par leurs Epithetes, que par leurs propres noms. Averroës eſt il y a long-tems le *Commentateur* par excellence; comme Alexandre Aphrodiſien *l'Interprete*, & Ioannes Grammaticus le *Laborieux*, ou *Philopone*. Depuis, Petrus de Apono a été batiſé dans l'Ecole, du nom de *Conciliateur*; & Richard Suiſeth de celui de *Calculateur*. Albert Evêque de Ratisbone ne s'y nomme jamais ſans ajoûter le *Grand*; Pierre Abailard y a mérité le ſurnom de *Dialecticien*; & Iean d'Oxfort ou de Baconthorpe, celui de *Doctor reſolutus*. Grégoire de Nazianze y eſt auſſi le

Hornius hiſt. phil.

l. 6. c. 2. & Balæus. *Théologien;* Pierre Lombard *le Maitre des Sentences;* Saint Thomas le *Docteur Angelique;* Scot ſon Antagoniſte le *Docteur ſubtil;* Alexander Ales le *Docteur irrefragable;* Henri de Gand le *Docteur ſolemnel;* Michel Angrianus le *Docteur inconnu;* Gerſon le *Docteur Très Chrêtien;* & Raimond Lulle le *Docteur illuminé.* Alanus qui a fait l'Anti-Claudien contre Rufin, fut aux Allemans, il y a près de quatre cens ans le *Docteur Univerſel;* Je trouve, que Saint Hilaire & Saint Bonaventure ont tous deux obtenu le ſurnom de *Docteurs Seraphiques;* & Origene celui de *Syntactique*, ou de *Compoſiteur.* Ocham, chef des Nominaux, a eu le titre de *Venerabilis inceptor?* Rabbi Moſes celui de *Docteur perplexorum;* & Thomas Domus celui de *Doctor Veritatis.* Vous pouvés vous ſouvenir encore de deux autres, dont l'un eſt *Martinus contra communem,* & l'autre, *l'Idiot,* dont on voit les ouvrages dans le ſecond tome de la Bibliothéque des Peres, n'étant connu que par ce ſurnom, qui ſeroit une injure, ſi ſon humilité ne le lui avoit fait prendre, *nomine proprio ex humilitate ſuppreſſo*, dit Bellarmin. Les autres Facultés en ont donné de ſemblables à leurs Profeſſeurs, auſſi bien que la Théologie. Durandus entre les Juriſconſul-

Lilius Gyraldus de Poët.

Lib. de ſcript. Eccleſ.

tes a eu celui de *Speculator*. Lucas Ripa celui de *Magister syllabarum*, que lui acquit l'exacte connoissance des accens, ou de ce qu'on nomme aux Colleges, Quantité. Et parmi les Médecins Campegius, & Dedondis se disputent cet autre de *Aggregator*. Rasis est parmi eux leur *Experimentator*. *Lilius Gyraldus de Poët.*

Il me souvient que nous passâmes de ces hommes de lettres à ceux d'action, pour y remarquer, qu'encore que les Alexandres & les Pompées aient rendu le titre de *Grand* si considérable, que les premiers hommes de toutes les Monarchies en ont été honorés; la flaterie fit trouver aux Milesiens un autre titre encore au dessus, quand ils surnommèrent *Dieu* cet Antiochus, qui les avoit delivrés d'un Tymarche, dont la tyrannie leur étoit insupportable. Le nom de ce dernier nous fit observer ensuite, comme l'on s'est plû quelquefois à renverser les plus beaux Epithetes par des allusions ingenieuses & desavantageuses tout ensemble. Car au lieu de dire Antiochus *Epiphanes*, nous voions dans Polybe & dans Athenée, qu'on prononçoit *Epimanes*, pour le taxer de beaucoup de folies, qu'il avoit faites. Ceux d'Alexandrie, irrités contre Ptolomée *Evergete*, ou le *Bienfaisant*, l'appelloient ordinairement *Caquergete*, ou le *Apian.*

Malfaiſant. Et les propres noms mêmes ont reçû des inverſions ou renverſemens de lettres, tantôt en bien, & tantôt en mal. Ainſi Antiſthene pour ſe railler de *Platon*, prononçoit *Saton*, c'eſt à dire, *Bien emmanché.* Epicure nommoit de même *Democrite Leroclite*, ou *Lemocrite*, & *Chryſippus*, *Cheſippus*. On a dit *Biberius* pour *Tiberius*. Et dans notre Hiſtoire le Duc de Savoie, ſous qui un *Bellegarde* perdit le Fort de Barraut, ne le nomma plus que *Mallegarde*. Au contraire, la ville de *Malevent* fut appellée *Benevent* par les Romains; & celle d'*Epidamnum*, *Dyrrachium*, afin d'ôter le mauvais préſage des premieres dictions; comme Iean Leon nous apprend, que les Arabes changèrent le nom à la ville de *Siene*, qui ſignifie *Laide* en leur langue, & lui donnèrent celui d'*Aſna*, qui veut dire *la Belle*. Le Philoſophe *Lycon* fut nommé *Glycon*, recevant fort à propos une lettre de plus qui témoignoit la douceur de ſon langage. *Lupicane*, femme de l'Empereur Iuſtin Premier, & dont le nom Latin a du rapport à celui de Lycon, prit à ſon Couronnement dans Conſtantinople celui d'*Euphemie*, qui la pouvoit autant honorer, que l'autre ſembloit la diffamer. Mais nôtre deſſein n'étant pas de parler du changement des noms propres, qui

Matth. tom. 2.

Tite Live & Plin. Lib. 8. Afr. Diog. Laërt.

nous eût menés trop loin, nous reprîmes les Epithetes par la considération de ceux, qu'on a souvent donnés avec cette espece d'Ironie, ou de moquerie, que les Grecs appellent antiphrase. Trois Ptolomées Rois d'Egypte furent traités de la sorte, quand on nomma l'un *Philadelphe*, l'autre *Philometor*, & le troisiéme *Philopator*, quoi qu'ils eussent dépossedé & fait mourir leur frere, leur mere, ou leur pere. Il y a d'autres Epithetes, qui semblent injurieux, & qui néanmoins sont avantageux en effet. Car il ne faut point douter, qu'on ne s'offensât d'être loüé d'avoir des oreilles de Pourceau, des mains d'Araignées, des yeux de Dragon, un nez de Corbin, une mémoire de Chien, ou une bouche de Singe, encore que ces animaux excellent en toutes ces parties, dont ils ont les fonctions, à ce qu'on dit, beaucoup plus parfaites, que nous ne les avons.

Vous ne voulés pas, à ce que je crois, que je vous rapporte, quand je le pourrois faire, cette infinité de surnoms Grecs, Latins, & autres, dont nous parlâmes, & qui n'ont été, que de simples Epithetes, attribués aux premieres personnes de quelques Familles. Valere Maxime, ou Probus, en ont fait un petit traité pour ce qui touche leur

nation. Pline montre en divers chapitres du livre onziéme de ſon Hiſtoire naturelle, & en d'autres lieux encore, comme *les Strabons*, les *Coclites*, les *Scaures*, les *Vares*, & autres ſemblables, doivent leurs ſurnoms à des marques corporelles; les *Stolons*, & *Fronditiès*, à des arbres; & les *Piſons*, *Fabies*, *Lentules* & *Cicerons*, à des legumes, dont ils affectionnoient la culture. Macrobe auſſi ſur la fin du ſixiéme chapitre de ſon premier livre des Saturnales traite le même ſujet. Nos Rois & Princes ont preſque tous leurs Epithetes de même que ceux des autres païs. Il y en a de plaiſans, comme celui d'un Foulques d'Anjou dit *Griſegonelle*, & celui d'un Raimond de Barcelonne, dit *Tête d'Etouppe*. Les Caſtillans ſurnommèrent le Roi Alphonſe *Main percée*, à cauſe de ſa liberalité; & Ferdinand *el Emplazado*, c'eſt à dire *le cité en Juſtice*. Garcias Sanctius, qui fut appellé *le Tremblant*, me fait ſouvenir d'un Conſul Romain, dont parle Tite Live, qui ſe nommoit Q. Martius *Tremulus*; & de ce delateur *Timidius*, dont s'eſt ſouvenu Joſephe au dixneuviéme livre de ſes Antiquités Judaïques chapitre premier. Il ſe trouve de ces termes, qui ont un ſi grand rapport à d'autres de nôtre langue, comme le *Divitiacus* de

César, à *Richardiere;* le *Lyciſque* des Grecs, à *Louvet;* & le P. Aurelius *Pecuniola* de Valere Maxime, à ceux qui ſe nomment *Argenton*, ou *Argenteau*. La douceur de Q. Fabius Maximus lui acquit le ſurnom de *Ovicula*, ou de Brebiette; & à P. Scipio Naſica celui de *Corculum*, ou de *Petit-cœur*, ſi ce ne fut plûtôt à cauſe de ſon grand eſprit, qu'il fut ainſi appellé, comme le veut S. Aurelius Victor dans ſes Hommes Illuſtres.

C'eſt le ſommaire, que vous m'avés demandé de nôtre entretien, ſinon qu'un d'entre nous, qui faiſoit plus profeſſion que les autres de Juriſprudence fit cette obſervation, que c'étoit une marque de ſervitude parmi les Romains de n'avoir qu'un nom, alleguant là deſſus la Loi *Cum precum* du titre *De liberali cauſa*, au Code. Leur proverbe *Trium literarum homo*, prouve la même choſe, encore que par raillerie ils s'en ſerviſſent pour dire l'injure de *Fur*, ou de Larron; comme en les imitant un homme de trois lettres ſignifie en François un *Fat*, ou un *Sot*. Quoiqu'il en ſoit, les Epithetes firent la plûpart de leurs ſurnoms, qui devinrent honorables, encore que beaucoup fuſſent ridicules, & même honteux, dans leur principe. Car par exemple celui de Servius fut la marque de la

naiſſance ſervile d'un Roi des Romains, ſi nous en croions Denys d'Halicarnaſſe au commencement de ſon quatriéme livre, plûtôt que cet Auteur du traité *de Prænomine*, qui veut que celui-là fût nommé Servius, *qui mortua matre in utero ſervatus erat.* Mais il y en a, qui ſans controverſe furent infames dans leur origine, & très glorieux dans la ſuite des tems. Cet Eſpagnol Paulus, dont Ammien Marcellin fait mention, & qui ſavoit ſi bien faire des intrigues dans la Cour de l'Empereur Conſtantius, qu'on lui donna le ſurnom de *Catena*, ou de la *Chaine*, pouvoit laiſſer une poſterité riche, & qui eût tenu à honneur d'être nommée comme lui. Nous donnerions aiſément aſſez d'exemples modernes de cela, s'il n'étoit plus à propos de briſer ici pour ne pas irriter les Fées, & pour finir avec le papier, que j'ai rempli de plus de pédanterie, que je ne penſois, encore que je viſſe bien d'entrée, que le ſujet m'y obligeroit.

Lib. 14. hiſt.



DE
L'INSOLENCE DES RICHES.

LETTRE XIX.

MONSIEUR,

La mauvaiſe reception, que vous a faite cet inſolent Richard, venu comme un champignon dans une nuit, ne vous doit pas étonner. Il n'en fut jamais autrement, & vous pouvés voir par ces vers ce qui ſe pratiquoit à Rome, lors qu'elle étoit la plus civile,

Rara domus tenuem non aſpernatur amicum, *Paneg. ad Piſo.*
Raraque non humilem calcat faſtoſa clientem.

Ovide dit, que du même tems il n'y avoit point de plus grande barbarie que d'être pauvre, & cela eſt encore vrai au ſens qu'il le dit,

- - *barbaria eſt grandis habere nihil.* *3. am.*
Mais je trouve, que la barbarie eſt ſans comparaiſon plus grande du côté des richeſſes, *el. 7.*

qui rendent ſi inſupportables ceux, qui les poſſedent depuis peu, qu'on diroit, qu'ils ont dépouïllé l'humanité, en quittant leurs vieux haillons, pour prendre des habits de Princes. N'avoit-il pas bonne grace de vous railler ſur vôtre demeure Philoſophique, en vous faiſant parade de ſes alcoves dorées, & de ſes ſuperbes appartemens, lui, que nous avons vû, n'aiant pas dequoi faire jouër un aveugle, & qui eût été abominable par les
Cap. 11. loix du Levitique, comme rampant miſera-
Cap. 8. blement ſur la terre? En vérité le même Ariſtote, qui met au quatriéme livre de ſes Politiques la vraie Nobleſſe dans la poſſeſſion des richeſſes anciennes, jointes à la vertu, a rai-
2. Rhet. c. 16. ſon de dire ailleurs, que ceux, qui ne les ont que d'une nouvelle acquiſition, ont les mœurs bien différentes de celles des Nobles, parce qu'ils ſont comme dans une ignorance des biens, dont ils jouïſſent, & dont ils ne ſavent pas le bel uſage, *ὥσπερ γὰρ ἀπαιδευσία πλούτου ἐστι τὸ νεόπλουτον εἶναι nam quaſi imperitia divitiarum eſt, novum divitem eſſe.*

Or ſi cette ignorance paroit dans la plûpart de leurs actions, elle eſt extréme en ce qu'ils meſeſtiment ceux, qui trouvent plus de ſatisfaction dans une médiocre fortune, & dans la frugalité, qu'eux parmi le luxe, ou

dans toute leur opulence. Pour moi, je ne crois rien de plus véritable, que cette belle ſentence d'Epicure, rapportée par Clement Alexandrin, ſelon laquelle l'indépendance philoſophique, où cette pleine ſatisfaction que trouvent les Philoſophes dans leur petite condition, eſt nommée le plus grand tréſor de la vie, *πλοισιώτατον αὐτάρκεια πάντων*, *ſufficientia res eſt omnium ditiſſima.* Je ſai bien, diſoit Caton le Cenſeur ſelon ce ſentiment, que pluſieurs perſonnes me reprochent le defaut de beaucoup de choſes: mais je penſe avoir bien ma raiſon d'eux, quand je leur fais reproche à mon tour, qu'ils n'ont pas aſſez de force d'eſprit, pour ſupporter ce defaut, *vitio vertunt, quia multa ego, at ego illis, quia nequeunt egere.* Et l'incomparable Epictete prouvoit fort bien, ce me ſemble, à un homme très riche, qu'il ne l'étoit pas tant que lui, dont il mépriſoit l'état néceſſiteux. N'eſt-il pas vrai, lui diſoit-il, que nonobſtant vos grands biens vous n'étes pas content? pour moi, je vous aſſure, que je le ſuis parfaitement, & que je penſe en avoir aſſez; jugés-là deſſus équitablement, lequel de nous deux doit être tenu pour le plus opulent? Revenant à vôtre importun glorieux, il doit ſe ſouvenir, & ſes ſemblables, qu'un hom-

6. Strom.

A. Gell. l. 13. c. 22.

Arria l. 3. c. 9.

me extraordinairement riche a toûjours été tenu pour un injuſte, ou pour le fils d'un pere qui l'étoit. C'eſt auſſi une maxime, qui paſſe pour conſtante dans la Morale, qu'on ne parvient point en un inſtant juſqu'à une affluence de biens ſi immenſes, que ſont les ſiens, par de bonnes voies,

Οὐδεὶς ἐπλούτησε ταχέος, δίκαιος ὤν,
Nullus dives evaſit repente, juſtus cum eſſet.

Et ſi l'on ne s'en veut pas rapporter aux plus ſages de la Grece, il ne faut qu'écouter celui des Hébreux, qui prononce en termes exprès, *qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

Prov. c. 28.

Au ſurplus je n'ignore pas, que les richeſſes ne puiſſent ſervir à une perſonne vertueuſe, comme elles en portent aſſez d'autres au mal. Celui, qui a nommé l'Or un Etre ſouverain, auquel tous les autres ſont hommage, n'a pas mal exprimé ſa puiſſance. C'eſt un *Maitre aliboron*, s'il faut ainſi parler, qui transforme les hommes, & les fait paroître beaux, vertueux, nobles, ſavans, & tels en ſomme, que bon lui ſemble. Sans lui ils ne jouïſſent qu'à demi de la vie, *el dinero haze el hombre entero;* & pour peu qu'il ſe retire d'eux, leur ſanté ſe convertit en maladie, & ne ſont plus que languir, *ſanità ſenza danari*

mezza

mezza malatia. On dit, que le ſon du fer & de l'airain a le pouvoir de faire fuïr les Eſprits, que les Magiciens évoquent: celui de l'or & de l'argent a une faculté toute contraire ſur nous, il fait approcher non ſeulement les plus beaux eſprits, mais les plus fâcheux mêmes, & les plus difficiles, qui viennent au bruit de ces derniers métaux, & ſe rendent faciles & traitables à merveille. *Virtutem & ſapientiam vincunt Teſtudines;* diſoient autrefois ceux du Peloponneſe. Et le vieil Theognis n'a-t-il pas remarqué de ſon tems ce que nous voïons tous les jours, qu'il n'y a point de familles ſi illuſtres qui ne ſe mêlent avec les plus viles, pourvû que les commodités en moiennent l'alliance, *Πλοῦτος ἔμιξε γένος, divitiæ miſcuerunt genus.* C'eſt pourquoi Pindare, aiant avancé dans une de ſes Odes cette propoſition en faveur de Chromius Sicilien, qu'il ſe trouvoit dans ſon Ile des hommes, qui avoient l'ame élevée de beaucoup au deſſus des biens de Fortune, il s'en reprend quaſi ſur le champ, & avouë qu'il a proferé une choſe prêſque incroiable. Voilà pour vous montrer, que je ne mépriſe pas abſolument ces richeſſes, que Salomon appelle dans une de ſes paraboles la couronne des Sages, parce que s'en ſervant avec

9. Nem.

Cap. 14.

jugement elles les ſont reſpecter de tout le monde.

Mais quelque avantage qu'on leur donne, en les conſidérant de ce bon côté, cela n'empêche pas, que le mépris, qu'en ont fait pluſieurs perſonnes ne vaille bien leur poſſeſſion. Celui, qui néglige généreuſement ce que la Nature ſemble n'avoir caché avec tant de curioſité, qu'à nôtre profit, ne ſauroit être trop eſtimé. En effet la Terre nous préſente liberalement hors de ſon ſein tout ce qui nous peut être utile, & ne s'eſt apéſantie de tout ſon poids ſur l'or & ſur l'argent qu'elle retient au plus profond de ſes entrailles, que pour nous préſerver, ſi nôtre avarice le permettoit, de la choſe du monde, qui cauſe le plus de malheurs. Qu'une belle diſpenſation des biens que nous poſſedons, mérite tant de loüanges que vous voudrés, nous ne nous rendrons jamais plus conſidérables par là, que Diogene & aſſez d'autres l'ont été par une privation volontaire de ces mêmes biens. Quelle gloire à ce Philoſophe, qu'Alexandre ait trouvé en lui une perſonne, à qui il ne pouvoit rien donner, ni rien prendre! Et qu'il y a de plaiſir de ſe promener dans une Foire de S. Germain avec cette penſée, qu'on y eſt peut-être le ſeul, qui la

regarde ſans convoitiſe, quoiqu'on n'ait fait ni vœu de Pauvreté, ni ſacrifié ſur cet Autel, que ceux des Gades lui avoient élevé, à ce que Philoſtrate nous apprend. *Lib. 5. c. 1.*

Il faut que je vous communique là-deſſus une réflexion, que j'ai ſouvent faite, & qui, pour être générale, ne laiſſe pas de toucher le particulier; dautant que l'opulence ou la néceſſité des Etats a toûjours ſon rapport à celle des ſujets, qui les compoſent. J'ai donc pluſieurs fois pris garde à ce mot de Seneque, qui nomme la Pauvreté le fondement de l'Empire Romain. De fait vous n'ignorés pas, quelle fut la couverture & la baſſeſſe du Capitole dans ſes commencemens. Il ne vit néanmoins jamais de triomphes plus glorieux qu'alors. Et les Vertus n'y furent auſſi jamais ſi éclatantes, ni en ſi grand nombre, que quand on tiroit du travail ruſtique ceux, qu'on avoit deſtinés au Conſulat ou à la Dictature. Quels Empereurs peut-on comparer aux Fabrices & aux Regules? Et oſeroit-on préferer les richeſſes de Craſſus ou de Luculle, à la gloire de beaucoup de ceux, dont le public a ſouvent été contraint de faire les funerailles, n'aiant pas laiſſé dequoi fournir à cette dépenſe? *Omnibus ſeculis Tuberonis fictilia durabunt.* Rome n'a rien trouvé, qui *Sen. ep. 88.*

lui pût faire tête, autant de tems, qu'elle a fait profeſſion d'une telle frugalité, qu'elle tenoit pour très dangereux Citoien, celui, qui ne ſe contentoit pas de poſſeder ſept journaux de terre. Et Carthage ne ſubſiſta pas long-tems après que ſes Ambaſſadeurs ſe furent moqués de la bonne intelligence des Romains, qui ſe prêtoient leur vaiſſelle d'argent pour les traiter tour à tour. Mais voules-vous encore obſerver avec moi le déclin d'une ſi puiſſante Monarchie? Conſidérés dans Tite Live l'invective de Caton contre lés richeſſes de l'Aſie, & les dépouïlles tant d'Athenes, que de Corinthe, qu'on avoit tranſportées à Rome. *Regias*, dit-il, *attrectamus gazas, eo plus horreo, ne illæ magis nos ceperint, quam nos illas.* Liſés enſuite dans Tacite, comme ſous l'Empereur Claudius, depuis lequel l'Empire abaiſſa toûjours, on chaſſa du Senat ceux que la ſeule pauvreté fit juger indignes d'y entrer. Et vous ne vous étonnerés pas, je m'aſſure, que puiſque toutes choſes ſubſiſtent naturellement par ce qui a favoriſé leur naiſſance, de même que ce qui leur eſt contraire les porte ordinairement à leur fin; le luxe & l'opulence aient fait perir Rome, que la pauvreté & la parcimonie, pour uſer de ſon terme, avoient élevée.

Pl. l. 18. c. 3. *Idem l. 33. c. 11.*

Dec. 4. l. 4.

Annal. 12.

Cela veut dire, que ſi toutes ſortes de richeſſes ne ſont pas à priſer, auſſi y a-t-il des pauvretés, qu'on ne doit raiſonnablement ni fuir, ni blâmer. La force de l'eſprit & ſa bonne conduite tournent ces choſes vers la perfection, qu'elles doivent avoir. C'eſt beaucoup de manger auſſi librement dans de la vaiſſelle de terre, que dans des plats d'argent; mais celui-là n'eſt pas moins à eſtimer, qui ne fait non plus de cas d'un ſervice de vermeil doré, que s'il étoit de poterie. Un homme riche, qui uſe de ſes biens comme il faut, me plait extrémement; & j'admire le pauvre, qui ſans avoir néceſſité de rien, vit encore plus content, que le premier, & rend ſa pauvreté honnête, diſoit Epicure, parce qu'elle eſt toûjours accompagnée de gaieté. Pourquoi ne le feroit-elle pas? puiſqu'après tout, perſonne ne meurt auſſi nud, qu'il eſt venu au monde; & puiſque ceux, qui n'ont pas d'aſſez beaux habits, pour jouër les principaux perſonnages de la Tragédie, n'enſanglantent jamais en recompenſe, l'échaffaut, & n'y interviennent ſouvent, que pour y chanter quelques moralités. Ie m'empêcherai donc bien de ſuivre l'opinion de ce Marcellus, qui eût été d'ailleurs d'aſſez bonnes mœurs, dit fort bien Tacite, s'il n'eût point pris la pauvreté 14. Annal.

pour le plus grand de tous les maux: Si ce n'eſt, qu'il voulût parler de l'extréme indigence, où l'on ſe trouve dans le défaut des choſes même abſolument néceſſaires à la vie, ce qui eſt poſſible cauſe, que nous diſons être tombé en néceſſité, pour être accablé de
Prov. c. 15. pauvreté. Car je ſai bien qu'au jugement
Eccl. c. 40. même de Salomon, tous les jours d'un homme réduit à ce point-là ſont mauvais, & qu'il lui ſeroit plus avantageux de mourir, que de trainer miſerablement ſa vie de la ſorte. Mais la pauvreté Philoſophique, dont nous parlons, n'eſt pas ſi hideuſe; outre qu'elle n'a rien d'inſupportable, elle eſt ſur les confins de l'autre, ſans y participer, & vous comprendrés aiſement la ſéparation des deux par cette bel-
De tran. quil. c. 8. le ſentence de Seneque, *optimus pecuniæ modus, qui nec in paupertatem cadit, nec procul a paupertate diſcedit.*

Je me ſuis expreſſément arrêté aux avantages d'une choſe, dont tout le monde ſemble avoir de l'averſion, pour m'oppoſer mieux à l'inſolente préſomtion de celui, qui eſt le ſujet de cette lettre. Qu'il vit dans un grand aveuglement, s'il croit être fort conſidéré par des biens, qui ne ſont utiles à perſonne, & s'il penſe, qu'on doive faire plus de cas de ſes richeſſes croupiſſantes, que de l'eau d'un

infame marais. Il n'y a que les trésors publics, qui aient ce privilège de devoir demeurer sans qu'on y touche, si l'extréme nécessité n'y oblige. Celui de la Chine nommé *Chidampur*, c'est à dire, *le mur ou la defense du Roiaume*, n'est pas même au pouvoir du Roi. Et les Turcs ne sont guères moins circonspects en ce revenu des tailles, qu'ils apellent *le prohibé sang du peuple*. Certes ce n'est pas mal parler d'une chose, qui se leve toûjours sur les plus chétifs & les plus miserables. Les Incas du nouveau Monde tiroient des plus pauvres de leurs sujets jusqu' à des poux, afin qu'ils ne pussent pas se dire exemts de tribut. Et quoique puisse représenter la Chanterelle, qu'étant la plus foible de toutes les cordes, on s'adresse sans cesse à elle sans presque toucher les grosses, elle sera toûjours traitée de méme, la raison harmonique le requerant ainsi. Tant y a, que des Finances amassées de la façon, ne sauroient être trop réligieusement conservées. Mais il n'en est pas de même de celles des particuliers, qui ne sont estimables, que dans l'usage & la dispensation. Je blâme les Prodigues autant que personne; & si la raison du bon ménage veut, qu'on ne fasse sortir le fumier même d'une maison, qu'en le destinant à quelque emploi profitable, quel-

Pinto c. 113.

Des Hayes.

Garcil. l. 5. c. 6. 13. &c.

le apparence y auroit-il de tirer l'argent de sa bourse, pour le placer mal à propos? L'action de Crates jettant le sien dans la mer, ne me plait guères d'avantage que celle d'Heliogabale, qui faisoit abymer dans le port des vaisseaux chargés de richesses, afin de passer pour magnifique. Il n'y a que le dessein du premier, qui puisse en quelque façon le justifier. Et vous savés, que la voie moienne entre cet excès, & celui d'une infame épargne, doit être suivie ici comme dans toute la Morale. Prenés tout ce discours pour une leçon, que j'ai été bien aise de repeter avec vous, comme il nous arrive souvent de le faire dans nos promenades ordinaires.

Lamprid.



DU FROID.

LETTRE XX.

MONSIEUR,

Je dirois volontiers de la demeure, dont vous vous plaignés, & qui ne m'est pas inconnuë pour y avoir fait quelque séjour aussi bien que vous, la même chose, qu'un Stratoni-

Athen. l. 8. Deipn.

cus, excellent joüeur de Harpe, remarque d'une ville de Thrace, où il assure, qu'il faisoit fort grand froid huit mois de l'année, & que durant les quatre autres l'Hiver y étoit insupportable. Il faut pourtant considérer, que la rigueur de celui, que nous éprouvons cette année est extraordinaire, & pour vous consoler en quelque façon, je vous ferai souvenir de certains froids, qui se sont faits sentir en des lieux, où l'on ne croiroit jamais, qu'ils dûssent être si violens.

Saint Augustin parle dans sa Cité de Dieu, *Lib.3.c.17.* d'un Hiver, qui fut si rude dans Rome, que le Tibre glaça, & la neige demeura très haute dans les principales places de la Ville, l'espace de quarante jours. Sous Constantin Copronyme les Bosphore Thracien, nonobstant sa rapidité, & sa position environ le quarante troisiéme degré de latitude, ne laissa pas de géler de telle sorte, qu'on le pouvoit passer à pied. La glace arrêta de même le cours du Tage à Tolede, l'an mille cent quatre *Lib. 11. hist. c. 17. & l. 30. c. 7.* vints onze, comme on peut voir dans Mariana, & le même Auteur observe pour un effet miraculeux, qu'il neiga fort abondamment dans Lisbonne un dernier jour de Ianvier, à la naissance de l'Infant Henri, qui succeda depuis à la Couronne de Portugal, par

la mort de l'infortuné Roi Sebastien. Les Annales de l'Abbaie de Fulde font foi, que l'an huit cens soixante, la mer Ionique géla d'une si étrange façon, que les Marchands, qui avoient accoutumé de n'aborder Venise, que dans des vaisseaux, y arrivoient, soit à cheval, soit en chariot. Et nous lisons dans une Rélation du naufrage de Pierre Quirin, que quelques années avant celle de mille quatre cens trente un, le froid fut si véhément au même lieu, qu'outre que tous les canaux de la ville étoient pris, l'on y alloit à pied de Margara, & les bœufs avec leurs charettes passoient sur la glace d'un endroit à l'autre. Mais pour parler de chez nous Grégoire de Tours fait mention d'un froid, qui surprit en France les hirondelles & les autres oiseaux de passage, qu'il fit tous mourir, aussi bien que les plantes, que le Printems avoit déja fort avancées; avec cette circonstance merveilleuse, que ce qui étoit ordinairement sujet à la gélée se conserva, & ce qui avoit accoutumé de lui resister, fut perdu. L'Historien Mathieu fait dire au Roi Henri Quatriéme, qu'en l'année mil six cens sept, qu'on a depuis nommée du grand Hiver, le vintiéme de Janvier sa moustache s'étoit trouvée gélée au lit, où il étoit couché avec Marie de Medicis sa femme. Et nous

Lib. 9. hist. c. 17.

lisons, que leur fils Louïs Treiziéme étant parti le quatriéme jour d'Octobre mille six cens trente-deux, pour aller de Montpelier à Beziers, il y eût un si grand froid ce jour-là, que seize soldats du Regiment de ses Gardes, huit Suisses, & plus de treize goujats en moururent; surquoi le climat du Languedoc, & la saison si peu avancée vers l'Hiver sont très considérables. *Mercure Fr. tome 18.*

Ces exemples vous font voir, qu'il n'est pas à propos de juger déterminement de la temperature d'une contrée, sur ce qui s'y ressent quelquefois de chaud ou de froid contre l'ordinaire. Car la chaleur n'est souvent pas moins extravagante ni disproportionnée, que son contraire. Guaguin dit dans sa Sarmatie, qu'il fit un si grand chaud en Pologne l'an mille quatre cens quatre vints treize, qu'au mois de Ianvier & de Fevrier les arbres y étoient fleuris, & les oiseaux avoient déja fait leurs nids; ce qui fut la perte des uns & des autres, par les grandes gélées du mois de Mars, qui désolèrent toute cette Région. Aussi est-ce une chose digne d'observation, que les mêmes lieux, qui pâtissent des excès du froid, sont sujets à ne souffrir pas moins ensuite de ceux de la chaleur. Le même Guagin & Sigismond d'Herberstein remar-

quent, comme les grandes gélées de Moſcovie y ſont quelquefois entr'ouvrir la terre, & glacer les crachats avant qu'ils tombent de la bouche contre terre. Cependant le chaud y eſt d'autresfois ſi exceſſif, qu'en l'année 1525. ſelon les mêmes Auteurs, les bleds, les villages, & les forêts s'embraſèrent en beaucoup de lieux par l'ardeur de l'air enflammé, qui devint ſi plein de fumée, & ſi obſcur, que pluſieurs perſonnes en perdirent la vûë. Cela me fait encore ſouvenir de ces plaines de la Norwegue, où aprés des froidures proportionnées à ſon climat, la chaleur devient telle, qu'en ſix ſemaines l'on y laboure, l'on y ſeme, & l'on y recueille le bled dans une parfaite maturité; de ſorte, que pendant les trois mois de l'Eté, ceux du païs font ordinairement une double moiſſon, comme Monſieur de la Pierre l'a fort bien ſçû obſerver dans ſa riche & curieuſe Rélation du Groenland.

Mais puiſque vous ne vous plaignés que du froid, j'acheverai de vous conſoler dans ce reſte de papier, par la conſidération de ce que fait ſouffrir ce deſtructeur de la Nature dans des endroits moins favoriſés du Ciel que le nôtre. Je ne veux point pour cela vous obliger à porter la vûë juſques ſous les Poles, ni vous faire ſouvenir des horreurs de la nou-

velle Zemble ou du païs de Spitzberge. Imaginés-vous ſeulement, quel ennui doivent donner les neiges de Canada de 4. & 5. mois de durée, ſous un climat un peu plus méridional, que n'eſt celui de Paris, d'où je vous écris? Penſés, je vous ſupplie, ce que ce doit être des lieux, où les chevaux entiers ſont ruinés du froid; où pour ſauver un coq l'on eſt contraint de lui couper la crête gélée; où l'eau tombe en glaçons des extrémités du bois, qui brûle; & où aiant mis un clou à la bouche, l'on ne le retire qu'avec effuſion de ſang, ſe gélant contre les lévres qui s'écorchent, quand on le veut reprendre? Certes la ſeule penſée de ces choſes nous fait tranſir, quand nous les liſons dans ces Auteurs, que je vous ai déja nommés, & d'autres encore qui les rapportent.

Si eſt-ce qu'il n'y a aucune de ces contrées qui ne ſoit autant affectionnée par ceux qui y naiſſent, que le plus bel endroit & le plus delicieux qui ſoit au monde. La premiere terre, que nous foulons de nos pieds, avec ſon Air, ſon Ciel, & ſes Aſtres, compoſent cette demeure enchantée, que nous nommons Patrie, qui n'a pas moins de charmes ſous les Poles, ou ſous la Ligne, que ſous ces Zones, que nous nommons Temperées.

Ovid. l. 1. de Pon. el. 4.

Quid melius Roma? Scythico quid frigore pejus?
Huc tamen ex illa Barbarus urbe fugit.

Et si vous avés pris jusqu' ici pour une exageration Poëtique ce que dit ce pauvre banni, vous l'aurés pour une vérité historique, quand le même M. de la Peirere, dont je viens de vous parler, vous aura conté l'amour passionné des Ecoliers Islandois qu'il vit à Coppenhagen, pour leur païs, dont vous savés la position & l'infertilité. Il est impossible aux Danois d'en retenir aucun, après qu'ils ont achevé leurs études: & ce précieux Ami m'assûre par ses lettres, qu'aiant tâché de donner du goût de la France à l'un d'eux, à qui même M. de la Thuillerie Ambassadeur extraordinaire fit de grandes offres pour l'y amener, jamais il n'y eût moien de lui faire prendre une resolution, qui s'opposoit au desir extréme de revoir sa chere Patrie. Mais que dirés-vous de ces pauvres Sauvages de Groenland, qu'il nous représente dans sa Rélation, que je vous ai déja recommandée, se jettans des vaisseaux, où ils étoient retenus dans la mer, & puis se hazardans, nonobstant tout le bon traitement, que le Roi leur faisoit faire en Dannemarc, à traverser tout l'Ocean Deucaledonien dans leurs petites nacelles,

pour avoir le contentement de mourir à la recherche de leur païs? En vérité il n'y a nul froid qui amortiſſe le feu d'une affection ſi naturelle. Et comme dans la Phyſique le vinaigre entre les liqueurs, &, ſelon Ariſtote, la partie interieure de l'œil entre celles du corps humain, ne gélent jamais: l'on peut dire de même dans la Morale, qu'il n'y a point de neiges, ni de glaces, qui aient le pouvoir de refroidir tant ſoit peu l'ardeur de cet amour, que chacun a pour ſa Patrie.

DES IALOUX.

LETTRE XXI.

MONSIEUR,

Vous me faites rire & avoir pitié tout enſemble de ce pauvre jaloux. Il n'étoit ingenieux qu'à ſe donner de la peine, & ſes ſoupçons, qui l'ont accompagné juſqu' au tombeau, puiſqu'ils paroiſſent dans ſon teſtament, n'ont jamais ſervi qu'à donner de l'appetit aux autres, d'un mets qu'ils euſſent peutêtre mépriſé ſans des ſoins ſi extraordi-

naires. Vous ſouvenés-vous de celui, qui ſe plaint d'un mari trop traitable, & trop complaiſant?

Ovid. l. 2. am. el. 19.

Quid mihi cum facili, quid cum lenone marito?
Corrumpis vitio gaudia noſtra tuo.

Cela veut dire, qu'une choſe acquiert du prix, & ne manque jamais d'être enviée, lors qu'elle donne beaucoup d'inquietude à ſon poſſeſſeur.

Mais vous avés tort de nommer ſans exemple le dernier acte de ſa volonté. Il s'en voit de bien plus extravagans ſur le même ſujet. Et quand il n'y auroit que les deux teſtamens, qu'on lit dans Athenée, de ces deux Romains, dont l'un ordonnoit, que de fort belles femmes qu'il laiſſoit s'entretuaſſent au jeu des Gladiateurs de ce tems-là; & l'autre, que de jeunes garçons, qu'il aimoit, pratiquaſſent la même choſe auſſitôt après ſa mort: vous ſérés contraint d'avouër, qu'il y a longtems, que la jalouſie a fait faire d'étranges codiciles. Ne reduiſit-elle pas Hérode par deux fois à ordonner, que s'il arrivoit faute de ſa perſonne, l'on fit mourir Mariamne? ne pouvant ſouffrir, qu'un autre jouït après lui d'une ſi belle Dame. L'Hiſtoire repréſente une infinité d'actions tragiques, que la ſeule imagination

Lib. 4. Deipn.

Ioſ. Ant. Iud. l. 15. c. 4. & 9.

gination de l'avenir a fait exercer à ceux, que cette violente passion transportoit. Rhadamiste emploie dans Tacite le fer & l'eau de l'Araxe, plus pitoiables que lui, pour ôter la vie à cette Zenobie, qui ne le pouvoit plus suivre dans sa fuite. Et Iean Leon nous fait voir dans la seconde Partie de son Afrique un Roi de Maroc, lequel, après une déroute contraint de sortir d'Oran, prit sa femme en croupe, & força son cheval à coups d'éperon de se jetter du haut d'un rocher qui regardoit la mer, dans un précipice où ils furent trouvés tous trois en piéces sur un des écueils, que faisoit ce lieu escarpé. *Lib. 12. Annal.*

Certes les effets de la jalousie sont d'autant plus étranges & remarquables, qu'elle ose s'attacher aux ames les plus pures, & surprendre les plus sanctifiées. J'en parle ainsi à cause de l'opinion de beaucoup de Docteurs, que Joseph même, mari de Marie, ne fut pas exemt de quelques soupçons, qui touchoient l'honneur de la Vierge immaculée; nonobstant les sentimens contraires de Saint Basile, de St. Bernard, & de quelques autres, qui prennent diversement ce que St. Matthieu dit sur cela dans le premier chapitre de son Evangile. Et de vérité l'histoire de Samson, figure perpetuelle du Messie, peut fortifier,

il me ſemble, l'opinion des premiers. Car le texte de Joſephe au dixiéme chapitre du cinquiéme livre de ſes Antiquités Judaïques porte expreſſément, que le bon Manoches, appellé Manué dans la Bible, conçût une grande jalouſie de l'Ange, qui avoit apparu à ſa femme, l'une des plus belles de ſon tems, lui annonçant la naiſſance d'un fils, qui devoit un jour exterminer les Philiſtins.

Iudic. c.15.

Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt pas merveille, que la jalouſie poſſede un empire ſi général & ſi abſolu ſur nous, préſuppoſant pour véritable, qu'elle eſt tellement naturelle, que la Nature même ſe défie du frere & de la ſœur, quand elle les engendre d'une même ventrée. Car on dit qu'il n'y a des Gemeaux, que le frere & la ſœur, qui naiſſent ſeparés d'une membrane, laquelle ne ſe trouve point entre deux garçons, ni entre deux filles, qui viennent d'un ſeul accouchement. Ne vous étonnés pas après cela du ſoin de ces maris, qui emploient dans Ariſtophane les Dogues ou Moloſſes, & les clefs Laconiques, pour empêcher, qu'on ne s'approche trop près de leurs femmes. Tertullien nous aſſure, qu'il y avoit de ſon tems des hommes jaloux juſqu' à ce point, que le moindre Rat leur donnoit de l'ombrage, s'ils en voioient quelqu'un ſe

In Theſ.

gliſſer dans leur chambre; *Scio maritum unum atque alium, anxium retro de uxoris ſuæ moribus, qui ne mures quidem in cubiculum inrepentes ſine gemitu ſuſpicionis ſuſtinebat.* Je vous rapporte ſes termes exprès, parce que ſi celui, qu'on accuſe de s'être trop abandonné à l'hyperbole, en avoit dit autant, l'on en auroit fait ſans doute un des plus grands crimes de ſon éloquence.

Au ſurplus ce que vous avés vû de moi dans des diſcours plus propres à s'étendre que n'eſt une lettre, m'empêchera de vous repréſenter ici la jalouſie naturelle de preſque tous les animaux. Je me contenterai de vous faire ſouvenir de celle des Anes ſauvages, dont parle Solin, qui châtrent leurs mâles, ſi la mere ne les cache, apprehendans de les avoir pour rivaux. Finiſſons par un peu de raillerie ſur la mauvaiſe humeur des Jaloux. Ceux, qui veulent, que le Grec & le François ſe ſoient communiqués beaucoup de paroles l'un à l'autre, ne ſe contentant pas de tirer le mot de Jaloux du ζηλώτης des Grecs, prétendent que leur verbe ἰαλεμίζειν, qui veut dire pleurer, vienne de nôtre Jalouſie Francoiſe, à cauſe qu'il n'y a rien de plus triſte, ni de plus plaintif qu'un jaloux. Pour ce qui touche la bizarrerie de quelques perſonnes

Le Grain dec. 2. l. 1.

jalouſes, qui ſont ſujettes au vercoquin, c'eſt la maladie ordinaire des bêtes à cornes, comme Ariſtote l'a remarqué, en parlant de la tête des Cerfs, très jaloux animaux, qui l'ont toûjours remplie de beaucoup de vers. Cependant toutes ces mauvaiſes humeurs, que donne la jalouſie, n'ont pour fondement que la ſympathie, lors que de mêmes inclinations, qui devroient engendrer de la bienveillance, nous portent à deſirer une même choſe; *quod vinculum amoris eſſe debebat, ſeditionis atque odii cauſa eſt, idem velle.*

Lib. 2. de hiſt. an. c. 15.

Sen. l. 3. de Ira c. 34.

DE
LA FAVEUR DES IUGES.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

Parce que la Juſtice veut ſur toutes choſes, qu'on rende à chacun ce qui lui appartient, l'on a crû, que les Juges pouvoit quelquefois uſer de quelque indulgence, à cauſe que l'humanité le requiert ainſi, *ſi ſuum cuique tribuendum eſt, certe & venia humanitati.*

Les Atheniens firent vraisemblablement pour cela une grande Déesse de la Misericorde, au lieu de la considérer comme une simple passion. Et dans un partage d'opinions ils présupposoient toûjours le suffrage de Minerve au profit de l'accusé; ce qui fait bien voir, qu'ils ne pensoient pas, qu'un peu de faveur fût contraire à la Justice. Si est ce que la loi de Dieu, qui commande expressément, qu'on n'ait aucune pitié du pauvre en Jugement, & qui ne défend pas moins de considérer alors la personne de l'indigent, que le visage d'un homme riche ou puissant, semble s'opposer à toute sorte de grace, & lier les mains aux Juges, après leur avoir bandé les yeux, pour les empêcher de favoriser qui que ce soit. Aussi a-t-on estimé toûjours, que les meilleurs Jugemens se rendoient par ceux, qui avoient le moins de connoissance des parties contestantes, & qui ne leur donnoient pas le tems de faire des brigues plûtôt, que des sollicitations. Platon remarque dans ce sentiment au douziéme Livre de ses Loix, que l'excellent Juge Rhadamante rendoit ses Sentences sur le champ, & s'il faut ainsi dire, à la Suisse. Il est vrai, que les Suisses ne sont pas seuls, qui croient que les formalités judiciaires les plus courtes sont en-

Exo. c. 23. & Levit. c. 19.

core les meilleures. Jean Leon dit au ſecond Livre de ſon Afrique, que les Habitans du Mont Semede au Roiaume de Maroc, n'ont point d'autres Juges de leurs différens, que quelques paſſans: & il aſſure la même choſe dans le quatriéme, de ceux, qui demeurent dans la ville de Medua, aiant été retenu en l'un & en l'autre endroit plus de tems qu'il n'eût voulu, pour decider toutes leurs conteſtations, dont il fut chargé à la mode du païs. Joſeph Barbaro Gentilhomme Venetien témoigne dans ſa premiere Rélation, que les Tartares, qu'il viſita, ſe faiſoient juger de même par le premier homme de conſidération, qu'ils trouvoient ſur un grand chemin. Et j'ai lû dans un autre écrit de Federic Badoare Ambaſſadeur à la Cour de l'Empereur Charles Quint, qu'en Arragon, Valence & Catalogne, la Juſtice fait ſouvent appeller des hommes mariés, qui paſſent par hazard par la ruë, & les oblige de juger avec des balottes les procès, ſoit civils, ſoit criminels, qui ſont ſur le bureau. Tout cela fait voir, que le Juge le plus inconnu, & par conſequent le moins intereſſé, paſſe pour le plus équitable, comme celui, qui doit apparemment être exemt de faveur, & de toute ſorte de corruption. C'eſt pourquoi nos

Cap. 6.

Rois Philippes le Bel, & Charles Cinquiéme avoient ordonné que personne ne pût être Juge au lieu de sa naissance. La plûpart de nos voisins se gouvernent selon cette Pragmatique. Il y a peu de villes en Italie, dont le Magistrat ordinaire ne doive être étranger. A la Chine, comme Herrera entre autres nous le témoigne, on ne donne jamais à exercer une charge publique, à quelque homme que ce soit, au païs où il est né. Et vous pouvés vous souvenir d'avoir lû dans l'Abbréviateur de Dion, comme l'Empereur Marc Aurele défendit par Edit, qu'aucun fut Gouverneur de sa Patrie. En effet il est si difficile de dépoüiller en prenant la qualité de Juge tout ce que la connoissance ou l'amitié, l'interêt ou la haine, nous peuvent donner de prévention d'esprit, que les loix n'ont pû trop soigneusement y remedier. Diodore Sicilien rapporte un apophthegme de ce renommé Roi d'Egypte Amasis, merveilleusement considérable sur ce sujet. Ceux de la Province d'Elide, à qui le soin & la surintendance des Jeux Olympiques appartenoit, le consultèrent sur ce qu'il croioit, qu'ils pouvoient ordonner de mieux, pour faire, que tout s'y passât avec un ordre & une justice, qui fut sans reproche. Ils eurent de lui pour répon-

ſe, que ſi aucun d'entre eux ne ſe mêloit d'entrer en lice avec le reſte des Grecs, ils feroient ce qu'il penſoit devoir le plus contribuer à une ſi bonne fin. Cela me fait ſouvenir d'une excellente coutume qu'avoit le même Peuple d'Elide, comme arbitre des diverſes Couronnes, qui ſe diſtribuoient aux Jeux, dont nous venons de parler. Jamais ils n'ouvroient les lettres, qu'on leur écrivoit d'une infinité de lieux en faveur des Athletes, qui ſe préſentoient, qu'après les luttes, & les autres exercices, où le mérite d'un chacun d'eux avoit été recompenſé; dequoi Dion Chryſoſtome témoigne dans ſon Oraiſon Rhodiaque, qu'ils ont été fort loüés de tout le monde. N'eſt-ce pas avec une pareille précaution, que nos Ordonnances Roiales defendent à tous les Juges d'avoir égard dans la fonction de leurs charges aux Lettres de Cachet, qu'on leur apporte de la part du Prince, à cauſe de la facilité, qu'il y a, de les obtenir; les ſeules Patentes ſignées en commandement, & ſellées du grand Seau leur devant être alors de conſidération. Et en vérité s'il n'eſt pas permis d'emploier ni le cœur de Dragon, dont parle Pline, ni cet œuf de Serpent, qu'un Chevalier Romain ſe mit dans le ſein, plaidant une cauſe devant l'Empereur Claudius, qui

Orat. 31.

Lib. 29. nat. hiſt. c. 3. & 4.

le fit mourir pour cela; l'on ne ſauroit non plus rechercher ſans crime par quelque voie que ce ſoit la faveur des Magiſtrats, au préjudice du cours de la Juſtice, & de ce que les Loix ont determiné. Cela eſt ſi véritable dans une exacte Morale, que jamais Socrate ne voulut prier ſes Juges, ni les émouvoir par des diſcours oratoires à lui être favorables. Et nous liſons dans Arrien, qu'Heraclite, après avoir fait voir le droit qu'il avoit de s'attribuer un héritage, qu'on lui conteſtoit dans Rhodes, ajoûta pour épilogue de ſon plaidoier, qu'il ne prioit de rien ceux, qui le devoient juger, parce qu'ils avoient beaucoup plus d'interêt que lui, à rendre une Sentence juridique. Cet interêt eſt ſi grand en quelques lieux, qu'on peut remarquer dans Athenée, qu'un Roi de l'Arabie heureuſe faiſoit mourir les Juges, dont on appelloit à lui, s'ils étoient convaincus d'avoir donné quelque Jugement contre les loix; la même peine étant reſervée à ceux, qui s'étoient plaints de leur injuſtice, s'ils ne la rendoient manifeſte, & s'il ſe trouvoit, qu'ils ne fuſſent pas bien fondés dans leur appel. Mais aux endroits mêmes, où le peril n'eſt pas ſi grand, ni ſi préſent, la ſeule conſidération du Ciel, qui ne voit rien ſi mal volontiers, que l'inju-

Lib. 2. Epict. c. 2.

Lib. 1. Deipn.

ſtice, & qui ſans doute ne la laiſſe jamais impunie, fait ſouvent abominer un ſi grand crime à ceux mêmes, que nous croions beaucoup moins juſtes que nous. Je liſois il y a fort peu de tems dans une Hiſtoire récente de Barbarie, qu'un Cadis Turc fit donner cinquante coups de baton à celui, qui lui avoit apporté un préſent de quelques fruits; ſur ce fondement qu'il l'avoit voulu corrompre, & detourner le cours de la juſtice. Cependant y a-t-il rien de plus ordinaire parmi les Chrétiens, que cette ſorte de gratification? *Venid piando, y bolvere is cantando*, dit l'Eſpagnol, qui rend particulierement infames les Juges de Galice par un autre proverbe, fait ſur une ſi honteuſe corruption, *à Juezes Galicianos los piez en las manos.* Les Latins ont eu le leur, *Faba nummus*, qui témoigne, que la Juſtice n'étoit pas moins de leur ſiécle à prix d'argent, qu'elle l'eſt aujourd'hui, que toutes choſes ſont preſque vénales dans nos Palais, où la balance de Themis n'incline quelquefois que du côté qu'on rend le plus peſant. Or quoique l'avarice des Juges, lors qu'ils s'y abandonnent, ſoit très criminelle, leurs prévarications, & paſſedroits, où tant d'autres paſſions les portent aſſez ſouvent, ne ſont pas moins repréhenſibles. S'ils ont don-

Pierre Dan. l. 2.

né à d'autres, comme vous dites, ce qui vous appartenoit legitimement, ſur ce mauvais prétexte, que vôtre partie adverſe en avoit plus de beſoin que vous, *pravo ſtudio, quo* Lib. 42. *in certaminibus ludicris vulgus utitur, deteriori atque infirmiori favendo*, comme parle Tite Live, ils ont commis une injuſtice toute pure. Et ſi la recommandation de leurs amis qui ont ſollicité contre vous, a donné lieu à l'Arrêt dont vous vous plaignés, & leur a fait emploier la regle Lesbienne, au lieu de celle de Polyclete, je joins mes plaintes aux vôtres, & je leur reprocherai toute ma vie leur injuſtice. Je ſai bien, qu'Accurſe a remarqué dans ſa Jurisprudence de certains lieux de Droit douteux, qu'il nomme *pour l'ami.* Mais il ne peuvent pas s'étendre juſqu'à donner le bien d'autrui. Chilon trouva l'invention de ſe faire recuſer, ne voulant rien juger ni contre la loi, ni contre celui, qui le touchoit d'une très étroite amitié. Et ſi l'on ne veut pas être équitable en de ſemblables rencontres, il faut du moins prendre la reſolution qu'avoit Themiſtocle, de renoncer à la Magiſtrature plûtôt qu'à l'amitié, encore que ce ne ſoit peutêtre pas l'action d'un parfaitement homme de bien.

Diog. Laërt. in ejus vita.

DES POMPES FUNEBRES.

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

Je n'ai rien à dire contre l'usage des Pompes funebres, qui contentent pour le moins les vivans, si elles ne servent aux defunts. Je vous prie seulement de ne rien conclure sur de semblables demonstrations, & de vous souvenir, qu'Hérode aiant fait noier son beau-frere Aristobule, il l'honora en suite de fort magnifiques funerailles. Antigone ne fut pas moins respectueux envers Cleopatre sœur d'Alexandre le Grand, après lui avoir ôté la vie, comme Diodore l'assure. Tacite dit, qu'Agrippine n'épargna rien aux obseques de son mari, qu'elle venoit d'empoisonner; Et la Reine d'Angleterre Elisabeth emploia cent mille florins en celles d'une autre Reine, qu'elle avoit fait décapiter. Pour ce qui touche ce superbe Tombeau, dont vous me faites une belle description, ça été l'opinion des Egyptiens, que nos demeures

Ios. Ant. l. 15. c. 3. Dio. l. 20. Tac. 2. An.

ordinaires n'étoient que des hôtelleries, où l'on ne faisoit que passer; c'est pourquoi ils negligeoient d'y faire beaucoup de dépense. Mais à l'égard des Sepulcres, vous savés quelles ont été leurs Pyramides, élevées pour loger des Momies, & le même Diodore Sicilien, dont je viens de vous parler, nous apprend, qu'ils nommoient les Tombeaux *ἀϊδίους οἴκους*, des maisons éternelles.

Mon opinion est, que vous ne m'avés ni proposé cette matiere, ni recherché là dessus mon sentiment, qu'à cause qu'elle est une de celles, dont la Sceptique se prévaut le mieux, comme l'on peut voir dans Sextus au vint-quatriéme chapitre du 3. livre de ses hypotheses Pyrrhoniennes. Ce qu'il dit pourtant des différentes façons de rendre les derniers devoirs aux morts, se trouve en tant d'Auteurs, qui en ont fait des traités exprès, que je ne vous en veux rien rapporter, qu'autant qu'il peut servir à rendre plus considérables les Rélations modernes. Car il me souvient d'avoir lû dans la douziéme partie des Indes Orientales, qu'au Roiaume de Siam, où les *P. 44.* quatre Elemens sont adorés par des Sectes différentes, ceux, qui y rendent leur culte à la Terre, sont mis dans des fosses comme nous, quand ils viennent à décéder: Les ado-

rateurs de l'Eau y ſont jettés aux Poiſſons: L'on y pend en l'air ceux, qui reſpectent ſa Divinité: Et les derniers, qui ſacrifient au plus haut Element, lui ſont livrés après leur mort, pour être reduits en cendre. Voilà dans une ſeule Province, preſque tout ce qui s'eſt pratiqué au reſte du monde ſur ce ſujet. Les deux façons, d'enterrer, ou de brûler, ont été les plus communes, & toutes deux obſervées indifféremment à Rome; au lieu qu'en beaucoup d'endroits, la derniere eſt encore aujourd'hui la plus eſtimée, Louïs Bartheme nous apprenant, qu'en Calicut il n'y a que les Naires, qui ſont les Gentilshommes du païs, dont on brûle les corps; l'inhumation, comme plus vile, étant laiſſée au peuple. Cambyſes néanmoins ne ſe contenta pas de faire fouëtter le cadavre d'Amaſis, il le fit brûler enſuite pour un dernier affront, ſans conſidérer, dit Hérodote, qu'il outrageoit au même tems le Dieu des Perſes, qui eſt le Feu. Auſſi ne reduiſons-nous en cendre, que les corps de ceux, dont la mémoire eſt condannée, le Chriſtianiſme préferant de ſorte les enterremens, qu'ils ſont eſſentiels dans nôtre Réligion. Pour ce qui eſt de l'Eau, les Icthyophages jettoient leurs morts aux Poiſſons, pour leur rendre, diſoient-ils, ce

Lib. 3.

Diod. l. 3.

qu'ils tenoient d'eux; qui est la même chose à peu près, que nous pensons faire à l'égard de la Terre. Et les Péoniens n'avoient point d'autres Cimetieres que les Etangs, si nous en croions Diogene Laërce dans la vie de Pyrrhon. L'air recevoit son tribut, comme les autres, dans la Colchide, où l'on pendoit aux arbres les corps des hommes, cousus dans des cuirs de bœuf, à ce que portent les fragmens que nous avons de l'Historien Nicolas Damascene, aussi bien que le troisiéme livre des Argonautes d'Apollonius, qui excepte néanmoins de cette coûtume le sexe féminin. Et Gaguin assure dans sa Sarmatie, que les Tartares de l'horde Kirgessi usoient encore de son tems des mêmes suspensions en l'Air.

Vous remarquerés touchant nos Enterremens, qu'au lieu, que nous ensevelissons les deffunts dans des draps auparavant que de les mettre en terre, les Babyloniens couvroient de cire leurs corps morts, & puis les confisoient, s'il faut ainsi dire, dans du miel, ce que Strabon a observé au seiziéme livre de sa Géographie, encore plus particulierement qu'Hérodote dans sa prémiere Muse. C'étoit y apporter beaucoup plus de façon, que ne faisoient les Arabes leurs voisins, que le mê-

Ibid. me Strabon aſſure avoir ſi peu eſtimé ce qui reſte de nous après la vie, que juſqu'à leurs Rois, ils ne les enterroient que dans du fumier. La curioſité contraire a donné lieu aux tombeaux de marbre, & aux Mauſolées. *Lib. 35. c. 2.* Marc Varron voulut être mis dans un vaiſſeau de poterie avec des feuïlles de Meurte, d'Olivier, & de Peuplier; ce que Pline appelle à la Pythagorique. Les Ethiopiens *Diod. l. 2.* Macrobies ſe ſervoient pour cela d'un verre tranſparent, ſurquoi quelques-uns, dit Diodore, ſe ſont voulus moquer d'Hérodote; *Str. l. 17.* & néanmoins Strabon témoigne, que de ſon Siécle, ceux d'Alexandrie montroient les reliques d'Alexandre le Grand dans une bierre de verre, au lieu de celle d'or, dont Ptolomée l'avoit honoré, & que vers Meroé c'étoit la coûtume de conſerver les corps dans du verre, ſi on ne les jettoit dans le Nil. De même qu'il y a des terres ſarcophages, & dont la chaleur conſûme les corps preſque en un inſtant, il y en a d'autres, où ils ſe conſervent naturellement, comme aux Cordeliers Obſervantins de Toulouſe, à ſainte More en Touraine, & en aſſez d'autres lieux, ſans qu'il ſoit beſoin de les embaumer. Oviedo nous apprend, que les Indiens Occidentaux deſſêchoient au feu leurs Seigneurs ou

Caci-

Caciques décédés, afin de les garder reconnoiſſables le plus long-tems qu'il leur étoit poſſible. Or conſidérés, je vous prie, combien ces façons de faire ſont différentes de celles des Perſes, qui, par un deſſein abſolument contraire, expoſoient aux chiens & aux oiſeaux de proie leurs morts, qu'ils tenoient pour des méchans & des abominables, s'ils n'étoient bientôt dévorés. Si eſt-ce qu'on jugea très mal du Chevalier d'Aumale, ſelon que Davila le rapporte, quand on s'apperçût, que les rats avoient mangé dans Saint Denis une partie de ſon cadavre. Tant y a qu'Agathias dit cela des Perſes, après Hérodote, au ſujet de leur Chef Mermeroës, ajoûtant ailleurs, qu'un Philoſophe eût cette révélation en ſonge, que la Terre rejettoit leurs corps à cauſe des inceſtes qu'ils commettoient avec leurs meres, & que c'étoit pourquoi ils n'étoient point enterrés. La Rélation aſſez recente du Roiaume de Tibet, porte, que ceux qu'on y veut le plus honorer, ſont expoſés de la ſorte aux oiſeaux carnaciers, l'enterrement, ni l'empyreume, ou conſomtion par le feu, n'y étant pas tenus ſi glorieux. Et le Philoſophe Demonax, du tems de l'Empereur Hadrien, déclara comme Diogene ſur ce propos, qu'il étoit bien aiſe que ſon

Lib. 2. hiſt.

corps fût utile aux bêtes après ſa mort, auſſi bien qu'il l'avoit été aux hommes durant ſa vie. Mais que dirons-nous de ceux, qui n'ont pas crû pouvoir donner une plus noble ſepulture à leurs propres peres, que de ſe les incorporer en les mangeant? ce qui a peut être donné lieu à la fable des Brachmanes, touchant la Hupe, & à celle des Grecs toute ſemblable de l'Alouëtte, lors qu'ils ont voulu, que l'une & l'autre aient enſeveli leurs peres dans leur tête, de la façon qu'Elien le conte au ſeiziéme Livre de l'Hiſtoire des animaux. Hérodote écrit cette brutalité des *Cap. 3.* Maſſagetes au premier Livre, de quelques Indiens dans le troiſieme, & des Iſſedons vers le Nord au Livre qui ſuit. Odoardo Barboſa veut, que cela ſe pratique encore préſentement en quelque païs ſujet au Roi de Siam. Et Alvaro Nunnez attribuë la même coûtume aux Indiens Occidentaux, ſi non, qu'ils reduiſent en poudre les os de leurs parens trépaſſés pour les avaler dans leurs boiſſons ordinaires.

Paſſons à quelques autres, ſoit rapports, ſoit antithèſes, que cette matiere ſepulcrale nous fournira. La regle, que donne Platon au douziéme livre de ſes Loix, touchant le lieu des enterremens, porte, qu'on le choi-

ſiſſe le plus inutile & le plus infructueux de tous, voulant encore, que ſa ſituation ſoit telle, que les perſonnes, qui vivent, ne puiſſent être incommodées du mauvais air des defûnts, ni de quelque autre peine que ce lieu puiſſe cauſer. Auſſi avoit-il vû dans ſes voiages, comme les Egyptiens, ſuivant les Ordonnances du Legislateur Pluton, faiſoient tranſporter les corps morts dans une Ile écartée, aiant une barque particuliere, deſtinée pour cela, dont le Pilote ſe nommoit Charon en leur langue, ce qui a donné lieu aux fables des Grecs touchant le Roiaume des Enfers, ſi nous en croions Diodore. Lib. 1. & l. 5. Ceux-ci ont eu grand égard à préſerver leurs villes de tout le préjudice, que leur pouvoient apporter les funerailles, & parce que Delos étoit frequentée de tous, comme une Patrie commune, il n'étoit pas permis d'y enterrer, non plus que d'y accoucher, l'Ile de Rhene étant le Cimetiere de celle-ci, depuis une grande peſte venuë, à ce qu'on crût, de la puanteur des ſepulcres. La même défenſe étoit dans une autre Ile voiſine de l'Arabie heureuſe, & dont parle Diodore. Les douze Tables des Romains faiſoient encore obſerver, *in urbe ne ſepelito, neve urito.* Dion Lib. 5. Caſſius rapporte l'ordonnance d'Auguſte, qui Lib. 48.

defendoit de brûler les corps en lieu, qui ne fût éloigné de plus de deux milles de la ville. Et Jule Capitolin obſerve, que l'Empereur Antonin ſurnommé le Pieux, fit un autre Edit, par lequel il n'étoit pas permis d'inhumer les morts en quelque ville que ce fût. Vous ſavés avec combien de préjudice le Chriſtianiſme permet le contraire, aiant plus d'égard au Spirituel qu'au temporel, & vous ne trouverés preſque rien qui approche de
Lib. 8. ſon uſage touchant cela, que ce qu'écrit Polybe des Tarentins, qui enterrèrent dans leur ville depuis un Oracle, par lequel beaucoup de bons ſuccès leur étoient promis, s'ils avoient leur demeure commune avec le plus grand nombre, ce qu'ils interprétèrent de ceux, qui ont ceſſé de vivre.

Nous les couchons dans le ſepulcre le viſage tourné vers le Ciel. Diogene vouloit, ſi on l'y mettoit, que ce fût la face en bas. Les Atheniens les tournoient du côté de l'Orient, comme on peut voir dans la vie de Solon écrite par Diogene. Les Turcs leur font de même regarder la Meque, outre qu'ils leur donnent la contenance d'un Docteur en chaire, pour dire peut-être, que nous devons prendre leçon de ceux qui ne nous peuvent plus flater. Charlemagne fut

mis aussi dans une chaire, à ce que dit le Moine d'Angoulême, qui nous a laissé la Vie de ce Prince, & la Chronique *Monasterii Novaliciensis* porte, que bien cent cinquante ans depuis, Othon III. l'y trouva encore séant, les ongles des doigts aiant percé les gands, dont ses mains étoient couvertes. La Rélation d'un voiage fait au Cap-vert porte, que les *Guiriots*, de ce païs-là, qui passent pour les plus viles personnes qu'il y ait, sont mis debout par mépris après leur mort dans un arbre creux, au lieu qu'on y couche les autres hommes dans une fosse, dont l'on hache la terre au fond, comme pour la rendre plus molle, y faisant de plus un petit chevet, afin, diroit-on, que le corps du defunt y repose plus à son aise. Les Hurons de nôtre nouvelle France ont une autre mode, qui leur est particuliere, mettant leurs morts en terre roulés en peloton, & presque en la même posture, que les enfans sont placés dans le ventre de leurs meres, comme on peut voir dans la Rélation de l'an mille six cens trente-six des Peres Jesuites.

Pag. 73. & 88.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de pleurer les morts, Homere n'aiant feint, que les esprits erroient jusqu'à la sepulture de leurs corps, que pour obliger à les mettre plus

promptement en terre, & à épargner par ce moien les larmes, qu'on répandoit dessus inutilement; pour le moins est-ce la pensée de Tertullien dans son livre de l'Ame. Tant y a qu'on a fait un métier de Pleureurs & de Pleureuses, qui se lamentent & versent des larmes aux enterremens à prix d'argent. Platon montre au septiéme livre de ses Loix, que cela étoit fort commun parmi les Grecs. Marc Polo assure, que des femmes de ce métier alloient durant quatre semaines pleurer sur un defunt dans la ville d'Ormus. Ceux du Perou ont été trouvés observant la même cérémonie, si l'Histoire des Incas est véritable. Et celle de Josephe porte, qu'Hérode avoit si grande peur, qu'on ne pleurât pas suffisamment à sa mort, qu'il avoit prié sa sœur Salome & son mari, de faire tuer, quand il expireroit, un grand nombre des plus nobles Juifs de son tems, qu'il avoit fait assembler dans un Cirque; ce qui ne fut pas pourtant executé. Les Troglodytes tout au rebours jettoient des pierres en riant sur leurs trépassés. Les Marseillois, dit Valere Maxime, faisoient des festins aux funerailles de leurs amis, comme beaucoup de personnes le pratiquent encore aujourd'hui, sans jamais pleurer ni se lamenter. Les instrumens de

Sext. Pyr. hyp. l. 5. c. 24. Lib. 2. c. 6.

musique, & sur tous la Flute s'y faisoient entendre. Le Sepulcre d'Isocrate étoit orné d'une Syrene, qu'on eût dit qui prenoit plaisir à chanter. Les Jeux Pythiques, Isthmiques, Neméens, & Olympiques, se célébroient au commencement en commémoration des defunts. Et je vois dans la Rélation de George Interiano Génois, que les Scythes ou Tartares Circassiens croient si peu, qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme seroit deshonorée chez eux, si elle avoit soûpiré aux obseques de son mari, ausquelles on a accoûtumé, entre autres réjouïssances, de violer à la vuë de tous les assistans, une fille de douze ou de quatorze ans, avec une effronterie, qu'on ne sauroit trop condanner.

Je ne vous veux point parler de toutes les cérémonies des pompes funebres, qu'on n'a trouvées guères différentes des autres dans l'Amerique, où les femmes, les serviteurs, les animaux, & les meubles d'un homme decedé lui étoient souvent sacrifiés pour son usage au païs des Trépassés. Marc Polo dit, qu'on se contentoit de brûler la peinture de toutes ces choses en la province de Tangut, & dans la ville de Quinsay, ce qui est bien plus tolerable. Mais il assure, que quand on

Lib. 2. c. 36. & 44. & l. 2. 68.

porte au mont Altay les grands Cams, pour y être inhumés, tout ce qui se trouve en chemin d'hommes & d'autres animaux est tué, pour aller servir en l'autre monde l'Empereur décedé, y aiant bien eu dix mille personnes massacrées de la sorte aux funerailles
Lib. 4. de Mongu Cam. Hérodote avoit fait voir quelque chose de tel, où il rapporte, comme on promenoit le corps du Roi des Scythes avant que de l'enterrer. Au surplus ce mont destiné à la sepulture du Prince des Tartares, me fait souvenir, qu'il n'y a guères de Souverains sur la terre, qui n'aient eu de même un lieu affecté pour la leur. La perte de
Justin. l. 7. l'Empire Macedonien fut attribuée à ce qu'Alexandre le Grand ne fut pas mis au sepulcre de ses Ancêtres; ce que Perdicas l'un d'eux avoit prédit. Les Rois de Juda avoient le leur, dont Ozias fut privé à cause de sa lepre. Jacob fit jurer ses enfans, & Joseph ses freres, qu'au lieu de les enterrer en Egypte, ils les feroient porter au tombeau de leurs peres. C'est ce que les Chinois, dit Pirard, observent très réligieusement à l'égard de leurs compatriotes, qu'ils embaument & reportent toûjours chez eux. Tous les Monar-
Atlas. ques du Japon sont inhumés dans la ville de Coja, ou du moins, si cela ne se peut, on y

porte une de leurs dents, qui s'y enterre au lieu du corps entier. Car la dent n'eſt pas de ſi petite conſidération en ceci, que Pline n'ait obſervé, qu'aux païs, où les corps ſe brûloient, jamais ils ne l'étoient que les dents n'euſſent paru, *hominem priuſquam genito dente cremari mos gentium non fuit.* Lib. 7. Je laiſſe mille conſidérations ſemblables, me contentant de vous remarquer, que comme les Payens mettoient une piece de monnoie, qu'ils nommoient *naulum* dans la bouche des morts, pour paier à Charon leur paſſage; les Moſcovites, avec aſſez d'autres Chrétiens, leur en donnent un autre pour S. Pierre; & les habitans de l'Ile Zipangu leur enferment une perle en la même place, & vraiſemblablement avec un pareil deſſein. M. Polo l. 3. c. 2.

Pour concluſion conſidérons, comme il faut, que l'inhumation ſoit un office bien naturel, puiſqu'il ſe trouve des animaux, qui ſe le rendent les uns aux autres. Elien l'aſſure des Fourmis, qui enterrent leurs amies ou alliées après les avoir miſes dans des peaux ou couvertures de grains de bled, comme nous mettons nos morts dans des urnes, ou dans des bieres. Lib. 6. c. 43. Et quoique Pline diſe, qu'elles ſont ſeules entre toutes les bêtes, qui ont cet uſage, ſi eſt-ce que le même Elien cite Lib. 11. c. 30.

encore ailleurs Ariſtote, comme auteur de ce
Lib. 12. c. 6. que les Dauphins portent à terre ceux de leur eſpece, qui ont ceſſé de vivre, en faiſant la muſique pour honorer leurs funerailles, & pour prier les hommes de les inhumer.
Diod. l. 13. Ce fut pourquoi les Atheniens firent mourir onze de leurs Chefs, après leur grande victoire navale aux Arginuſes contre les Lacedemoniens, parce que ces Capitaines n'avoient pas recueilli les corps de leurs Concitoiens, pour leur donner ſepulture. Et l'on a écrit, que beaucoup de ces anciens
Id. 1. Rois d'Egypte n'ont regné vertueuſement, que ſur la crainte d'être privés de l'honneur des pompes funebres, dont on ne gratifioit jamais les vicieux. Auſſi eſt-ce la recompenſe que Platon ordonne en divers lieux de ſa République aux hommes de mérite. L'enterrement a été tenu particulierement de telle importance, qu'entre les imprécations de Moïſe contre ceux, qui n'obſerveront pas la loi de Dieu, il les en prive; comme Thyeſte ſouhaitoit dans Ennius, que ſon frere Atrée ne trouvât jamais le repos de ſepulcre. Il n'eſt pas juſqu'à cet impie de Mezence, qui ne prie Enée de le mettre au tombeau de ſon fils Lauſus:

Æneid. 12. *Et me conſortem nati concede ſepulcro.*

Ceux, qui ont apprehendé de ne l'avoir pas tel, qu'ils le desiroient, se le sont fait dresser, & en ont même pris quelque possession de leur vivant. Car nôtre Louïs Onziéme, & l'Empereur Charles Quint se plaisoient à se coucher quelquefois dans ceux, qu'ils avoient fait préparer; le premier aiant obtenu du Pape Sixte Quatriéme une Bulle d'excommunication, contre ceux, qui mettoient ailleurs son corps, qu'au monument construit par ses ordres dans Nôtre-Dame de Clery. Mais je ne sai personne, qui ait voulu être tout de bon enterré vif, que l'Orateur ou Sophiste Polemon, qui vivoit sous Trajan & *Philostr.* sous son successeur Hadrien, & qui dit à ceux, qui commençoient à fermer son sepulcre, qu'ils se dépéchassent, afin que le Soleil ne se pût vanter de l'avoir vû sans parler. La Réligion Payenne inventa les *Kenotaphes*, ou tombeaux vuides, pour ceux, dont les corps ne se trouvoient point. Jamais on n'a sçû où étoit le lieu du dernier repos de Moïse, aussi y fut-il mis de la seule main des Anges. Periandre, un des sept Sages de la Grece, fit ce qu'il pût par le meurtre de diverses personnes, pour empêcher, que l'endroit de son inhumation ne fût connu. L'on a dit de Niobe, qu'elle avoit trouvé son sepulcre en *Diog. Laërt.*

elle même; ce qui eſt bien plus vrai de la femme de Loth. Diverſes ſortes d'animaux ont été enterrés ſolemnellement pour honorer leur mémoire. Arton fils de Mardonius fit des dons immenſes à ceux, qui avoient eu la charité d'enſevelir ſecretement ſon pere, tué au célébre combat de Platée. Et nous liſons dans Athenée, qu'un Sybarite portant plus de reſpect à un homme qu'au Dieu qu'il adoroit, ne ceſſa de battre ſon valet en le pourſuivant dans un Temple, juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſur la tombe de ſon pere. Cela montre bien, qu'on a toûjours fait grand cas de la ſepulture. Beaucoup de Philoſophes néanmoins s'en ſont mocqués, parce qu'ils croioient, que toute la terre leur devoit ſervir de Tombeau, comme le mot Grec le dit des Hommes illuſtres. Seneque ſoûtient, qu'une belle ame ne ſe ſoucie non plus de ſon corps, quand elle le quitte; que nous nous embaraſſons peu de ce que deviennent les rognures de nôtre barbe, ou de nos cheveux, après qu'on nous a fait le poil. Que la terre ou le feu, les loups ou les oiſeaux ſe rendent les maitres de l'habitation qu'elle laiſſe, *non magis ad ſe judicat pertinere, quam ſecundas ad editum infantem.* Une Tombe, dit-il ailleurs, ne fait que charger ce qui a du

Herod. l. 9.

Ep. 92.

De rem. fort.

ſentiment, & elle eſt inutile à ce qui n'en a plus. Si vous n'étes couvert de la Terre, vous le ſerés du Ciel. Epicure & Diogene ont été de la même opinion, *ſepelit natura relictos:* & quand le dernier pria, qu'on laiſſât ſon bâton auprès de lui pour defendre ſon cadavre des bêtes, il montra bien par cette raillerie le mépris qu'il faiſoit de la ſepulture. Pour remonter juſqu'au Pere commun de tous ceux, dont nous parlons, je ne trouve rien de plus digne de Socrate dans toute ſa vie, que le reproche qu'il fit à Criton un peu avant ſa fin, d'avoir perdu ſon tems, & ſa peine à l'inſtruire, puiſqu'il lui faiſoit encore cette impertinente demande: Où il vouloit être mis après ſa mort; ſans ſe ſoucier de ce qu'il lui avoit répété tant de fois, que nous partions tout entiers de ce monde, n'y laiſſant rien, qui nous fût propre. En vérité ce ſont des penſées bien différentes de celles, que nous avons tantôt conſidérées, & les Sceptiques pourroient ſans doute faire bien leur profit de cette varieté, s'il ne faloit ſuivre que le raiſonnement humain ſur un ſujet, où l'autorité de l'Egliſe eſt ſeule conſidérable. Je crois que vous n'avés pas ſujet de vous plaindre, que j'aie refuſé de ſatisfaire à ce que vous deſiriés de moi.

DE L'ESPERANCE.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas ſi ennemi que vous le croiés de toute ſorte d'eſperance. J'avouë qu'elle nous eſt tellement propre, qu'à peine ſe peut-on imaginer, que rien nous diſtingue davantage des Bêtes. Car comme la Nature a pourvû à toutes leurs néceſſités, elle leur a ôté au même tems tout ſujet d'eſperer, n'y aiant rien au delà de ce qu'elles poſſedent, ce qui les fait vivre dans une pleine & entiere ſatisfaction. Les biens, dont elles ne ſont capables, ne ſont pas auſſi de leur connoiſſance, & cela eſt cauſe, qu'elles ne peuvent pas ſe les promettre par un principe de Morale, qui porte, qu'on n'affectionne jamais une choſe inconnuë, *ignoti nulla cupido*. Mais encore que l'eſpoir ſoit un témoignage du diſcernement humain, ce n'eſt pas à dire,
Lib. 4. c. 8. qu'il doive toûjours paſſer pour une marque certaine de bonté d'eſprit, ou de grandeur

de courage, & je ne ſai ce qui a pû faire dire ſi précisément à Florus, en faveur du jeune Pompée, que le vrai ſigne d'une ame généreuſe étoit d'eſperer juſqu'à l'extremité, *magnæ indolis ſignum eſt ſperare ſemper*; ſi nous ne rapportons cela aux ſentimens du peuple, qu'il a voulu ſuivre pour gratifier ce Seigneur Romain. Tant s'en faut, que les meilleurs eſprits ſoient les plus ſuſceptibles d'eſperance, qu'il n'y a point de gens, qui en prennent ſitôt, & qui la quittent ſi tard, que les ſimples & les idiots, dont l'on ſe joué à diſcretion, pour peu qu'on leur donne à eſperer. C'eſt ſur cela que les Italiens ont nommé cette même Eſperance le jardin des Fous, qui n'ont point de plus grand plaiſir, que de s'y promener, dans des eſpaces imaginaires, où toutes choſes rient à leur fantaiſie. Platon avoit ſans doute la même penſée, quand il ne mettoit point d'autre différence entre eſperer & rêver, qu'en ce que l'un donnoit des ſonges aux perſonnes éveillées, & l'autre à celles, qui ſont endormies.

Pour accorder deux opinions, qui ſemblent ſe choquer & ſe détruire l'une l'autre, je voudrois faire diſtinction entre les bonnes & les mauvaiſes eſperances, les raiſonnables, & les vaines, ou inconſidérées. J'appelle

bonnes & raiſonnables celles, qui ſont reglées, faciles, prochaines, & de choſes, qui doivent vraiſemblablement reüſſir. Leurs oppoſées ſont extravagantes, difficiles, éloignées, & qui trompent preſque toûjours ceux, qui les conçoivent. Il n'eſt pas defendu d'avoir des premieres, & je crois même, que le plus ſage homme du monde eſpere peu ou prou, (pour uſer de ce terme) autant de tems qu'il reſpire. Si les Stoïciens les ont condannées toutes indifféremment, avec le reſte des paſſions, les autres Sectes n'ont pas été ſi auſteres, & le Chriſtianiſme, qui fait de l'Eſperance une Vertu, ne regle pas comme Zenon ce qui touche l'appetit ou la volonté. Que chacun y prenne garde, il trouvera, que comme la mémoire du bien paſſé donne du contentement, l'eſperance du futur n'eſt pas moins agréable; & que la doctrine Péripatétique a eu raiſon de mettre l'une & l'autre entre les voluptés raiſonnables. Auſſi ſait-on, que pluſieurs ont conſidéré la condition des Rois comme fort miſerable, d'avoir beaucoup de choſes à craindre, & très peu à eſperer. C'eſt donc des vaines eſperances ſeulement, qu'il faut interpréter tout ce que nous avons d'injurieux dans les livres contre cette douce pâture de

Ariſt. l. 7. Phyſic. c. 3.

nos

nos ames: Et quoique les plus raiſonnables nous trompent ſouvent, elles ne laiſſent pas d'être utiles, par un plaiſir innocent, qui aſſaiſonne & facilite nos actions, ſans laiſſer ce dégoût, d'avoir crû de leger, que les autres nous font toûjours ſentir à la fin. Car l'Eſperance bien priſe, & qui eſt fondée ſur un ſage diſcours, a cela de propre, qu'elle ſert même à la ſanté, au rapport des Médecins, & prolonge agréablement nos jours, comme la plus moderée de toutes nos paſſions. Elle eſt cette chaîne que décrit ſi bien Dion Chryſoſtome, qui nous tient attachés à la vie dans ſes plus grandes extremités. D'autres l'ont nommée l'Anchre derniere & ſacrée qui arrête nôtre vaiſſeau au milieu de toutes les bouraſques de la Fortune. Et à la conſidérer juſques dans ſes manquemens, lors que cette même Fortune ſe plait à lui contredire, l'on peut ſoûtenir qu'elle nous ſert toûjours, ou que, pour en parler comme fait le Poëte, *Orat. 30.*

Illa quidem fallax, ſed tamen apta Dea eſt. *Ovid. l. de arte am.*

Ne vous étonnés pas d'oüir prononcer à Seneque, qu'il ne faut rien eſperer, non plus que Jupiter, pour être heureux. C'eſt un des paradoxes de cette Philoſophie fiere & ridicule tout enſemble, ſelon laquelle les Plan-

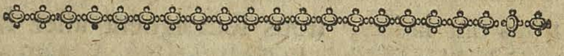
tes & les Rochers jouïroient de plus de félicité que les hommes. En effet l'exemtion de toute esperance ne fait pas tant pour la Béatitude, que la modération & la regle, qui s'y doit observer. Et c'est justement selon ce sentiment qu'on doit interpreter la réponse de Chilon, à celui, qui lui demandoit, en quoi principalement les hommes savans differoient de la multitude, & des ignorans? Il repartit, en bonnes esperances, ἐλπίσιν ἀγαθαῖς ne voiant rien, qui rendît les premiers si dissemblables aux seconds, que ce que les uns & les autres se promettoient de l'avenir. Le Sage n'espere jamais qu'autant que la raison & la vraisemblance le lui permettent: Le Fou s'abandonne à tous partis, & dans une soif continuelle des choses qu'il attend, il soûpire toûjours après l'avenir sans se pouvoir desalterer. Ce qu'il possede ne le contente jamais, &, semblable à ce Corbeau Romain, pour ne pas emploier le présent, il a perpetuellement recours au futur,

Est bene non potuit dicere, dixit erit.

Diog. Laërt. in ejus vita.

Pour moi, qui tiens toutes les grandes esperances sujettes à de très grandes tromperies, sans blâmer le partage d'Alexandre, qui ne reserva de tout ce qu'il possedoit que l'espe-

rance des conquêtes qu'il s'étoit proposées, je crois, que pour vivre en homme particulier dans quelque tranquilité, il faut esperer peu, & ne desesperer de rien.



DE LA DEVOTION.

LETTRE XXV.

MONSIEUR,

Nôtre Réligion n'est pas comme celle des Mahometans, où il n'est jamais permis d'user de raisonnement. Leurs Alfaquis, ou Docteurs & interpretes de l'Alcoran, ne l'enseignent dans l'Ecole, à ce qu'on dit, que le glaive en une main & le livre en l'autre. N'est-ce pas ainsi qu'on tâche de conserver par la seule violence les choses mal acquises, au lieu de défendre le droit, qu'on y prétend par les voies de la Justice? Les Payens en usoient tout autrement. Il leur étoit permis de disputer de tout ce qui concernoit les Autels. Et quoique Pythagore eût donné ce précepte, de ne porter jamais l'image de Dieu gravée dans des anneaux, ce que Por-

phyre & les autres interpretes de tels ſymboles ont toûjours pris pour un commandement, de ne communiquer pas indifféremment à tout le monde les myſteres de leur Théologie; Si eſt-ce que les livres qu'ils nous ont laiſſés, nous témoignent aſſez la grande liberté, qu'ils ſe donnoient là deſſus. Le Chriſtianiſme tient une voie moienne entre ces deux extremités. Sans ſouffrir, qu'on revoque en doute aucun des articles de la Foi, il n'empêche pas, qu'en tout le reſte l'on ne ſe ſerve du diſcours, pour prendre tel parti, qu'on veut, aux choſes problematiques, & que l'Egliſe n'a pas determinées. Car comme ces hautes vérités, que le Ciel nous a révelées, ſont autant de principes indémonſtrables, & de médecines ſpirituelles qu'il faut avaler courageuſement, plûtôt que de les goûter avec trop de curioſité, ſi nous ſommes amis de nôtre ſalut: Auſſi eſt-il permis d'emploier par tout ailleurs nôtre raiſon; de ſoutenir ce que nous jugeons lui être le plus conforme; & d'interpreter ſouvent l'Ecriture, qui eſt la parole de Dieu, par les œuvres de la Nature, ou pour mieux dire de lui-même; puiſque n'y pouvant avoir de contradiction en ce qui dépend d'un ſeul & ſi parfait principe, il eſt impoſſible d'expliquer plus ſûre-

ment les doutes, qui se forment sur le Code de l'Ecriture, que par ce que nous lisons dans celui de la Nature, qui est du même Auteur.

Mais pour bien faire la conference de ces deux Textes, l'on ne sauroit user de trop de respect & de soûmission d'esprit. Les infideles mêmes ont reconnu, qu'il y avoit de la témérité à un homme mortel, de vouloir parler avec assurance des choses divines & immortelles. Et leurs Philosophes ne se sont jamais tant éloignés de la connoissance de Dieu, que quand ils s'en sont voulu approcher le plus près. Ces Sphynges posées par les Egyptiens au devant de leurs Temples, donnoient à entendre, combien la doctrine de ce qui est au dessus de nous leur sembloit obscure & de difficile intelligence. L'on a trouvé le nouveau Monde dans ses parties les mieux policées, qui faisoit profession du même sentiment. Personne n'entroit au Temple du Créateur de l'Univers, que ceux du Perou appelloient le grand *Pachacamac*, qu'à reculons, pour dire, qu'il n'y avoit point d'homme, qui fût digne de l'envisager, son nom même étant tenu pour ineffable. Et quelque ridicule que soit l'Alcoran, dont nous avons déja parlé, les Musulmans ont

Clem. Alex. l. 5. strom.

Hist. des Incas, l. 6. c. 31.

Sem. sap. 25.

accoûtumé de ſe curer les dents avant que d'y lire, par un reſpect fondé ſur de pareilles moralités.

C'eſt ce qui me fait étonner de la hardieſſe que prennent ceux, qui ſe diſent Chrétiens, de diſputer non ſeulement avec tant d'animoſité, mais encore avec une ſi grande préſomtion, de tout ce qui ſe paſſe dans le Ciel, comme s'ils avoient pénétré le plus ſecret de la Sageſſe Eternelle, & ſans ſe ſouvenir de ce beau mot de Saint Paul, *quis novit ſenſum Domini, aut quis conſiliarius ejus?* En vérité nous ſerions plus modeſtes, ſi nous étions auſſi Chrétiens, que nous en faiſons profeſſion. Nous aurions plus de charité pour ceux, que nous aimons mieux convaincre, que retirer d'erreur; Et ſans exciter de ſi violentes conteſtations, nous avouërions, qu'il n'y a que Dieu ſeul, qui puiſſe rendre juſtes les faux accords, qui ſe font quelquefois dans l'harmonie de ſon ſervice. Nôtre Réligion eſt toute fondée ſur l'humilité, & il n'y a rien, que nous faſſions plus mal volontiers, que de déclarer nôtre infirmité, & de reconnoitre ingenuëment nôtre foibleſſe ſpirituelle. Je ſuis confus d'ailleurs, quand je vois dans l'Hiſtoire ancienne, que ceux, qui ont été aſſez aveugles pour adorer des

Epiſt. ad Rom. c. 11.

Chats & des Crocodiles, portoient plus de réverence à leurs Autels, que nous ne faiſons aux nôtres, que nous profanons tous les jours. Sous le faux prétexte de ſervir Dieu, l'on ſe ſert de lui, & ſon ſaint Nom n'eſt ſouvent qu'une couverture à nos plus grandes méchancetés. Quelle honte de mettre le Paradis à prix d'argent? de préferer l'encens ou le culte à la probité? & d'attribuer des ſentimens à Dieu, que nous aurions honte d'imputer à un homme raiſonnable? Autrefois on répandoit le ſang des victimes avant que de les mettre ſur l'Autel, & cela ſignifioit, qu'il étoit beſoin de ſe dépoüiller de toutes ces paſſions, qui ont leur ſiége dans la maſſe du ſang, ſi l'on vouloit attendre quelque grace du Ciel. Saint Pierre reçût depuis le commandement, d'éloigner ſa barque du rivage, *duc in altum*, & *laxate retia* *Lucæ. c. 5.*
veſtra in capturam, parce qu'il n'y a rien de *verſ. 4.*
plus à craindre dans une navigation importante à nôtre ſalut, que le voiſinage de la terre, ces reſpects humains, & ces conſidérations, que nous nommons temporelles. Aujourd'hui nous voulons avec impieté, que Dieu prenne part dans tous nos interêts; nous ſerions bien fâchés d'avoir laiſſé à la porte de l'Egliſe la moindre de nos convoiti-

ſes, & ſous une feinte devotion nôtre hypocriſie eſt telle, que nous couvrons, comme le Cygne, nôtre noirceur de la blancheur de nos plumes. Il n'y a point de brouïllon, qui ne parle dans la Réligion, auſſi bien que dans l'Etat, de pureté & de réformation parmi ſes plus grandes diſſolutions. Ces méchans, qui avoient occupé du tems de Veſpaſien le Temple de Jeruſalem, & qui le rempliſſoient de meurtres & de brigandages, ſe faiſoient appeller les Zèlés, & ne parloient que de corriger les abus de la Synagogue. Plût à Dieu, que nous euſſions moins de ſujet de remarquer, combien le ſpécieux prétexte du zèle de la Réligion, couvre au tems, où nous ſommes, de dangereuſes intentions. Mais quand ces mêmes intentions ne ſeroient pas ſi mauvaiſes, un zèle inconſidéré n'eſt jamais agréable à Dieu. Il reprit celui de Nathan, qui vouloit, que David bâtît le Temple ſans aucune remiſe. Et l'action de Saint Pierre mettant la main à l'épée en faveur de ſon Maître, mérita ſa correction. Je ſai bien, qu'on ne ſauroit avoir trop d'amour pour ſon Créateur, & que la meſure, qu'il faut tenir en cela, c'eſt de l'aimer ſans meſure. L'on peut dire par conſequent, qu'on ne peut être excité d'une trop ardente dévotion, puiſque

Joſ. de bel. Iud. l. 4. c. 5.

c'eſt le lien d'une parfaite amitié entre Dieu & les hommes. Souvenons-nous néanmoins de ce mot véritable, qu'il eſt le grand ami des Adverbes, & que le bien ſubſtantif ne lui plaît jamais, s'il n'eſt fait adverbialement bien. Vous m'avés obligé à vous tenir ces propos, qui ne ſont bons, que dans la Sacriſtie, & vous n'ignorés pas ce qui m'a fait parler de la façon. Pour concluſion, tâchons de faire en ſorte, que comme non ſeulement les fruits, mais les feüilles mêmes des Cedres du Liban, ont inceſſamment leurs pointes tournées vers le Ciel; toutes nos œuvres, & toutes nos penſées n'aient point d'autre objet que lui, ne regardant jamais la terre pour la préferer aux choſes d'enhaut. *Juſtus ut palma florebit, ſicut Cedrus Libani multiplicabitur.* Sal.



DE CEUX, QUI ONT PRIS DE FAUX NOMS.

LETTRE XXVI.

MONSIEUR,

La procedure judiciaire qui vous étonne si fort, & que vous nommés une grande nouvelle, n'est rien qu'une copie de cent autres actions semblables, qui se lisent dans toutes les Histoires. Celle des Iuifs a eu un faux Alexandre, qui se disoit fils d'Hérode, & dont l'imposture ne fut punie que des Galeres, dautant qu'il la confessa franchement à l'Empereur. Vous trouverés dans celle des Perses un faux Smerdis, qui osa contester à Cambyses la Couronne, comme fils de Cyrus, étant depuis reconnu comme un fourbe, parce qu'il n'avoit point d'oreilles. Et vous pourrés joindre à celui-là, cet autre, qui pensa envahir le Roiaume de Cappadoce, se disant le même Ariarathes, que constamment Marc

Iof. Ant. Iud. l. 17. c. 14. & de bell. Iud. l. 2. c. 5. Herod. l. 3.

Val. Max. l. 9. c. vlt.

Antoine avoit fait mourir. L'ancienne Grece vous fera voir ces *Pſeudo-Alexandres*, qui se vantent dans Appien au livre second, qu'il a fait des Guerres de Syrie, tantôt d'être venus d'Alexandre le Grand, tantôt d'être de la famille des Seleucides, comme fils d'Antiochus; ce que Juſtin confirme dans ſon trente cinquiéme livre. Elle vous fournira de même deux *Pſeudo-Philippes*. L'un ſe nommoit Andriſque, tenu pour fils de Perſée *qui regiam formam, regium nomen, animo quoque regio implevit*, & qui fut aſſez heureux dans ſa diſgrace, ajoûte Florus, pour mériter, que le Peuple Romain triomphât d'une perſonne de ſi baſſe naiſſance, comme ſi c'eût été d'un Roi véritable. L'autre eſt celui qui fut défait en Macedoine par L. Tremellius Queſteur, dont le même Florus dit encore un mot dans ſon epitome ſur Tite Live, & qu'Eutrope nomme *Pſeudo-Perſée*, La Grece plus recente ne manquera pas non plus d'exemples ſemblables, témoin ce faux Alexius, qui pour reſſembler parfaitement de viſage, de poil, & de parole, auſſi bien que de nom, à un fils de l'Empereur Manuel Comnene, alloit remuer tout le Levant s'il n'eût été tué dans ſon lit par un homme d'Egliſe. Un *Pſeudo-Diogene*, dont fait mention cette ſçavante

& Iuſtinus l.33. c. 2.

Lib.2.c.14.

Lib. 53.

Lib. 4.

l. 10. Alexiados.

Princeſſe Anne Comnene, y eſt encore remarquable. Pour ce qui touche l'Hiſtoire Romaine, Tite Live parloit dans ſon cent ſeiziéme livre d'un Chamaces, homme de néant, qui voulut paſſer pour le fils de Marius; Appien le nomme Amatius, recitant comme Antoine le fit mourir, & c'eſt apparemment le *Herophilus Equarius Medicus* de Valere Maxime. Auguſte fut contraint d'en envoier un autre en Galere, qui ſe diſoit fils de ſa ſœur Octavie, prétendant, qu'on l'avoit changé, lors qu'il étoit en nourrice. Tacite & Dion font mention de ce Clement ſerviteur d'Agrippe, qui oſa prendre le nom de ſon Maitre, & répondre à Tibere, qui lui demandoit, comment il étoit devenu ſi grand Seigneur? De la même façon, que vous étes parvenu à l'Empire. Ils rapportent auſſi l'impudence d'un faux Druſus du tems du même Tibere, & celle d'un faux Neron, qui troubla toute l'Aſie ſous Othon, & fut ſecouru avec grande ardeur des Parthes, comme Suetone l'a remarqué. Je ne vous dis rien des *Pſeudo-Antonins*, pour venir aux Empereurs Allemans, & vous faire ſouvenir du faux Henri, & du faux Frederic, que Rodolphe Premier fit brûler. Je pourrois vous parler encore du faux Woldemar Marquis de

Lib. 3. de bell. civ.

Tac. l. 2. & 6. ann. & 2. hiſt. Dio. Caſſ. l. 57. 58. & 64.

In Ner. art. ult.

Brandebourg, qui fut aussi brûlé, reconnu enfin pour un simple Meunier, à qui l'on avoit fait joüer ce personnage. Mais passons à nôtre propre Histoire. Nous trouverons dans Grégoire de Tours, & dans l'Epitome de Fredegarius, un faux Gondevault, qui se disoit fils de Clothaire Premier, & qui fut suivi d'une partie de la Noblesse & du Clergé de France, quoique ceux, qui le nommoient autrement Ballomer, lui donnassent pour pere un Meunier ou un Cardeur de laine. Il est fait mention dans la vie de St. Leger Evêque d'Autun d'un faux fils de Clothaire III. qu'on aposta, pour disputer la Couronne à Thierry Premier du nom. Et de nos jours, regnant Henri IV. un François de la Ramée eût l'impudence de se dire fils de Charles IX. & d'Elisabeth d'Autriche, ajoûtant, que la *Thuan,* Reine Mere Catherine l'avoit fait nourrir clan- *l. 117.* destinement en Poitou, pour raison dequoi il fut publiquement executé dans Paris, & son corps brûlé après sa mort l'an mil cinq cens quatre vingts seize. Les Turcs ont été troublés par deux faux Mustaphas, l'un, qui osa disputer de la domination contre Amurat Second, & l'autre qui fut suscité par Bajazet, second fils de Soliman, tant contre son pere, que contre son frere aîné. Deux, ou même

trois faux Demetrius ont excité d'étranges tragédies dans la Moſcovie en mil ſix cens cinq, & mil ſix cens ſix, avec cette particularité à l'égard de l'un de ces impoſteurs, qu'il avoit un bras plus court que l'autre, & une verruë au viſage, comme le véritable Demetrius dont ils joüoient le perſonnage. En mil ſix cens cinquante trois un Timoſca Ancudina fit le faux Zuski, voulant paſſer de même pour le fils du Grand Knez Iean Baſile Zuski, & perſiſtant juſqu' au dernier ſoûpir dans ſon impoſture, lors qu'il fut executé. Et l'on peut voir dans Herrera, que deux Hermites voulurent être pris chacun pour le Roi de Portugal Dom Sebaſtien, qui faiſoit pénitence à cauſe de la bataille de Alcaçar, qu'il avoit ſi miſerablement perduë en Afrique. Mariana nous apprend, qu'en l'an mil cent ſoixante deux, un effronté ſe produiſit, comme s'il eût été le Roi Alphonſe, vint huit ans après ſa mort à la bataille de Frague. Il avoit quelques lineamens de ce Prince, & diſoit s'être arrêté toûjours depuis en Aſie, portant les armes pour la Foi contre les Infideles, & s'il n'eût été étranglé promtement dans la ville de Saragoce, le mal devenoit incurable. Un Iuif, au rapport de Sandoval, ſe voulut faire couronner dans Valence en qualité de Dom Iuan,

Voiage de Olearius l. 3.

Lib. 11. cap. 9.

Hiſt. l. 9. part. vlt.

fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, que toute l'Espagne savoit être decedé à Salamanque. Cela néanmoins n'empêcha pas qu'il ne fût suivi & favorisé par diverses personnes, jusqu' à sa prise en mil cinq cens vint deux, & son execution à mort, après avoir été traîné par les ruës. Et depuis, Philippe Second ne fut-il pas contraint de faire pendre un Patissier, qui étoit assez impudent pour se dire Dom Carlos, qui venoit de perir de la mort, que chacun sait? Les Flamans, pour parler du reste de nos voisins, virent paroître en l'an mil deux cens vint-quatre, un homme de Reims, qui vouloit, qu'on le prît pour Baudoüin Comte de Flandre & Empereur de Constantinople. Sa fourbe fut réconnuë à la Cour de France; où il eût l'audace de se présenter devant le Roi, & elle fut punie dans la ville de Lile, où aiant été pendu & puis enseveli, la Comtesse de Flandre, fille du véritable Baudoüin le fit déterrer & pendre pour la seconde fois. L'Angleterre n'a pas été plus exemte de ces imposteurs, que les autres païs. Du regne du seul Henri VII. deux prétendirent se faire reconnoitre pour le second fils d'Edoüard Quatriéme, Richard Duc d'York qui n'étoit plus au monde. L'un se nommoit Perkin, ou Pierre Warbec; l'au-

Crantzius metr. l. 7. c. 41.

tre Simnel fils d'un Boulanger, & celui-ci se dit encore depuis Edoüard Plantagenet, aiant été proclamé Roi dans Dublin sous ce beau nom. Un autre Wilford, fils d'un Cordonnier, contrefit le Comte de Warvich sous le même Henri Septiéme, selon l'histoire de sa vie, que nous a donné Bacon. Il faut que
l. 9. p. 331. j'ajoûte ici le faux Gueius de la Chine, que l'histoire du Pere Martinius nous vient de faire connoitre dans sa premiere Decade, & qui fut condanné à être scié par le milieu du corps, méritant ce genre de mort, à ce que porte son Arrêt, soit comme imposteur, soit comme déserteur de ses parens affligés, & de sa patrie.

Or quoique le desir de se rendre Souverains ait donné la hardiesse à presque tous ceux, que nous venons de nommer, d'entreprendre de telles impostures, si est-ce qu'assez d'autres en ont fait de semblables, pour des fins beaucoup moins élevées. Dion Chrysostome rapporte, qu'un Callias aiant été tué dans un combat, que perdirent les Atheniens, un sien Ecuier, qui lui ressembloit fort, se présenta quelque tems après, & donna bien de la peine aux héritiers du defunt, soûtenant, qu'il étoit le même Callias, qui revenoit après avoir été esclave en Thrace, d'où il n'a-

il n'avoit pas pû se sauver plûtôt. Je laisse à part les exemples, que vous pouvés voir dans Valere Maxime au dernier chapitre de son neuviéme livre, pour vous ajoûter, que du tems de l'Empereur Vitellius, un Esclave, nommé Geta, faisoit accroire, qu'il étoit l'Illustre Scribonianus Camerinus, qui s'étoit retiré en Histrie, ne s'osant montrer à cause de Neron; si son Maitre ne l'eût reconnu, & fait condanner comme un fugitif. Depuis sous Commodus, qui fit tuër Maximus Quintilius, son fils Sextus Condianus s'absenta & fit courir le bruit, qu'il étoit mort aussi, afin de se soustraire à la persecution. Sa succession étant fort opulente, un *Pseudo-Sextus* se présenta inopinément pour lui, comme ne craignant plus rien, & se fût mis dans tous ses biens, si Pertinax, successeur de Commodus, ne l'eût declaré un fourbe, après l'avoir interrogé en Grec, qu'il n'entendoit pas, quoique le vrai Sextus le parlât constamment fort bien. On vit depuis, du regne de Justinien, un faux Childibius, qu'on avoit contraint de prendre le nom de ce grand Capitaine, qui étoit la terreur des Esclavons, afin de profiter de cette imposture, en le faisant revivre, comme Procope le recite au troisiéme livre de la guerre des Goths. Mais afin de nous

Tacit. 2. hist.

Dio. Cass. l. 72.

contenter de ce ſeul exemple moderne, le
Thuan. l. 26. hiſt. retour d'un Martin Guerre ne fit-il pas condanner à mort dans Thoulouſe en mil cinq cens ſoixante-un Arnaud du Tilh, qui avoit pris, outre le nom de ce Martin, ſa femme même, dont il eût en trois ans deux enfans?

Au ſurplus, il ne faut point s'étonner, que des hommes aiant été ſi temeraires, puiſqu'il y en a eu, qui ont bien oſé attenter à la Divinité. Vous n'ignorés pas la folie de ce Pſaphon, qui tâcha de ſe faire reconnoitre pour un Dieu par le moien des Pics & des Perroquets. On impute une vanité, qui ne vaut guères mieux, aux Philoſophes Empedocle
L. 7. c. 47. & Heraclide. Euthyme Calabrois fut conſacré & adoré de ſon vivant même, *nihilque adeò mirum aliud, quam hoc placuiſſe Diis*, dit
Lib. 4. hiſt. Pline. Tacite aſſure que les Allemans de ſon tems croioient, que de certaines femmes, qui ſe mêloient de prophetiſer, étoient
Lib. 4. de véritables Déeſſes; Et il nomme ailleurs un Maricus, qui avoit pris la qualité de Dieu
Lib. 2. dans nos Gaules, & que Vitellius fit tuer en ſa préſence, pour deſabuſer ceux, qui le diſoient invulnerable. Antiochus Roi de Syrie, Caligule, Neron & Domitien, ont eu là-deſſus des fantaiſies ſemblables à celle que les Poëtes attribuent à Salmonée. C'eſt ſur-

quoi se fonde la raillerie de Seneque, *olim* *De morte Claud.* *magna res erat Deum fieri, jam fama minimum fecit.* Qui ne sait l'impieté des héresiarques Montanus & Manes, qui se disoient être le Paraclet? Le Chef des Adamites voulut de même, qu'on le prit pour le Fils de Dieu. Et comme Socrate nous apprend dans le septiéme livre de son Histoire Ecclesiastique, qu'il se trouva un *Pseudo-Moïse* en Crete, qui promettoit aux Iuifs de cette Isle de les faire passer à pied sec de là dans la Terre de promission, ce qui en fit noier plusieurs: Nous lisons aussi dans Grégoire de Tours, qu'on vit en France un *Pseudo-Christ* venu de Berry, qui *Lib. 10. c. 25.* se fit suivre jusqu' à la mort d'une grande quantité de peuple, dont l'assistance ne manque jamais aux plus écervelés. Tant il est vrai, qu'il n'y a point de mensonge si impudent, ni si punissable, qui ne trouve de l'appui, & des sectateurs, *nullum tam impudens* *Plin. l. 8. c. 22.* *mendacium est, ut teste careat.* Ne jugés donc plus si étrange, qu'on prenne de faux noms d'hommes, puisqu'on n'a pas épargné celui de Dieu; ou qu'on renouvelle aujourd'hui des impostures, qui ont été de tout tems pratiquées dans le monde; si cela se peut dire généralement parlant, sans rien determiner au fait particulier, dont vous m'écri-

vés, n'en aiant autre connoiſſance que celle que vous m'avés donnée, qui n'eſt pas ſuffiſante pour une derniere réſolution.



DE LA LIBERALITÉ, ET DE CE QUI LUI EST CONTRAIRE.

LETTRE XXVII.

MONSIEUR,

La Liberalité eſt ſi éclatante, ſur tout quand elle s'éleve juſqu' à ce haut degré, qui lui fait prendre le nom de Magnificence, que la Frugalité conſidérée en ſuite a bien de la peine à maintenir ſon rang entre les Vertus, à cauſe de je ne ſai quelle apparence d'oppoſition, qui ſe forme aiſément de l'une à l'autre, ſi l'on n'y prend pas garde de près. Il ſemble alors, que celle-ci ſoit une eſpece d'Avarice; vous diriés qu'on ait eu intention d'injurier par elle ce Piſon, à qui l'on donna le ſurnom de Frugal; Et peu s'en faut qu'on ne

la faſſe paſſer pour un defaut caché ſelon le mot de Laberius,

Frugalitas miſeria eſt rumoris boni.

Car faites réflexion d'une part ſur le procedé d'un Cimon & d'un Piſiſtrate, qui permettoient à tout Bourgeois d'Athenes d'emporter de leurs maiſons des champs ce qu'il trouvoit à ſon goût: Voiés encore comme ce Gillias Agrigentin dans une abondance merveilleuſe de biens n'avoit rien, qui ne parût autant aux autres qu'à lui, & qui ne fût en effet *omnium quaſi commune patrimonium*, pour uſer des termes de ce Romain: Certes vous trouverés vôtre eſprit mal diſpoſé après à ſouffrir le bon ménage de ce Piſon, dont nous venons de parler, ni l'épargne ſoigneuſe de Caton, ou de quelque autre Pere de famille que ce ſoit, ſans les mettre tellement au deſſous des autres, que vôtre imagination les mépriſera pour le moins ſi elle ne les condanne. La raiſon néanmoins ne veut pas, que nous en jugions de la ſorte. Comme il ne ſeroit pas juſte d'attribuer à la Liberalité les excès des Prodigues, il ne faut pas imputer non plus à la Frugalité, ce qu'une infame Avarice peut faire faire à ceux, qui en ſont touchés. Il y a des bornes, qui ſeparent dans la Morale des actions ſi différentes, *diſtincti ſunt fines My-*

Ath. l. 12. Deipn.

Val. Max. l. 4. c. ult.

ſorum & Phrygum, & pour mieux reconnoître les vertus du milieu, jettons les yeux ſur l'une & ſur l'autre de ces deux extremités.

Lucien compare gentiment les Prodigues au vaiſſeau des Danaïdes, dont la liqueur s'épand de tous côtés. Le Philoſophe Bion ſe moqua de l'un d'eux, qui avoit vendu & conſumé un fort grand patrimoine, de ce qu'au rebours d'Amphiaraus, que la terre avoit englouti, il avoit englouti toutes ſes terres: Et Diogene voiant l'écriteau d'une maiſon à vendre, qui appartenoit à un autre prodigue, uſa de cette différente raillerie, qu'il ſe doutoit bien il y avoit long-tems, que les excès de ce logis lui feroient enfin vomir ſon Maitre. Car on a dit de tels grands diſſipateurs, qu'ils avaloient & digeroient tout juſqu' au fer, comme l'Autruche, qui n'a pas pourtant cette faculté, qu'on lui attribuë. Ariſtophane nomme ſur cela un Cteſippus mangeur de pierres, à cauſe qu'il avoit vendu celles du ſepulcre de ſon pere Chabrias. Et ce fut pourquoi Caton prononça de ſi bonne grace d'un, dont la maiſon, qui lui reſtoit ſeule de tous ſes biens, avoit été brûlée, que *Proterviam fecerat*, c'eſt à dire qu'après avoir preſque tout mangé, il avoit voulu brûler le reſte, de même, qu'il ſe pratiquoit aux Sacrifices où ce

Proverbe avoit lieu. Ie penſe qu'on peut encore rapporter à cela les termes de M. Livius Druſus, qui proteſta aprés d'exceſſives liberalités, *nemini ſe ad largiendum præter cœlum & cœnum reliquiſſe*, ſelon les termes d'Aurelius Victor, peu différens de ceux de Florus, quand il parle de ce Romain. Il n'y a ſorte de débauches, qui ne fourniſſe aux Prodigues les occaſions qu'ils cherchent de ſe ruïner. Ce Duronius, qui fit caſſer, étant Tribun du peuple, les Loix ſomptuaires des feſtins, crioit, que c'étoit fait de la liberté, s'il faloit être frugal contre ſon gré, & s'il n'étoit pas permis de perir par le luxe, quand on en avoit la volonté, *quid opus libertate, ſi volentibus luxu perire non licet?* Et il ſe trouve aſſez de perſonnes de l'humeur d'Heliogabale, qui ſouhaitoit d'être héritier de ſoimême, en ne laiſſant choſe du monde à ceux, qui étoient capables de recueillir ſa ſucceſſion. Cependant il n'y a rien de plus infame, que la prodigalité, tant s'en faut, qu'elle s'accorde avec l'héroïque Vertu des ames liberales. Les Areopagites la puniſſoient comme un crime. L'Empereur Hadrien faiſoit promener honteuſement par tout l'Amphithéatre ceux, qui en faiſoient profeſſion; ce qui s'appelloit alors *catamidiari*. Ils étoient privés

De viris Ill. l. 3. c. 17.

Val. Max. l. 2. c. 9.

Lampridius.

Ath. 4. Deipn.

Spartianus.

en beaucoup de lieux de la Grece du ſepulcre de leurs ancêtres. On les compare à ce fou, qui allumoit ſa lampe en plein midi, n'y trouvant plus d'huile, quand la nuit étoit venuë. Et il n'eſt pas juſqu' à Mahomet, qui n'appelle freres du Diable les Prodigues dans ſon Alcoran, comme Ariſtote les a nommés φαυλοτάτους très méchans, au premier chapitre du quatriéme livre de ſes Ethiques à Nicomaque.

Les Avares ſont encore pires dans l'autre extremité, puiſque ſans faire jamais du bien à perſonne, ni à eux-mêmes, ils tiennent toute leur vie ce qu'ils poſſedent ſans uſage. *In nullum avarus bonus eſt, in ſe peſſimus.* Ce ſont des Dragons, des Fourmis d'Inde, des Taupes à deux pieds, comme les nomment les Latins, qui veillent inceſſamment à la garde d'un metal, inutile à leur égard; & qui prenant jalouſie du Soleil même qui l'a produit, n'ont point de plus grand contentement que de s'enterrer dans une terre jaunie. Voiés-vous ce vieillard, qui n'eſt preſque plus que terre? il ne voit point de terre à ſes voiſins, qui ne lui donne de la peine, parce qu'il voudroit la poſſeder. Mais le prenés-vous pour un homme? Il n'en a que la forme exterieure, c'eſt un ſac d'argent, c'eſt
Sen. de rem. for. un coffrefort. *Hominem illum judicas? arca*

eſt, pecuniæ loculus eſt. En vérité il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avaricieux. Un homme pauvre jouït au moins de ce peu qu'il poſſede; il s'aide de ce qu'il a le mieux qu'il peut. L'Avare manque auſſi bien de ce qui eſt à lui, que de ce qui n'y eſt pas; & ſa miſere eſt d'autant plus extrème, que dans une grande abondance il traine ſa vie, preſſé de la derniere néceſſité de toutes choſes.

Deſunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.

Le pis eſt, que ſon mal croit par ce qui devroit le faire diminuer. Plus il acquiert & accumule, plus il deſire. Son feu augmente à meſure qu'on lui donne plus d'aliment. Et cette hydropiſie d'avoir ne s'étancheroit pas, quand tous les fleuves d'or du vieil & du nouveau Monde ſeroient en ſa poſſeſſion. Le tems même, qui ſert de médecine à tant de maladies, ne fait qu'irriter celle-ci. L'avidité des biens va toûjours croiſſant avec l'âge de ceux, qui en ſont touchés.

Tempore crevit amor, qui nunc eſt ſummus habendi. Ovid. Faſt.

Et l'on dit de tout le monde en général, auſſibien que des particuliers, qu'il étoit plus avare, qu'il ne fut jamais, parce qu'il étoit plus caduc, & qu'il ſe reſſentoit du vice des vieillards. Il n'y a que la mort ſeule, qui

puisse remédier à cette insatiable convoitise. *Pilpay.* Les yeux d'un avaricieux, dit une façon de parler des Perses, ne peuvent être remplis que de la terre de son tombeau. Et ce fut *App. de Mith. bell.* pourquoi Mithridate jetta de l'or fondu dans la bouche d'Aquilius, & les Parthes, fort peu *Flor. l. 3. c. 11.* de tems depuis, dans celle de Crassus, pour les rassasier en apparence après leur trépas, de ce dont ils n'avoient jamais témoigné d'être contens durant le cours de leur vie. Cela *Lib. 4. Deipn.* me fait souvenir d'un certain, dont parle Athenée, si bon ami de ses écus, que se sentant proche de sa fin, il les avala tous, de crainte, qu'on ne les lui prit: Et de cet Alexandre Ambassadeur des Etoliens, que Polybe assure n'avoir pas voulu paier trois talens pour sa rançon, encore qu'il fût riche de plus de deux cens. Mais le dernier Roi de Macedoine, *pecuniæ quam regni melior custos*, comme le nom- *Dec. 5. l. 4.* me Tite Live, ne se perdit-il pas, & ses Etats, pour ne point toucher à ses tresors dans la guerre, qu'il avoit avec les Romains? En effet, il n'y a point d'hommes qui déboursent fort souvent plus mal volontiers, que ceux, qui ont le plus emboursé, s'ils sont sur tout enclins à ce vice honteux dont nous traitons. Un Espagnol dit de fort bonne grace à un de ceux-là qu'il connoissoit de très dure desserre,

malo erades par a relox, que por no dar, no dierades, raillerie, qui ne peut être renduë en termes François. Que ne fait point faire l'avarice uſuriere? & cette návigation ſur terre ſi étroitement défenduë par un des ſymboles de Pythagore? Les Hébreux la nomment une morſure. Les Romains l'ont punie au double du Larcin, *furem dupli, fœneratorem quadrupli condemnarunt.* Et vous ſavés, que Marc Caton, qui fait cette obſervation dans la Préface de ſon livre *de re Ruſtica*, la mit au pair du meurtre & de l'aſſaſſinat, quand ſur la demande *quid fœnerari?* il répondit, *quid hominem occidere?* Il n'y en eût jamais de plus étrange, que celle, qui fut exigée par Ferdinand Gonſalve, pour la vente qu'il avoit faite d'un cheval & d'un faucon au Roi de Leon. La ſomme uſuraire étoit montée ſi haut, faute de paiement, que toutes les finances de ce Prince n'y pouvant plus ſatisfaire, il quitta ſon droit de Souveraineté ſur le Roiaume de Caſtille, pour demeurer quitte de ce qu'il devoit à Ferdinand par cet achât.

Clem. Alex. 5. ſtrom.

Cic. 2. de of.

Mariana 8. hiſt. c. 7.

Ie ſai bien que de toutes les paſſions celle-ci eſt la moins capable de ſurprendre une ame faite comme la vôtre. Mais quelque penchant que vous aiés au contraire vers la Liberalité, gardés-vous bien de croire, que

la frugalité ſoit une qualité mépriſable. Si elle ne ſert de correctif à vos plus grandes dépenſes, vous ſerés plûtôt depenſier que liberal ou magnifique. Et n'oubliés pas, je vous prie, ce que je vous dis là deſſus en nous promenant la derniere fois, qu'il faloit imiter ces arbres, que nous conſidérions, qui ne quittent jamais toutes leurs feüilles, pour ſeches qu'elles ſoient, que les nouvelles ne commencent à pouſſer, & ne prennent la place des premieres.

DES COURSES.

LETTRE XXVIII.

MONSIEUR,

Il eſt vrai, que comme vôtre courſe a été grande & promte, elle n'étoit pas auſſi ſans néceſſité. La France eſt un des lieux du monde, où la prévention a le plus de pouvoir, & où le mot Eſpagnol ſe pratique le mieux, *quien primero viene, primero muele.* Si eſt-ce que toutes les Cours ſe ſont preſque toûjours gouvernées de la même ſorte à cet

égard. Il y a eu de tout tems & par tout du desavantage pour les derniers venus, *semper periculum fuit in mora.* Et je vois que Pline le Jeune, briguant sous Trajan quelque Charge pour un de ses Amis, il s'excuse de ce qu'il le fait avant le tems, à cause que ceux, qui l'attendent, dit-il, peuvent bien s'assurer de venir trop tard, & d'être indubitablement dévancés par d'autres, qui leur donnent l'exclusion, *quod in ea civitate, in qua omnia quasi ab occupantibus aguntur, quæ legitimum tempus expectant, non matura, sed sera sunt.* Or parce que vous me remarqués de grandes diligences que vous pensés avoir égalées, me demandant si j'en sai de plus notables; je veux remplir le reste de cette lettre de quelques exemples signalés sur ce sujet, que je tirerai tant de l'ancienne Histoire que de la moderne.

Lib. 4. ep 15.

Vous savés qu'en matiere d'avis & de nouvelles, l'on s'est servi de tems immémorial pour les faire savoir, de beaucoup d'autres moiens, que de celui des Couriers. Les Perses allumoient des feux à cet effet sur des lieux éminens, selon qu'on peut voir dans le livre *περὶ κόσμου*, qui pour n'être pas d'Aristote, ne laisse pas d'être fort ancien. Cela se pratique encore aujourd'hui non seulement en

Angleterre, mais en aſſez d'autres endroits. Et nous liſons dans l'Hiſtoire de Mariana, que le Roi de Caſtille Ferdinand premier, fit abatre environ l'an mille cinquante les échauguettes des Maures, qu'ils avoient diſpoſées par toute l'Eſpagne, pour y faire ſavoir promtement ce qu'ils vouloient, par le moien des feux & des fumées, dont ils les rempliſſoient. Nos Gaulois, du tems de Céſar uſoient de clameurs, criant de proche en proche ce qui leur importoit qu'on ſçût en grande diligence, comme il le rapporte au ſeptiéme livre de ſes Commentaires. Et j'ai remarqué dans Diodore Sicilien, qu'après la mort d'Alexandre, Peuceſtes fit entendre en un jour aux extremités de la Perſe avec de ſemblables cris, qu'on lui envoiât dix mille hommes, dont il avoit beſoin, quoi qu'il en fût diſtant de trente journées de chemin. A l'égard des Pigeons, auxquels on attache des lettres, c'eſt plûtôt un ſtratageme pour des villes aſſiegées, dont on eſt proche, que pour des lieux de grande diſtance. Il me ſouvient pourtant d'avoir lû, qu'on s'en ſert, quand ont veut envoier des nouvelles au Caire par des deſerts que les hommes ſont ordinairement ſix jours à traverſer.

Lib. 9. cap. 2.

Lib. 19.

Mais pour nous tenir dans la ſeule conſidération des Couriers, & de leurs grandes di-

ligences, ils n'en ont pas fait de moins merveilleuſes à pied, qu'à l'aide des chevaux, ou de quelques autres bêtes propres à faire beaucoup de chemin en peu de tems. Pline l'aîné dit au ſecond livre de ſon Hiſtoire naturelle, qu'un valet de pied d'Alexandre, nommé Philonide, faiſoit en neuf heures, allant de Sicyone à Elis, mille deux cens ſtades, qui font ſoixante & quinze lieuës, à deux milles pour lieuë. Il eſt vrai qu'il étoit plus longtems au retour, encore que le chemin parût plus aiſé, à cauſe de la deſcente, parce qu'alors il cheminoit contre le Soleil, & perdoit par ce moien l'avantage, qu'il prenoit en allant avec cet Aſtre, dont il égaloit preſque la courſe. Il confirme cela dans ſon ſeptiéme livre, où il fait faire la même diligence à un Caniſtius Lacedemonien, parlant encore de la promtitude à courir d'un Philippide, qui eſt le même, comme je crois, que Lucien veut avoir fait une courſe de Marathon à Athenes en un jour, & être expiré en prononçant au Magiſtrat ces deux mots, χαίρετε νικῶμμεν, *ſalvete vicimus*. Platon fait auſſi mention d'un Criſon d'Himere comme d'un célébre coureur, où il nomme encore ceux, que les Anciens appelloient *Dolichodromes*, dautant qu'ils traverſoient douze ſtades d'une ſeule courſe;

Cap. 17.

Cap. 29.

Tr. pro eo qui inter ſalut.

In Protag.

& d'autres, à qui l'on donnoit le ſurnom d'*Hemerodromes*, parce qu'ils couroient tout un jour ſans ſe repoſer; d'où vient que les Grecs ont fait de ce même mot un des attributs du Soleil. Quoiqu'il en ſoit, l'on a reconnu aſſez ſouvent en France & ailleurs, que la voye des hommes de pied relayés n'eſt pas moins promte que celle des chevaux. Marc Polo Venitien traitant des Poſtes établies par tout l'Empire du grand Cam de Tartarie, obſerve, comme il y en a d'hommes à pied, qui courent trois milles avec une ceinture de ſonnettes, afin qu'ils ſoient entendus par ceux, qui doivent porter le Paquet du Prince au bout de ce terme. Et l'on peut voir dans Garcilaſſo de la Vega, que les Incas de Perou avoient leurs *Chaſqui* ou Poſtillons à pied, diſpoſés de quart de lieuë en quart de lieuë (Herrera dit de demie lieuë en demie lieuë) outre les feux de la nuit & les fumées du jour, qui leur faiſoient ſavoir en trois ou quatre heures des revoltes arrivées à ſix cens lieuës de diſtance.

Lib. 2. cap. 20.

Lib. 6. cap. 7.

Quant aux Couriers à cheval, le Pere de l'Hiſtoire Greque Hérodote nous décrit ceux de Perſe du tems de Xerxes, qui alloient tout un jour ſur un même cheval, & donnoient à un autre le Paquet ou la nouvelle à porter, aſſurant que cette façon de courir que les

les Perses nommoient *angarneion*, étoit la plus promte, dont les hommes se pussent servir, ce qui n'est peutêtre pas vrai. Procope nous apprend dans ses Anecdotes, que les Empereurs Romains avoient par toute l'étenduë de leur domination des Postes établies, dans chacune desquelles il y avoit quarante chevaux entretenus, & qu'elles étoient de telle distance selon les lieux différens, qu'on en trouvoit cinq pour le moins, & souvent huit par journée, où l'on pouvoit changer de monture. Il impute là dessus à Iustinien d'y avoir mis des Anes en quelques endroits au lieu de chevaux, & d'avoir obligé les Couriers à prendre la mer au sortir de Constantinople pour éviter la dépense, leur assignant de petites barques, où ils couroient fortune de perir à la moindre tempête. L'on peut voir dans l'Histoire Ecclesiastique de Socrate, qu'il y avoit un peu auparavant sous l'Empereur Theodose un Courier nommé Palladius, si excellent, qu'il alloit en trois jours de Constantinople aux extremités de la Perse, & retournoit de même. Aussi dit-on de lui, que tout grand qu'étoit l'Empire Romain, il le faisoit paroitre petit par la promtitude, dont il le traversoit. Nos Postes n'ont été établies ni renduës ordinaires en France, que par le

Roi Louïs Onze en mil quatre cens ſoixante & dix-ſept, au rapport de Philippe de Commines & de Du Tillet: Comme les Coches, dont on tient le nom Hongrois, le furent ſeulement ſous Charles Neuf en mil cinq cens ſoixante & onze. Si eſt-ce que nos Annales remarquent pour une diligence & viteſſe ſignalée, celle qui ſe fit un peu auparavant, pour donner avis au même Louïs Onze de la mort de Charles Sept ſon pere, arrivé en Berry à Meun ſur Yeurre, & qu'il ſçût le même jour à Genep en Brabant l'an mil quatre cens ſoixante & onze. Il apprit de même celle du dernier Duc de Bourgogne, qui fût tué à Nancy dès le lendemain, de la bouche d'un Archevêque, qui la lui dit en lui préſentant à la Meſſe la Paix à baiſer. La courſe, que fit depuis Chemerault de Paris en Pologne vers Henri Trois en treize jours, arrivant le premier de tous les Couriers, qu'on lui avoit dépêchés pour l'avertir du trépas de ſon frere, a mérité d'être auſſi miſe dans l'Hiſtoire.

Or ce qui m'a fait douter tantôt, que ces poſtes à Cheval meritaſſent le prix de la célérité qu'Hérodote leur a donné, c'eſt que nous voions dans Diodore Sicilien, que les chameaux Dromadaires, pour parler comme lui,

ne font pas moins de quinze cens ſtades en un jour, ce qui revient a quatre-vints quinze lieuës, prenant comme on fait ordinairement huit ſtades pour un mille, & deux milles pour une lieuë. I'ai lû même dans la vie d'Uſun-caſſan écrite par Iean Marie Angiolello, que *Lib. 8.* ces animaux font encore quelquefois plus de diligence. Car il aſſure, qu'il en vit venir au devant du Grand Seigneur, lors qu'il s'approchoit de l'Euphrate, qui avoient fait en ſix heures quatre-vints dix milles, ou quarante cinq lieuës, & qui repartirent ſur l'heure avec la même promtitude, portant des hommes liés ſur eux & bandés, à cauſe de la grande agitation, que donne cette ſorte de monture. Les Renes ou Rangiferes de Lapie & de Finlandie, qui conſtituent une eſpece de cerfs, font par jour avec leurs traineaux juſqu' à ſoixante lieuës Françoiſes, ce que nos chevaux attelés ne ſauroient faire. Je ſai bien, que Tibere Neron, allant trouver ſon frere Druſus en Allemagne, courut, à ce que dit Pline, cent lieuës de chemin en vint-quatre heures, dans trois divers caroſſes, qu'il avoit fait tenir prêts avec leur attelage, & qui l'attendoient en trois lieux differens. Mais vous voiés bien, que le changement de chevaux rend la choſe bien moins conſidérable, & que

des relais de Renes & de Dromadaires feroient apparemment bien plus de chemin en vint-quatre heures, ſuppoſant pour véritable ce que nous venons de dire de leur promtitude à courir.

Thuan. l. 44. Leſcarbot l. 1. c. 29.

La diligence, qui ſe fait ſur des vaiſſeaux eſt ſans difficulté la plus grande, & tout enſemble la plus commode de toutes. Il ne faut qu'un ſeul exemple, pris du tems de nos peres, pour vous le faire comprendre. Le Capitaine Gourgues Gentilhomme Bourdelois fit onze cens lieuës en dix-ſept jours, au mémorable voiage de la Floride, où il ſçût ſi bien venger ſur les Eſpagnols l'injure reçûë en ces quartiers là par ceux de nôtre Nation. Mais que dirons-nous de certaines promtitudes d'avis & de nouvelles, dont il ſemble, que les oiſeaux du Ciel aient été les porteurs, & qui ſe liſent néanmoins dans toutes les Hiſtoires, ſur tout à l'égard des batailles données, & des victoires obtenuës? Celle des Grecs aux Platées ſur Mardonius vola de Bœotie en Ionie, & fut ſçûe au Promontoire de Mycale le ſoir, ou ſelon Iuſtin dès le midi, du même jour, qu'ils l'avoient gagnée le matin, ce qui les fit triompher des Perſes ſur mer auſſi bien qu'ils avoient fait ſur terre. Je ſai bien, que Diodore veut, que ç'ait été un

Lib. 11.

artifice de Leotychides, qui répandit ce bruit pour donner courage à ceux de ſon parti. Hérodote pourtant reconnoit en cela je ne ſai quoi de divin, & Juſtin avec beaucoup d'autres raconte l'événement ſans en déterminer la cauſe. Le même Juſtin aſſure, que le propre jour de la victoire, qu'eurent ceux de Locres en Italie ſur les Crotoniates, on en eût la nouvelle dans Corinthe, dans Athenes, & dans Lacédemone. Il en arriva autant à la bataille de Pharſale, dont Dion Caſſius dit, que le ſuccès fut annoncé en divers lieux, le même jour, qu'elle fut livrée. Auguſte en gagna une autre en Sicile, qui fut encore divulguée à Rome preſque au même moment qu'il eût l'avantage, un ſoldat tout épris de fureur la publiant hautement. Pour la victoire de Paul Æmile en Macedoine, il s'en éleva un murmure dans Rome quatre jours après qu'il eût défait le Roi Perſée, quoique le Courier, qui en apporta la certitude, ne vint que long-tems après. L'on a écrit, que le Pape Clement Quatriéme ſçût à Viterbe le jour de Saint Barthelemi, par inſpiration du Ciel, que le Roi Charles avoit vaincu Conradin, ce qui n'étoit arrivé que la veille bien tard, dans un lieu diſtant de Viterbe de cent milles pour le moins. Et la créance com-

Lib. 9.
Lib. 2. & 20.

Lib. 41. & 49.

Tite Live dec. 5. l. 5.

Summonte l. 2. mune ajoûte, que Pie Cinquiéme, & un vieux Chartreux de Naples eurent connoiſſance par la même voie de l'heureux combat des Chrétiens aux Curzolares. Certainement il ne faut pas mêler les choſes d'enhaut avec celles d'ici bas, ni les prodiges avec les évenemens certains & ordinaires. Auſſi ne vous ai-je parlé de ces révelations ſurnaturelles, que pour vous remarquer, qu'on en voit dans toutes les Hiſtoires, qu'il faut diſtinguer des connoiſſances les plus ſubites, qui ſe prennent par des moiens purement humains. Vous m'avés provoqué à tout cela, je vous ai voulu contenter au delà peut-être de vôtre attente.

DU TEMS ET DE L'OCCASION.

LETTRE XXIX.

MONSIEUR,

Les Romains avoient un Temple dedié à l'Heure, qui ne ſe fermoit point, afin que l'entrée en fut libre à tous momens, &

cela, aussi bien que la plûpart de leurs cérémonies, cachoit un sens mysterieux, qui n'est pas de petite considération dans la vie. Ils vouloient dire, qu'il faut prendre l'heure & le tems commodes en toutes choses, si nous voulons bien faire, & qu'elles nous reüssissent; parce qu'il y a de certains points dans les affaires, si favorables à ceux, qui savent les remarquer, & s'en prévaloir, qu'ils y trouvent facile ce qui devient incontinent après embarassé de mille difficultés. Ce fut pourquoi Lysippe voulut représenter le tems, non pas comme un vieillard, tel que Saturne, mais de la forme d'un jeune homme en la fleur de son âge; à cause, dit Callistrate dans l'interprétation de cette figure, que tout ce qui se fait au tems qu'il faut, est toûjours trouvé beau & bien fait; & dautant plus, ajoûte-t-il après Pindare, qu'il n'y a point de beauté, *Ode 9. Pyth.* qui ne rélève de Dieu, & parce qu'il n'y a de bonne grace en tout ce qui paroit fait à contre-tems. Or ces momens favorables, qui s'appellent en matiere d'Etat, *transitus rerum*, s'écoulent promtement, & cette disposition des choses, dans une certaine conjoncture, est souvent si peu appercevable, qu'il n'y a point de plus grande prudence que celle, qui les peut bien discerner pour s'en servir. Aussi

Lyſippe avoit exprès renverſé les cheveux juſques ſur les yeux à cette même Statuë, pour faire comprendre la difficulté dont nous parlons, & comme quoi il ſemble, que cette opportunité du tems, ou cette Occaſion, dont les Anciens faiſoient une Déeſſe, prend plaiſir à ſe tenir cachée à nos yeux, & à ne ſe pas laiſſer reconnoitre.

Si eſt-ce qu'il ſe trouve des perſonnes ſi clairvoiantes, qu'elles ne manquent guères à s'avantager de tous les momens favorables, qui ſe préſentent. L'excellence de leur eſprit ſe manifeſte à prendre parti ſur le champ, & à tourner adroitement la voile ſelon le changement des vents.

O quantum eſt ſubitis caſibus ingenium.

C'eſt pour cela, que les Latins nommèrent leur Sage un homme de toutes heures. Les Italiens, qui leur ont ſuccedé, appellent celui qu'ils tiennent pour fort ingenieux, *ricco di partiti*, parce qu'il ſait trouver des expediens ſur tout, & ſe reſoudre ſubitement à ce qui eſt de mieux. Et quand Salomon a prononcé, que *omnibus mobilibus mobilior eſt ſapientia*, il a voulu parler ſans doute de cette ſouple dexterité, dont les plus aviſés ſe ſervent en toutes rencontres. N'eſt-ce pas auſſi ce que vouloit dire Arceſilaüs, quand il aſſu-

Cap. 7. *Sap.*

Diogen. Laërt.

roit, que la Philoſophie n'avoit rien, qui lui fût plus particulier, que l'exacte connoiſſance du tems propre à toutes choſes. L'oppoſition des contraires, qui leur donne toûjours davantage d'évidence, rendra ceci plus manifeſte. Toute l'Antiquité s'eſt moquée d'un Mélétides, qui prit ſi mal ſon tems, qu'il vint à Troyes pour ſecourir Priam, après la perte de ſon Etat, jointe au célébre embraſement d'Ilium. Et quand pluſieurs ſiécles depuis, ceux de cette ville envoièrent trop tard leurs Deputés vers Tibere, pour faire leur condoleance ſur la mort de Druſus, l'Empereur les rendit ridicules par ſa réponſe; que de ſon côté il s'affligeoit fort auſſi, de la perte qu'ils avoient faite d'Hector leur brave Citoien. Tant il importe, que toutes choſes ſoient faites à propos & dans leur ſaiſon. Certes on peut reprocher à une infinité de perſonnes la même choſe, que Craſſus dit au Roi Dejotarus, qui commençoit étant déja fort âgé à bâtir une ville nouvelle, *duodecima hora ædificare incipiunt*, ils rendent vaines leurs plus importantes actions, pour s'y porter ou avant ou après le tems propre à l'execution.

Stultior Meletide.

App. de bell. Part.

Mais tout le monde n'a pas cette pointe d'eſprit, qui fait reconnoitre & embraſſer les

occasions, aussi-tôt qu'elles se présentent. Elles ne nous manquent pas si souvent, que nous leur manquons. Et par nôtre faute, le tems, qui les conduit, se fait de présent, préterit ne nous laissant que le déplaisir, de n'avoir pas sçû user de ce qu'il nous avoit offert. Car comme ce Dieu *Eanus*, qui est le χρόνος des Grecs, chemine toûjours selon son étymologie Latine, entrainant sans s'arrêter toutes choses avec lui: Et comme c'est le même, qui les corrompt bientôt après qu'il les a portées à leur maturité, il faut être perpetuellement alerte, pour profiter de l'occasion momentanée; imiter ceux, qui remuënt l'arquebuse, selon le vol de l'oiseau qu'ils veulent tirer, & se souvenir, que par tout aussi bien que dans la Jurisprudence, l'homme vigilant profite de ce qui se perd pour celui qui dort, *mentre il cane piscia, la lepre se ne va.* Ceux, qui savent prendre le tems & l'occasion comme il faut, y trouvent, suivant le mot de Chilon, tout le bien, qu'ils s'en peuvent promettre, *καιρῷ πάντα πρόσεστι καλά, temporì cuncta insunt bona.* Les autres, qui n'ont pas la même adresse, experimentent le contraire, & font voir, que Thales, & le Pythagoricien Paro eûrent tous deux raison, le premier, de nommer le tems très-sage σο-

Diog. Laërt. in Thal.

φώτατον χρόνον; le ſecond, de l'appeller très inſenſé ἀμαθέςατον, deux qualités ſi oppoſées ſe trouvant dans un même ſujet, ſelon qu'on s'en ſait diverſement prévaloir. Voulés-vous voir, comme le tems fait changer de nature aux meilleures choſes du monde? Mettés la plus belle ſentence, que vous pourrés choiſir dans la bouche d'un homme, qui la proferera mal à propos, elle deviendra tout auſſitôt ridicule: *Ex ore fatui reprobabitur parabola, non enim dicit illam in tempore ſuo.*

Ariſt. 4. Phyſ. c. 19.

Eccleſ. c. 20.

Cependant, quoique l'importance ſoit ſi grande de bien uſer du tems & des Occaſions en toutes choſes, il n'y a rien que nous faſſions avec moins de ſoin durant toute nôtre vie. Nous la paſſons dans une telle négligence, & dans un tel abandonnement à cet égard, que beaucoup de gens la finiſſent avant que d'avoir commencé à vivre, *quidem ante vivere deſierunt, quam inciperent.* Tout le monde remet au lendemain une ſi importante beſogne, & cependant qu'on ſonge aux acceſſoires, l'on ne trouve jamais l'heure de vaquer au principal, *Recognoſce ſingulos & conſidera univerſos, nullius non vita ſpectat in craſtinum.* Comment feroit-on quelque action de la vie fort à propos, quand on la paſſe toute entiere ſans y penſer & très mal à propos?

Sen. ep. 23.

Id. ep. 45.

Croies-vous que ceux, qui ont le plus de cheveux gris, & de rides au front, aient vêcu davantage que les autres? Il n'en va pas ainſi. Ils ont été plus long tems au monde, mais ils n'ont pas vêcu davantage pour cela. Celui que la tempête tranſporte tantôt deçà, tantôt delà, ne navige pas, il eſt ſeulement agité. Les vents lui ont fait faire plus de tours, mais non pas plus de chemin, *Non ille multum navigavit, ſed multum jactatus eſt.* Je vois aſſez de perſonnes occupées en divers emplois: j'en apperçois d'autres, qui languiſſent dans la fainéantiſe: mais je n'en remarque preſque point, qui vivent en penſant à la vie; qui ſongent, que chaque journée qu'ils paſſent en fait une partie; que toutes les heures de ſa durée ſont autant de pas, qui tendent à ſa fin, & qu'il n'y a rien de précieux, ni qui nous ſoit propre, que les inſtans, qui la compoſent. *Magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Choſe étrange! que nous méditions ſur tout, hormis ſur ce qui nous importe le plus, & que ménageant le reſte avec une grande épargne, nous ſoions prodigues de tems de nôtre vie, que nous perdons miſerablement, encore que ce ſoit la ſeule choſe, dont l'extrème *leſine* peut paſſer pour une vertu, & où l'on peut être avare loüablement.

Id. de brev. vi. cap. 8.

Id. ep. 1.

DES VICTOIRES.

LETTRE XXX.

MONSIEUR,

Je trouve que vous donnés un peu trop de carriere à vos ſouhaits, & vos deſirs, qui vont toûjours à de nouvelles victoires, me ſemblent exceſſivement ambitieux. Puiſque les Vertus ſont communes à tous les hommes, le prix de la Valeur ne doit pas être reſervé pour nous ſeuls. Vous choqués l'intention de la Nature, qui produit par tout des Lauriers, de n'en vouloir faire part à perſonne. Et trouvés bon, que je vous diſe après Dion Chryſoſtome, que c'eſt mieux le propre d'un Coq que d'un homme raiſonnable, de vouloir toûjours obtenir la victoire. Mais je ne m'arrêterai pas plus long tems à cette moralité, pour conſidérer ce que vous m'avés touché du petit nombre, qui a eu l'avantage ſur le plus grand, dans le combat, dont vous me faites une ſi belle deſcription.

Orat. 3.

N'eſt ce pas une marque évidente, que Dieu n'eſt pas toûjours pour les gros eſcadrons, ſelon le mot des Italiens, lors qu'ils ſe rangent du côté des plus forts, puiſque les troupes de ceux, qui ont perdu cette bataille, étoient ſans difficulté les plus nombreuſes? C'eſt ce qu'il a ſouvent témoigné même entre les Infideles, afin que tout le monde reconnût, que c'eſt de lui ſeul, & non pas de la valeur, ni de la multitude des combatans, qu'il faut attendre les victoires. Il eſt vrai, que les exemples de cela ſont beaucoup plus illuſtres dans l'Hiſtoire Sainte, que dans la profane, & l'avantage, qu'eût Gedeon ſur les Madianites, met cette vérité au plus clair jour, où elle puiſſe être portée. Ce grand Capitaine avoit reçû l'ordre du Ciel, de ne prendre de toute ſa milice que les trois cens hommes, qui s'étoient deſalterés à la riviere, en prenant de ſon eau avec le creux de la main: ce que Joſephe donne pour un témoignage d'avoir été les plus poltrons de tous, n'oſant boire plus à leur aiſe de crainte de ſurpriſe; à quoi pourtant le Texte de la Bible ne ſemble pas s'accorder. Tant y a qu'il eſt conſtant, que Gedeon mit en déroute une Armée innombrable d'ennemis avec cette petite troupe, Dieu n'aiant pas voulu, qu'il en em-

Ant. Iud. l. 5. c. 8.

Iud. c. 7.

ploiât une plus grande, pour faire paroitre plus évidemment, comme il étoit l'Auteur de cette défaite, & afin qu'Israël ne se pût pas vanter, qu'elle fût l'ouvrage de ses mains. Il avoit eu déja un succès aussi merveilleux sous la conduite de Josué contre les Amelequites au desert, où les Iuifs combatirent la premiere fois depuis leur depart d'Egypte. Car encore que ces Incirconcis les fissent reculer autant de fois que Moïse se lassoit de tenir les mains élevées vers le Ciel, si est-ce qu'ils n'y perdoient personne, le même Josephe assurant, que leur victoire fut si entiere, qu'aucun d'eux n'y fut tué; *Iam incruenta victoria, ut ne unus quidem ex Hebræis desideraretur, cum hostilium cadaverum numerus præ multitudine incompertus manserit*, ce que nous n'apprenons pas du dix-septiéme chapitre de l'Exode. Et Judas de Macabée ne fut-il pas depuis gratifié du Ciel aussi visiblement? quand, après tant de prises de villes, & d'ennemis defaits, il revint triomphant, ne lui manquant pas un de ses soldats; *quandoquidem post tot conflictus ne unus quidem e Iudæis desideratus est.*

Lib. 3. c.2.

Id. l. 12. c. 11.

Cherchons des exemples semblables dans le Christianisme, avant que de voir ce que le même Dieu a permis qui arrivât parmi les

Païens, comme celui qui eſt par tout le Maitre du ſort des armes. Nos Annales n'ont point de plus mémorable journée que celle, où Charles Martel défit Abderame & ſes Maures auprès de Tours, & où, pour quinze cens Chrétiens qui perdirent la vie, il y eût trois cens ſoixante & dix mille Sarrazins de tués, quelques Auteurs augmentant ce nombre de cinq mille. Celle que gagna depuis l'Empereur Arnoul contre les Normans ou Danois, & que les Annales de Fulde marquent en l'añ huit cens quatre-vint onze, fut telle, qu'il n'y perdit qu'un ſeul homme, & tant de milliers des autres furent ou tués ou noiés, que l'Hiſtoire ne les peut compter. A la bataille, que les trois Rois d'Arragon, de Navarre, & de *L. 11. hiſt. c. 24.* Caſtille, donnèrent contre les Maures, Mariana écrit après toutes les Chroniques, qu'il y en eût deux cens mille, qui perirent par le fer, & vint cinq perſonnes ſeulement de la part des *Id. lib. 16. c. 9.* Chrétiens. Les mêmes Maures perdirent une autre bataille l'an mil trois cens & quarante auprès de Tariffe, qui eſt le Tarteſſus des Anciens, dans laquelle plus de deux cens mille encore des leurs demeurèrent ſur la place, outre un grand nombre de priſonniers, qui ne coûtèrent que la vie de vint hommes de nôtre croiance. Ce n'eſt donc pas une choſe

chose fort considérable, qu'en mil quatre cens dix, selon le même Auteur, les Castillans aient mis en déroute ces Mécreans, en tuant quinze mille, avec perte seulement de six vints des leurs. Simon, Comte de Monfort, défit dix-sept mille Albigeois auprès de Muret sur la Garonne, n'y laissant que huit des siens. Guaguin rapporte dans le traité de la Sarmatie, que le Grand Maitre de l'Ordre Teutonique Valterus combatit l'an mil cinq cens, n'aiant que sept mille chevaux Allemans, & cinq mille pietons de Livonie, contre les Moscovites forts de cent mille chevaux & de trente mille Tartares, avec une victoire si complete, qu'il en fit demeurer cent mille morts sur le champ, le reste se sauvant par la fuite, quoique de son côté il n'y perdit qu'un seul homme, & n'en eût que fort peu de blessés. Mais je ne trouve pas moins merveilleux ce qu'il met ailleurs de la défaite des Polonois par les Lithuaniens sous leur Duc Vitenen, assûrant, qu'au partage des prisonniers, qui se fit en suite, chaque soldat Lithuanien avoit vint Polonois pour sa part. C'est ce qui a donné lieu quelquefois à faire main basse sans remission, comme quand les Espagnols furent tous tués en Irlande en mil cinq cens quatre vints, parce, dit Bacon,

Lib. 19. c. 21.

Thuan. l. 43. hist.

qu'il ne se trouva pas assez d'Anglois pour garder chacun son prisonnier. Il est certain, que l'an mil cinq cens soixante-huit le Comte de Nassau perdit plus de sept mille hommes à la bataille de Geminguen, & le Duc d'Albe victorieux en fut quitte pour huit têtes de son parti.

Parlons maintenant de ce que l'Histoire profane nous apprend, qui a du rapport aux exemples dont nous venons de nous servir. La Grecque nous présente d'abord ces cinq cens Lacedemoniens, dont il y en avoit trois cens de la ville de Sparte, qui firent ce grand carnage des Perses aux Thermopyles. Car encore qu'ils s'y fissent tous sacrifier pour la gloire & pour la liberté de leur Patrie, il y a je ne sai quoi de divin dans la hardiesse de ce petit nombre, qui osa attaquer un million de combatans. Certes, ils méritent bien l'éloge, que leur a donné Diodore Sicilien, d'avoir été les uniques vaincus, qui ont acquis plus de reputation & d'estime dans leur défaite, que tous les victorieux, qui furent jamais par leurs plus célébres triomphes. Et quand je lis dans Xenophon, comme après la bataille de Leuctres, où les Thébains avoient eu l'avantage sur ceux de Sparte, les parens & amis des morts se montrèrent en

Lib. 11. Bibl.

Lib. 6. hist.

public dans la même ville, avec une contenance gaie, accompagnée de leurs plus beaux habits, au lieu que les plus proches & intimes des autres, qu'on ſavoit n'avoir pas été tués, paroiſſoient triſtes & preſque confus; je ſuis forcé de croire, que jamais nation n'a égalé en diſcipline ni en généroſité militaire celle des Lacedémoniens; Auſſi ont-ils reçû quelquefois de ces faveurs du Ciel, deſquelles nous traitons. Au fait d'armes, qui ſe paſſa entre eux & les Arcadiens, plus de dix mille de ceux-ci perirent ſur le champ, & les premiers n'y perdirent pas un homme, faiſant reüſſir l'Oracle de Dodone, qui leur avoit promis, qu'ils acheveroient cette guerre ſans jetter une larme. Ce n'eſt donc pas une grande merveille, que les Atheniens euſſent auparavant gagné la célébre journée de Marathon, n'y laiſſant que cent quatre vints douze de leurs ſoldats, contre ſix mille trois cens des Perſans, qu'Hérodote dit, qui furent tués. Alexandre ne perdit que trois cens hommes de pied, & cent cinquante Cavaliers à la bataille terreſtre, où il défit Darius auprès du Golphe Iſſique ou d'Ajazzo; ſix vint mille pietons & dix mille chevaux du vaincu y paſſérent par le fil de l'épée. Au dernier combat de ces deux Princes dans la plaine d'Ar-

Diod. Sic. l. 15.

Lib. 6.

belle, il y eût quatre-vints dix mille, tant Fantaſſins que Cavaliers Perſans de tués, & cinq cens ſeulement du côté des Macedoniens, avec quelques-uns de bleſſés.

Je paſſe aux Romains, dont les livres nous fourniront aſſez de ſemblables évenemens, mais qui ne leur ont pas été toûjours avantageux. *Lib. 3.* Car nous liſons dans Agathias, que cinquante mille de leurs ſoldats furent défaits par trois mille Perſes dans la Colchide. Et je ne vois rien qui m'étonne plus dans toute leur Hiſtoire, que ce qu'a obſervé Polybe de la hardieſſe d'Annibal, *2. hiſt.* qui oſa avec vint mille combatans paſſer en Italie, où les Romains avoient alors ſur pied en divers lieux ſept cens mille hommes d'Infanterie, & ſoixante-dix mille de Cavalerie. *Dec. 3. l. 3.* Quoiqu'il en ſoit, à une ſortie qu'ils firent de Nole ſur ſes gens ils lui tuèrent deux mille trois cens Carthaginois, ni perdant qu'un ſeul homme; ce que Tite Live a trouvé ſi étrange, qu'il n'oſe le débiter que ſur la foi de ceux, qui l'avoient écrit avant lui. Si eſt-ce que le ſuccès de la bataille de Sylla contra Archelaüs auprès de Cheronée ne me ſemble pas moins merveilleux, ſelon qu'il eſt rapporté par Appien. *De belle Mith. p. 199.* Il dit, que de cent vint mille hommes, dont étoit compoſée l'armée de ce Roi,

il ne s'en ſauva que dix mille à Chalcis avec lui; cent dix mille aiant été tués ou diſperſés par leurs adverſaires, dont la perte ne fut que de treize perſonnes ou même de douze, comme l'écrit Plutarque, parce qu'il en revint deux des quatorze ou quinze, qu'on crût d'abord y être demeurés. Luculle n'égorgea-t-il pas cent mille hommes de pied à Tigranes, ſans parler de ſa Cavalerie, bien que le premier n'en eût pas un contre vint? ce qui avoit fait dire à celui-ci, qu'il trouvoit Luculle trop accompagné pour un Ambaſſadeur, & trop peu pour un Ennemi. Cependant il en fût quitte pour cinq ſoldats tués, & quelque centaine de bleſſés. *Plut. in Luc.*

Il a donc été de tout tems & parmi toutes ſortes de Nations, que le grand Dieu Sabaoth a diſtribué les Victoires, non pas ſelon la force des partis, mais ſelon le goût de ſa providence. Remercions-le de celle, que nous tenons de ſa main par une faveur ſi ſignalée, & lui demandons la paix enſuite, qui doit être le but de toutes nos guerres, auſſi bien que le fruit de tous nos triomphes. Ces deux grandes Puiſſances, qui commettent ce que l'Europe a de forces les unes contre les autres, ne ſe ſont-elles pas aſſez éprouvées? Et n'eſt-il pas tems, que la ſerenité paroiſſe après tant

d'orages, excités par le choc de deux ſi groſ-ſes nuées? Encore faut-il ſe ſouvenir, que le Lierre doit couvrir le fer du Thyrſe, & la raiſon commander aux mouvemens impe-tueux de la colere, *vinculo quodam patientiæ obligandos impetus belli*, comme parle Macro-be, quand il fait paſſer Mars & Bacchus pour une même Divinité. Nous ſavons par trop d'experiences, que la Guerre & l'Injuſtice ſont inſéparables; c'eſt ce qui rend leurs contrai-res univoques dans Clement Alexandrin; ne reverrons nous jamais celles-ci dans l'union & aux embraſſemens, ſelon les termes de l'Ecriture, *Iuſtitia & Pax oſculatæ ſunt invi-cem?* En vérité les Chrétiens ne ſauroient trop deteſter des guerres immortelles. Et comme ces Etoliens n'avoient jamais qu'un pied couvert aux armées; l'autre demeurant toûjours nud, & s'il faut ainſi dire pacifique, nous devons nourrir dans nos ames une diſ-poſition à la concorde, quelque méconten-tement que nous aions, & parmi la plus gran-de animoſité de nos diviſions.

1. Satur. c. 19.

Lib. 4. Strom.

Macr. 5. Saturn. c. 18.

DE LA COLERE.

LETTRE XXXI.

MONSIEUR,

La plûpart des hommes du grand monde ſont tels, que vous me décrivés ce mignon de la Fortune, après avoir tout ſouffert lâchement à la Cour, ils ſont inſupportables dans leur domeſtique; *aut humiliter ſerviunt, aut ſuperbe dominantur;* & parce qu'il n'y a baſſeſſe, qu'ils ne commettent, ni indignité, qu'ils n'endurent en ce païs-là, ils veulent faire les Princes à leur tour, exerçant un empire chez eux le plus tyrannique, qui ſe puiſſe imaginer.

Præfectura domi Sicula non mitior aula.

Certes ce n'eſt pas dans la Phyſique ſeule que les douceurs ſe convertiſſent aiſément en bile. La même tranſmutation arrive dans la Morale, où l'on ne voit point de naturels ſi ſujets à la colere, que ceux, à qui toutes choſes rient, & qui ſont le plus dans les de-

licateſſes de la vie. Il ne faut rien pour les mettre aux champs, comme l'on dit: La moindre reſiſtance à ce qu'ils veulent, leur eſt inſupportable: Et parce que la meſure de nos proſperités eſt preſque toûjours celle de nos paſſions, ils n'en ont point de petites, ni même de mediocres, dans une aſſiette élevée beaucoup au deſſus de celle du commun. Voilà ce qui rend les hommes heureux, ſi difficiles, ou *picrocholes*, & par là ſi intolerables. Leur courroux dégénere bien-tôt en fureur. Et comme le vin doux fait le plus fort de tous les vinaigres, (*guardatì d'aceto di vino dolce*, dit l'Italien) il ſe trouve, que leur vie molle & delicieuſe altere inſenſiblement leur temperament, & les rend bilieux au dernier degré.

La doctrine des contraires ſeroit fauſſe, s'il n'en arrivoit tout au rebours de ceux, qui ſont dans les adverſités, ou pour le moins, qui n'ont pas le vent de la Fortune ſi favorable. Je ne vois point de gens, qui ſoient communément plus traitables qu'eux. Et de même que ſelon Pline, les animaux, qui ſe nourriſſent d'abſynthe au païs du Pont, n'ont point de fiel, à cauſe de l'amertume de cet aliment, il ſe trouve auſſi, que rien ne conſume tant la bile des hommes, que les

traverses d'une vie pénible & laborieuse, qui les rend bien plus raisonnables, & qui corrigeant leurs mouvemens impetueux, leur ôte cette fierté odieuse, dont nous venons de parler. Sans mentir, les personnes de condition mediocre ont un grand avantage à cet égard. S'ils souffrent quelques transports d'esprit, ce n'est jamais avec tant d'excès. Et sans avoir besoin de ces pierres Androdames, ni d'autres remedes propres à reprimer la colere, l'état moderé, où ils sont, rend toutes leurs passions de même nature. *Plin. l. ult. c. 10.*

Il est vrai qu'un grain de Philosophie est un merveilleux correctif de la bile. La Médecine, que Ciceron nomme fort bien Socratique, a d'excellente Rhubarbe pour cela, aussi bien que celle d'Hippocrate. Quand Pythagore ordonne dans Jamblique, d'éloigner toûjours de soi le vase, où l'on met le vinaigre, & qu'il commande dans Diogene, & dans Clement Alexandrin, d'effacer, en remüant les cendres, toutes les marques d'un vaisseau qui s'ôte du feu, aussi bien que de ne laisser lors qu'on se leve, aucun vestige dans le lit de la place, où l'on s'est reposé; ce sont des doses de ce médicament, dont il recommandoit l'usage à ses disciples. Ar- *Lib. 3. Tusc. qu. Protr. c. ult.* *Lib. 5. Strom.*

chitas Tarentin, l'un d'entre eux, s'en étoit muni ſans doute, le jour qu'arrivant en ſa maiſon des champs, où tout étoit en deſordre, *Jambl.* il dit tranſporté d'abord à ſes ſerviteurs ruſtiques, qu'ils étoient bienheureux de ce qu'il ſe ſentoit en colere, parce que ſans cela il les auroit punis auſſi ſeverement, que leur mauvais ménage le méritoit. Socrate en uſa de même depuis envers ſon valet, ſur une faute, qui demandoit correction, lui proteſtant, qu'il la lui auroit donnée, s'il n'eût point été émû, *cæderem te, niſi iraſcerer.* Ce grand homme n'oſa rien entreprendre en cet état. Il ſavoit bien, que celui, qui manque lui même, comme il arrive, lors qu'on ſe laiſſe gagner par la paſſion, n'eſt pas propre à corriger les autres, *non oportet peccata corrigere peccantem.* (*Lib. 1. de Ira, c. 15.*) Et qui doit après cela oſer entreprendre rien de ſemblable, ſelon que Seneque s'écrie fort bien là deſſus, ſi Socrate même, le parfait modele d'une vertu purement humaine & morale, n'a pas eu la hardieſſe de le faire; *cum Socrates non ſit auſus iræ ſe committere?* (*Sen. l. 3. de ira c. 12.*) Voions, je vous ſupplie, le profit que ſçût tirer Platon d'une ſi belle leçon. Speuſippe le trouvant la main ſur ſon valet, qu'il tenoit ſuſpenduë ſans le toucher, lui demanda en riant, à quel jeu il

joüoit? Je punis, répondit Platon, en parlant de soi, un homme sujet à se courroucer, *exigo pœnas ab homine iracundo:* Je lui apprens combien il est honteux de se laisser emporter à la colere; & que celui-là n'est pas digne d'avoir un serviteur en sa puissance, qui ne l'a pas entiere sur soi-même. Mais de grace Speusippe, ajoûta-t-il, prenés la peine de châtier la faute de ce garçon, qui m'a fâché, puisque vous n'étes pas dans le mauvais état où vous m'avés trouvé. En effet, Platon s'étoit arrêté tout court, se sentant trop émû, comme il vouloit lui faire porter la peine de son crime. Il s'apperçût dans ce moment qu'il y avoit un coupable à corriger, qui le touchoit de plus près, & qui devoit être puni le premier. Il crût, qu'un Maître, qui faisoit profession de Philosophie, étoit plus en faute, de s'être laissé surprendre à la passion, qu'un valet, de n'avoir pas fait son devoir. Et se trouvant le plus criminel dans ce Tribunal secret, où il étoit Juge & partie tout ensemble, il avoit prononcé contre lui-même, & exécutoit sa Sentence, lors que son ami se présenta.

Or parce que Socrate passe parmi les Anciens pour le Pere de la Morale, qui fit le premier descendre en sa faveur la Philosophie

du Ciel en terre, & qui, à l'égard particulierement de la colere, étoit si impassible en apparence, que sa femme Xantippe protestoit, qu'elle ne l'avoit jamais vû revenir de ville, avec un visage différent de celui qu'il avoit au sortir de chez lui; considérons un peu jusqu'à quel point il a pû domter une si violente passion. Je sai bien, que Saint Cyrille a voulu prouver dans son sixiéme livre contre Julien, par l'autorité de Porphyre, d'Aristoxene, & d'un Pinthare, auditeur du même Socrate, qu'il se laissoit tellement entraîner par le débordement de cette humeur violente, qu'elle étoit capable quelquefois de lui faire tout dire & tout exécuter. S'il en faut croire néanmoins les plus considérables de ceux de sa profession, encore qu'il fût naturellement très bilieux, sa raison maîtrisoit de telle sorte son temperament, que ses amis seuls s'appercevoient de quelques émotions que lui causoit la colere. C'étoit, lors qu'il parloit & plus bas & beaucoup moins que de coûtume; ce que j'ose vous dire, sans m'égaler à Socrate, que j'ai très souvent éprouvé, me trouvant dans la même assiette. Il est impossible d'empêcher tout à fait les premiers mouvemens, de dépouïller entierement l'humanité, ni de faire

Sen. l. 5. de ira c. 13.

ſi bien, que la paſſion ne prenne pour un tems le lieu de la raiſon, comme les ſerviteurs ſe mettoient autrefois pendant les Saturnales dans la place de leurs Maîtres. Mais un moment de tems remet les choſes dans l'état où elles doivent être. Une ame telle, que celle de Socrate, a bien-tôt diſſipé le nuage, qui s'éleve contre elle de la partie inferieure. Et de même qu'une terre cultivée, ne garde guères la neige, qui ſe conſerve bien davantage aux lieux deſerts & abandonnés, l'humeur colerique ne nuit pas aux bons eſprits dans le peu de ſejour, qu'elle y fait, comme aux autres, qui n'ont ni les forces, ni l'adreſſe requiſe pour la ſurmonter. L'on a obſervé aux tempêtes, que cauſent les vents du Midi, qu'ils troublent ordinairement la Mer de telle façon, qu'elle demeure long-tems agitée après qu'ils ont ceſſé, au lieu qu'aux orages, qu'excitent le Borée & ſes collateraux, qui viennent du Septentrion, elle devient calme en un inſtant, & la tranquilité paroit auſſitôt qu'ils ne ſouſflent plus. Cela ſe peut fort bien rapporter aux mouvemens de la colere, ſelon les divers temperamens, qui la produiſent. Elle fait d'étranges ravages & de longue durée dans des ames brutales, que la chaleur du

Aul. Gell. l. 2. c. ult.

ſang domine, & qui n'ont acquis nulle habitude morale pour lui reſiſter. Mais à l'égard de celles, que la Nature a voulu gratifier, ou qui ont reçû de la Philoſophie cette trempe de froideur & de ſechereſſe, que demandoit Héraclite, ſes émotions ceſſent en un moment, & ne laiſſent nuls troubles, qui puiſſent inquieter le repos interieur.

Auſſi voions-nous, qu'il n'y a point de perſonnes, qui s'abandonnent ſi tôt, ni ſi aveuglément au courroux, que les debiles de corps ou d'eſprit. Un enfant, une femme, un ignorant, un malade, un homme caſſé d'années, s'irritent avec tant de facilité & de promtitude, qu'il ne faut ſouvent preſque rien pour les mettre hors d'eux-mêmes, & leur faire faire d'étranges équipées. Vôtre Courtiſan fortuné, qui m'a jetté ſur ce diſcours, a beaucoup de rapport à ceux-là: & quand vous me le dépeignés agité de ſes vanités & de ſes coleres ordinaires, il m'eſt avis, que je vois une fuſée, qui éclate en l'air, après que le vent & le feu l'ont emportée où bon leur a ſemblé. Ne finira-t-il point comme ce L. Cornelius Sulla, que la bile ſuffoqua au commencement de ſa ſoixantiéme année? laiſſant à douter, dit Valere Maxime, lequel des deux étoit mort le pre-

Lib. 9. c. 3.

mier, ou lui, ou sa colere. Vous avés raison de nommer les bontés & les belles humeurs de telles personnes, des rigueurs & des coleres lassées. Ce sont des hommes tout de fer, & qui n'ont rien du noble & du metal ploiant qu'on voit éclater chez eux de tous côtés. Au lieu de mettre un point à leurs passions, jamais ils ne les terminent de la moindre virgule. Et vous devés être bien assuré, que si les mouches les incommodent, ou que les loups les mangent, ce ne sera jamais pour avoir trouvé en eux, ni la douceur du miel, ni celle de la brebis. Je vous en fais juge, & de la vérité de ce proverbe Arabique dont il me souvient, qu'il y a trois choses, qui ne se reconnoissent bien qu'en trois lieux différens; la hardiesse, aux perils de la guerre; l'ami, dans la nécessité; & la sagesse, dans les attaques de la colere.





DE LA NOUVEAUTÉ.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR,

Je vous avouë, que la Nouveauté a de merveilleux charmes, & que les plus belles choſes du monde perdent beaucoup de leur recommandation, quand elles deviennent ordinaires.

- - - *primis ſic major gratia pomis,*
Hybernæ pretium ſic meruere roſæ.

C'eſt ce qui obligeoit les Anciens à mettre au nombre des Dieux les Inventeurs de ce qui n'avoit point encore été vû. Strabon nous aſſure, que la Roiauté d'Atrée n'eût point d'autre fondement que la demonſtration nouvelle, qu'il donna du mouvement du Soleil, contraire à celui du premier Ciel; ni celle de Danaüs, que l'invention de quelques inſtrumens hydrauliques ou aquatiques, dont on n'avoit point encore oüi parler. Et Jean Leon a vû long-tems depuis mener en grand triomphe dans le Caire un homme, qui

Lib. 1. Geogr.

Lib. 8. Afr.

qui avoit l'adresse d'enchainer une puce. Tant il est vrai, que les moindres choses sont capables de relever ceux, qui les savent faire valoir dans leur nouveauté. Qu'est-ce qui donna l'avantage à Jupiter sur Saturne? Ce n'est pas qu'il valût mieux que son pere, sous lequel l'âge d'or s'étoit écoulé. Mais le fils, comme nouveau venu, eût aussitôt l'agrément de tout le monde.

Est quoque cunctarum novitas gratissima rerum. Ov. 3. de Pon. el. 3.

Telemaque admire la beauté de tout ce qu'il voit chez Menelaüs, parce que tout étoit nouveau à un pauvre Insulaire comme lui. Le pain tendre, le poisson frais, & presque tout ce qui est d'usage dans la vie, n'est estimé que par là. Aristote parle d'un Joüeur 7. Polit. c. ult. de Tragédies, qui étoit si persuadé du grand avantage des choses nouvelles, qu'il ne souffroit jamais qu'un autre parût avant lui sur le Théatre; croiant que comme les premiers Acteurs sont vûs & écoutés avec attention, ceux qui viennent après ne trouvent pas l'esprit des Spectateurs si bien disposé en leur faveur. Et l'on peut dire, généralement parlant, qu'il n'y a rien qui nous puisse rendre considérables à l'égal d'une nouvelle découverte dans quelque Globe que ce soit, celeste,

terreſtre, ou intellectuel. Le chemin que Dedale ſe traça dans l'air fut celui de ſa gloire, & rien n'a rendu ſon nom immortel qu'une ſi nouvelle & ſi hardie entrepriſe.

Virg. 6. Æn. *Inſuetum per iter gelidas enavit ad Arctos.* Chriſtophe Colombe, & Americ Veſpuce ſe ſont fait admirer depuis, par des deſcentes dans le nouveaux Monde, qui dépeuplent l'ancien. Et nous voions tous ceux, qu'on nomme Novateurs dans les Sciences, qui ſont regardés comme chefs de parti, à cauſe des nouveaux Siſtemes qu'ils ont propoſés.

Je ne ſuis donc pas ſi ennemi, que vous le dites, des choſes nouvelles & extraordinaires, encore que je ſois de ceux, qui ne donnent pas indifféremment la main à toute ſorte de nouveauté. Il y en a qu'on ne ſauroit trop rejetter, parce qu'elles ſont de dangereuſe conſequence; & à l'égard de celles même de peu d'importance, vous ſavés, que les Ægyptiens ne firent nul état du Chameau noir, ni de l'homme de deux couleurs, qu'un *In Prom. in verbis.* des Ptolomées leur penſoit faire beaucoup valoir, comme un ſpectacle nouveau. Lucien qui fait ce conte quelque part, rapporte ailleurs, que Zeuxis ne pût ſouffrir qu'on *In Zeuxide.* priſât ſon tableau de la belle Hippocentaure, à cauſe de la nouveauté. Le premier qui

fit voir dans Carthage un Lion apprivoisé, reçût en recompense de sa nouvelle invention un bannissement perpetuel. Et les Scythes firent mourir Anacharsis, sur le sujet d'une infinité de nouveautés, qu'il tâchoit d'introduire parmi eux à son retour de Grece. Cela montre bien qu'elles ne sont pas toutes également à priser. Si tout ce qui est nouveau méritoit de l'estime, les Monstres auroient de l'avantage sur les plus parfaites productions de la Nature. Les deserts d'Afrique, d'où il en vient tant, seroient préferables aux plus belles contrées de l'Europe. Et il n'y a si petite bagatelle de la Chine, dont il ne fallût faire plus de cas que de tout ce que la France peut avoir de recommandable.

Mais d'où procede cette grande inclination, que nous avons tous pour les choses nouvelles? N'est-ce point à cause du changement & de la varieté, qui les accompagne; parce que tout ce qui est nouveau, différe de ce qui est ordinaire? Car ce n'est pas sans raison, qu'Aristote a souvent rapporté ce mot de l'Oreste d'Euripide μεταβολὴ πάντων γλυκὺ, qu'il n'y a rien de plus agréable que le changement. Les objets qui nous comblent de satisfaction d'entrée, deviennent ennuieux à la longue. Y a-t-il rien de plus

1. Rhet. c. 11. & 7. Eth. c. ult.

charmant d'abord que la vuë de la Mer, & la vaſte étenduë de cet Element, tantôt uni comme une glace de miroir, & tantôt plein de montagnes d'eau, & d'abymes effroiables, mais qui touchent agréablement l'eſprit lors qu'on ne les craint point? Ceux, qui ont leur demeure ſur ſes rives, n'y trouvent rien qui les contente, & ſon aſpect le plus riant ſe rend bien-tôt importun aux autres, qui navigent deſſus. Je m'imagine auſſi que le deſir naturel de ſavoir & de connoitre, peut beaucoup contribuer à nous faire trouver plaiſant tout ce qui eſt nouveau; dautant que nôtre eſprit s'informe par là, & s'inſtruit de ce qui lui étoit inconnu. L'on peut dire d'ailleurs que les choſes rares, comme le ſont celles, qui ont de la nouveauté, portent avec elles leur recommandation, & ſont en effet preſque toûjours les plus nobles. Pour une Categorie de la Subſtance, il y en a neuf d'Accidens. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner ſi nôtre humanité ſuit avec tant de propenſion les nouveautés; & ſi elle mépriſe & quitte aſſez ſouvent ce qui eſt excellent, parce qu'il eſt accoutumé, pour s'attacher à des choſes de beaucoup moindre valeur, lors qu'elles ſont nouvelles & extraordinaires. C'eſt ce *Lib. 12. c. 17.* que Pline a fort bien obſervé au ſujet de ce

grand nombre d'excellentes odeurs, qui nous viennent d'Arabie. Il dit, que ceux, qui l'habitent vont chercher fort bien hors de leur païs des senteurs étrangeres, tant il est vrai, ajoûte-t-il, que l'homme se lasse facilement de ce qui est en son pouvoir, & desire avidemment ce que les autres possedent, *tanta mortalibus rerum suarum satietas est, & alienarum aviditas.* Et quand il remarque encore au même lieu, que ces Arabes se trouvent si fort importunés des parfums de leur région, qu'ils font venir du Styrax de Syrie pour le brûler dans des peaux de Boucs, recréant leur odorat de ce qui offenseroit celui des autres; il fait très à propos cette belle réflexion, qu'il n'y a point de volupté, qui ne déplaise autant avec le tems, qu'elle agrée dans la nouveauté. Il y a bien plus, une même chose est davantage estimée venuë de loin, que si elle étoit prise chez nous. Jean de Barros assure, qu'on trouveroit plus d'or parmi le sable du Tage & du Mondego de Portugal, que dans celui de Gambée, ou de Senega; mais il faut l'aller chercher bien loin, & avec beaucoup de peril, pour le trouver bon, quoique l'or soit peut être le seul au monde, dont l'on ne se dégoûte ni se rassasie jamais.

Ces conſidérations générales ſont, que je trouve moins étrange, que chacun en particulier ſoit ſi curieux d'apprendre des nouvelles. Saint Paul témoigne aux Actes des Apôtres, que les Atheniens s'en informoient auſſi ſoigneuſement, qu'hommes qui fuſſent ſur la Terre. Et Céſar remarque la même choſe des Gaulois de ſon tems, au quatriéme livre de ſes Commentaires. Certes les uns & les autres ont été bien mal-heureux, de n'avoir pas eu l'uſage de Gazettes, qui remédient ſi commodément à cette ſorte de curioſité.

Chap. 17. verſ. 21.

DES NOMS.

LETTRE XXXIII.

MONSIEUR,

Vous aiant témoigné, que le ſeul deſir de vous complaire, m'obligeoit à vous barboüiller une feüille de papier d'une infinité d'Epithetes, je n'euſſe jamais crû, que vous euſſiés pris occaſion là deſſus de me faire un ſi grand nombre de queſtions tou-

chant les Noms; ni que ce premier abyme, où je n'étois entré que par obeïſſance, me dût précipiter dans un autre plus grand. Mais puiſque vous voulés tirer des preuves du pouvoir que vous avés ſur moi, je tacherai de vous contenter encore cette fois, à la charge que vous ne m'engagerés plus à rien de ſemblable, & qu'à l'avenir vous aurés plus d'égard aux humeurs de vos amis.

Ce n'eſt pas une petite difficulté, que vous me propoſés d'abord, ſi l'impoſition des noms s'eſt faite caſuellement, ou avec diſcours & connoiſſance de cauſe. Elle eſt terminée néanmoins entre nous par l'autorité de la Géneſe, où Adam donne le nom convenable à toutes choſes dès le commencement du Monde. Mais Dieu nous garde de tomber dans les réveries de certains Rabins à cet égard. Euſebe montre au chapitre ſixiéme du livre onziéme de ſa Préparation Evangelique, comme les ſentimens de Platon, qui nommoit les Noms des inſtrumens propres à diſcerner la ſubſtance des choſes, ſe rapportent fort bien au Texte de Moïſe. Epicure vouloit, que les premiers Noms fuſſent des effets de ce que les hommes s'étoient imaginé de chaque choſe la premiere fois: de ſorte, que leur fantaiſie étant diverſement

touchée des objets en divers climats, cela auroit donné lieu à la diverſité des langues. Nigidius le prend d'une autre façon dans Aulu Gelle, mais il convient avec Platon en cela, que les noms doivent être tenus plûtôt pour naturels & fondés en raiſon, que pour poſitifs & arbitraires. Pythagore rapportoit auſſi leur premiere impoſition à une extrème & ſouveraine ſageſſe, comme l'on peut voir par cette interrogation, que fait Ciceron dans ſa premiere Tuſculane, *quis primus, quod ſummæ ſapientiæ Pythagoræ viſum eſt, omnibus rebus impoſuit nomina?* Et quand Ariſtote cherche ſi ſouvent la vérité des choſes, auſſi bien que les Stoïciens, dans la proprieté des Noms, il montre bien, qu'il ne les prenoit pas, non plus qu'eux, pour avoir été donnés par hazard. Je vous renvoie à ſes Interpretes ſur tout cela, de même que ſur la demande, qui ſe forme dans l'Ecole, ſi les Noms ſignifient la matiere, la forme, ou le compoſé. Il eſt certain, qu'ils n'ont pas été impoſés avec tant de raiſon, qu'ils ſoient juſtes & précis à chaque choſe, puis qu'il n'y en a aucun, ſi Chryſippe diſoit vrai, qui n'en ſignifie pluſieurs. Les ambiguités, qui naiſſent de là, le témoignent bien, & ces eſpeces innombrables d'amphibologies,

10. Noct. Att. c. 4.

A. Gell. l. 1. c. 12.

dont les Rhéteurs tâchent de faire des figures *Quin. l. 7. c. 9.*
ou ornemens d'oraiſon.

Pour ce qui eſt de ceux, que nous appellons Noms propres, Dieu même a eu le ſien, quoi qu'ineffable à bien plus juſte titre que celui de Pythagore ne l'étoit à ſes Sectateurs. *Jambl. de vit. Pyth. c. 18.* Il le revele à Moïſe au ſixiéme chapitre de l'Exode, par une faveur ſpeciale qu'Abraham, Iſaac, ni Jacob n'avoient pas reçûë. Et l'on peut voir au même lieu d'Euſebe, que je vous ai déja cité, comme par un myſtere merveilleux ce nom comprenoit les ſept voyelles dans les quatre Elemens de Grammaire, dont il étoit compoſé. Pour deſcendre du Ciel en terre, il ſemble que les moindres animaux prennent plaiſir à entendre leur nom propre. Pline & Solin ont obſervé, *Lib. 9. c. 8. c. 12.* que les Dauphins accourent quand on les appelle Simons. Nous nommons les Chevres Jeannes, auſſi bien que les Anes Martins. Et les Singes avoient des noms ſi conſidérables en Libye, que les habitans de ces trois villes Pythecuſes, dont parle Diodore, faiſoient *Lib. 20.* porter ces mêmes noms par honneur à leurs enfans; ainſi qu'en Grece, dit-il, nous ſommes bien aiſes de donner aux nôtres le nom des Dieux, que nous adorons. A préſent nous appellons un Singe Robert; un Mou-

ton, Robin; un Corbeau, Colas; un Geai, Richard; une Pie, Margot; un Merle & un Etourneau, Sansonnet, ou petit Sanson; comme le *Psittacus* des Anciens n'est connu de nous que par le nom de Perroquet, qui veut dire petit Pierre. Mais n'a-t-on pas imposé avec grande solemnité des noms propres aux choses mêmes inanimées? La ville de Rome en avoit un secret, qui fit punir de mort Valerius Soranus pour l'avoir revélé.
Sol. c. 1. Le Pere Trigault assure, que les Chinois changent celui de leur Roiaume à chaque mutation de famille Roiale, & qu'ils le nommoient Tamin, c'est à dire de grande clarté alors qu'il écrivoit, ce qui sert à l'intelligence des Rélations de tems différens. Dans Homere les Dieux appellent autrement une colomne qui étoit auprès de Troie, que ne faisoient les hommes. Le fleuve, qui se nommoit Xanthus par ceux-ci, étoit le Scamandre aux autres. Et cette différence s'étendoit jusques sur les animaux, témoin
9. de hist. an. c. 12. l'oiseau nocturne, au sujet duquel Aristote a rapporté ce vers du quatorziéme livre de l'Iliade.

Χαλκίδα κικλήσκουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ κύμινδιν,
Chalchidem nominant Dij, homines vero Cymindin.

Venons à ce qui touche nôtre humanité, & parlons du changement des Noms, puis que c'eſt ſur cela que vous me faites le plus d'inſtance.

Le tems dont vous parlés, depuis lequel nos Saints Peres ont pris de nouveaux Noms n'eſt pas aiſé à determiner. Platine veut que Sergius Second ait été le premier qui l'ait fait, à cauſe qu'on le nommoit auparavant Groin de Pourceau. Baronius ſe moque de cela, & rapporte l'uſage de ce changement à Sergius Troiſiéme, qui par humilité ne voulut pas porter dans le ſaint Siege le nom du Prince des Apôtres qu'il tenoit du Batême. Onuphrius croit, que Jean, nommé Douziéme, ou ſelon quelques-uns Treiziéme, portant le nom de Veſpaſien, qu'il trouva tenir trop du Gentiliſme, donna l'exemple aux autres d'en changer. Et pluſieurs ſont d'opinion, que cela ſe pratique à l'imitation de Saint Pierre, qui ſe nommoit Simon, avant que Nôtre Seigneur l'eût appellé Cephas. Quoi qu'il en ſoit, les Papes ne ſont pas ſeuls, qui le pratiquent ainſi, puiſque le Roi d'Ethiopie fait la même choſe, comme l'obſerve François Alvarez dans ſa Rélation, où l'on voit, que celui, qui portoit le nom d'Atani-Tingil, ſe fit appeller David lors qu'il vint à la Cou-

Tom. 10. init. an. 844.

Aur. Victor. ronne. Diocletien se nommoit Diocles avant que d'être Empereur. C'est une façon si ancienne, qu'on lit dans le quatriéme livre des Rois, que le Roi Pharaon Nechao mettant Eliacim dans le Trône de son pere Josias, il lui changea son nom en celui de Joacim; comme Nabuchodonosor le fit encore à Mathanias, le nommant Sedecie, quand il lui mit en main le même Sceptre. Et nous apprenons d'Apollodore, que la Sibylle Pythie fut la premiere, qui nomma Hercule celui, qu'on avoit jusqu'alors appellé Alcide. Des hommes particuliers en ont fait souvent autant. Homere étoit connu par le nom de Melesigenes, & même selon Lucien par celui de Tigranes, avant qu'il eût le troisiéme, qui lui est demeuré. Et Moïse fut nommé Joachim par ses parens jusqu'à l'âge de trois mois, qu'il fut exposé, aiant aussi reçû un troisiéme nom de Melchi dans le Ciel, si nous en croions Clement Alexandrin. On dit, que les Japonois en changent encore d'ordinaire trois fois, & quand bon leur semble davantage. Herrera témoigne la même chose des Chinois. Et les Chrétiens prennent une pareille liberté tous les jours, quand ils se font confirmer. Il faut noter, que les grands Noms ont été souvent préferés aux

C. 23. & 24.

l. 2. de orig. Deor.

1. Strom.

Ind. Or. pag. 12.

moindres. Dieu, pour gratifier Abram lui dit, qu'on le nommeroit à l'avenir Abraham. Le pauvre Simon, dont parle Lucien, étant devenu riche, voulut qu'on le nommât Simonides. Et Fredegarius assure dans son Epitome, que la fille d'Athanagilde se nommoit simplement Bruna avant qu'on la donnât en mariage au Roi d'Austrasie Sigebert; mais qu'alors pour l'honorer, on lui accrût son nom, & qu'elle fut appellée Brunehault, *Brunechildis*. Il s'en voit au contraire à qui les noms ont été racourcis par hazard, comme à ce Sybilla, dont parle Macrobe, qui fut le premier nommé Sylla par contraction, ou pour parler avec cet Auteur par corruption.

Gen. c. 17.

In Gallo.

Cap. 57.

En effet, il y a des Noms agréables & de bon augure, aussi bien que d'autres dont on a naturellement de l'aversion. Ce fut pourquoi Aristote ôta celui de Tyrtame, qui étoit trop rude, au disciple qu'il aimoit le mieux, & lui donna cet autre si beau de Theophraste. Quand les Romains levoient des troupes, ils prenoient garde que le premier soldat qu'ils enrolloient eût un nom d'heureux présage; & en beaucoup d'autres rencontres ils observoient la même chose. Le seul nom de Regillianus le fit saluër Empereur; & Jovien ne le fut qu'à cause qu'il n'y avoit qu'u-

Strab. 13. Geogr.

Cic. 1. de Divin. c. 46.

ne lettre de différence entre ſon nom, & celui de Julien dont la mémoire étoit très chere aux gens de guerre qui diſpoſoient alors de l'Empire. L'Hiſtoire d'Eſpagne porte, que des Ambaſſadeurs de France, venus pour prendre une des filles du Roi Alphonſe Neuf, qu'il avoit promiſe à leur Maitre, choiſirent la moins belle, parce qu'elle s'appelloit Blanche, & que l'autre portoit le nom de Urraca, qu'ils ne pouvoient ſouffrir. L'on y voit encore que Philippe Second refuſa uneg race que lui demandoit un Prêtre de Galice, offenſé de ce qu'il avoit le nom Martin Luther. Et nous ſavons que les Atheniens tenoient en ſi grande vénération les noms d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qu'ils firent un Decret, portant defenſe de les donner aux hommes de condition ſervile, *quoniam nefas ducerent, nomina libertati patriæ devota ſervili contagio pollui*, comme en parle ce Romain. L'Empereur Claudius ordonna preſque la même choſe depuis à l'égard des Etrangers, leur commandant de s'abſtenir de prendre les noms de la Nobleſſe Romaine, que beaucoup d'entr'eux tâchoient de s'attribuer. Encore aujourd'hui les moindres Portugais ſe font donner les plus illuſtres noms de leur païs, après avoir paſſé la Ligne pour aller aux Indes

Ant. Herrera tom. 2. l. 15. c. 16.

Aul. Gel. l. 9. c. 2.

Orientales; ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies. Or s'il y a de l'avantage à porter de beaux noms, les laids doivent par consequent faire du préjudice. Ceux d'Abel & de Benjamin ne parlent que de deüil & de tristesse en Hébreu. Tantale & Penthée sont consacrés à la douleur parmi les Grecs. Egerius étoit un nom de mendicité à Rome. Et celui de Tristan, s'est donné en France aux Prince qui naissoient dans quelque notable affliction. Mais prenés garde à ce qu'Hérodote nous apprend de ces Rois d'Egypte Cheops & Cephrenes, qui avoient fait bâtir les Pyramides. *Lib. 2.* Il dit, qu'ils furent si detestés de leurs peuples, que pour ne les nommer jamais, & pour faire perdre leur mémoire, s'ils eussent pû, ils disoient, que ces mêmes Pyramides étoient l'ouvrage du Pasteur Philition. C'est une chose certaine, qu'il y a eu des noms tenus pour malencontreux. Suetone observe au dernier chapitre de la vie de la Caligula, que tous ceux de la famille des Césars qui avoient eu le prenom de Caius étoient peris par le fer. L'infortune a toûjours accompagné les Reines Jeannes de Naples, comme les Rois Jacques d'Ecosse ont tous fini malheureusement. Et l'on a tant déferé à ces mauvais présages, pris de certains noms, que le Pa-

pe Paul Deuxiéme, qui vouloit se donner celui de Formosus, en fut détourné par quelques Cardinaux ses plus intimes amis, à cause du Pape Formosus qu'Etienne Septiéme avoit fait déterrer. Cela me fait souvenir de la superstition des Irlandois, qui n'osent donner aux enfans le nom de leurs parens qui vivent, de crainte d'accourcir les jours de ceux-ci. Et je ne sai, si ce n'est point pour cela, que les Hurons de nôtre nouvelle France ne portent jamais le nom de leurs peres, chacun aiant le sien particulier & différent, qui ne se donne à personne qu'après la mort.

Plat. inst. 6. Baronius.

Mais que dirons-nous de ceux, qui n'en ont point du tout? Hérodote, Pline, & Solin assurent que les Atlantes de Libye ont été assez barbares pour cela, & c'est pourquoi le premier les nomme anonymes. Trigault dit aussi, qu'à la Chine les filles n'ont point de nom, n'étant designées que par l'ordre de leur naissance dans la maison de leur pere. Et il vaudroit presque autant n'avoir point de nom absolument, que de porter celui de ἄνθρωπος, homme, comme faisoit ce victorieux Olympique, dont parle Aristote au chapitre sixiéme du septiéme livre des Ethiques à Nicomachus; ou bien d'être appellé οὔτις, personne, comme Ulysse se voulut nommer, pour

pour mieux tromper Polypheme. En vérité ces peuples ont eu un usage bien différent de celui des Romains, qui tenoient pour une marque de servitude de n'avoir qu'un nom, selon les termes de la loi *Cum precum*, du septiéme livre du Code au titre *De liberali causa*. Vous avez lû dans Macrobe, qu'à Rome les mâles ne recevoient le leur qu'au jour qui s'appelloit *lustrique*, qui étoit le neuviéme de leur naissance, & le huitiéme de celle des filles. Quant aux Grecs, Aristote nous apprend, qu'ils faisoient cette cérémonie dès le septiéme, auquel ils commençoient à s'assurer, que l'enfant étoit pour vivre. Nos livres saints nomment Adam & Eve nos premiers parens. Herrera dit, que selon l'Histoire Chinoise, leur Créateur les nomma Pinçon & Pinçonne.

1. Saturn. c. 16.

9. de hist. an. c. vit.

Il me reste à vous satisfaire sur ce que vous voulés que je vous particularise touchant les noms de quelques Princes, qui ont éte affectés & comme attachés à leur souveraineté, ou à la personne de ceux, qui leur devoient succeder. Entre les premiers on peut mettre les Pharaons & les Ptolomées d'Egypte, les Sylvies de la premiere Rome, les Arsaces des Parthes, les Palibotres & les Taxiles de l'Inde, les Abimelechs de la Palestine, les Cy-

pſelides de Corinthe, les Nicomedes de Bithynie, les Tygranes d'Aſſyrie, les Artaxerxes de Perſe, les Pyrrhus d'Albanie, les Mithridates du Pont, les Chagans des Huns & de la Baviere, les Alevades de Theſſalie, les Auguſtes de la ſeconde Rome, les Miramamolins d'Afrique, les David Melich de Georgie, les Aladins d'Iconium, les Crales de Servie, les Prêtes-Iean d'Aſie & de Nubie, les Reines Candaces d'Ethiopie, les Icares de l'Isle du même nom, & les Zulcarnes ou Alexandres du païs de Balaxian, dont parle la Rélation de Marc Polo Venitien. Quant aux ſucceſſeurs des grands Etats, nos Dauphins ſont en France ce qu'ont été les Céſars dans l'Empire. Les ainés des Rois de Navarre ſe nommoient dans l'Hiſtoire Princes de Viane: Ceux des Rois d'Angleterre, Princes de Gales: Ceux des Rois d'Ecoſſe, Ducs de Rotheſay: Ceux des Ducs de Bourgogne, Comtes de Charolois: Ceux des Rois de Caſtille, Princes des Aſturies: Ceux des Rois d'Arragon, Ducs de Girona: Ceux des Rois de Catalogne, Ducs de Monblanc: Ceux des Rois de Naples, Ducs de Calabre: Ceux des Ducs de Bragance, Ducs de Barcellos: Et ceux des Rois de Portugal, ce qu'on me dit être d'une Pragmatique toute nouvelle, Princes du Bre-

ſil. Pour vous gratifier de quelque choſe de plus que ce que vous m'avés demandé, j'ajoûterai ici une choſe, que j'ai lûë depuis peu, que le Patriarche des Maronites, qui ſe dit l'être d'Antioche, ſe nomme toûjours Pierre, & que celui des Jacobites, qui prend encore la qualité de Patriarche d'Antioche, s'appelle auſſi toûjours Ignace. Avoüés que je vous en ai donné à comble meſure.



DES LANGUES.

LETTRE XXXIV.

MONSIEUR,

Quoique l'avantage ſemble très-grand d'entendre une langue, que Dieu même a voulu parler, & bien qu'il me ſouvienne du lieu où S. Auguſtin s'eſt confeſſé d'en avoir mépriſé une qui n'a pas le privilège d'être nommée Sainte comme l'Hébraïque; je ne penſe pas néanmoins que vous y trouviés toutes les ſatisfactions, que d'autres vous ont données, & je ne vous conſeille pas de vous

faire limer les dents par avance, comme l'on assure que S. Jerôme le pratiqua pour la mieux prononcer. L'on peut dire de toutes qu'elles ne sont que servantes, & que les Sciences sont les maitresses. Gardons-nous bien de caresser Melantho, ni Polydora, pour Penelope. Je sai bien, qu'on étend la Philosophie jusques sur la Grammaire, & que plusieurs se sont efforcés de juger de l'esprit des peuples, & du naturel des nations, par leurs langues. Ciceron observe selon ce raisonnement, que le mot d'*inepte*, & d'*ineptie*, ne se disoit point parmi les Grecs, ni rien qui en eût la vraie signification, parce que ce leur étoit un vice si familier, & un defaut si naturel, que personne d'entre-eux ne s'en appercevoit. L'on a dit de même, que la licence qu'ils se sont donnée de former des dictions, & de composer des mots nouveaux, avec une liberté, que n'ont jamais prise les Romains, montre la severité des mœurs de ceux-ci, nés à commander, & l'humeur inconstante des premiers, qui les portoit à la connoissance de toutes les disciplines.

Mais à l'égard de la langue des Iuifs, telle pour le moins, qu'elle nous paroit aujourd'hui, que pouvés vous considérer dans sa pauvreté, & si vous voulés dans sa grande retenuë à ne

rien admettre d'étranger, qu'un témoignage de la Réligion de ses Professeurs, & du soin qu'avoit ce peuple Nazaréen de se tenir séparé des autres nations, qui n'ont pas moins fuï de leur côté de se mêler avec lui? Il faut, que les plus grands partisans, qu'ait l'Hébreu, confessent, qu'à la réserve de ces petites langues, telles que la Basque, ou l'ancienne Bretonne, il n'y en a point, ni de celles qu'on nomme mortes, ni des autres qu'on appelle vivantes, qui ne fournissent de plus belles compositions en toute sorte de Sciences, que ne fait l'Hébraïque, si vous exceptés la seule connoissance du vieil Testament.

Mon dessein n'est pas d'invectiver contre le Talmud, ni contre les extravagantes réveries de tant de Rabins. Je vous prie seulement de croire, que si les Iuifs ont eu raison de ne faire cas autrefois que de leur langue, comme il paroit dans le dernier chapitre du vintiéme livre des Antiquités Judaïques de Josephe, l'on peut bien leur rendre à présent la pareille, & se passer de parler un jargon qui ne vaut pas la peine que donnent ses letres gutturales à la trachée-artere. Beccan a préferé depuis peu la langue Danoise à l'Hébraïque, parce qu'à son dire, les racines de toutes les autres se trouvent dans la Cimbrique,

qu'il maintient la premiere de toutes. Je me moque de cette vanité. Mais j'oſe ſoûtenir, que la connoiſſance de la langue Allemande peut être préferée, avec beaucoup d'autres vulgaires, à celle des Juifs tant à cauſe de l'uſage, & de l'emploi ordinaire, que par la conſidération des livres, ſoit d'Hiſtoire, ſoit de Philoſophie, ſoit de Mathematique, dont les Allemans ſont ſans comparaiſon mieux pourvûs, & en quantité, & en qualité, que les Hébreux.

Peutêtre ferés-vous grande eſtime d'entendre la vraie prononciation de *Schibboleth*, qui fit tuer tant d'Ephratéens au paſſage du Jordain. Il ſuffit néanmoins de ſavoir l'hiſtoire, comme des Anglois étoient défaits à *Pecquigni*, qui ne proferoient que *Pecqueni*; ou des François égorgés par ceux de Montpellier du regne de Charles Cinq, qui nommoient *Feves*, ce que ceux-ci appellent *haves*; & des Gaſcons du Duc d'Epernon maſſacrés en Provence, pour ne pouvoir dire que *crabe*, au lieu de *cabre*. L'on ſait en général, que tous les païs ont je ne ſai quoi d'incommunicable dans leur façon de parler. Le petit *u* François nous eſt ſi particulier, qu'aucun de nos voiſins ne le fait ſortir de ſa bouche, que comme nous faiſons la diphthongue *eu*. Et vous

connoiſſés à ce propos un homme de vos quartiers, qui après quarante ans de ſejour dans Rome prononce encore l'Italien en Manceau.

Avoués la vérité, vôtre deſſein eſt de faire perdre à Mithridate l'éloge que Pline lui donne, d'avoir été le ſeul des hommes qui ſçût parler vint-deux langues différentes. Un de ces jours vous voudrés apprendre les quatre vint mille charaćteres des Chinois, & parler leur langue Mandarine. J'aimerois bien mieux, que vous travaillaſſiés ſur leur modele à l'introdućtion de quelque langage rationel parmi les hommes ſavans; afin que du moins à leur égard la terre devint *labii unius*, comme elle étoit avant la deſtrućtion de cette malheureuſe Tour. Mais ſi c'eſt l'ouvrage d'un homme ſeul, je reconnois, que ce doit être celui d'un puiſſant Monarque plûtôt que d'un particulier, & je crois même, que quelque grande ſocieté viendroit encore mieux à bout d'une ſi grande entrepriſe.

Lib. 25. hiſt. nat. c. 2.

Après tout, qu'obtiendrés-vous par cette immenſe connoiſſance des langues que ce qu'on dit, que peut donner la fiévre chaude à un maladie, & le mauvais Demon à des poſſedés? On prend les Apôtres dans Saint Luc pour des inſenſés, à cauſe qu'ils s'expli-

quoient en tant de différens idiomes. Et quand vous vous ferés bien alambiqué le cerveau par tous les jargons des hommes, il vous restera celui des animaux, que vous serés obligé d'apprendre, puisqu'Esope, Democrite, Pythagore, Apollonius de Tyane, & quelques autres ont eu la réputation de l'entendre. Je parle ainsi, parce que Mahomet enrolle dans son Alcoran Salomon au nombre de ceux-là, assurant, qu'il ouït une fois la Reine d'une Fourmilliere, qui ordonnoit à ses petits & laborieux sujets, de se retirer promtement dans leurs maisons, autrement que ce Roi accompagné de ses troupes les alloit écraser toutes en passant. Et Philostrate attribuë cette merveilleuse intelligence à la nation des Arabes, & à quelques Indiens encore, lors qu'ils ont mangé le cœur ou le foie d'un certain Dragon, dont Pline a parlé en deux lieux différens de son Histoire naturelle.

Lib. 1. de vita Apoll. c. 14. & l. 3. c. 3.

Lib. 10. c. 12. & l. 29. c. 4.

En effet, il n'y a point d'animaux, qui n'aient quelque discours, & quelque dialecte, pour user du terme dont se sert Clement Alexandrin, qui le donne non seulement aux Elephans, & aux Scorpions, mais aux poissons mêmes que nous croions si muets, après avoir parlé de cette langue particuliere aux Dieux de Platon. Et pourquoi n'entendrions-

Lib. 11. Strom.

nous pas le langage des animaux, s'ils ſavent parler le nôtre, non ſeulement comme les Pies, les Geais, & les Perroquets, mais encore comme les Roſſignols de Ratisbonne, dont vous pouvés voir le conte dans Geſner, ſi vous avés envie de rire d'une merveilleuſe crédulité? *Lib. 3. de avi. in Luſc.*

Si vous deſirés, que je finiſſe un peu plus ſerieuſement, je ne laiſſerai pas, nonobſtant nos jeux précedens, de vous avouër, que la connoiſſance des langues eſt une des plus belles acquiſitions, que nous puiſſions faire, puiſqu'elle paſſe pour un don du Saint Eſprit. Quel avantage, de pouvoir converſer en tous lieux, de trouver ſa patrie par tout, & de n'être Barbare nulle part. Car vous ſavés bien, que nous le ſommes tous les uns à l'égard des autres,

Barbarus hic ego ſum, quia non intelligor illis,
Et rident ſtolidi verba Latina Getæ. *Ovid. 5. Triſt. el. 10.*

Les Egyptiens nomment Barbares dans Hérodote tous ceux, dont ils n'entendent pas le langage. Et je me ſouviens d'avoir lû dans Sigiſmond d'Herberſtein, qu'au Sacre du Grand Duc de Moſcovie ſes peuples lui ſouhaitent, entre autres choſes, que toutes les langues lui ſoient ſoûmiſes, pour témoigner *In Euter.*

le desir, qu'ils auroient, que le reste du Monde, qui leur est barbare sans exception, fût sous sa puissance.

Mais quel desavantage au contraire, pour n'exagerer rien au de-là, de n'entendre pas ce qui se dit, ou se lit en nôtre présence, & de savoir qu'il y a mille belles choses dans des livres, où nous ne pouvons prendre nulle part, à cause qu'ils sont écrits en langue étrangere, & qui nous est inconnuë? Saint Augustin n'a pas difficulté d'avancer là dessus cette proposition, Qu'il n'y a point d'homme qui n'aimât mieux converser avec son Chien, qu'avec un autre homme, dont il n'entendroit pas la parole. Et pour bien comprendre, de quelle importance peut être la Science des Langues, il ne faut que considérer où Themistocle se vit reduit, quand il demanda un an de tems pour apprendre le Persan, n'osant aller sans cette étude à la Cour de celui, qui se disoit le Roi des Rois, où l'on n'eût fait non plus d'état de lui, & de tout son Grec, que d'une Tapisserie ploiée, selon la comparaison de Plutarque. En voilà assez pour vous témoigner, que je n'entends pas choquer absolument vos occupations, encore que je ne les approuve pas à quelque égard.

Thucyd. l. 1. hist.

DU LARCIN SECRET.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR,

Vous avés été dérobé ſi adroitement, & les circonſtances du vol dont vous vous plaignés ſont ſi ingenieuſes, qu'il ne ſeroit peutêtre pas juſte d'emploier toute la ſeverité des Ordonances contre ceux qui l'ont fait. Un même crime a des degrés, qui le rendent bien plus atroce une fois que l'autre, n'en déplaiſe à Zenon. Et ſans prêtendre, qu'il y ait eu de bons Larrons depuis celui de l'Evangile, je vous dirai ce que la gentilleſſe des vôtres m'inſpire en leur faveur, pourvû que vous ne me preniés pas pour un de leurs complices.

Perſonne n'ignore combien de Nations ont laiſſé par leurs loix le Larcin impuni; & je ne ſai même, s'il n'y a point lieu de ſoûtenir qu'en France, vû ce qui s'y paſſe, il n'eſt ſouvent pas plus mal traité qu'à Sparte, ou par-

Cæſ. l. 6. de bello Gall. mi ces anciens Allemans, qui laiſſoient à leur jéuneſſe l'exercice de dérober pour éviter l'oiſiveté. Beaucoup de Philoſophes ſe ſont moqués de ce crime, parce qu'il n'eſt pas contre la Loi naturelle, n'y aiant, que le droit poſitif, qui donne les poſſeſſions, & qui tâche par conſequent de les conſerver; ſi bien que nous voions Diogene, qui n'improuve pas même le ſacrilege, dans cet Auteur, qui nous a laiſſé ſa vie par écrit. Pour Epicure, *Arrian. in Epic. l. 3. c. 7.* il avoüoit bien, que c'étoit une grande faute de ſe laiſſer ſurprendre en dérobant, mais il ne croioit pas, que hors de cette ſurpriſe, il y eût du mal dans l'action.

Les Romains à la vérité ſemblent avoir été d'autre avis, donnant une éternelle autorité, comme parlent leurs douze Tables, aux vrais proprietaires ſur ce qui leur avoit été pris, & permettant par les mêmes conſtitutions de tuer les voleurs de nuit. Et néanmoins un de leurs Traités avec les Carthaginois fait voir, qu'ils n'improuvoient pas non plus que les autres le bel art de voler ſans ailes, puiſqu'ils s'obligent ſimplement par cet accord, de ne paſſer plus le beau Promontoire, quand ils iront brigander ou exercer la piraterie. Il eſt certain, qu'ils ne puniſſoient le peculat, que d'un ſimple banniſſement. Et il fut de-

ſendu par un Arrêt du Senat, donné ſous Auguſte, d'accuſer de larcin aucún Senateur; ce qui mit avec l'impunité, dit Dion Caſſius, la licence de dérober dans l'Etat. Ils ont eu des Fêtes, ou des Jeux, *quadrigariorum luſus*, qui leur permettoient de prendre tout ce qu'ils pouvoient, Neron aiant été le premier qui s'aviſa de condanner cet uſage. Claudius ſe contenta de faire ſervir en vaiſſelle de terre un T. Vinius, qui avoit été Préteur, & qui commandoit une Legion, pour le punir du vol d'un vaſe d'or, dont il s'étoit ſaiſi au repas du jour précedent. Le ſeul Alexandre Severe fut ſi ami de ſon ſurnom, qu'il ſe vantoit d'avoir toûjours un doigt prêt, à crever l'œil d'un Juge larron ou concuſſionaire. Et il fut encore ſi plaiſant, que de faire faire un cri public, portant defenſe à ceux qui ſe ſentiroient coupables du crime de Larcin, de lui faire la révérence.

Lib. 49.

Suet. in Ner. art. 16.

Tac. l. 1. hiſt.

Lamprid.

Mais l'uſage de Rome, tel qu'il ait été n'empêche pas que le mêtier de Voleur ne fût en beaucoup d'endroits de très grande conſidération, & que pluſieurs Nations n'aient fait de tout tems gloire d'en être,

Quæ niſi de rapto vivere turpe putant.

Ovid. l. 15. Triſt. el. 10.

Nous voions dans Diodore, que les Egyptiens avoient un Prince des Larrons, à qui l'on s'a-

dreſſoit comme autrefois à Paris au Capitaine des Coupeurs de bourſe, pour recouvrer ce qu'on avoit perdu en donnant le quart du prix. Et François Alvarez aſſure, que la même choſe ſe pratique encore aujourd'hui à la Cour du Prête-Jean, où celui qui exerce cet office eſt le même, qui fait lever & accommoder les Tentes du Roi, n'aiant autres gages pour cela que le revenu d'une ſi belle charge. Hérodote nous repréſente de même le renommé Amaſis, qui déroboit ſouvent avant qu'il fût parvenu à la Roiaute; après nous avoir fait rire d'un Rhamſinitus ſon prédeceſſeur, qui maria ſa fille au plus habile Larron de tous ſes Etats. Et l'hiſtoire des Tartares témoigne, qu'un de leurs plus grands Monarques, nommé Themiraſſak, n'obtint le Sceptre, étant de fort baſſe naiſſance, que par la reputation qu'il acquit, comme très inſigne voleur. Car c'eſt une choſe ſi ordinaire de parvenir à la Souveraineté par ce moien, qu'il n'y a pas cent ans, qu'un Chef de ces *Banditi* d'Italie penſa ſurprendre Crotone, & ſe rendre Maitre de la Calabre, où il portoit déja le Diadéme, avec le nom de *Rege Marcone*. Quoi donc, Nemrod fondateur de toutes les puiſſances Deſpotiques ou abſoluës, n'eſt-il pas nommé Brigand dans la Sainte E-

Thuan. l. 36. hiſt.

criture? Homere ne donne-t-il pas à l'un de ces Héros Autolycus cette excellente qualité? Neſtor eût-il demandé à Telemaque, après lui avoir fait bonne chere, s'il étoit Corſaire, au cas que le titre eût été injurieux? Et ne ſait-on pas, qu'à le bien prendre, les plus grands Conquerans n'ont été que de puiſſans Pirates? Papinien interrogeant un renommé Larron, pourquoi il étoit de cette profeſſion, eût pour réponſe; Et vous, pourquoi êtes-vous Préfect du Prétoire, c'eſt à dire Connétable & Chancelier tout enſemble? Enfin le Larcin a été même deïfié en la perſonne de Mercure, que nos anciens Gaulois ont tant reſpecté, & qui commença à dérober dès qu'il étoit en maillot, ſi les Tableaux de Philoſtrate ne nous trompent point, où les Heures ont ſoin de ſa premiere éducation, pour dire à mon avis, que l'Occaſion fait le Larron & qu'il a de certaines heures où il eſt très difficile de ne pas faire un coup de la main. Que ſerions-nous que des Brutaux, ſans le vol de Promethée?

Dion. Caſſ. l. 70.

Vous ſerés bien étonné, ſi je vous ajoûte, que Dieu & la Nature ſemblent convier quelquefois au Larcin. Pour le premier, peut-on nier que les Iſraëlites n'euſſent reçû de lui le commandement de ſpolier les Egyptiens

Ex. c. 3.

en partant de ce qu'ils avoient de plus précieux? Et pour ce qui touche la Nature, s'il eſt véritable, que la Ruë dérobée prenne racine & profite beaucoup mieux, comme Pline le dit, le plus conſcientieux Iardinier ne ſera-t-il pas obligé d'être voleur, s'il veut cultiver cette plante? C'eſt peut-être pourquoi l'Eccleſiaſtique fait le pèché plus grand de mentir, qui eſt une choſe ſi commune, que de dérober. Mais quoi, le Gibet eſt plus pour les malheureux, que pour les coupables. L'Aloüette de l'Apologue eſt égorgée, n'aiant pris qu'un grain de bled. Et ce que le Loup emporte avec grand hazard, le Lion le lui ôte impunement. En voilà plus qu'il n'en faut, pour une raillerie, qui ne peut mieux finir que par la Fable.

CONTRE LE LARCIN.

LETTRE XXXVI.

MONSIEUR,

Je chanterai la Palinodie comme vous me l'ordonnés; & puiſque vous voulés que je parle ſerieuſement contre cette ſubtile *Chi-*

roſophie

rosophie de ceux, qui se plaisent à déniaiser les Provinciaux nouvellement arrivés, je vous obeïrai. Ce ne me sera pas une chose difficile de declamer contre un crime, que toutes les Nations détestent d'un commun consentement, & que les Loix divines & humaines ont toûjours condanné, encore qu'il y en ait eu de plus severes les unes que les autres.

Déja pour ce qui touche les premieres, l'on sait bien, que l'ordre donné d'enhaut aux enfans d'Israël de s'approprier les richesses des Egyptiens, se prend plûtôt pour une recompense de leurs services que le Ciel leur adjugeoit, que pour une véritable spoliation. Et vous avés bien pû voir, que l'induction que j'ai tirée de l'Ecclesiastique étoit frauduleuse, puisque je tronquois le passage, pour n'y pas mettre ce qui faisoit contre le larcin, *potior fur quam assiduitas viri mendacis, perditionem autem ambo hæreditabunt.* Si la Nature enseigne à commettre un vol, par ce que Pline a dit de la Ruë, elle donne au même lieu des préceptes tout contraires, quand il y assure, que les Abeilles dérobées ne sont jamais de profit. Et si la pierre d'Aigle découvre les Larrons, selon l'observation de Dioscoride & de Belon, qui montre la façon dont les Caloiers s'en servent encore aujourd'hui en la *Di. l. 5. c. 118. Bel. 2. c. 3.*

pulverisant, l'on pourroit dire à bien plus juste titre dans le même sens, que la Nature abhorre extraordinairement un vice, contre lequel elle a créé des remedes si particuliers. J'ajoûte, que cette pierre étant commune en Egypte auprès d'Alexandrie, il semble, que cette même Nature produise le remede auprès du mal, supposé que les Egyptiens y aient été sujets, comme nous l'avons dit, & comme ceux, que nous nommons tantôt Bohemiens, tantôt Egyptiens, semblent le témoigner. Mais que peut-on rapporter de plus exprès contre le Larcin, que ce qu'Arrien écrit de l'Encens, qui ne pouvoit jamais être dérobé dans quelque abandonnement qu'on le laissât, par un privilège du Ciel, qui préservoit des mains de ses ennemis ce qui lui étoit si cher? L'on ne sauroit donc maintenir sans mensonge, non plus que sans impieté, que la Nature approuve ce que Dieu defend, Salomon aiant fort bien établi cette maxime, Que la Loi de la Mere n'est jamais contraire aux commandemens du Pere.

Navig. mar. ru.

Les paradoxes de quelques Philosophes, tels qu'Epicure & Diogene, ne sont pas considérables contre les sentimens de Platon, d'Aristote, & de tant d'autres, qui ont unanimement condanné le Larcin. Quand Py-

thagore défendoit ſi expreſſement la nourriture des oiſeaux, qui ont les ongles crochus, il vouloit ſans doute faire peur des Larrons, qu'il tâchoit de rendre par ſon énigme odieux à tout le monde. Et quoique tous les Legislateurs n'aient pas été auſſi ſeveres que Dracon, qui ne puniſſoit pas moins de mort dans Athenes celui, qui avoit dérobé une pomme, que celui, qui avoit tué ſon pere: Si eſt-ce qu'aucun d'eux n'a oublié d'établir quelque peine contre ceux, qui ſe rendent maitres du bien d'autrui par la voie, dont nous parlons. L'indulgence de Lycurgue n'étoit pas tant en faveur des Voleurs, que contre la negligence des Spartiates, qu'il penſoit rendre plus vigilans & plus ſoigneux, en ſouffrant de petits Larcins, s'ils ſe pouvoient faire ſi adroitement, qu'on ne fût point découvert. Auſſi ne parloit-on en Grece que des clefs Laconiques, pour être très ſûres, encore qu'elles fuſſent les plus petites de toutes. Mais comme ce Legislateur vouloit, qu'on tint les portes bien fermées contre les Larrons, il y a des païs, où tout au contraire les Ordonnances veulent, que les maiſons ſoient toûjours ouvertes, puniſſant d'ailleurs ſi rigoureuſement le Larcin, qu'il n'y a point de lieux au monde, où il s'en commette moins. Nico-

Ariſtoph. in Theſ.

Exc. Constant. las Damaſcene l'a dit de nos anciens Celtes dans ce peu qui nous reſte de lui, & que leurs demeures ne ſe fermoient point. Jean de Barros témoigne, qu'au Roiaume de Benomotapa perſonne n'oſeroit avoir de portes à ſon logis, n'y aiant que quelques Seigneurs, qui obtiennent la permiſſion du Prince d'y en mettre, par honneur plûtôt que pour la ſûreté, dautant qu'il veut, qu'on croie que ſa Juſtice ſuffit, pour faire vivre dans ſes Etats chacun en aſſurance. Et j'ai lû dans la dou- *Pag. 126.* ziéme Partie des Indes Orientales de Bry, que le larcin eſt ſi bien puni au Japon, qu'on y voit toutes les maiſons perpétuellement ouvertes.

C'eſt ainſi que par divers chemins on tâche ſouvent d'arriver à un même but. Au fond, il n'y a point de Nations ſur la Terre, qui n'aient toûjours témoigné qu'elles abominoient le Larcin; quoique la Chinoiſe, au rapport *Lib. 5. hiſt. c. 3. & l. 17. c. 4.* du Pere Trigault, ne le puniſſe jamais de mort. Oviedo dit, que les Ameriquains le tenoient pour le plus grand de tous les vices, & qu'ils empâloient vifs, ceux qui en étoient convaincus. Le Roi d'Eſpagne Ramire ſe contentoit de leur faire crever les yeux, comme l'on peut voir dans Mariana. Et Merca- *Lib. 7. hiſt. c. 13.* tor a écrit, que ceux de Carinthie ſont ſi

animés contre les Voleurs, que ſur le ſeul ſoupçon ils les pendent, & puis font le procès au mort, ſe contentant d'enſevelir honorablement ceux, dont ils abſolvent la memoire à faute de preuves ſuffiſantes. En vérité, l'on ne ſauroit uſer de trop ſeveres châtimens contre un crime ſi ennemi de la ſocieté. Et je ne fais point de doute après Thucydide, que la grande reputation de Minos ne fût fondée, principalement ſur ce qu'il purgea la mer de Corſaires & de Pirates, auſſi bien que ſon Roiaume de Larrons. Vous voiés bien, que je ne ſuis pas pour eux, & que mes railleries n'empêcheroient pas, que je ne condannaſſe ſerieuſement ceux, qui ont été ſi habiles à vous ſurprendre, pour ſe faire riches de vos dépoüilles.

Lib. 1. hiſt.



DES RUSES DE GUERRE.

LETTRE XXXVII.

MONSIEUR,

Quoique les Spartiates fuſſent fort martiaux, & que leur Etat fût tout fondé ſur la force; ſi eſt-ce qu'ils faiſoient plus

de cas d'une Victoire obtenuë par l'adresse & le bon sens de leurs Généraux, pour laquelle ils avoient accoutumé d'immoler un bœuf; que d'une autre gagnée à la pointe de l'épée, qui n'étoit suivie par leurs loix que du simple sacrifice d'un Coq. Et en vérité, les avantages, qui se prennent de la premiere façon sont bien plus à priser, parce qu'on les reçoit tous purs, sans perte de sang, & presque toûjours sans peril. C'est pour cela que Pallas, sous le nom de Bellone, conduisoit le Chariot du Dieu des Batailles; qu'on a tant estimé cette Minerve armée, qui sortoit de la tête de Jupiter; & que l'artifice d'un cheval de bois, avec le fameux Palladium, eurent tout l'honneur de cette mémorable prise de Ville. Il ne faut donc pas se mocquer des stratagémes qui sont une des belles parties du métier des armes, & qui de tout tems ont été emploiés avec réputation par les plus grands Capitaines:

Virg. lib. 2. Æneid.

- - - dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Mais j'ai à vous dire, à l'égard de ces bœufs, dont vous m'écrivés, que les Napolitains viennent de se servir contre les Espagnols, que les premiers n'ont rien fait en cela, qui n'eût déja été pratiqué par d'autres.

Vous savés ce que fit Hannibal avec deux mille de ces animaux, qui avoient des feux attachés aux cornes, & comme ils lui donnèrent le moien de se retirer la nuit d'un très fâcheux endroit où Fabius l'avoit acculé. Les Portugais usèrent d'un trait presque semblable dans la Tercere contre les Castillans, si non que le feu n'y fut pas emploié, parce que l'action se passa de jour. Ils envoièrent contre ceux-ci une grande quantité de bœufs, qui ne les mirent pas seulement en desordre, mais donnèrent encore moien aux premiers de s'approcher sûrement & sans être remarqués, à cause de l'épaisse poussiere que tant de bêtes excitèrent en courant. Nous lisons dans Appien que les Carthaginois furent défaits de même, par des chariots enflammés que des bœufs traînoient, & que les Espagnols chassèrent avec impetuosité vers leur armée. Et l'invention de Gedeon contre les Madianites n'est pas fort différente, quand il les mit en desordre avec des flambeaux couverts de bouteilles, que trois cens de ses gens cassèrent au son d'autant de trompettes, dont ils les épouventèrent.

Tite Liv. Dec. 3. l. 2.

Connest. l. 8.

Cabrera l. 13. c. 5.

De bello Hisp.

Judic. c. 7.

Or puisque je vous ai fait observer ces trois ou quatre stratagémes, il faut que j'emploie le reste de cette lettre à vous en faire

voir d'autres, dont l'Hiſtoire nous montre, qu'on s'eſt heureuſement prévalu en diverſes rencontres. Pour continüer par l'emploi des animaux, il n'y a rien de ſi commun, que de faire gronder des pourceaux pendant qu'on plante le pétard; & la ville de Bonne fut priſe l'an mil cinq cens quatrevints-ſept par cet artifice. Rhodes fut auſſi ſurpriſe par les Chevaliers de Saint Jean de Jeruſalem, mélés parmi des moutons, & couverts, comme Ulyſſe, de la peau de quelques-uns. Au combat naval d'Hannibal contre Eumenes Roi de Pergame, le premier fit jetter des bouteilles & des cruches pleines de ſerpens dans les vaiſſeaux de ſon ennemi; ce qui l'empêcha de telle ſorte que rien ne contribua davantage à ſa perte. L'Empereur Severe aſſiegeant la ville des Atreniens, ils ſe defendirent entr'autres moiens par celui de certains vaſes de terre pleins d'oiſeaux & de petites bêtes vénimeuſes, Hérodien ne les nommant point autrement, qui ſe jettoient avec tant d'ardeur ſur les yeux des attaquans, & ſur les autres parties de leur corps découvertes, qu'ils n'éprouvèrent rien de plus fâcheux durant un ſiége, qu'on fut enfin contraint de lever. Encore que la mouche à miel ne ſoit pas miſe au rang des animaux dangereux: ſi

Thuan. l. 88. hiſt.

Juſt. l. 32. & Æm. Prob. in Hann.

Lib. 3.

eſt-ce que ſon aiguillon s'eſt fait ſentir plus d'une fois avec le même ſuccès. Oroſius rapporte qu'au ſiége que mirent les Portugais devant la ville de Tanli en Afrique, ils furent ſur tout incommodés des abeilles, dont les habitans avoient diſpoſé les ruches ſur leurs murailles, y mettant le feu & les verſant ſur leurs ennemis au point de l'aſſaut. *Noſtri*, dit-il, *& alvearium flammis ambuſti, & apum aculeis ſtimulati oppugnationem deſerere coacti ſunt.* C'eſt au livre huitiéme des Geſtes du Roi Emanüel qu'il conte cela: & il fait voir au ſuivant, comme ceux d'Azamor pratiquèrent encore la même choſe; ce qui n'empêcha pas néanmoins le Duc de Bragance de prendre cette importante place. Depuis peu les Suedois furent repouſſés devant Andrenach, étant déja logés entre les deux portes, par l'incommodité principalement qu'ils reçûrent de trois ruches de ces mêmes mouches, que les habitans du lieu leur jettèrent d'enhaut, ſelon les Rélations de l'année mil ſix cens trente-trois. Et il y a long-tems, que ceux de Themiſcyra ſe defendans courageuſement contre Lucullus, qui les vouloit forcer, s'aviſèrent d'envoier contre ſes Pionniers, non ſeulement des Ours, *De bello* & d'autres bêtes feroces qu'ils avoient, mais *Mithr.*

même des Eſſains d'Abeilles, comme le texte d'Appien le porte expreſſément.

L'on s'eſt auſſi quelquefois ſervi en guerre de quelques animaux pour en tirer une utilité extraordinaire. Car les Pigeons ont été ſouvent emploiés à porter des lettres en des lieux, où il n'y avoit que les oiſeaux qui puſſent pénétrer. Moïſe ſauva ſes troupes du

1. Antiq. c. 5. peril des Serpens allant en Ethiopie, par le moien des Ibis que Joſephe aſſure, qu'il fit porter pour cela. Et Agathocles voulant donner du courage à ſes ſoldats, laiſſa aller

Diod. Sic. c. 20. parmi eux une quantité de Hiboux, dont il avoit fait proviſion, dautant que comme conſacrés à Minerve, ils étoient tenus de très bon augure parmi les Atheniens.

Mais l'adreſſe de Cambyſes ne fut-elle pas grande lors qu'il voulut aſſieger Damiette, ſi elle eſt le *Peluſium* des Anciens, de mettre au devant de ſon armée des Chiens, des Chats, des Crocodiles, & de tous ces animaux que les Egyptiens tenoient pour leurs Dieux, afin de les empêcher de tirer contre lui, ce qui fit reüſſir heureuſement ſon entrepriſe? Je vois dans Famianus Strada une adreſſe

Lib. 8. preſque ſemblable des Eſpagnols à la priſe d'Utrecht l'an mil cinq cens ſoixante & quinze, quand il dit, qu'ils ſe cachoient derriere

des femmes de cette ville, & déchargeoient leurs mousquets par dessous leurs aisselles.

Il y en a qui ont contrefait des Fantômes, ou quelques figures étranges, afin d'étonner & de surprendre leurs ennemis. Ainsi les Polonois furent mis en fuite par les Tartares, qui avoient élevé un Spectre pour enseigne, de la tête duquel il sortoit du feu, comme l'on peut voir dans la Rélation de Micheovo. *Cap. 6.* Celle du Frere Carpin porte, que ces mêmes Tartares attachent quelquefois sur leurs chevaux des représentations d'hommes, afin qu'on les croie de loin être en plus grand nombre, qu'ils ne sont; comme quand à l'imitation de ce que pratiquèrent les Romains dans Tite Live, l'on a fait paroître des *Dec. 1. l. 7. & 10.* goujats de nos armées sur quelque éminence éloignée pour un pareil dessein. Mais le Prête-Jean Asiatique défit les Tartares par une autre imposture de quelques hommes de bronze attachés sur la selle des chevaux, & qui jettoient tant de fumée, qu'il tiroit à coups de fleche ces Tartares dans des tenebres, où ils ne pouvoient presque se defendre. Le même Carpin rapporte le fait plus *Cap. 5.* au long, & cela se lit encore dans le Miroir Historique de Vincent de Beauvais au dixiéme chapitre du livre trente deuxiéme. Afin *Parte 2. l. 2.*

que ces choſes vous ſemblent moins ridicules, & moins hors d'apparence de pouvoir jamais reüſſir, liſés dans Gualdo Priorato de quelle façon au dernier ſiége de Turin, ſi glorieuſement executé par le Comte de Harcourt, un eſpion de la ville tenta de paſſer en habit de Diable, au travers de nos trouppes & de la riviere, avec ſes lettres enfermées dans de la cire pour les garantir de ſe moüiller.

Et parce que je deſire vous faire encore ſouvenir de quelques autres ruſes de guerre,
Lib. 7. voiés comme le même Auteur remarque au livre ſuivant, qu'on trouva l'invention alors de jetter dans cette place aſſiégée de la poudre à canon, dont elle avoit beſoin, & des lettres, de même qu'en l'an mil cinq cens
Thua. l. 74. hiſt. quatre-vint un au ſiége de Steenvic, par le moien de certains mortiers à bombes, & d'un Canon qui fut nommé le Courier à cauſe de cet emploi. Je ne parle point des artifices meurtiers, qui font ſauter les maiſons avec une bûche creuſée où l'on a logé de la poudre, ni de ces ſacs pleins de même matiere, & d'un reſſort, qui jouë auſſi tôt qu'on remuë la corde qui les lie. L'Hiſtoire d'Au-
Lib. 90. guſte de Thou, & celle d'Aubigné en fourniſſent des exemples; & le Journal de Henri

Trois parle d'une boëte pleine de trente-ſix canons de piſtolets, chargés de deux bales, & qui éclaterent auſſi-tôt, qu'elle fut ouverte. Ce ſont de mauvais ſtratagémes, & ſi peu legitimes, que le Palatin Samoski, pour prendre ſa revanche d'une ſupercherie précedente, aiant fait envoier un coffre de fer plein d'armes à feu qui tirèrent comme la boëte dont nous venons de parler, Suiski Chef du parti contraire, le fit appeller en duel, l'accuſant de s'être ſervi d'un dannable moien, & que le métier de la guerre ne peut ſouffrir. Auſſi ſavons nous, que Tomiris reprocha de même à Cyrus, comme une action indigne, d'avoir défait les Maſſagetes, en leur faiſant préparer un feſtin, où ils s'enyvrèrent, & dont Hérodote dit, que Creſus fut l'ordonnateur. *Ib. l. 76.* *Lib. 1.*

L'on n'en peut pas dire autant de ceux, qui ont l'adreſſe de mettre finement le Soleil aux yeux de leur ennemi, comme fit Pollux au combat qu'il eût contre Amycus Prince des Bebryciens, ſuivant la deſcription qu'en fait Théocrite: Ou de donner aux autres le vent au viſage, ſelon qu'Hannibal le pratiqua à la journée de Cannes, après avoir obſervé que le *Vulturnus* ſe levoit tous les jours regulierement à midi: Ou de prendre *Idyll. 23.* *Appia. de bel. Han.*

l'un & l'autre avantage, de la façon que Henri Quatre en uſa l'an mil cinq cens quatre-vingt dix, à cette mémorable bataille d'Yvri. Saint Loüis fut empêché la premiere fois de ſe rendre maitre de Tunis par l'action ingenieuſe de ſes habitans, qui remüant des tas de ſable, & élevant des terres poudreuſes durant un vent favorable, mettoient nos ſoldats au deſeſpoir. D'autres au contraire ont emporté des places par de pures inventions d'eſprit. Philippe de Macedoine ne pouvant miner le roc de la ville de Prinnaſſe qu'il aſſiégeoit, ne laiſſa pas de faire bonne mine (pardonnés-moi cette petite alluſion) faiſant cogner le jour comme ſi des Pionniers euſſent fort travaillé, & apporter la nuit de la terre, qui témoignoit l'avancement de ſon ouvrage. Avec de ſi belles apparences, il fit ſommer en ſuite ceux de la place à l'ordinaire, diſant qu'il étoit prêt de faire mettre le feu aux pilliers de bois qui ſoûtenoient les lieux minés; & Polybe témoigne que cela lui ſucceda ſi bien, qu'elle fut renduë là-deſſus. Il y a des ruſes, qui ont ſervi à défaire des armées entieres en de certains paſſages. Nos Gaulois Boyens aiant coupé les grands bois de la forêt Litane, de ſorte qu'ils étoient prêts à tomber, le Con-

Dec. le Grain. Pierre Dan. hiſt. de Barb. l. 2. c. 2.

Lib. 16. hiſt.

ſul deſigné Poſthumius y perdit avec la vie une armée de vingt cinq mille hommes, la plûpart accablés ſous tant d'arbres, dont les premiers faiſoient choir les autres avec une telle & ſi prompte ſuite, qu'à peine, dit Tite-Live, dix hommes ſe ſauvèrent d'un ſi grand nombre, ceux qui ſe retiroient de cette ruine étant ſi mal-menés ou ſi étourdis, que les Gaulois les tuoient ſans difficulté, à la reſerve de fort peu, qu'ils firent priſonniers. *Dec. 3. l. 3.*

On a douté s'il étoit permis de ſe ſervir de toute ſorte d'armes, ſans parler de celles, qu'une pure imagination fait paſſer pour enchantées. Car à la premiere vuë d'une de ces machines, que les Anciens nommoient *Catapultes*, & qu'on avoit apportées de Sicile en Grece, Archidamus s'écria, qu'il ne falloit plus parler de la Valeur ni de la Force. Il s'eſt fait depuis de mêmes invectives contre les Canons ou Bombardes, lors qu'on commença de s'en ſervir. Barthelemy Coglioni fut blâmé là-deſſus, ſi nous en croions Paul Jove. Le Général Vitelli faiſoit crever les yeux & couper le poing à tous les Harquebuſiers qui tomboient entre ſes mains, comme à des poltrons, qui ſe ſervoient d'armes defenduës. Et l'on ſait, que longtems

depuis à la prise de Javarin par Vaubecourt avec un petard, les Turcs s'en plaignirent comme d'une action pleïne de mauvais artifice, & qui n'étoit pas de la bonne guerre.

Lib. 2. hist. Si est-ce qu'on prend tous les avantages, qu'on peut de ce côté-là. Zosime fait mention d'un Menelaüs, Chef de quelques troupes de l'Empereur Constantius, qui d'un seul coup tiroit de son arc trois traits différens, dont il frappoit trois diverses personnes; il en étoit d'autant plus consideré. Pittaque dans son duel contre Phrynon l'envelope d'un ret, &

Lib. 7. n'en fut pas blâmé. Les Perses Sagartiens, dont parle Hérodote, & de qui peut-être ce sage guerrier tenoit la fourbe précedente, portoient des cordes à la guerre dont ils attiroient & abatoient leurs ennemis. Et puis si l'on y prend garde, il se trouvera, que tout revient à un; qu'il ne se tuë pas plus d'hommes aujourd'hui par la poudre à canon, qu'autrefois par le dard ou par la lance; & que la sarbatane des Indiens Orientaux, dont Philippe Pigafette, Loüis Bartheme, & Pirard disent, qu'ils lancent de petites fléches propres à pénétrer leurs corps presque nuds, n'est pas moins meurtriere que nos plus gros canons, nos mousquets, & nos carabines.

Le

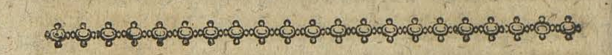
Le duel de Pittaque me remet dans la mémoire celui que repréſente ſi plaiſamment la Chronique de Fredegarius, entre Coſroës Roi de Perſe, & l'Empereur Heraclius. Elle porte, que le premier mit frauduleuſement en ſa place un de ſes Satrapes. Et elle dit, qu'Heraclius uſa d'une autre fineſſe, qui fut de ſe plaindre au faux Coſroës de ce qu'il étoit ſuivi, afin de lui faire tourner la tête, & de le tuer dans cet avantageux moment. Quelque fabuleux que ſoit ce conte, il ne laiſſe pas de nous apprendre, que tout le monde ſe ſert en guerre de ſtratagémes, & quoique les Romains, ſelon l'obſervation de Valere Maxime, fuſſent contraints d'uſer du *Lib. 7. c. 4.* mot Grec pour ſignifier cela, n'en aiant point de propre dans leur langue, ils n'ont pas moins pratiqué les tours de ſoupleſſe que les autres Nations contre leurs ennemis; & l'on peut aſſurer, qu'elles ont toutes été conformes à cet égard. Mais il faut, que je vous demande, avant que je finiſſe, ſi vous ſavés le ſecret de cette invention admirable, dont parle nôtre Ambaſſadeur à Veniſe, de Frêne-Canaye, au ſecond livre de ſes Lettres. Il en écrit une au Comte de Bethune, auſſi *L. 78.* Ambaſſadeur à Rome, par laquelle il le ſupplie de préſenter à ſa Sainteté un Bourgui-

gnon François (c'eſt ainſi qu'il parle) homme d'âge & de vertu, qui propoſoit un ſecret, que lui du Frêne garantit très véritable. C'étoit de donner un moien indubitable de conſerver la moindre bicoque contre toutes les forces Turqueſques, aſſurant, qu'encore qu'on en eût abatu ce qu'elle auroit de defenſes, trente femmes ſeroient ſuffiſantes pour empêcher dix mille hommes d'aller à la brêche. Certes il y a dequoi s'étonner qu'une perſonne du mérite de celui qui écrit, cautionne une telle propoſition, ſelon laquelle, comme il dit, on ne doit plus parler de prendre des villes par force. Et je me doute bien, que vous n'étes ni plus inſtruit, ni plus crédule que moi là-deſſus. Que ſi vous trouvés, que je vous aie trop long-tems entretenu d'un métier qui n'eſt pas le mien, pour le moins n'avoüerés-vous, que je ne l'ai pas fait hors de ſaiſon. Jamais les Trompettes n'ont ſonné dans l'Europe de plus générales allarmes que celles, qui s'y donnent aujourd'hui. Ces deux grandes Puiſſances, de France & d'Eſpagne, excitent comme égales des tempêtes ſemblables à celles, qu'on reſſent ſous l'Equateur, qui ſont les plus terribles de toutes. Et de quelque côté que nous portions nôtre vûë, nous ne verrons

que desolation par tout. Ce n'est donc pas sans sujet que nos méditations sont belliqueuses, quelques pacifiques que nous soions. Je sai bien, que nous ne pouvons pas être dans une perpetuelle tranquillité d'Etat, comme ces fabuleux Hyperborées, qui ne connoissoient pas le seul nom de la Discorde. J'avoüe, qu'il y a le tems de paix, & le tems de guer- *Cap. 3.*
re, comme dit l'Ecclesiaste, les Disciples de *Luc. c. 22.*
Dieu même étant obligés au dernier de vendre leurs chemises pour acheter des épées. Et comme il se trouve des personnes, à qui la paix est une guerre, de même que la guerre est leur paix, selon le mot de Philippe dans *Lib. 18.*
Diodore Sicilien; aussi se rencontre-t-il des Génies si ennemis du repos Politique, qu'ils n'apprehendent rien tant que les jours des Alcions; comme les Corsaires craignent sur tout le tems calme & les bonaces de la mer, qui sont contraires à leurs courses, & qui retardent leurs pirateries. *Ario buelto ganancia de pescadores.* Mais cela ne nous doit pas empêcher de redoubler nos vœux pour l'accommodement de tant de divisions; de préferer l'Olive pacifique de Pallas, au Cheval martial de Neptune; & d'admirer la prudence de ceux, qui firent la Massuë d'Hercule

du bois de cette même plante, à deſſein de nous avertir, que la guerre ne ſe doit jamais faire que pour s'acquerir une bonne paix.

Ovid. de arte am. *Candida pax homines, trux decet ira feras.*



DES PROCÉS ET DE L'INOBSERVATION DES LOIX.

LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR,

Je me ſuis ſouvent imaginé qu'Empedocle philoſophoit dans une grande Sale de Palais, quand il prononça qu'il n'y avoit en ce monde que procès & conteſtations; *Omnia*, diſoit-il, *ſecundum litem fiunt.* Il eſt vrai, qu'il ne l'étendoit pas comme je veux faire préſentement, & vous aurés raiſon de penſer, que je réſtrains beaucoup une propoſition, que ce Philoſophe étendoit par tous les ordres de la Nature, pour la reduire aux purs

termes de la Chicane. Mais puiſque cette ſorte d'application n'eſt pas vicieuſe, & qu'on peut dire d'ailleurs, qu'il n'y a perſonne de quelque condition que ce ſoit, qui ſe puiſſe exemter, de diſputer à quelque Tribunal, avoüons que l'homme eſt le plus contentieux de tous les animaux, qui ſe plaît naturellement à l'injuſtice, & que comme Platon le repréſente fort bien au commencement du ſecond livre de ſa République, il ne ſe porte jamais que par force à ce qui eſt équitable; de façon, que ſi nous poſſedions l'Anneau de Gyges, qui rendoit inviſible, nous ſerions tous injuſtes & injurieux au dernier point. Or comme il n'y a point d'animal, qui vive naturellement en noiſe & en diſſenſion avec ſon ſemblable à l'égal de l'homme; auſſi a-t-on obſervé, que les Chrétiens ſont entre tous les hommes les plus hargneux, & les plus proceſſifs pour uſer de ce terme de Palais. Les Juifs, dit le proverbe Eſpagnol, ſe ruinent aux ſolemnités de leurs Pâques; les Mores, ou Mahometans, aux ſomptuoſités de leurs nôces; & les Chrétiens aux pourſuites de leurs procès: *Judios en Paſquas, Moros en Bodas, Chriſtianos en Pleytos, gaſtan ſus dineros.* C'eſt une malediction, que nous ne ſaurions trop déplorer; & ſi j'étois

Lib. 37. *c.* 10. & *l.* 9. *c.* 25. pour croire Pline, lors qu'il donne à la pierre Siderite de couleur de fer, & qui vraisemblablement est l'Aimant, la force de multiplier les animosités entre ceux, qui plaident, comme il attribuë ailleurs au poisson Echeneis la faculté de retarder l'issuë des procès, je dirois, que nous serions tous ensorcelés de quelque vertu Magnetique, & que l'ennemi de la Foi auroit dépeuplé la mer de Remores pour en infecter le Christianisme. Il semble pourtant, qu'on pourroit tirer quelque avantage de cela, si la raison d'Aristote *Sect.* 29. *qu.* 7. étoit bonne, lors qu'il veut dans un de ses Problémes, que l'homme ne soit le plus injuste des animaux, que parce qu'il est le plus spirituel de tous; ce qui lui fait comprendre bien mieux qu'aux autres les avantages de la vie, qui ne s'acquierent, & ne se conservent guère qu'avec beaucoup d'injustice.

Quoiqu'il en soit, le vice d'être amateur de procès, qui fit nommer à Caton ceux, qui en étoient taxés *vitilitigatores*, n'a pour fondement que l'interprétation de la Loi, que chacun veut expliquer à sa mode, & dont tout le monde tâche de tirer le sens à son avantage. Cependant c'est une chose étrange, que cette Reine des mortels & des immortels, *Lib.* 1. *Strom.* comme la nomme Pindare dans Clement Ale-

xandrin, à laquelle ſervir, dit Platon au ſixiéme livre de ſes loix, c'eſt ſervir à Dieu; οὐ δουλεία ἀλλὰ σωτηρία, aſſure encore Ariſtote, ne trouve preſque perſonne, qui lui obeïſſe franchement. Et que celle qui doit être la lumiere de nôtre vie, ſelon ce même Pere de l'Egliſe, y cauſe des troubles, qui ne peuvent être éclaircis, & qui ne finiſſent jamais. Les Grecs lui ont donné le nom de νόμος (quoiqu'on ait obſervé qu'il ne ſe trouve point dans Homere) à cauſe de la diſtribution qu'elle doit faire à chacun de ce qui lui appartient, & celui que les Romains lui impoſèrent, vient du choix & de l'élection, dont elle ſait uſer pour le même effet. Mais encore que tout le monde tombe d'accord de cela, les difficultés, qui ſe trouvent dans l'application & dans l'uſage de cette loi, ſont ſi grandes, que les conteſtations, qui en viennent, ſont un mal égal à celui pour lequel elle eſt introduite.

Lib. 5. Polit. c. 9.

Cic. l. 1. de leg.

Il y en a qui veulent, qu'on ſuive ſes termes exactement, & ſans y faire intervenir aucun raiſonnement, c'eſt pourquoi les Eſpagnols ont particulierement nommé *letrados*, les Legiſtes, ou Juriſconſultes, comme ceux, qui ſont obligés de ſe regler par le ſeul Texte de la Loi écrite, *à letra dados*. Ce ſentiment

est fondé sur ce que les Loix sont des Magistrats muets, aveugles, & par là incorruptibles, *ἄνευ ὀρέξεως νοῦς ὁ νόμος*, *lex mens est*
Cap. 16. *appetitione vacans*, dit Aristote au troisiéme livre de ses Politiques, où il ajoute que cet esprit de la Loi, commandant seul, c'est comme si Dieu même commandoit: mais que si l'on souffre, que l'homme s'en mêle, l'on substituë une bête farouche en la place de Dieu. Aussi n'obeït-t-on pas à la Loi, parce qu'elle est juste, sa justice pouvant être débatuë, mais parce qu'elle est Loi, & qu'aiant été une fois reçuë l'on est obligé de faire ce qu'elle ordonne. C'est surquoi sont fondées ces deux maximes de l'Orateur Cléon dans
Lib. 3. hist. Thucydide; la premiere, qu'un Etat gouverné par de mauvaises Loix, mais certains & invariables, vaut mieux, qu'un autre, qui les a bonnes & sujettes à changement; la seconde, que des ignorans, qui déferent aux
l. Barbarius ff. de off. præt. & l. pen ff. de Iust. Loix, gouvernent bien mieux, que de plus habiles qu'eux, qui les méprisent, parce qu'ils s'estiment plus sages & plus clairvoians qu'elles. Et comment peut-on sauver autrement ces étranges Aphorismes de Droit, *Communis error facit jus*, & *Prætor jus dicit etiam cum inique decernit?* Examinés bien cet article, vous trouverés que ce n'est pas sans sujet, qu'on a

dit, que la meilleure de toutes les loix étoit celle, qui laiſſoit le moins à l'arbitrage du juge, & le meilleur de tous les Juges celui, qui captivoit le plus ſon jugement ſous l'obeïſſance de la Loi.

L'opinion contraire ne manque pas pourtant ni de Sectateurs, ni de raiſons vraiſemblables. Ceux, qui l'embraſſent ſoûtiennent que l'équité naturelle, étant l'ame de la Loi, & la Loi ſans elle un corps ſans ame, l'on doit toûjours y avoir recours, parce que ſouvent en Juriſprudence auſſi bien qu'en Théologie, la lettre tuë & l'eſprit vivifie, à quoi ne ſe rapporte pas mal le mot ordinaire, *merus Doctor*, *merus Aſinus*. Toutes les loix, qui ſe propoſent dans le monde, ne doivent être que des interprétations de la naturelle, gravée dans nos cœurs, & qui nous eſt inſinuée avec ce raion de lumiere raiſonnable dont le Ciel nous gratifie en naiſſant. Celles qui s'en éloignent ſont rejettables, ne pouvant plaire à celui qui eſt parfait & qui ne détruit jamais ſes ouvrages. Pourrions-nous appeller homme celui, qui manqueroit de ſa forme raiſonnable? C'eſt la même choſe de nommer loi celle, qui eſt dépourvuë de cette premiere raiſon, parce qu'elle eſt ſa forme, & le véritable fondement de ſon être. L'on voit

beaucoup de Nations, comme celle des Abyssins entre autres, qui n'ont nulles loix par écrit, se contentant de la naturelle, pour decider ce que leur Morale peut rencontrer de difficultés. Et parmi ceux mêmes, qui se vantent d'avoir des Codes & des Digestes, n'est-ce pas une maxime générale, que les termes seuls de la Loi n'en donnent pas la connoissance, *scire leges non est verba earum tenere, sed mentem*; ce qui montre la nécessité d'attribuer plus au raisonnement qu'à la lettre, & d'admirer l'allusion, qui se trouve entre les mots de *νόος*, & de *νόμος*, Platon n'aiant pas donné à cette homonymie toute son étenduë, quand il ne s'en sert au douziéme livre de ses Loix que pour prouver, qu'on les doit apprendre par cœur. D'ailleurs, le but de la Loi étant de profiter, il est juste, qu'autant de fois que son simple texte peut nuire, l'on ait recours à quelque interprétation favorable, autrement le souverain droit devient souvent une souveraine injustice, que Diodore
Eccl. l. 29. nomme fort bien la Metropolitaine de tous les maux de la vie. Cet œil de Justice, ce *δίκης ὀφθαλμὸς* des Grecs, doit là joüer son jeu; & la Philosophie ne fût peut-être appellée par
Lib. 3. Rhet. c. 3. Alcidamas le boulevart ou la forteresse des loix que pour signifier, un peu trop poëtique-

ment, ſi nous en croions Ariſtote, qu'il eſt à propos en de ſemblables rencontres d'emploier le raiſonnement de cette même Philoſophie, pour ſuivre ce qu'elle juge le plus expedient, *bona eſt lex ſi quis ea legitime utatur*, dit Saint Paul à Timothée. *Ep. 1. c. 1.*

Mais que penſerons-nous de ceux, qui déferent ſi peu aux loix écrites, & à toutes les conſtitutions humaines, qu'ils ſe mettent hardiment au deſſus d'elles? comme des Rois, proteſtant, qu'elles ne ſont pas faites pour eux: *Lex juſto non eſt poſita, ſed injuſtis.* Les Gnoſtiques Sectateurs de Prodicus ſe ſervent dans Clement Alexandrin de ces paroles priſes du même lieu, que nous venons de citer de l'Apôtre, pour obtenir une telle ſuperiorité, & ils pouvoient encore ſe prévaloir de celles-ci de la premiere Epitre aux Corinthiens, *ſpiritalis judicat omnia, & ipſe a nemine judicatur.* Le Sage, dit Antiſthene, dans Diogene Laërce, s'empêchera bien de vivre ſelon que les loix le préſcrivent, il lui ſuffit de ſe gouverner par les régles de la Vertu. Tous ces ſuperbes Stoïciens, qui vouloient aller du pair avec le premier de leurs Dieux, avoient appris de ce Philoſophe la même leçon. Et Diogene s'en ſouvenoit bien, lors qu'il proteſtoit d'oppoſer toûjours l'aſſurance *Lib. 3. Strom.* *Cap. 2.* *In ejus vita.* *Diog. Laërt. in ejus vita.*

& la fermeté d'eſprit à la Fortune; la Raiſon aux Paſſions; & la Nature à tout ce que les loix ordonnoient. Si eſt-ce que les Sages de l'Inde, vers qui Alexandre deputa ſon Admiral Oneſicrite, encheriſſoient encore ſur ceux de la Grece. Car nous liſons dans Plutarque comme leur chef Dandamis, aiant appris de ce Deputé, qui avoit été diſciple de Diogene, juſqu' où s'étendoit la Philoſophie de Socrate, de Pythagore, & de ces autres renommés perſonnages de Grece, il avoüa bien que ces Grands Hommes lui ſembloient avoir été bien nés, & de bon entendement: mais ce fut en ajoûtant, qu'à ſon avis ils avoient trop réveré les loix durant leur vie.

Je ne veux pas defendre un paradoxe, qu'il faut abſolument rejetter en ce qu'il contient de contraire à la Pieté. Nous en pouvons néanmoins tirer cette leçon, qu'outre l'inclination naturelle de la plûpart des hommes à l'injuſtice, & à l'inobſervation des loix, ce n'eſt pas merveille, que tant de perſonnes les violent, puiſque ceux, qui s'eſtiment les plus raiſonnables de tous, font profeſſion d'être au deſſus d'elles, & de n'y déferer qu'autant qu'ils jugent à propos de le faire. C'eſt ce que vous aurés de moi au ſujet de vôtre voiage en un lieu ſi ami de la chicane & des procès.

Souvenés-vous de la maxime de Platon, Qu'il n'y a point de marque plus certaine de la mauvaise constitution des villes, que d'y voir un grand nombre de Juges & de Médecins. Heureux ceux, qui n'ont besoin des uns ni des autres: Assez de personnes croient, qu'il faudroit n'avoir nulle sorte de biens de fortune pour cela, parce qu'étant sujets à l'envie, ils le sont par consequent à la contestation & aux actions qu'on nomme Judiciaires, qui multiplient naturellement plus que toutes les graines des Jardins, ἔρις δ' ἔριν ἀντιφυτεύει, *lis vero litem gignit.* Et néanmoins l'on a vû de tout tems des hommes très riches, qui n'ont jamais été reduits à la dure nécessité de solliciter des Juges, non plus qu'Atticus, au rapport de celui, qui nous a donné sa vie. Il faut les imiter autant qu'il nous sera possible, & détester le mauvais naturel de ceux, qui ne sauroient vivre sans procès, témoin cet Ecclesiastique, qui pria l'un de nos Rois, de lui en laisser quatre ou cinq pour se divertir, & cette vieille Ptolemaïs, dont parle Suidas, qui eût été bien fâchée, qu'aucun des siens eût eu la vie plus courte qu'elle.

Lib. 3. de Rep.

Phocylides.



DE
LA FLATTERIE ET DE LA CORRECTION.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR,

Ce ſont deux choſes bien différentes de ſe plaindre comme vous faites, de vous être vû louër exceſſivement en un lieu, & d'avoir reçû preſque au même tems des mortifications ailleurs, qui vous ſemblent inſupportables. Il ſe fait des compoſitions heureuſes par le mêlange de ce qui eſt doux avec ce qui pique, & comme on brouïlle agréablement le ſucre parmi le vinaigre, il ne tiendra qu'à vous, que vous ne convertiſſiés à vôtre avantage deux choſes ſi contraires.

C'eſt être trop auſtere, de refuſer abſolument toute ſorte de loüanges. Si vôtre humeur vous porte à ne les pas entendre, le devoir des autres les oblige, à ce qu'ils croient, de vous en donner. Et l'on vous pourroit

dire, que vous cessiés donc de faire de bonnes actions, si vous ne pouvés souffrir qu'on les estime. Faites s'il vous plait, que vôtre naturel s'accommode à ce qui est non seulement de la coûtume, mais même de la raison. Je sai bien, qu'il faut se garder soigneusement des flatteurs, pires de beaucoup que les Corbeaux, selon l'allusion Grecque du mot d'Antisthene. Ils n'élevent personne, que comme l'Aigle fait la Tortuë, pour profiter de sa chute. S'ils applaudissent, c'est avec le même dessein, qu'on gratte le Porc sur l'échine, lors qu'on lui veut mettre le couteau dans la gorge. Et quand ils se font humbles, donnant aux autres de la superiorité, tenés pour assuré, qu'ils imitent le Dauphin, qui ne va sous le Crocodile, qu'afin de trouver sa plus foible partie, & de le percer par où il est le plus aisé à pénétrer.

εἰς κόρακας εἰς κόλακας.

Plin. l. 8. nat. hist. c. 25.

Les Grands sont les plus sujets de tous à cette agréable, quoique lâche, trahison. Ceux qui peuvent le mieux paier les belles paroles, en ont souvent plus que ceux, qui en sont dignes. On les prend pour des moulins, qui ne donnent de la farine, qu'à proportion de ce qu'ils reçoivent de vent. Et ces flatteurs affamés, vrais chiens de Cour, les attrapent par les oreilles, comme les Dogues

d'Angleterre ſont les Taureaux de combat. En vérité les Puiſſans de la Terre ne doivent pas faire grand état de certaines loüanges, qu'on leur diſtribuë, s'ils conſidérent, que Phavorin a bien écrit celles de la Fiévre, Lucien l'éloge de la Mouche, & Polycrate celui d'une Marmite.

Mais à l'égard de ceux, qui n'ont autre intention en loüant, que de rendre à la Vertu ce qu'elle mérite, vous étes injuſte & incivil tout enſemble, ſi vous réjettés ce qui ne lui eſt pas moins propre, ni moins utile, que la roſée aux plantes, les vents à la navigation, & le bain chaud à la laſſitude, pour uſer de trois comparaiſons priſes de trois Odes différentes de Pindare. *Olymp. 11. Num. 4. & 8.* Peutêtre, me dirés vous, qu'il y a bien d'autres perſonnes, que ces infames flatteurs, de qui les loüanges doivent d'être ſuſpectes, & qu'il ſe trouve une eſpece d'adulation, que quelques-uns ont nommée la maladie de l'Amitié, & les autres une amitié malade. Je n'ai autre choſe à vous repartir là deſſus que ce ſeul précepte,

Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.

Et néanmoins encore ne devés-vous pas recevoir en ſi mauvaiſe part un excès de bonne volonté, qu'on peut dire qui oblige, au même tems qu'il incommode.

Venons

Venons au ſecond chef de vôtre plainte, qui regarde la liberté avec laquelle des perſonnes vous ont dit nettement ce qu'elles trouvoient à redire, ſoit en vos paroles, ſoit en vos actions. Déja, n'étoit-il pas juſte, qu'après le Paranymphe vous fuſſiés un peu Veſperiſé? Que ſi l'on s'y eſt porté avec trop de chaleur, & ſi la médecine a été plus amere que vôtre goût ne la deſiroit, ſongés, que ce trop apparent, & cet excès, qui vous déplait, ne vous peut pas nuire, & que vous en pouvés profiter; qu'on ne ſauroit ôter l'amertume à l'abſinthe, ſans lui faire perdre ce qu'il a de meilleur, & qu'en matiere de corrections, auſſi bien que de potions, il y en a de très ſalutaires, qu'il faut avaler ſans mâcher & ſans les ſavourer. C'eſt une maxime, que jamais les reprimendes ne ſont ſouffertes ſi patiemment, par qui que ce ſoit, que par ceux, qui les méritent le moins, & que plus on eſt ſage, plus on les reçoit à gré, *argue ſapientem, & diliget te.* La grandeur du Génie d'Auguſte me paroit plus admirable, en ce qu'il a trouvé bonnes les libres cenſures de ſes amis, qu'en tout ce qu'il a fait de plus éclatant: Et quoiqu'il dit ſouvent de bons mots, ceux qu'il enduroit paiſiblement, le rendent bien plus conſidérable, au jugement

Salom. c. 9. Prov.

Macrob. 2. Satur. c. 4. d'un Ancien; parce que la patience eſt une Vertu préferable de beaucoup à celle, qui nous donne des pointes gentilles, & qui nous fait parler agréablement, *major eſt patientiæ, quam facundiæ laus.* Que liſons nous de plus beau dans toute l'Hiſtoire Romaine, que la tolerance de ces deux Empereurs, Marc-Antonin le Philoſophe & ſon frere, qui permettoient au Poëte Marulle de leur faire de ſeveres leçons, dans cette ſorte de vers Satyriques, qui avoient cours de leurs tems ſous le nom de *Mimes?* En vérité, des particuliers doivent avoir honte d'être ſi delicats, où de tels Monarques ont fait paroitre tant de reſolution, & de vraie force d'eſprit. *Iul. Capitol.*

Ce n'eſt pas que je n'avouë, qu'il ſe commet ordinairement de grandes fautes de la part de ceux, qui ſe mêlent de critiquer les autres. Outre qu'ils doivent toûjours faire couler l'huile avec le vinaigre, & cacher ſouvent la lancette ſous l'éponge, jamais ils ne s'aquiteront bien de leur charge, s'ils ne l'exercent en tems & lieu, lors qu'ils trouvent de la diſpoſition en ceux, qu'ils veulent reprendre à bien recevoir les corrections, qui leur doivent apparemment être utiles. C'eſt en vain, dit Lucien, qu'on repréſente au Scarabée ſa vilaine coûtume d'être toûjours dans *In Pſeudol.*

l'ordure, sa nature y est trop portée, pour esperer, qu'il en use jamais autrement. Et celui, qui pensoit faire une belle leçon à un homme pris de vin, de lui demander s'il n'avoit point de honte d'être yvre, reçût cette réponse, qui le rendit confus, s'il n'avoit point plus de honte de parler à un homme yvre. Il n'y a rien aussi d'odieux à l'égal de ces personnes, qui font profession de censurer tout le monde, & qui en recherchent avec importunité les occasions. Crates le Thebain fut nommé θυρεπανοίκτης, parce qu'il entroit dans toutes les maisons pour y faire des reprimendes, en quoi l'on commettroit une grande faute, si l'on vouloit l'imiter. De semblables affectations sont toûjours mal reçûës, & l'usage trop frequent de cette maniere de mortifications, dont nous parlons les rend infructueuses, comme nous experimentons, que les meilleurs remedes ne servent de rien, quand on les reïtere trop souvent. Mais quoiqu'il se fasse assez de fautes de ce côté-là, elles sont bien plus ordinaires de l'autre, & de la part de ceux, qui ne veulent jamais être repris; ce qui me fait vous convier à y prendre garde de près; à examiner fidelement ce point de Morale, & à n'y être pas trop delicat ni trop sensible.

Diog. Laërt. in ejus vita.

DES CARACTÉRES MAGIQUES.

LETTRE XL.

MONSIEUR,

Se peut-il faire, que pour avoir lû dans le Mercure François, qu'il falut assommer quelques Soldats Imperiaux, parce que ni le fer ni le feu ne les pouvoit entamer à cause des caractéres qu'ils avoient, vous aiés été porté à croire une chose si ridicule? Il faut donc, que vous receviés de même pour véritable l'enchantement du Corps de garde de Philipsbourg, que les Suedois ne purent jamais brûler, puisqu'il part de même boutique. Je ne veux pas décrediter par là tout le travail de Richer, qui peut servir à nôtre Histoire: Mais j'ai à vous dire, que comme les meilleurs Historiens Grecs & Latins ont écrit assez souvent de telles bagatelles, ils ne l'ont guères fait, non plus que lui, que pour donner à connoitre les bruits populaires, & que jamais un Lecteur serieux ne

doit prendre autrement de ſemblables Narrations.

Vous ſavés bien le pouvoir que les ſuperſtitieux de l'Antiquité ont attribué aux lettres Epheſiennes, & tout ce qu'on a dit des Gamahez ou Taliſmans, qui ſervent encore de jouët à tant d'eſprits que le Rabiniſme, ou la Judiciaire tiennent enſorcelés. Pour vous faire voir, qu'en tout tems & parmi toutes les Nations l'on a tâché d'autoriſer cette vieille erreur, je vous rapporterai ce que j'ai lû dans quelques Rélations de Voiages, dont vôtre crédulité m'a renouvellé la mémoire. Marc Polo aſſure que huit Inſulaires de Zipangu ne pûrent jamais être décapités par les Tartares, qui l'avoient attaquée, il y a plus de quatre cens ans, dautant qu'ils portoient au bras droit entre cuir & chair une pierre enchantée, de ſorte, qu'il falut les aſſommer pour les faire mourir. Odoardo Barboſa dit auſſi, que ceux de la grande Java fabriquent des armes Fées, qui rendent ceux, qui les portent, invulnerables & invincibles; ce qu'ils font avec tant d'art, qu'ils emploient ſouvent huit & dix ans pour achever une paire de ces armes, attendant l'heure d'une favorable conſtellation, pour y travailler, ou le moment d'une bonne élection, pour y mettre la der-

Lib. 3. c. 2.

Cap. 17. niere main. J'ai le recit d'un Voiage recent de Libye, qui porte, que les Marabouts de Senega donnent aux Negres de certains billets, qu'ils appellent *Grigris*, & qui contiennent quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent être préservés de beaucoup d'inconveniens, & sur tout des coups de leurs Zagayes; faisant même porter de ces *Grigris* à leurs chevaux. Voilà de quelle façon ces vaines créances sont établies par

Treb. Pollio in Quieto. tout. On a crû que la seule figure d'Alexandre le Grand rendoit heureux ceux, qui la portoient. Celle d'Hercule se mettoit à même dessein sur la porte des logis, avec cette

Cl. Alex. 7. Strom. inscription, *μηδὲν εἰσίτω κακὸν*, *nihil mali ingrediatur*, ce qui fit demander si gentiment à Diogene par où entroit le Maitre de la maison. Le Discours du retour de l'Ambassadeur de Breves, parle d'une pierre taillée en forme de Scorpion dans une des murailles de Tripoli, joignant la Marine, pour en exterminer toutes les bêtes vénimeuses, qui l'avoient toûjours infectée auparavant; ce qui n'est pas appuié sur de meilleurs fondemens, que les contes précedens & mille autres semblables. Le Serpent d'airain de l'Atmaïdan ou Hippodrome de Constantinople fut élevé à même fin. Les lettres des Peres Jesuites

de l'an mil ſix cens vint-ſix, nous apprennent, que des Mores d'Ethiopie y conjurèrent des Sauterelles, qui broutoient tout, en diſant de certaines oraiſons ſur trois, qu'ils avoient priſes dans un filet. On les excommunie en beaucoup de lieux. Et je vous puis communiquer la Sentence d'un Official de Troye dattée de l'an mil cinq cens ſeize, & donnée à la requête des Habitans de Villenoce, par laquelle des Chenilles dont ils ſe plaignoient, & à qui l'on avoit donné un Avocat, ſont exhortées de ſe retirer dans ſix jours, & à faute de le faire, declarées maudites & anathématiſées.

Leo Allatius de quorundam Græcorum Opinationibus §.29. p. 176. idem de Erucis. de Murib. Chriſt.

Je n'ai rien à dire ſur ce que l'Egliſe trouve bon. Mais je penſe, qu'on peut ſoûtenir, que hors ce qu'operent les prieres prononcées dans la vraie Religion, & jointes aux cérémonies, dont elle ſe ſert, toutes les autres paroles ne ſont pas capables de produire le moindre des effets qu'on leur attribuë. Si ce n'eſt que vous receviés pour des vérités hiſtoriques tout ce qui ſe dit de plus fabuleux.

Falſterus in Amœn. Philol. T. 2. Serm. 35. p. 225.

Carmina vel cœlo poſſunt deducere Lunam:
Carminibus Circe ſocios mutavit Ulyſſis:
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Virg. ecl. 8.

De fait, Philoſtrate repréſente les Indiens, qui ſont cheminer les Dragons, & les endorment

Lib. 3. de vita Ap. Thya. c. 2.

avec de certains mots pour leur couper ſûrement la tête, où ils trouvent des pierres propres à les rendre inviſibles comme Gyges. Et ne penſés pas qu'il n'y ait que des Poëtes, ou des Auteurs auſſi ſuſpects que ce dernier, qui debitent de telles denrées. Vous trouverés dans les plus claſſiques & les plus autoriſés, dequoi vous charger la mémoire d'une infinité d'exemples capables de faire valoir toute ſorte de ſortileges. De certains Philoſophes vous fourniront de même dequoi rendre ici probables les plus grandes abſurdités. Avicenne vous poſera cet Aphoriſme, que toutes les choſes materielles obeïſſent à l'ame humaine bien diſpoſée, & élevée au deſſus de la matiere. Albert le Grand vous maintiendra, que les paroles, & les caracteres, ſont des inſtrumens, dont les corps celeſtes ſe ſervent, pour faire ce que nous nommons ſouvent des miracles. Et d'autres vous ſoûtiendront, que l'homme étant un abregé de tout le monde, il poſſede quelquefois, outre ce qui lui eſt propre, des vertus divines, & quelquefois celles d'une plante, ou d'une pierre, qui lui font exécuter mille choſes merveilleuſes, & qui paſſent pour autant d'enchantemens. Je vous renvoie ſur tout cela aux réponſes de Pomponace, & ſi vous le pouvés

souffrir, à nôtre refutation de la Magie, qui suit celle de la Chymie, & de l'Astrologie judiciaire, dans ce que nous avons écrit touchant l'instruction du Roi, lors qu'il étoit encore Dauphin.

Ce que je vous puis dire sommairement dans une lettre, c'est, que l'imposture ne manque jamais ni d'autorités, ni de raisonnemens, non plus que la vérité. Les Telchins de Rhodes, les Idées Dactyles de Crete, les Haruspices de Toscane, ou même du Perou, puisqu'il s'y en est trouvé, *qui plus ex alieno jecore sapiebant quam ex suo*, ont eu leurs suppôts & leurs fauteurs, comme les Rosecroix, & les autres imposteurs de nôtre tems. Qu'y a-t-il de plus incertain que le vol des oiseaux dans la liberté de l'air? Si est-ce que ceux, qui firent profession de deviner par là, qu'on nommoit Augures, ont été de l'autorité que chacun sçait parmi les Grecs & les Romains. Car, quoique Caton prononçât librement, qu'il s'étonnoit, que deux d'entre eux se pûssent empêcher de rire, quand ils se rencontroient: Et bien que le Iuif Mosomame, qui tua l'Oiseau, qu'observoit un des Augures d'Alexandre, fit voir clairement, que celui qui ne savoit pas ses propres destinées, n'étoit pas capable d'enseigner celles des autres; ces

Hist. des Incas l. 9. c. 22.

Euseb. l. 6. præp. Ev. c. 4. ex Hecatæo.

libertés pourtant, & ces lumieres d'eſprit de quelques particuliers n'empêchoient pas, non plus qu'aujourd'hui, que la multitude ne fût ſeduite par ceux, qui profitoient de ſa crédulité. Cependant les Rois, les Dictateurs, & les premiers Monarques du monde faiſoient partie de cette multitude. Un ſeul exemple des plus illuſtres ſuffira, parmi un nombre infini, que debitent toutes les Hiſtoires. Le principal motif, qui porta Xerxes à cette grande expedition contre la Grece, fut celui des bonnes eſperances que lui donnoit un Onomacritus Athenien, qui faiſoit profeſſion de deviner *per ſortes Muſæi.* Vous n'ignorés pas, que les Anciens en ont eu d'autres, qu'ils nommoient *ſortes Lycias*, *Dælias*, *Antianas*, & *Præneſtinas;* ces dernieres aiant fait dire à Carneade de très bonne grace, qu'il n'y avoit lieu au monde où la Fortune fût plus heureuſe, & pour faire l'alluſion, plus fortunée, qu'à Preneſte; à cauſe vraiſemblablement qu'encore qu'il n'y eût rien de ſi vain, ni de ſi ridicule, que ces jeux de hazard, qui lui étoient conſacrés en ce lieu là, tout le monde néanmoins s'y laiſſoit piper.

En vérité la foibleſſe de l'eſprit humain eſt extrème au ſujet que nous traitons; où, faute de meilleure raiſon, il a toûjours recours à

cette commune repartie, que Dieu peut & permet tout ce que bon lui ſemble. Certes il n'en faut point douter, & cela eſt ſi vrai, que s'il l'avoit voulu, il auroit rendu plus judicieux & plus clairvoians ceux, qui ſe laiſſent aller à toutes ces niaiſeries. Souvenés-vous, je vous ſupplie, du beau mot de cet Ancien, que l'incredulité eſt le nerf, & le principal appui de toute nôtre ſageſſe.

DES CHEVAUX.

LETTRE XLI.

MONSIEUR,

Ma raillerie de ceux, qui ſe font manger par leurs chevaux, comme Actéon par ſes chiens, ne vous regardoit pas. I'euſſe pû dire encore comme ce Roi de Thrace Diomede, ou ce Glauque fils de Siſyphe, que les Fables font devorer l'un par ſes chevaux, l'autre par ſes cavales. Mais puiſque vous avés pris pour vous ce qui touchoit un homme auſſi blâmable dans ſes inclinations dereglées, que les vôtres ſont toûjours raiſonna-

bles; Je vous veux ſatisfaire autant qu'il me ſera poſſible, & vous donner à connoître par la paſſion indiſcrete, que beaucoup de perſonnes ont euë pour des chevaux, que je tiens fort legitime l'affection, que vous portés à ceux, que vous nourriſſés.

Op. del. Hoſp. Scipione Ammirato s'eſt imaginé, que ce qu'on a dit des Centaures n'a été inventé, que pour repréſenter de certaines gens, qui témoignent par leurs ſoins extraordinaires, de n'aimer pas moins les beaux chevaux, que s'ils faiſoient la moitié d'eux-mêmes. Je me veux taire de la beſtialité de Semiramis, & de celle d'un Fulvius, qui ont également offenſé la Nature. Il me ſuffira de remarquer ce qu'un amour moins criminel a fait faire à d'autres pour quelques-uns de ces animaux, dont les plus grands Hiſtoriens n'ont *Lib. 6.* pas dédaigné de parler. Herodote fait mention du ſepulcre, qui fut érigé aux cavales de Miltiade, qui étoient retournées trois fois victorieuſes de la courſe Olympique. L'Empereur Hadrien n'en fit pas moins depuis à ſon cheval de chaſſe nommé Boriſthene, ajoûtant une colomne & une Epigramme à ſon *Lib. 61. & 6.* honneur. Et Xiphilin, qui le rapporte, aſſure ailleurs, que Neron gratifioit ordinairement ſes chevaux victorieux, quand ils

étoient devenus fort âgés, d'une robe de Palais, semblable à celle, que portoient les plus considérables d'entre les Romains. Mais Alexandre passa bien plus outre en faveur de son Bucephale, qui ne se laissoit monter que par lui, lors que, pour éternifer sa mémoire, & se consoler de sa perte, il fit bâtir la ville de Bucephalie. Paul Jove dit, que Selim, *L. 13. hist.* s'étant sauvé dans une déroute sur son cheval nommé *Carabule*, c'est à dire noire nuée, il voulut en recompense, qu'il vécût en pleine liberté, le suivant en Perse & en Egypte, où étant mort, il lui fit dresser un tombeau dans le Caire à l'imitation d'Alexandre, dont il tâchoit de copier les plus notables actions. L'Empereur Verus se contenta de donner le *Jul. Capit.* nom de Volucer, que portoit un cheval, qu'il avoit fort affectionné, à un grand vase de cryftal, avec lequel il faisoit souvent bonne chere. Vous savés combien les Musulmans respectent les descendans de la cavale de Mahomet, ausquels ils feroient conscience de donner le moindre coup. Tout cela néanmoins n'est presque rien au prix des soins passionnés, que prit Caligule de ce cheval de course, qu'il logea dans une écurie de marbre, ornée d'un ratelier d'ivoire. Il lui donna des couvertures de cette belle pourpre an-

cienne, & il lui fit porter des colliers de pierreries. On lui vit ſa famille, ſes officiers, & ſes meubles même, qui ſervoient à recevoir ceux, qui le venoient viſiter. Bref, nous liſons dans Suetone, que la veille des Jeux Circenſes Caligule envoioit de ſes Gardes commander à tous les voiſins de l'écurie, qu'ils euſſent à ne faire aucun bruit, de peur que le repos d'un ſi digne animal ne fût
Art. 55. interrompu. Et cet Hiſtorien aſſure encore, qu'on tenoit pour tout certain, qu'il lui avoit deſtiné le Conſulat. Je veux joindre à cela une obſervation de l'Hiſtoire moderne des
Cap. 98. Cherifs, faite par Diego de Torrez. Il repréſente l'entrée que fit un Cherif dans la ville de Fez, monté ſur un cheval haubert qu'il cheriſſoit à tel point, que jamais on ne le laiſſoit piſſer à terre de crainte qu'il ne ſe ſalît. Pour obvier à cet inconvenient, un eſclave Chrétien, de jour, & deux Maures, de nuit, recuëilloient ſon urine dans un baſſin. Que ſi par malheur il laiſſoit quelquefois aller ſon eau contre terre, leur negligence étoit punie du fouët irremiſſiblement. Ne voilà pas des affections fort dignement placées? Et ne peut-on pas dire, que ce qu'elles ont d'exceſſif & d'extravagant, eſt une juſtification de toutes celles, qui reſſemblent à la vôtre,

qui n'a pour fondement que ce qui fait aimer les belles & excellentes choses, dont nous pouvons tirer du service.

Je n'en demeurerai pas là pourtant. Il faut, que pour user de plus de complaisance encore, j'observe deux choses, qui sont tellement à l'avantage du cheval, qu'elles sont capables de justifier tout ce qu'on peut avoir d'inclination pour lui. La premiere regarde la mythologie du célebre Pégase, ses anciens Poëtes, qui étoient les plus grands Philosophes de leur tems, nous aiant représenté par lui la Sagesse, comme une fontaine éternelle, selon l'étymologie de son nom. Ses ailes sont les theories, dit Fulgence, & les élevations d'esprit, qu'elle nous donne, par le moien desquelles nous sommes élevés jusqu'au Ciel, après avoir été promenés par toute la Nature. Ceux, qui ont voulu rendre les fantaisies de l'Arioste aussi importantes, que celles des Grecs & des Latins, trouvent les mêmes moralités dans l'Hippogryphe d'Astolphe. Ma seconde observation est prise de Seneque, qui soûtient dans une de ses Epitres, qu'encore que Virgile ne pensât peut-être à rien moins, il nous a donné pourtant la plus parfaite figure d'un homme sage, qui se puisse représenter, dans la description, qu'il *Ep. 95.*

ſait au troiſiéme livre de ſes Géorgiques d'un excellent & généreux cheval, *dum aliud agit Virgilius noſter, deſcribit Virum fortem.* Il en rapporte les vers, qu'il ſeroit, il me ſemble, ſuperflu de vous repéter; & pour en faire l'application, il choiſit Caton entre tous les Romains, afin de montrer, que tout ce que le Poëte a dit de l'un, convient merveilleuſement bien à l'autre, & que la vraie image de Caton, de ſes reſolutions héroïques, & des plus rares vertus, qu'il eût, ſe trouve excellement dépeinte dans le tableau d'un magnifique cheval. Que s'il eſt beſoin de fortifier ce ſentiment, ne pouvons-nous pas dire que puiſque nôtre plus haute nobleſſe, qui eſt celle de Chevalerie, emprunte ſon nom des chevaux, c'eſt bien une marque, que nous croions, qu'elle tire d'eux ſa principale recommandation? Auſſi voions-nous aſſez de Gentils-hommes, qui ne parlent guères d'autre choſe, que de leurs chevaux, & qui témoignent n'avoir point de plus agréable divertiſſement, que celui, qu'ils prennent dans cet entretien. Cela me fait ſouvenir de ce qu'écrit des Huns Ammien Marcellin. Il dit, que ceux de leur nation ſont tellement accoutumés à demeurer à cheval, que chacun y fait ſon métier. Ils y prennent

31. *hiſt.*

leur

leur repas, y tiennent leurs plus importans conſeils, & y exercent leur negoce, ſoit qu'ils vendent, ſoit qu'ils achetent; de ſorte, que ſans changer ni nuit ni jour cette aſſiette, on les voit étendus ſur le cou de leurs montures dormir très profondement.

Or le nom de ces chevaux, dont je vous viens de parler, me donne envie de vous faire ſouvenir de quelques autres, qui ne ſont pas de moindre reputation dans les livres. Pindare nous apprend, que celui, qui rendit ſi glorieux le Roi Hieron aux jeux Olympiques, ſe nommoit Pherenique, comme qui diroit Porteur de victoire. Un autre appellé Pertinax, qui fut victorieux de même ſous l'Empereur Commodus, donna le préſage de la ſucceſſion à l'Empire. Juvenal fait mention dans ſa huitiéme Satyre de la cavale Corithe, & du cheval Hirpin, comme des meilleurs & plus célebres de ſon tems. Je laiſſe à part ceux du Soleil, & ceux d'Achille, avec les Bayards de nos Romans. Céſar en avoit un de l'humeur de Bucephale, à ne ſe laiſſer monter que par ſon Maitre, qui fit prédire la domination de ce Prince ſur toute la Terre, à cauſe des pieds de cet animal, qui avoient quelque choſe d'humain, en ce que leur corne étoit diviſée preſque

Ode 1.

Dion. l. 73.

Suet. art. 61.

comme les doigts de nos mains. Et nous apprenons, tant d'Ariſtophane, que de Philoſtrate, comme les Anciens marquoient les plus excellens qu'ils euſſent avec la lettre Cappa, qu'ils leur imprimoient; ce qui a donné lieu à la penſée d'Anacreon, qu'on reconnoiſſoit les amoureux à la marque du cœur, de même que les chevaux généreux à celle de la cuiſſe. Les Sybarites dreſſoient les leurs aux Carrouſels, où ils danſoient au ſon des inſtrumens, & cela leur fit perdre une bataille, dans laquelle ces mêmes inſtrumens, dont leurs adverſaires avoient fait proviſion, les mirent en deſordre. L'on nous en repréſente aux extremités du Levant de ſi propres à la guerre, qu'ils arrachent les armes des ennemis dans le combat, & relevent de terre les lances de leurs Maîtres pour les leur faire reprendre, par une adreſſe, que Pline avoit déja remarquée, en parlant de leur ſpiritualité: *Jam tela*, dit-il, *humi collecta equiti porrigunt*. Sigiſmond de Herberſtein aſſure bien, que les Tartares ramaſſent de terre ce qu'ils veulent en courant ſur leurs chevaux à bride abatuë, mais il donne preſque toute la gloire de l'action aux mêmes Tartares: Comme fait auſſi Loüis Bartheme aux Mammelucs, quand il en repréſente un,

In Neb. *8. de vita Apol.*

Lib. 8. c. 24.

qu'il vit dans une ſeule carriere donnée à ſon Barbe, le deſſangler, lui ôter la ſelle, la poſer ſur ſa tête, & puis la remettant en ſa place, le reſſangler, ſans choir, & ſans interrompre la courſe. Il ne faut point douter néanmoins, que la bonne diſcipline & l'habileté de ces chevaux ne contribuë grandement à cela. En vérité elle eſt telle, que je ne m'étonne pas, que ces Barbares les eſtiment ſi extraordinairement qu'ils font. Les hommes ne ſe vendent rien, qui approche du prix, qu'ils mettent à leurs chevaux, les recommandant d'ailleurs par leur race, & par leur généalogie, dont ils ont des regitres comme nous avons ici des titres de Nobleſſe. Je crois, que le plus cher, qui fut jamais, eſt celui dont parle Garcilaſſo de la Vega dans ſa ſeconde partie de l'Hiſtoire des Incas, puiſque celui qui en étoit le Maitre ne le voulut jamais donner pour douze mille ducats. *Lib. 7. c. 17.*

Les Anciens ont fait grand cas de ceux de Medie, qu'ils nommoient *equos Niſæos*, de la campagne Niſée, qui les nourriſſoit pour les Rois, & qui les rendoit d'une beauté & grandeur merveilleuſe. Et parce que la bonté de la Cavalerie dépend en partie d'être bien montée, l'on peut remarquer comme *Herod. l. 7.*

Strabon fait paſſer la Colophonienne pour avoir été ſi excellente, qu'elle donna lieu au proverbe *Colophonem addere*, c'eſt à dire, mettre heureuſement fin à quelque choſe, parce que cette Cavalerie avoit accoutumé de terminer par la victoire tous les combats, où elle ſe trouvoit. La Theſſalienne pourtant a été de grande réputation, comme les Cavales de Theſſalie, & celles d'Epire, ou d'Acarnanie, étoient de la plus haute eſtime. Que dirons-nous de la Cavalerie Gauloiſe, Oppius nous repréſentant dans ſa guerre d'Afrique, comme une choſe qu'il nomme incroiable, trente chevaux Gaulois, qui battent & font fuir deux mille Maures? Mais je m'étonne de ce que j'ai lû dans Dion Caſſius, que les Romains nommèrent Holandoiſe par honneur depuis le tems d'Auguſte toute leur Cavalerie étrangere, à cauſe que les habitans de l'Ile du Rhin, nommée Batavie, étoient d'excellens hommes de cheval, vû, qu'ils ſont conſidérés aujourd'hui tout autrement dans l'Europe. Les Chevaliers Romains ont eu cela de particulier, qu'aux grands combats ils ôtoient le frein à leurs chevaux, les pouſſant ainſi vers les ennemis, dequoi leurs Hiſtoriens fourniſſent aſſez d'exemples.

Lib. 14.

J'ai lû quelque part, que les Afriquains ont quelquefois apprivoiſé des Hippopotames, & qu'ils n'avoient qu'à ſe garder de paſſer deſſus eux de profondes rivieres, parce qu'ils s'y plongeoient auſſitôt. Leur conformation néanmoins m'empêche de croire, qu'on s'en puiſſe prévaloir ſur la terre de la ſorte; encore que Thomas Lopez, Secretaire d'un vaiſſeau Portugais, les repréſente dans ſa Rélation fort ſemblables aux chevaux de Galice, & que ce ſoient conſtamment des animaux *amphibies*, qui paiſſent l'herbe comme les terreſtres. Je ſai bien, qu'on ſe ſert de pluſieurs autres montures, & que le bœuf avec la vache même, qui nous ſemblent ſi mal propres à cela, y ont été emploiés en quelques lieux. Céſar Federici parlant du chemin qu'il fit de Biſnagar à Goa, dit, qu'on monte là ſur des bœufs bridés, qui ont de bonnes ſelles, & des étriers. Un Pilote Venitien, dont Ramuſio nous a donné le voiage, aſſure la même choſe, & que vers Aden les mêmes bœufs, qui ont le nez troüé, où l'on attache la bride, y vont le pas de nos haquenées. Odoardo Barboſa ajoûte, que les Caravanes de ces quartiers là chargent ſur eux ſi utilement leurs marchandiſes, qu'un homme ſeul en conduit ordinairement juſ-

Lib. 2. ad Nat. qu'à quarante. Et nous apprenons de Tertullien, ne me ſouvenant pas de l'avoir lû ailleurs, qu'un Aſclepiade, Philoſophe Cynique, fut par toute la Terre, monté ſur le dos d'une vache, dont il prénoit ſouvent le lait pour ſa nourriture. Si vous trouvés, que ſes traites devoient être trop courtes pour vôtre humeur, qui préfere la Poſte à toute autre façon d'aller, ſouvenés-vous du mot *Vopiſc.* de l'Empereur Probus, qu'un cheval fort vite eſt mieux le fait d'un poltron, qui veut fuïr, que d'un vaillant homme, qui a deſſein de combattre. Tant-y-a qu'il eſt difficile de trouver une monture plus pacifique, ni plus aiſée à nourrir, que celle d'Aſclepiade. Ce n'eſt pas que les chevaux ne s'accommodent *Liv. 6.* à tout. Jean Leon témoigne, qu'en la Province d'Afrique, qui ſe nomme Dara, les chevaux auſſi bien que les chamaux, y ſont nourris de dattes au lieu d'avoine. Marc *Liv. 3. c. 20.* Polo dit, qu'en la côte des Malabares, qui leur eſt fort contraire, on leur donne faute de fourage, de la chair, ou ſeule, ou cuite avec du ris. Il y a une infinité d'endroits, où ils ne mangent que du poiſſon. Hero*In Terpſ.* dote l'aſſure de la Pæonie: Strabon & tous *15. Geogr.* les Géographes modernes, du païs des Icthyophages: Et Blefkenius, de ſon Islande.

L'on a obſervé, que ceux des Tartares trouvent à paitre & à ſe nourrir où les autres mourroient de faim, parce qu'ils ſont accoutumés à chercher l'herbe ſous la neige, de même qu'à paſſer à nage ſous leurs Maitres le Danube & le Boryſthene. Des-Hayes remarque auſſi, qu'un de nos chevaux mange plus que ne font quatre de ceux des Turcs, qui ſont beaucoup meilleurs d'être moins ſoulés, & de paſſer plus de huit heures tous les jours au filet. Auſſi ne les traiteroit-on pas de la ſorte autrement, car ceux qui les ont, les nourriſſent avec grand ſoin: & je me ſouviens d'avoir lû dans le voiage d'Ayton Armenien, que les Tartares, de qui les *Cap. 33.* Turcs ſon deſcendus, tiennent, que c'eſt offenſer Dieu mortellement de laiſſer le frein dans la bouche d'un cheval lors qu'il doit repaitre. Mais que dites-vous de l'imagination de ces Ameriquains, qui crûrent d'abord, que les chevaux de Pizarre ſe nourriſſoient *Hiſt. des Inc. 2. part. c. 17. & 29.* de fer, voiant que chacun d'eux rongeoit ſon frein? ce qui fut cauſe qu'ils leur préſentèrent quantité d'or & d'argent, comme une mangeaille, qui valoit beaucoup mieux.

Il ne faut pas négliger de ſavoir en ſuite de leur nourriture, combien l'exercice leur eſt néceſſaire, & comme Eumenes, pour

leur en faire faire dans le château de Nora, place trop petite pour les promener, les suspendoit pardevant, & les contraignoit avec le foüet de s'agiter de telle façon, qu'il les tint en haleine par ce moien; dequoi Probus Emilius ne s'est pas tû dans la vie de ce grand Capitaine; ni Diodore Sicilien au dixiéme livre de sa Bibliotheque. Avec de tels regimes on conserve long-tems des chevaux sans l'aide de la Déesse Hippone; quoi qu'Aristote écrive, qu'ils sont sujets à autant de maladies, que les hommes. Il détermine leur âge ordinaire de trente-cinq à quarante ans, & il met pour un prodige qu'un cheval soit arrivé jusqu'à soixante-cinq. Cela me fait tenir pour une fable, ou pour une erreur de calcul, ce qu'on lit dans la Chronique de Frodoardus, qu'un Gascon nommé Lupus Acinarius se servoit d'un très bon cheval, qui avoit plus de cent ans. Busbec veut, que le traitement des Turcs, dont nous venons de parler, fasse vivre les leurs jusqu'à cinquante ans. C'est une chose certaine que le Roi Charles Huitiéme étoit monté sur un cheval bai, qui avoit bien trente-ans, le jour, qu'il gagna cette notable bataille du Tar.

an. c. 20.

Lib. 5. c. 14.

Ep. 3. leg.

Vous voiés bien, que je prétens vous témoigner par tout ce discours, que mon in-

tention n'a jamais été de condanner vos inclinations, ni de juger indigne de vos ſoins un animal ſi conſidérable. En tout cas c'eſt une pénitence, que je me ſuis impoſée, ſi j'ai failli, & une ſatisfaction que j'ai crû, que vous auriés agréable. Vos moiens excuſent une dépenſe, qui paſſeroit en d'autres pour une *hippomanie*, & qu'on dit qui étoit en telle exécration à Sparte, qu'on n'y ſouhaitoit proverbialement rien de pis à un mortel ennemi, que de le voir embarqué dans l'*hippotrophie*. *Lib. de aëre, aq. & loc.* Souvenés-vous ſeulement qu'Hippocrate ne donne point d'autre raiſon, pourquoi les Scythes ſont moins propres que le reſte des hommes à la génération, que celle de leur aſſiette trop ordinaire à cheval. Pour concluſion je vous exhorte de ne pas tomber dans le ſens reprouvé de ceux, qui croient rendre leurs chevaux bien plus beaux en leur faiſant couper à la mode, tantôt le crin, tantôt la queuë, & tantôt les oreilles. Marc Polo dit, que dans la Province de Caranzan on ne trouve rien de ſi mauvaiſe grace, que de leur voir remuër la queuë, ce qui fait qu'on leur ôte là ſoigneuſement un os de cette partie, qui la leur rend entierement immobile. Et Paul Jove obſerve dans ſon Hiſtoire, qu'au paſſage de l'Empereur Maximilien en Italie,

l'on s'y étonna avec raillerie, de voir que toute ſa Cavalerie étoit montée ſur des chevaux, qui n'avoient point de queuë, par une ancienne coûtume, dit-il, des Allemans & des Flamans, qui croient les rendre par là & plus gras, & plus forts d'échine. Cela montre excellemment la dépravation du jugement humain, qui n'eſt jamais ſi ridicule, que quand il prétend de pouvoir corriger la Nature. Mais que ne pratiquons-nous point ſur nous-mêmes depuis les pieds juſqu'à la tête pour la controller?

O cæcas hominum mentes, ô pectora cæca!



DES SUPPLICES.

LETTRE XLII.

MONSIEUR,

La punition des crimes eſt une partie ſi eſſentielle de la Juſtice, que pour deſigner l'execution publique de quelque criminel, nous diſons ordinairement qu'on va faire Juſtice. C'eſt ce qui donne ſujet d'eſtimer

grandement la prudence des Ephores de Sparte, qui firent élever le Temple de la Crainte auprès du Tribunal, où ils rendoient Justice, n'estimans rien si propre à retenir les hommes dans le devoir, que la peur d'être punis, s'ils s'en écartent. Mais je ne saurois assez m'étonner de ce qu'ils ne faisoient jamais mourir personne que la nuit. Et je trouve que les Romains dans leur pratique du contraire, afin que leurs supplices fussent vûs de tout le monde, ont eu beaucoup plus de raison, & que leurs punitions, qu'ils nommèrent pour cela des exemples, étoient tout autrement utiles que celles de Lacedemone. En effet, la fin de la peine regarde bien plus l'avenir que le passé, qui est irremediable, & que Dieu même a souffert. C'est l'opinion de Platon dans l'onziéme livre de ses Loix, que Seneque suit en plusieurs lieux, & qui semble être appuiée de l'autorité d'enhaut. *Lib. 1. de Ira. c. 16. & l. 2. c. 31.*

Cum feriant unum, non unum fulmina terrent. *Ovid. l. 3. de Ponto, el. 2.*

Pour ce qui touche la sévérité, dont vous voulés savoir mon sentiment, je vous avouë, qu'il est fort peu différent du vôtre, & que le chatiment d'un innocent, quelque couleur qu'on lui donne, me paroit très inhumain, outre qu'on le peut nommer impie, & con-

Cap. 24. traire à la Loi de Dieu. Elle est formelle sur cela au Deuteronome, où l'on voit la defense, de faire mourir les peres pour le crime des enfans, ou ceux-ci pour les fautes des premiers; ce qui fut cause, qu'Amasias Roi de Juda, pardonna au fils des assassins de son pere. Une des Loix de Platon n'est que la transcription du texte de Moïse à cet égard. Et chacun sait qu'Alexandre fut blâmé de tout le monde, Quinte-Curce même ne l'aiant pas excusé d'avoir desolé la ville des Branchides, qui furent tous tués de sang froid, par une punition inique de ce que leurs prédecesseurs, venus de Milet, avoient autrefois favorisé les Perses au préjudice des Grecs. Certes la coûtume des Egyptiens de différer le supplice des Femmes condannées à mort, si elles étoient enceintes, jusqu' après leur delivrance, procede d'un bien meilleur principe. Ils trouvoient trop déraisonnable, de faire souffrir avec la personne coupable, celle, qui n'avoit point failli. C'est pourquoi, dit Diodore Sicilien, la meilleure parti de la Grece en usoit de même à leur imitation. Et nous voions qu'encore aujourd'hui toutes les Nations de la terre, qui ont quelque usage de police, ou quelque forme de gouvernement, ne font jamais mourir une femme grosse. Je

4. Reg. c. 14.

Lib. 9. de leg.

Lib. 7.

Lib. 1. Bibl.

ſai fort bien, que Dieu proteſte dans l'Exode, *Cap. 10.* qu'il punira l'iniquité des peres en la perſonne des enfans, juſqu' à la troiſiéme & quatriéme génération, comme nous apprenons ailleurs, que ſa bonté beaucoup plus grande donne des recompenſes après mille filiations. Elie menace Achab ſelon cela, que le Tout- *Deut. c.7.* puiſſant vengera ſur ſa poſterité le ſang de Naboth, encore que la pénitence de ce Roi *1 Reg.c.21.* l'eût reconcilié avec le Ciel. Mais il n'appartient qu'à Dieu ſeul, qui eſt la Juſtice même, de pratiquer de tels chatimens. Les Juges de la Terre ne ſauroient ſans crime ſe diſpenſer de la Loi, qui rend les délits perſonels, *noxa caput ſequitur.* Et aux choſes même, ſoit d'Etat, ſoit de Réligion, où il va tantôt de l'honneur des Autels, tantôt de l'interêt du Souverain, pluſieurs improuvent la punition des enfans à cauſe des peres, dont ſe ſert l'Inquiſition d'Eſpagne, quelque cou- *Lib.1.hiſt.* leur que lui puiſſe donner Mariana au dixſeptiéme chapitre du vint-quatriéme livre de ſon Hiſtoire, quand il dit; *Præclare id legibus comparatum, ut caritas liberorum cautiores parentes reddat.* Conſidérés dans Salluſte *Thuan. l.* comme pour bien exagerer, & pour rendre *24. hiſt.* odieuſe inſupportablement la tyrannie de L. Sulla, on l'accuſe de l'avoir étenduë juſques

ſur les enfans à naitre de ceux, qu'il affligeoit: *Solus omnium, poſt memoriam hominum, L. Sulla, ſupplica in poſtfuturos compoſuit: queis prius injuria quàm vita, certa eſſet.* Certainement la barbarie de Selim ne peut être trop déteſtée, d'avoir fait tuër les deux fils du Bacha d'Erzerum au ſujet de leur pere, après un traitement exercé ſur eux, pareil à celui, que reçût du bourreau de Rome la fille de Sejan, les crimes du pere aiant fait perir de même cette pauvre innocente.

Quant au genre du ſupplice, que vous trouvés ſi rigoureux, j'abomine auſſi bien que vous ces Eſprits ingenieux à rendre la mort plus ſenſible. Et néanmoins les Hiſtoires ſont pleines de leurs inventions, & vous y pouvés remarquer dequoi trouver moins rude tout ce que la Gréve nous fait voir de plus effroiable. Je ne veux pas parler ſenlement de ces Taureaux d'airain, qu'on doute, que jamais Phalaris ait mis en uſage, ni de ce qu'on reproche à tant de renommés Tyrans de Sicile. Figurés-vous ce que doivent ſouffrir ceux, que les Turcs mettent dans un muid plein de clous, qu'ils font rouler du haut d'une montagne en bas: Ou ces autres, qu'on attache vivans à des corps morts, bouche à bouche, & membre contre membre, com-

Thuan. l. 39. hiſt.

me Iamblique aſſure, que les Toſcans le pratiquoient à l'égard des Pirates qu'ils pouvoient attraper, d'où vient peutêtre ce que Virgile a dit de Mezence. L'accolade que Nabis faiſoit donner à la Statuë, qui repréſentoit ſa femme Apega, eſt une étrange torture dans Polybe. Paul Jove veut, qu'il n'y en ait point d'intolerable comme celle des Moſcovites, quand ils jettent d'un lieu haut de l'eau froide ſur un pauvre patient. Et ces Eſcarbots, mis ſur le nombril des habitans de la valée d'Angrogne, dont ils perçoient le ventre & les inteſtins, bleſſent l'imagination de l'énormité du tourment. Mais tâchons d'oublier toutes ces inhumanités plûtôt que de nous en ſouvenir, & pour répondre encore avant que de finir, à cette grande averſion, que vous témoignés avoir de toute ſorte de priſons, faiſons quelque réflexion ſceptique ſur un ſentiment qui n'eſt pas plus le vôtre apparemment que celui de tout le genre humain.

Protrep. c. 8.

Lib. 13. hiſt.

Moſ. c. 5.

Thuan. l. 27. hiſt.

Car n'eſt-ce pas une des notions communes à tous les hommes, auſſi bien qu'une de nos façons de parler proverbiales, qui nous fait dire ſi ſouvent, qu'il n'y a point de belle priſon? Ces ſavans de la Chine, qu'on nomme Mandarins, ne ſe peuvent perſuader d'au-

tre Enfer, que celui des cachots. C'eſt le vrai centre de la miſere, le ſepulcre de ceux, qui vivent encore, & le lieu où les plus généreux animaux, auſſi bien que les plus féroces perdent ce qu'ils ont de noble & d'indomtable; *etiam fera animalia, ſi clauſa teneas, virtutis obliviſcuntur.* Auſſi ſemble-t-il, que les enfans au ſortir du ventre de leur mere, montrent évidemment un deſir naturel de ſe voir hors de priſon. Que ne fait-on point pour s'en delivrer? Nos priſonniers s'expoſent tous les jours à mille perils pour cela. Le Cardinal de la Baluë ſe mit à boire ſon urine, afin que ſur l'apparence d'une retention de cet excrement, Louïs Onziéme le tirât de captivité. Hegeſiſtrate ſe coupa la moitié de la jambe à même fin. Et certes l'on ne s'étonne pas plus d'un priſonnier, qui briſe ſes liens, que d'un oiſeau, qui s'efforce de rompre quelque bâton de ſa cage pour jouïr de la liberté. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, que Iuvenal regrette le bonheur de Rome, lors qu'elle n'avoit qu'une ſeule priſon, moindre vraiſemblablement que celles de la Chine de cinquante-mille, & encore de trois cens mille priſonniers, ſi nous en croions Herrera & Mendez Pinto.

Tac. 4. an.

Matth. 2. Vie de Louïs XI.

Herod. in Gall.

Felices

Felices proavorum atavos, felicia dicas
Secula, quæ quondam sub Regibus, atque Tribunis,
Viderunt uno contentam carcere Romam.

Mais n'y a-t-il point trop de delicatesse dans cette opinion? Pourquoi trouverons-nous si intolerable ce que tant de milliers d'hommes, dont nous venons de parler, & un nombre infini d'autres supportent patiemment? A le bien prendre, ne sommes-nous pas tous prisonniers? Nos ames ne sont-elles pas dans la prison de nos corps? Et toute la Terre n'est-elle pas comme une grande Géole, que l'Ocean, pour la rendre plus assurée, environne de toutes parts? Car la considération du plus ou du moins d'étenduë n'est pas ici de la consequence, qu'on pourroit penser. Tant s'en faut, que le moindre espace y soit desavantageux, qu'on peut dire, que si la prison est un mal, la plus petite doit être estimée la meilleure. Si les promenades y sont courtes, elles se font en recompense sans courir fortune de s'égarer, & ce qui empêche nos courses, empêche nos chûtes pareillement. Raillerie à part, les doctes productions de Boëce en prison, les vers que Socrate y composa; le livre qu'Anaxagore y fit de la Quadrature du Cercle, & tant d'Epitres de Saint Paul dat-

tées du même lieu, montrent bien, que s'il ſert de peine à quelques-uns, il peut être un ſujet de gloire & de mérite à d'autres, qui s'y plairoient aux exercices des actions de vertu.



DES BATARDS.

LETTRE XLIII.

MONSIEUR,

Vôtre invective contre les enfans, que nous nommons naturels, pour les diſtinguer des legitimes, eſt conforme à l'opinion preſque univerſelle, qui les rend reſponſables du crime de leurs peres, & qui les tient pour des vicieux, à cauſe qu'ils ſont conçûs dans le vice, *mali, quia ex malis*. Je ne veux pas combattre tout de bon un ſentiment, qui ſemble favoriſer les bonnes mœurs, en puniſſant les mauvaiſes: mais je vous dirai bien, qu'outre l'injuſtice évidente de faire en cela ſouffrir l'innocent pour le coupable, il ſeroit fort aiſé de montrer, que cette grande aver-

ſion qu'on a des bâtards, & qu'on veut faire paſſer pour fort raiſonnable, n'a rien que l'apparence, pouvant être renduë ridicule en beaucoup de façons. Or parce que nous avons déja parlé de cela dans un diſcours du Mariage, que vous avés vû, je vous ajoûterai ſeulement ici quelques petites inſtances, puiſque vous deſirés de moi je ne ſai quoi au delà.

Encore que les enfans venus hors d'un legitime mariage, que le vieux Teſtament nomme *Manzers*, ſoient exclus de l'entrée de l'Egliſe auſſi bien que les Eunuches dans le vint-troiſiéme chapitre du Deuteronome; ce n'eſt pas à dire, que les uns ni les autres doivent être tenus pour des reprouvés. Il y a trop de raiſons & d'exemples pour ſoûtenir le contraire, & quand il n'y auroit, à l'égard des premiers, qué Iephté né d'une concubine, & Melchiſedech ſans pere, à cauſe, dit Suidas, & aſſez d'autres avec lui, que le ſien étoit incertain & illegitime; ce ſeroit aſſez pour reconnoitre, que la benediction de Dieu s'étendoit indifféremment ſur tous les hommes, de quelque naiſſance qu'ils fuſſent. Combien avons-nous de Saints dans le Chriſtianiſme, qui ſont venus au monde avec cette marque d'incontinence de leurs parens?

Conſtantin le Grand, que les Peres de l'Egliſe canoniſèrent, ne fut favorable aux bâtards, ſi nous en croions Zoſime, que parce qu'il l'étoit luimême. Et nôtre premier Roi Chrétien, que nous avons ſanctifié pour le même ſujet que Conſtantin le fut, étoit venu du plus infame adultere, qui ſe trouva jamais. Car nous voions dans nôtre Hiſtoire, que Baſine, mere de Clovis, ne ſe contenta pas d'abandonner ſon honneur à Childeric Premier, refugié auprès du Roi de Turinge Biſinus ou Baſin ſon premier mari: elle fit pis qu'Helene, qui pour le moins voulut être ravie; là où celle-ci vint en France de ſon ſeul mouvement, & avec tant de hardieſſe, qu'elle oſa dire à Childeric, que ſi elle eût connu un plus brave homme que lui, & plus digne d'être aimé, elle ſeroit allée pour le trouver jusqu' au bout du monde. Ce fut peutêtre pourquoi Clovis ne donna pas un moindre partage à Thierri qu'il avoit eu d'une Maitreſſe, qu'à ſes trois autres fils legitimes; ce qui s'eſt encore pratiqué pluſieurs fois depuis parmi ſes deſcendans: Tant y a qu'entre les Papes mêmes Guicciardin aſſure, que Clement Septiéme n'apprehendoit le Concile, dont on le ménaçoit, qu'à cauſe, qu'il ſavoit bien que nonobſtant le procès verbal fait à

Lib. 2. hiſt.

Lib. 20. hiſt.

ſa promotion au Cardinalat, il n'étoit pas ſorti d'un mariage, qui le pût exemter de recherche.

Si la foule de tant de Héros & de demi-Dieux, dont le ſeul nom fait connoitre l'origine, ne m'étonnoit, je produirois les Hercules, les Theſées, & les Alexandres, pour montrer, que les plus grands hommes de l'Antiquité étoient venus d'un accouplement illegitime. Il me ſuffira de remarquer après Seneque, qu'entre les ſept Rois de Rome il y en a deux, dont l'un n'a point de pere, & l'autre point de mere, puiſqu'on doute de celle de Servius. Et je me contenterai de conſidérer en ſuite, que la Fable, qui fait paſſer Caſtor & Pollux pour Gemeaux, n'attribuë le droit d'immortalité qu'à ce dernier, qui en fit part à ſon frere fils de Tyndare, pour dire que le bâtard étoit beaucoup plus excellent que le legitime, & que toute la gloire du premier venoit du mérite extraordinaire de ſon frere naturel. Mais ſans nous arrêter davantage aux Fables, diſons ce ſeul mot de celui qui les a miſes en credit dans le monde, que tout le Gentiliſme n'a pas eu un eſprit qu'on puiſſe comparer à celui d'Homere, dont le pere eſt encore plus inconnu que la patrie, ſi nous ne nous en rapportons à ce qu'en dit Hélio-

Epiſt. 108.

Lib. 3. Æthiop.

dore, qui fait chasser d'Egypte ce pauvre aveugle par le mari de sa mere, à cause du long poil de ses cuisses, pris pour une marque évidente de sa bâtardise. Aussi s'est-il trouvé de tout tems assez de personnes, qui ont méprisé le reproche, qu'on leur pouvoit faire de la leur, & qui ont fait gloire d'un desavantage incapable de nuire à l'honneur, que donnent les actions de Vertu. La Famille des Hurtados se vante en Espagne d'être venuë d'un enfant, qui reçût ce nom pour avoir été enlevé aussitôt que la Reine de Castille Urraca s'en fut delivrée, l'aiant eu d'un Gomés Comte de Candespine. La Maison de Dunois ne voit rien de plus illustre qu'elle en France, après celle des Princes du Sang. Un des grands Rois de Portugal est ce Jean, qui, succedant à son frere Ferdinand, donna l'exclusion à Beatrix de Castille, quoiqu'il ne fût pas legitime. L'Angleterre n'en a point eu qu'elle puisse comparer à Guillaume le Conquerant, nonobstant le même défaut de naissance. Qu'étoit François Piçarre, cet autre Conquerant du Perou, qu'un miserable bâtard, exposé à la porte d'une Eglise, & nourri pendant quelques jours par une Truye? Et pour venir des grands aux moindres, & des Souverains aux particuliers, qui doute, que le

Mariana l. 10. hist. c. 8.

Maître des Sentences Pierre Lombard, Erasme, Longolius, Cardan, & tant d'autres lumieres des Lettres, ne se fussent bien moqués, si l'on eût pensé obscurcir leur réputation par le pèché de ceux, qui leur avoient donné l'être? Le dernier s'en est si peu soucié, que dans le livre qu'il a écrit de sa propre vie, il ne feint point de dire, que sa mere avoit pris plusieurs médicamens pour se faire avorter. Et dans le troisiéme de la Consolation, il reconnoit, que le College des Médecins de Milan ne le vouloit pas admettre, sur le soupçon où il vivoit de n'être pas legitime. *Cap. 2.*

Or ce sentiment n'est pas seulement de quelques particuliers, des Nations entieres l'ont eu, & tant de peuples, qui se sont plûs dans la communauté des femmes, n'ont jamais reconnu le vice de la bâtardise. Ces Liburniens, dont parloit l'Historien Nicolas Damascene, se contentoient de donner des peres à leurs enfans, lors qu'ils avoient atteint l'âge de cinq ans, par la ressemblance, qu'ils pouvoient avoir à quelques hommes du païs. Les Spartiates voulant continüer la guerre contre les Messeniens, qui avoit déja duré dix ans, envoièrent des jeunes hommes, pour engrosser toutes leurs femmes indiffé- *Exc. Const.*

Lib.3.hist. remment, nommant du beau nom de *Partheniens* ceux, qu'ils engendrèrent, dont Justin fait venir l'illustre Colonie des Tarentins. Cela me fait souvenir de ce qu'on dit de ce Henri Roi de Castille, surnommé le Froid, qui consentit de même que Bernard de la Cueva son favori couchât avec la Reine, afin qu'elle devint grosse. Quoiqu'il en soit, nous savons, que dans toute l'étenduë de l'Empire des Tartares, & de celui des Turcs, les bâtards ne sont pas moins habiles à succeder que les autres, n'y aiant guères que l'âge, qui soit entr'eux considéré pour cela. Nous apprenons même de leurs livres de Réligion, que les fils conçûs pendant le voiage de la Meque, qui sont des bâtards reconnus, parce qu'il est défendu à un Musulman de connoitre sa femme durant ce pélerinage, sont adoptés dans la lignée de Mahomet leur Prophete, & portent par honneur du verd à leur Turban, comme ceux de sa race. J'ajoûterois ce qui se dit des enfans, que les Maures sont obligés de recevoir nonobstant leur absence de sept ans, pourvû que leurs femmes puissent prouver par une déclaration faite au voisinage, qu'elles ont révé la nuit en eux durant ce tems là; mais je ne saurois croire ni Diego de Torrez, ni aucun de ceux, qui ont écrit une chose si ridicule.

Hist. des Cherifs c. 76.

En vérité, ſi nous conſidérons bien ce qui ſe peut dire, particulierement en France, de la façon de vivre, dont les femmes jouïſſent aujourd'hui, nous ne traiterions pas avec tant de ſeverité ni de mépris ceux, qui naiſſent un peu plus à la dérobée que les autres. J'oſe dire qu'à l'égard du Jeu, des Feſtins, & des licencieuſes Promenades, les Pages & les Ecoliers n'euſſent oſé faire, il y a cinquante ans, (à peine de paſſer pour des perdus ou des deſeſperés) ce que les femmes & les filles pratiquent à préſent au ſçû de leurs meres & de leurs maris, pour ne rien dire de ce qui ne vient pas à la connoiſſance des derniers. Quelle apparence y a-t-il donc, d'uſer de ſi rigoureuſes diſtinctions entre les enfans naturels, & les legitimes, qui ne ſont preſque pas reconnoiſſables d'avec les autres? Pour moi je commence à trouver moins étrange la réſolution de ces Juifs Eſſeniens, qui ne ſe marioient point, à cauſe, dit Joſephe, qu'ils ne croioient pas, qu'il ſe rencontrât une ſeule femme fidele à ſon mari. Penelope avec toute ſa vertu ne laiſſa pas d'être corrompuë par ſes Amans, qui eûrent d'elle ce Dieu nommé Pan, dautant qu'il étoit fils d'eux tous, & peut-être pour nous apprendre, que ſa naiſſance incertaine eſt une choſe, qui doit être

Lib. 2. de bel. Iud. c. 7.

tenuë commune par tout le monde. Le Poëte Comique Apollodore aſſuroit de ſon tems, qu'il n'y avoit point de maiſon ſi bien fermée, dans laquelle un Chat & un Adultere ne trouvaſſent toûjours le moien d'entrer. Que ne pourroit-on point ajoûter à cela ſi l'on vouloit? Certes nos Gaules ſont bien différentes de ce qu'elles étoient du tems de Julien: & ſi le Rhin y ſubmergeoit tous les bâtards, comme il écrit au Philoſophe Maximus, que cela arrivoit, elles ne ſeroient ſi peuplées que nous le voions. A la premiere reformation de nos Coûtumes de France, je ſerois d'avis qu'on y fit valoir celle de beaucoup de païs, & particulierement de Canada, & des Hurons, où les fils ne ſuccedent pas aux biens du pere, qui ſont recueillis par les enfans de la ſœur, comme beaucoup plus aſſurés dans le droit du ſang. Pour le ſurplus, il faut que chacun s'accommode au tems qui court & à ſes deſtinées. Si le mot de bâtard le choque, qu'il ſe repréſente, que c'étoit le nom dans Athenes de tous ceux, qui avoient une mere étrangere. Et s'il n'a perſonne qui puiſſe reconnoitre pour ſon pere, qu'il faſſe réflexion ſur la nature des plus excellentes choſes, dont on ignore preſque toûjours l'origine.

Epiſt. 16.

DES
MATHEMATIQUES.
LETTRE XLIV.

MONSIEUR,

Ce que je vous ai écrit du peu d'utilité des Mathématiques, au sujet de nôtre ami, qui en faisoit si grande profession, & qui a laissé sa maison si peu accommodée, ne va pas à un mépris absolu. Le plaisir joint à l'honnêteté de leur contemplation les rendra toûjours recommandables, encore que le profit ne s'y rencontre pas, & que leur théorie soit si contraire à l'action, qu'il n'y ait rien souvent de plus préjudiciable à la plûpart des emplois de la vie civile.

L'Arithmetique en est la plus pure partie, de laquelle se sont servis tous ces premiers Philosophes Grecs dans l'explication de leurs plus hauts mysteres. Il y en a du merveilleux dans tous ses nombres, depuis l'Unité, qui est le premier de tous les Etres, & qui constituë leur derniere perfection jusqu' aux plus

éloignées parties du Calcul. C'eſt peutêtre pourquoi Mahomet s'aviſa de faire jurer Dieu dans ſon Alcoran par le pair, & l'impair, qui ſont le mâle & la femelle, comme autrefois les Pythagoriciens par le nombre de Quatre. Le Ternaire pourtant ſembloit bien plus propre, comme celui qu'Ariſtote obſerve dès l'entrée de ſon premier livre du Ciel être conſacré à Dieu. Cela me fait encore ſouvenir du ſerment d'Hippocrate par le Pentagone, qui lui repréſentoit la ſanté. Quant au Septenaire, ou Hebdomadaire, que Pallas prit pour marque de ſa Virginité, les livres ne parlent que de ſon excellence, qui regarde même la revolution périodique des Monarchies, & je vous ferai ſeulement ſouvenir de la belle raiſon, qu'en donne dans Photius un Théodore de Samothrace, priſe de ce que Jupiter fut à ſa naiſſance ſept jours à rire continuellement. Macrobe vous fera voir, que la plenitude de l'Octonaire le rend le plus accompli, de même que la Juſtice, dont il eſt la figure, contient en ſoi toutes les autres vertus. Le grand An climacterique, composé de neuf fois neuf, montre bien que d'autres ont jugé ce nombre plus important. Et ſi l'on en croit Porphyre dans la vie de Pythagore, c'eſt celui de Dix qui, comme plus

Cod. 190.

Lib. 1. *Somn. Scip. c.* 5. & 6.

universel, doit être tenu pour le plus parfait de tous: D'où l'Empereur Iulien conclut, *Ep. 24.* envoiant cent Figues à Sarapion, que le Centenaire étant fait de dix dixaines, le comble de toute perfection s'y rencontre; ce qu'il prouve par le bouclier de cent cuirs qu'Homere donne à Jupiter, par les cent mains de Briarée, par les cent têtes de Typhœüs, par les cent villes de Crete, par les cent portes de Thebes, & par beaucoup d'autres centaines, qui sont un assez plaisant rapport à son présent de cent figues. Voiés dans Photius, comme un Nicomaque Gerasene nommoit Dieux & Déesses tous les nombres, avec les remarques qu'il fait sur la premiere dixaine, si vous voulés savoir en abregé jusqu' où ont donné là dessus de certains Esprits. Mais si ce que dit Platon dans son Epinomis est véritable, que le nombre, généralement parlant, soit la cause efficiente de toute sorte de bien, sans l'avoir jamais été du mal; d'où vient que celui de Six passe pour hieroglyphique du travail? celui d'Onze dans S. Augustin pour le *Lib. 15. de civit. Dei. c. 20.* signe du pêché? & celui de Vint pour une marque de douleur? Sans mentir il y a peut-être bien de la vanité en tout cela,. aussi bien qu'aux nombres de Platon, qui rendirent sa Philosophie si obscure, que Ciceron fut con-

traint d'avouër, qu'il ne ſavoit rien de plus difficile, & Marſille Ficin après long tems, qu'il les tenoit pour incompréhenſibles. La Secte de Pythagore ſe perdit autant à cauſe de ſon Arithmetique, pleine d'énigmes, comme Porphyre l'a remarqué, que pour tout autre ſujet. Et quoiqu'il y ait beaucoup de vivacité & de pointe d'eſprit dans la recherche des nombres, ſi eſt ce que ceux, qui s'y plaiſent le plus, reconnoiſſent bien, qu'on leur fait dire aiſément auſſi bien qu'aux cloches, tout ce qu'on veut; pour preuve dequoi il ne faut *Lib. 6. Strom.* que voir de quelle façon Clement Alexandrin fait paſſer Abraham pour un grand Arithmeticien, parce qu'il choiſit trois cens dix-huit perſonnes ſeulement pour ſecourir ſon frere Loth, & vaincre un bien plus grand nombre de leurs ennemis.

La même choſe ſe peut dire des figures de la Géometrie, qui n'ont pas été de moindre emploi dans la Philoſophie des Anciens que *Cap. 18.* les nombres de l'Arithmetique. Pythagore nomme dans Iamblique la Géometrie ſon Hiſtoire. L'inſcription d' l'Ecole de Platon empêchoit d'y entrer ceux, qui n'étoient pas Géometres. Et il leur diſoit ordinairement, qu'ils ſe pouvoient retirer, puiſqu'ils n'avoient pas les anſes de la Philoſophie, nom-

mant ainſi les regles & les demonſtrations Géométriques. Cependant vous n'ignorés pas le peu de conte qu'on en fait aujourd'hui juſques dans les Colleges, où Pic de la Mirande ſoûtenoit, il n'y a guères, que la connoiſſance des Elemens d'Euclide étoit la plus contraire de toutes à nôtre premiere Philoſophie Chrétienne, que nous nommons Théologie.

Si ce monde eſt l'organe de Dieu, comme le penſoit Dorilaüs, & l'inſtrument de cette Muſique, qui fait, que nos ames ſont naturellement touchées de l'harmonie à cauſe de leur origine, ce n'eſt pas merveille, que beaucoup l'eſtiment ſi fort, & qu'on veuïlle qu'Arion, Orphée & Amphion, aient eu le pouvoir, qu'on leur donne juſques ſur les choſes inanimées, pour ne rien dire de la Cicale, qui ſuppléa ſi bien au defaut de la guitarre d'Eunomus. Hors de la Fable même, Solin veut, qu'il ſe trouve dans la Sicile une fontaine, qui s'émeuve au ſon des flûtes, *& quaſi miretur vocis dulcedinem, ultra margines intumeſcat.* Avec tout cela vous ſavés en quelle eſtime ſont ceux, qui en font profeſſion. Et il me ſuffira d'ajoûter au Traité, que vous avés vû de moi ſur ce ſujet, le mot d'Anaxilas, que la Muſique eſt une Libye, qui

Cenſorinus l. 15. de die nat.

Cap. 5.

Lib. 14. Deipn.

produit tous les jours quelque monſtre nouveau, encore qu'Athenée ne l'interprete pas à ſon deſavantage.

Peutêtre que l'objet ſi relevé de l'Aſtrologie, & ſon uſage dans la Réligion auſſi bien qu'en beaucoup d'autres profeſſions, vous la rendent très conſidérable. Elle n'a rien pourtant de fort utile à ſes Profeſſeurs. Cardan avouë, qu'elle lui fut d'un notable préjudice, parce que ſelon ſes regles il ne devoit pas vivre plus de quarante ans, & il en vécut ſoixante & quinze. Elle a penſé perdre pluſieurs perſonnes auſſi bien qu'Anaxagore. Et pour ne rien dire d'aſſez d'autres, elle rendit ridicules au Siécle dernier ceux, qui avoient prédit & aſſuré un deluge univerſel, ſur la grande conjonction de Saturne, Jupiter, & Mars au ſigne des Poiſſons. Ce que j'en ai dit fort au long dans l'Inſtruction d'un Dauphin, me diſpenſeroit d'être plus long, quand cette lettre le permettroit. Trouvés bon ſeulement que je vous diſe, qu'autant que le Ciel eſt diſtant de la Terre, les contemplations Aſtronomiques ſont éloignées du train des affaires du monde, & de ce qui peut mettre en eſtime un homme né pour l'action.

Lib. de vita propr. c. 10.

En voilà ſuffiſamment, ſans toucher les autres parties des Mathématiques, qui n'ont rien

rien de plus recommandable que celles-ci, pour conclure que leur étude, toute excellente qu'elle est, ne se peut pas dire bonne à toute sorte de personnes. Le nom de Philosophe passe pour fort odieux dans la plûpart des compagnies; celui de Mathématicien, si vous y prenés garde, semble avoir je ne sai quoi de plus fâcheux encore, & de plus méprisable.

DES NÔCES.

LETTRE XLV.

MONSIEUR,

Je ne crois pas mal faire d'imiter Socrate, & de vous renvoier à Delphes, c'est à dire à ce que le Ciel vous inspirera touchant vôtre mariage, comme il fit Xenophon, lors qu'il lui demanda, s'il devoit aller trouver le jeune Cyrus. En effet le conseil, que je vous pourrois donner seroit encore plus difficile à cautionner, que n'eût été le sien. Je me doute d'ailleurs que vous étes bien autant en pei-

ne de l'approbation de vos amis, que de leur avis. Et après tout, l'Oracle rendu à ce même Socrate un peu avant ses nôces; qu'indubitablement, soit qu'il se mariât, ou non, il s'en repentiroit, est un Oracle, qu'il faut tenir pour n'avoir pas moins été prononcé à tout le genre humain, qu'à lui. Si vos Destinées l'ordonnent, le meilleur choix en apparence que vous sauriés faire, vous sera desavantageux, & le contraire vous arrivera, si vôtre bon Génie le veut, qui fera reüssir à bien vos pires résolutions, comme l'on dit que Minerve faisoit celles des Atheniens. Vous voiés, que je suis fort éloigné de vous determiner à rien, & de prendre parti sur une matiere si problematique. Ce que je puis faire pour condescendre à vos prieres, c'est de vous envoier l'écrit, dont on vous a parlé, qui contient toutes les fantaisies, que ma jeunesse conçût autrefois sur le même sujet. Et pour vous témoigner, que je pense à ce qui vous touche, je vous ajoûterai ici quelques petites réflexions, qui me sont passées par l'esprit en révant sur vôtre dessein, & qui serviront de corollaire au premier Traité.

Ceux, qui prennent la licence de dire tout le mal qu'ils se peuvent imaginer contre le sexe feminin, n'ont garde qu'ils ne vous dé-

tournent du Mariage. Ils vous feront peur de la compagnie d'une femme, comme de la chose du monde la plus ennemie de nôtre repos. La belle vous causera sans doute un mal de tête importun; la laide un mal de côté pour le reste de vos jours. Que peut-on esperer de celle, qui n'a été fabriquée, si l'on en croit Hesiode, que pour punir le genre humain, dans le courroux où étoit Jupiter à cause du larcin de Promethée? Hors de la Fable même, Democrite le Physicien, pour parler comme Solin en le distinguant de cinq autres du même nom, au lieu d'appeller la femme un animal raisonnable, la nommoit un animal menstrual, ou sujet aux infirmités de la Lune, qui le travaillent tous les mois. Car quelle apparence d'attribuer un parfait usage de raison à celle, qui a toûjours dans l'ame plus de dépravation & de dégoût, que ni les grossesses, ni les pâles couleurs n'en peuvent souvent causer à leurs appetits. Sans doute que c'est pourquoi Pallas se trouve seule entre toutes les Déesses, à qui les Anciens n'ont point donné de mere, pour dire que la Sagesse ne peut pas venir de la femme, & qu'il faut attribuer à un miracle ce qu'elle a quelquefois de bon raisonnemment. Cela présupposé de la sorte, vous pouvés juger

Cap. 1.

ce qu'un homme se doit promettre d'une societé conjugale, & s'il n'entre pas plûtôt, à le bien prendre, dans une communauté de maux, que de biens, quand il se marie,

Θησαυρὸς ἐςι τῶν κακῶν κακὴ γυνή.
Thesaurus est malorum mala mulier.

Quoiqu'il en soit, nous voions que toutes les Nations ont convenu de ce sentiment, que les femmes devoient comme incapables, être éloignées des plus importantes fonctions de la vie civile. Vous savés aussi bien que personne ce que prononcent là-dessus les Loix Romaines, & particulierement une d'Ulpien, qui est la seconde du Titre des regles de droit. Par celles de Moïse, elles ne sont pas reçûës
14. Ant. Iud. c. 8. en témoignage; à cause, dit Josephe, de leur légereté & témérité naturelles. Les Atheniens leur defendoient de faire aucun marché plus important que celui d'une mésure d'orge
Orat. 75. de Incred. διὰ τὸ τῆς γνώμης ἀσθενὲς *propter consilii infirmitatem*, selon les termes de Dion Chryso-
Lib. 2. c. 5. stome. Et quoiqu'Aristote fût extrémement passionné pour elles, comme celui qui ne se pût empêcher de sacrifiér à une concubine d'Hermias, qu'il avoit épousée; si est-il contraint d'avouër dans ses Politiques, que de leur laisser faire les mêmes choses, que font les hommes, c'est se plaire à imiter les bêtes bru-

tes, & préférer leur exemple à la raison. Mais ni ce defaut de capacité, ni assez d'autres vices, dont celles de ce tems abondent plus que jamais, ne seroint peut-être pas si considérables, si nous avions les remedes que les Anciens pratiquoient contre les plus incorrigibles. Car outre la répudiation, qui leur étoit permise, s'ils trouvoient leur femme dans de bien legeres fautes, ils avoient droit en quatre cas de leur ôter la vie, & elles en couroient le hazard autant pour avoir bû du vin, ou emploié de fausses clefs, comme pour avoir supposé des enfans, ou commis un adultére. Pline rapporte, qu'un Egnatius Metellus fit mourir la sienne dès le tems de Romulus, qui l'approuva, parce qu'elle avoit eu la hardiesse d'ouvrir un de ses tonneaux de vin, dont elle voulut faire l'essai, & Valere Maxime ajoûte, que le mari en fut si peu accusé, qu'on ne trouva pas seulement à redire en son action: *idque factum non accusatione tantum sed etiam reprehensione caruit.* Celle, qui avoit tant soit peu levé le voile par les ruës, pour se découvrir le visage, fut repudiée par C. Sulpitius Gallus. Et P. Sempronius Sophus, chassa de même honteusement la sienne, parce que sans son consentiment elle avoit eu la hardiesse d'assister à la repré-

Lib. 14. nat. hist. cap. 13.

Lib. 6. c. 3.

ſentation de quelques Jeux publics. Or comme nos Loix ſont fort éloignées d'une ſi grande ſévérité, il ſe trouve, que leur indulgence favoriſe les débauches & la dépravation des femmes juſqu' à tel point, que n'étant aujourd'hui retenuës par nulle ſorte de crainte, je ne vois rien, qu'on doive raiſonnablement eſperer des plus retenuës.

Iuven. Sat. 6. *Paucæ adeo Cereris vittas contingere dignæ.*

Que s'il en faut excepter quelques-unes, pour ce qui touche l'honneur, qui vous garantira du reſte de leurs infirmités, que ni les plus grands Philoſophes ni les puiſſans Empereurs n'ont pû corriger? *Dio. Chryſ. or. 2.* Philippe de Macedoine proteſtoit de fort bonne grace, qu'il ne connoiſſoit point d'humeur belliqueuſe, comme celle de ſa femme Olympias, qui lui faiſoit inceſſamment la guerre. Leurs jeux, leurs excès de bouche, & le reſte de leurs profuſions, excedent aujourd'hui celles des plus débauchés de nôtre ſexe, & font bientôt resſentir à un mari la vérité du Proverbe Italien, *ſpoſa di ſpeſa, noce che nuoce.* Ne penſés pas pourtant, que les chagrins, ni les querelles de la journée vous exemtent des devoirs de la nuit. Il n'y a point de repos ni de pacification à eſperer, ſi elle ne vient de ce côté-là,

Sed lateri ne parce tuo, pax omnis in illo est. *Ov. l. 2. de art. am.*

Et vous éprouverés que la plûpart d'entre elles ressemblent à cette fontaine de Hammon, *Diod. Sic. l. 17.* qui pour être très froide le jour, n'en étoit pas moins boüillante la nuit.

Je m'emporte insensiblement au delà de mon dessein, qui m'oblige de vous découvrir le revers d'une medaille, dont je vous viens de représenter l'un des côtés si épouventable. C'est une chose merveilleuse, qu'on veuïlle faire passer la femme pour le plus grand de tous les maux, dont les hommes sont persecutés, au même tems, qu'on les voit se don- *Aristoph. in Thesm.* ner mille peines pour la conservation de ce mal, prendre des jalousies extrèmes de sa possession, l'aimer tellement, qu'ils ne le peuvent perdre de vuë, & emploier tous leurs soins, pour faire en sorte, que personne n'en jouïsse qu'eux. Qui a jamais ouï parler d'un mal de cette nature? Mon étonnement est, qu'aucun ne se fût avisé avant le Déluge universel de se delivrer d'une telle incommodité, puisque nous apprenons de Saint Augustin, *Lib. 15. de civ. Dei c. 20.* qu'on ne savoit auparavant ce que c'étoit que le Celibat; & de Saint Jerôme, que Helie fut le premier des hommes, qui fit profession de se passer du Mariage? A quoi pensoit aussi

Lycurgue d'ordonner des peines, non ſeulement à ceux, qui ne ſe marioient point, mais même à d'autres, qui n'épouſoient qu'une femme. Platon a commis ſans doute la même faute, obligeant ſes Citoiens à s'attacher au mal, dont nous parlons. Et tous les Legiſlateurs, qui ne permettoient pas, au recit de Clement Alexandrin, qu'un homme ſans
Lib. 2. ſtrom. femme exerçât les premiers Magiſtratures, ont été ſelon nôtre hypotheſe dans la même erreur. Mais pour vous faire mieux comprendre de quel inſtinct nous ſommes naturellement portés à la ſuite d'un mal ſi redoutable, je vous veux faire part de deux petits contes, l'un hiſtorique, & l'autre parabolique, que je tiens d'un Auteur Perſan, puiſque tous deux ſe préſentent à ma mémoire. Alexandre
L. 2. p. 40. d'Appiano, Seigneur de Piombin, avoit une ſi grande averſion du mal, dont nous parlons, qu'il fit durer trois mois entiers la premiere nuit de ſes nôces, n'étant point ſorti du lit ou de la chambre pour cela durant tout cet eſpace de tems. C'eſt le Sieur de Frêne Canaye, Ambaſſadeur pour le Roi à Veniſe, qui le rapporte ainſi dans une de ſes lettres, & voici ce que j'ai retenu du ſage Indien Pilpay. Un homme ſe ſentant embraſſé la nuit par ſa femme, qui avoit eu peur d'un voleur, qu'el-

le venoit d'appercevoir dans leur chambre, fut si touché de cette caresse extraordinaire, que jettant aussi les yeux au même tems sur le Larron, Prens, lui dit-il, compagnon, tout ce que tu voudras, je ne te puis assez paier le service que tu viens de me rendre. Sans mentir il y a dequoi s'étonner qu'on s'affectionne si fort au mal, & pour parler sainement, à moins que de renoncer tout à fait au sens commun, l'on ne sauroit defendre tout de bon une proposition si paradoxique. Je veux que la societé d'une femme ait ses incommodités, qu'y a-t-il en ce monde de pur? & où est la douceur, qui ne soit mêlée de quelque amertume? L'imbecillité du sexe feminin n'empêche pas qu'on ne voie beaucoup de maisons soûtenuës par l'esprit de la femme, qui se perdoient sous la mauvaise conduite du mari. Et quoique les loix, faites par les hommes aient donné en beaucoup de lieux l'exclusion des principales charges aux femmes, elles n'ont pas laissé d'en exercer avec grande reputation en d'autres endroits; jusques-là, qu'Eusebe reconnoit dans son Histoire Ecclesiastique, que l'Ethiopie a *Lib. 2. c. 1.* presque toûjours été gouvernée par elles. Combien en pourrions-nous produire, qui ont été aux plus grands personnages ce qu'étoit

Cl. Alex. l. 4. ftrom. Aſpaſie à Socrate au ſujet de la Philoſophie, où elle l'inſtruiſoit, & à Pericles, à qui elle faiſoit des leçons d'éloquence? Tant y a, qu'on ne ſauroit nier, qu'elles ne nous ſoient abſolument néceſſaires en mille rencontres, & ſi nous déférions à ce qu'en dit Mahomet dans ſon Alcoran, autant que les habits, qui nous couvrent, & dont nous ne pouvons nous paſſer. Mais quoi, ſouvent la mariée eſt trop belle, & le prix d'une telle marchandiſe la rend d'une garde trop pénible. C'eſt à quoi chacun doit penſer avant que de s'en charger, & je trouve le conſeil de l'Eſpagnol fort raiſonnable là deſſus, *ni tan hermoſa que mate, ni tan fea que eſpante.* Pour le ſurplus, afin de ne rendre pas cette lettre trop longue, je vous dirai, que de toutes les comparaiſons, dont on ſe ſert pour repréſenter le naturel des femmes, je n'en trouve point de ſi propre, que celle du Poëte Simonide, quand après beaucoup d'autres ſimilitudes, il dit, qu'elles ſont parfaitement ſemblables à la Mer. Car qu'y a-t-il d'agréable & d'attraiant comme ſes calmes & ſes bonaces?

Lucret. l. 2. *Subdola cum ridet placidi pellacia Ponti,*

ou lors qu'elle n'a d'agitation, que ce qu'il en faut pour ſeconder le deſſein d'une heureuſe navigation. Une femme dans ſa belle hu-

meur, & qui uſe de complaiſance, a des charmes, qui ne ſe peuvent exprimer. Mais comme il n'y a rien d'affreux à l'égal de cette même Mer irritée par les vents, & agitée de la tempête, tous les orages du Ciel & d'ici bas n'ont rien qui approche de la fureur d'une femme tranſportée de colere, ou que l'impetuoſité de quelque autre paſſion met hors des termes de la raiſon. Dieu vous garde de vous trouver engagé dans de telles bourraſques.

DE LA MEMOIRE.

LETTRE XLVI.

MONSIEUR,

Si je ne vous connoiſſois pour être infiniment au deſſus de certains eſprits, qui affectent de paroitre fort diſgraciés du côté de la mémoire, afin de s'attribuer enſuite quelque avantage aux choſes, qui touchent le jugement, je croirois, que vous prendriés plaiſir à vous plaindre avec tant d'exaggeration de la vôtre. En effet quelques mauvais tours qu'elle vous faſſe quelquefois comme

vous dites, vos actions publiques font bien paroitre tous les jours, que la Nature ne vous a pas plus mal-traité en cette partie, qu'elle a fait au reste. Mais puisque vous me préscrivés ce théme, qui suppléera fort à propos au defaut de nouvelles, je vous dirai le plus succinctement qu'il me sera possible, ce que je pense de cette noble & importante faculté de nôtre ame. Laissant à part les raisons du Médecin Espagnol, qui a fait l'Examen des Esprits, & tout ce qu'on leur oppose, je trouve deux fondemens considérables de la mauvaise opinion, qu'assez souvent on a des hommes de grande mémoire. Le premier est, qu'Aristote a dit nettement, que les esprits tardifs & grossiers sont les plus mémoratifs de tous; au lieu que les dociles, & ceux qui ont de la vivacité abondent en reminiscence. L'on a donc pris le commencement de cette proposition pour très préjudiciable à la mémoire, sans prendre garde, combien le second membre lui est avantageux. Car vous savés bien, que ce Philosophe use du mot de reminiscence en un sens fort différent de celui, que Platon lui donnoit, dont il s'est si souvent moqué. Et quand il dit, qu'elle est un souvenir produit par une espece de Syllogisme, ou de raisonnement, qui se fait avec degrés,

L. de memor. c. 1.

Ib. c. 2.

& de proche en proche, l'on ne ſauroit nier, qu'il ne lui attribuë les mêmes fonctions, que nous donnons tous communement à la mémoire. Je penſe que l'intention d'Ariſtote n'a été autre, que d'aſſurer, qu'ordinairement ceux, qui ont une mémoire remarquable des choſes ſingulieres, & qui n'ont nulle liaiſon enſemble, comme des noms ſimples, manquent preſque toûjours de la plus haute partie de l'eſprit: Mais qu'il en eſt tout au contraire des autres, qui retiennent mieux la ſubſtance des choſes, que les termes nuds, & qui ſe repréſentent aſſez les matieres, encore qu'ils ne ſe ſouviennent pas toûjours des mots, ni de beaucoup de notions, qui ſont entierement détachées les unes des autres. Cela s'explique fort commodément par la diſtinction, que fait l'Ecole entre la mémoire ſenſitive & l'intellectuelle, comme auſſi par ce que Ciceron a prononcé de deux grands hommes, *Lucullus habuit divinam quandam memoriam rerum, verborum majorem Hortenſius.* Le ſecond fondement de cette opinion ſi deſavantageuſe à la mémoire, vient de ce que Galien obſerve, que l'Ane eſt celui des animaux, qui en a le plus, bien qu'aucun ne l'égale en ſtupidité. Donnons de grace l'un & l'autre point à Galien, quoiqu'ils ſoient tous deux fort ſujets

Lib. 4. Acad. qu.

à controverſe, cela ne va pourtant que contre la mémoire ſenſitive, tellement attachée au corps, qu'elle eſt viſible ſous le nom d'habitude en de certains membres, comme aux doigts de ceux, qui jouënt des inſtrumens. Il y en a qui l'ont même attribuée aux plantes, comme Cardan, à cauſe qu'elles ne s'oublient jamais de pouſſer au tems, qu'elles doivent. Tant y a que c'eſt par là ſeulement, qu'on peut dire, que des hommes d'un eſprit très grosſier ne laiſſent pas de ſe ſouvenir mieux que les autres des certaines choſes. Et Fracaſtor a eu raiſon de prononcer à ce propos, que ceux, qui retiennent avec grande exactitude les lieux, par où ils paſſent, & qui ne s'égarént jamais par les chemins qu'ils ont faits, ſont fort voiſins de la nature des bêtes, ſi favorable aux chiens, & aux chevaux, auſſi bien qu'aux anes, tellement, que nous ſommes contraints quelqueſois de les admirer. C'eſt ce qui faiſoit dire par une grande modeſtie au Pere Saül Servite, comme nous le voions dans ſa vie, lors qu'on le louoit de ſa belle mémoire, que c'étoit le priſer d'une imperfection, & d'un témoignage de paſſibilité trop grande.

Lib. de imm. an.

Cependant outre le privilège de certains tempéramens, que le Ciel a voulu rendre ex-

cellens en tout, & qui retiennent en perfection les choses singulieres aussi bien que les universelles, l'on ne sauroit nier que la mémoire ne soit tellement une des principales parties de l'esprit, qu'elle passe souvent pour le tout. Quand le Poëte a écrit,

Omnia fert ætas, animum quoque, *Virg. ecl. 9.*

il n'a voulu parler que de la mémoire. Et nous n'avons rien de plus commun dans nôtre langage ordinaire, que de dire qu'une personne a bon esprit, lors que nous voulons recommander la bonté de sa mémoire. N'est-ce pas elle, qui rendoit Cyrus, Scipion, & Mithridate si puissans parmi leurs troupes; qui faisoit reüssir les brigues des Romains touchant le Consulat; & qui éleva depuis Othon à l'Empire, appellant chaque soldat qu'il trouvoit par son nom; ce qui lui acquit la faveur de toute la milice? Homere n'a donné le nom d'Agamemnon au premier de ses Héros, qu'à cause de sa grande mémoire. Artaxerxes fut surnommé Mnemon pour le même sujet. C'est par là que le grand Apollonius se mit en credit parmi les Brachmanes, leur Prince Jarchas lui declarant, qu'après Dieu il n'y avoit rien, dont ils fissent tant de cas, que de la mémoire. Et nous apprenons des Rélations modernes, que le Pere Mat-

Philost. 2. c. ult. & l. 3. c. 5.

thieu Riccius, qui alla vraiſemblablement plus loin qu'Apollonius vers le Levant, ravit d'étonnement les Chinois par les effets prodigieux de la ſienne. Auſſi n'eſt-il pas juſte de lui préferer tellement, ſoit l'imagination, ſoit l'entendement, qu'on la mette de beaucoup au deſſous. Dequoi peuvent ſervir toutes leurs operations, & que deviendront leurs plus belles connoiſſances, que nous nommons Sciences, ſi la mémoire n'en tient un fidele regitre?

Ovid. 2. de ar. am.

Non minor eſt virtus, quam quærere, parta tueri.

Et toutes excellentes que ſont les Muſes filles de Jupiter, elles ne peuvent rien ſans l'aide de leur mere Mnemoſyne. Pour bien comprendre ce que vaut la mémoire, il n'eſt beſoin que d'écouter ces Philoſophes, qui mettoient la plus eſſentielle de toutes les voluptés au ſouvenir des choſes agréables, parce qu'il dépend abſolument de nous, & qu'il ne peut être troublé comme l'eſperance incertaine du futur, ou la poſſeſſion momentanée du préſent. Mais nous dirons beaucoup davantage en ſa faveur, que ne faiſoit Epicure, ſi nous conſidérons, que les déplaiſirs mêmes ſont capables de donner un très ſolide contentement, quand on les repaſſe

par

par la mémoire, *jucundi acti labores*, cette *Cic. 3. de fin.*
faculté aiant le pouvoir de convertir le mal
en bien, & les plus grandes amertumes de
nôtre vie en des douceurs nompareilles.

Il est vrai, qu'il y a des ennuis, dont le souvenir semble avoir quelque chose de si fâcheux, que le repos de nôtre esprit n'a point apparemment de plus puissant adversaire. Une injure reçuë, une perte notable, la mort d'un ami, sont des accidens, qui ne se représentent guères à nous, sans nous piquer dans la plus sensible partie de nôtre ame, qui en demeure toute mortifiée. C'est pourquoi le même Epicure ne vouloit pas, qu'on se souvint de ce qui peut contrister de la sorte. Mais s'il n'est pas en nôtre pouvoir d'obeïr à cette defense, & si Themistocle eût raison de préferer l'art d'oubliance, s'il s'en trouvoit, à celui de la mémoire artificielle, dautant qu'il eût bien souhaité de perdre celle d'une infinité de choses, dont il ne se souvenoit que très mal volontiers; le précepte, que ce Philosophe donnoit à ses disciples, n'est-il pas aussi injuste que ridicule? Et Ciceron n'a-t-il pas sujet de soûtenir, que les commandemens, qu'on nommoit de son tems *Manliana imperia*, avoient plus d'équité que ceux d'Epicure, ausquels il étoit du tout

impoſſible de ſatisfaire? Sans mentir cet art d'oublier eſt bien mieux l'obiet de nos deſirs, que de nos eſperances. Il n'y auroit point de ſcience ſi néceſſaire, diſoit Antiſthene, que celle qui apprendroit à perdre la mémoire des choſes mauvaiſes, ſi cela ſe pouvoit faire. Et je trouve, que le Sophiſte Polemon eût aſſez bonne grace, de conſeiller à un Proconſul, qui cherchoit le moien de bien punir un mechant, qu'il lui enjoignît d'oublier ce qu'on lui avoit appris, ne lui pouvant rien impoſer de plus difficile execution. Ce n'eſt pas à dire pourtant, que la mémoire doive être moins eſtimée pour nous remettre quelquefois dans de fâcheuſes penſées. Il ne tient qu'à nous, que nous ne leur faſſions changer de nature, en les ſoûmettant à la raiſon. Ce qui manque à la ſecte d'Epicure pour cela, nous ſera fourni par celle de Zenon. N'accuſons pas une innocente pour nous excuſer de nos propres defauts. Le mal même n'eſt pas mal dans la mémoire ni dans l'entendement, comme il l'eſt dans la volonté. Et le plus importun ſouvenir, que nous puiſſions avoir, deviendra doux & utile tout enſemble, par un diſcours raiſonnable, ſi nous en ſavons uſer.

Diog. Laërt. in Ant.

Philoſtr. in Pol.

Ce n'eſt donc que du defaut de mémoire, qu'on ſe doit plaindre, ſoit que le tems le donne, ou la maladie, ou nôtre propre temperament. Pour le premier, vous ſavés le mot que rapporte Ariſtote du Pythagoricien *Lib. 4.* Paro; qu'il n'y a rien de plus ignorant que le *Phyſ. c.* tems, à cauſe de l'oubli de toutes choſes, où *19.* il ſemble nous précipiter. Les maladies ſont *Pline l. 7.* ſi puiſſantes, qu'elles firent oublier autrefois *cap. 24.* à l'Orateur Meſſala Corvinus ſon propre nom, & depuis peu au Docteur Cornelius Janſenius tout ce qu'il ſavoit; pour ne rien dire des effets de la peſte, dont Thucydide & Galien ont tant parlé. Et quant au defaut naturel, il y a des perſonnes, qui naiſſent avec des mémoires d'Autruche, ou de Lapin, *Protrept.* qu'ils perdent en courant. Jamblique com- *c. 17.* pare leur eſprit à un crible, qui ne retient rien, laiſſant tout paſſer au travers de ſes trous. Tel fut l'Empereur Claudius, qui demandoit ordinairement ceux, qu'il avoit fait mourir le jour précedent, & qui s'étonnoit, que ſa femme Meſſaline ne ſe venoit *Suet.* pas coucher auprès de lui quelques heures *art. 36.* après s'en être défait. En vérité, c'eſt une grande diſgrace d'être né de la ſorte, ſur tout ceux, qui ſont d'une profeſſion, où il eſt beſoin d'avoir la mémoire heureuſe. Nous en

voions tous les jours, qui divifant comme Curion leur difcours en trois parties, n'en trouvent jamais que deux, ou y en ajoûtent une quatriéme. Et je crois qu'il y en auroit fouvent, qui accuferoient comme lui leurs parties adverfes de fortilege, lors qu'ils auroient oublié leur role, s'ils penfoient être reçûs à faire valoir en l'imitant un fi ridicule prétexte. C'eft tout ce que vous aurés de moi fur un fujet qui demanderoit une occafion plus commode, & une meilleure mémoire que la mienne, pour être traité plus amplement. J'ajoûte feulement, afin de vous faire rire, ce que j'ai lû dans un Auteur Arabe, qui ne laiffe pas d'être confidérable d'ailleurs; qu'il n'y a rien qui faffe tant perdre la mémoire, qu'entre autres chofes de manger des pommes aigres, de contempler ce qui eft fufpendu, de cheminer entre des troupes de chameaux, de lire des Epitaphes, & de jetter à terre des pous fans les tuer. Il faut avouër, qu'il y a bien de la vanité, ou fi vous me permettés d'ufer de ce mot, de la futilité par tout.

Cic. in Bruto.

Semita. Sap. c. 12. p. 9.

DES MAGISTRATS.

LETTRE XLVII.

MONSIEUR,

Je trouve, que vous vous étes ſervi fort à propos du mot, dont uſa Sylla contre la promotion au Conſulat du jeune Marius, qu'on doit avoir manié l'aviron avant que d'entreprendre la conduite du gouvernail. Si l'on s'ajuſte & ſe met en ordre, lors qu'on fait état de ſortir du logis pour ſe montrer en public, il eſt tout autrement néceſſaire, de ſe préparer aux grandes dignités, & de n'y entrer pas ſans avoir appris dans de moindres emplois, ce qu'il faut ſavoir, pour les bien exercer. C'eſt mal l'entendre d'être encore à s'inſtruire des fonctions d'une charge, quand il la faut faire, *nihil oportet habere diſcendum tempore docendi*, dit Pline dans ſon Panegyrique; Et comme celui-là ſeroit ridicule, qui attendroit en pleine ruë à mettre decemment ſon colet, il n'y a que de la honte & de la confuſion à recevoir dans un Offi- *Appian. l. 1. de bell. civili.*

ce, où l'on eſt admis par la ſeule faveur, & ſans s'être rendu capable auparavant d'y bien reüſſir, & d'y paroître avec honneur.

Mais quoique cette préparation ſoit du tout néceſſaire, & que les loix requierent ſur ce fondement, qu'on ait atteint un certain âge pour parvenir aux Dignités; l'on ne ſauroit nier pourtant, qu'il n'y ait des naiſſances ſi privilegiées & des jeuneſſes ſi favoriſées du Ciel, par une maturité, qui prévient les années, qu'on auroit tort de ne pas ſuſpendre en leur faveur la rigueur des Ordonnances, & de ne les diſtinguer pas du commun. Les Romains le faiſoient en de ſemblables occaſions; & perſonne n'ignore, que Scipion & Pompée n'aient été gratifiés du Conſulat avant le tems, & ſans avoir paſſé par les Magiſtratures inferieures, qui ſervoient d'échelons aux autres pour parvenir au ſupréme commandement. Ces exemples, ſoûtenus d'une raiſon ſi forte & ſi apparente, me font être du côté de la diſpenſe d'âge que vous avés voulu choquer. Une jeuneſſe ſi achevée, & d'un mérite ſi conſommé, méritoit la grace, qu'elle a reçuë, & je dirois volontiers après ce Romain; qu'il y auroit eu de l'injuſtice à lui dénier cette gratification, *iniquum perfecto eum honori non-*

dum tempestivum videri, qui jam virtuti maturus sit.

Pour le surplus; je souscris à toutes vos maximes, & défere à tous vos sentimens. La qualité de Juge & de Magistrat est sacro-sainte, & comme telle, demande toute sorte de respect. Ceux, qui la portent, sont des Dieux, dont il n'est pas permis de médire, *Diis non detrahes.* Et puisqu'il faut nécessai- *Exod.* 19. rement, que les hommes passent comme la monnoie dans la vie civile, plûtôt selon la marque exterieure & le cours du marché, que tout le monde sait, que selon la bonté interieure, dont il est impossible de prendre la connoissance, qui seroit requise pour les mettre à leur juste prix; il est aisé de voir, que le caractere d'un Officier nous oblige à des déferences proportionnées à la dignité de sa charge, & que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle aux Juges dans toute la Chine, que le genoüil en terre, si nous en croions Herrera. Aussi leur érige-t-on des Temples, même de leur vivant, lors qu'ils se sont dignement acquités de leur devoir, au rapport du Pere Trigault. Et bien qu'on ne leur défere pas de si grands honneurs par tout, si est-ce qu'il n'y a point de Nation si barbare, ni de Police si déreglée, ni de Réli-

gion ſi monſtrueuſe, dont les loix ne conviennent en ce point, de porter du reſpect aux Magiſtrats.

Mais vous avés grande raiſon de ſoûtenir, qu'encore que cela leur ſoit dû, il s'en trouve quelquefois de ſi indignes de leur condition, & d'une vie tellement ſcandaleuſe, qu'on croit être diſpenſé de les honorer, pour ne pas donner au Vice trop apparent, ce qui n'appartient qu'à la Vertu. Les charges ſont des baſes, qui font voir les défauts auſſitôt que le mérite des Statuës qu'elles repréſentent. Et l'on peut dire encore, qu'elles reſſemblent aux riches parures & aux ſuperbes habillemens, qui augmentent les bonnes graces des belles perſonnes, & ne ſervent qu'à faire paroitre la difformité des laides. Combien de fois les plus hautes dignités nous ontelles fait reconnoitre l'indignité de leurs Ti tulaires? Car quand les Grecs ont dit, que la Magiſtrature découvre l'homme à nud, & le montre tel qu'il eſt, ce qu'Ariſtote attribuë à Bias, & Diogene Laërce à Pittaque, ce n'eſt pas moins à la confuſion qu'à l'avantage de ceux, qui l'exercent. En rempliſſant un vaſe de quelque liqueur, on s'apperçoit auſſitôt de ſon vice, s'il eſt fêlé, que de ſa bonté, s'il eſt entier. Et comme l'Edilité devient

Lib. 5. *Eth. Nic.* c. 1.

honorable entre les mains d'Epaminondas, un malhabile homme diffame le Conſulat, & rend honteuſe la premiere place de ſon païs. Quelle apparence donc de traiter également des ſujets ſi différens, & de ne mettre point de différence entre un Conſeiller rempli d'autant de ſuffiſance que de mérite, & un homme de Juſtice, qui porte néanmoins les habits d'un Saltinbanque, ou un Officier de Cabaret, ou un Magiſtrat enfariné à la mode, ou un Juge ſans jugement? Solon permit par ſes loix de tuer un Magiſtrat, qui ſeroit rencontré yvre. Veſpaſien trouva bon, *Suet. art. 9.* qu'on repliquât avec injure à un Senateur aggreſſeur, par ces mots, *non oportere maledici Senatoribus, remaledici civile faſque eſſe.* Et nôtre Hiſtoire nous apprend, que le Roi Loüis Douze, aiant trouvé des Conſeillers *Ferronus l. 3.* du Parlement de Paris, qui joüoient à la Paume dans le Tripot du Brac, il leur en fit une ſévere reprimande, leur proteſtant, que s'il les y trouvoit encore, il ne les reconnoitroit plus pour Conſeillers, & ne feroit pas davantage d'état d'eux, que du moindre Cadet de ſes Gardes. Je ſai bien, qu'il faut faire diſtinction des tems, & que beaucoup de choſes ſont trouvées mauvaiſes en un ſiécle, qui deviennent innocentes & permiſes en un au-

tre, comme l'eſt le jeu de la Paume en celui-ci. Mais du moins voions-nous par là, qu'il y a bien à dire de Magiſtrats à Magiſtrats, encore qu'ils aient les mêmes charges, & que l'habit, le mérite, les mœurs, & la façon de vivre, obligent à bien plus de reſpect envers les uns, qu'envers les autres.

Je laiſſe à part cette déplorable vénalité d'offices que vous touchés, qu'Ariſtote a repriſe par tant de fortes raiſons dans l'Etat de Carthage, dont il s'eſt fait de ſi différens diſcours, imprimés depuis qu'elle a été introduite en France, & qui peut-être nous y peut faire dire à plus juſte titre, qu'on ne fit jamais à Rome, *plus togæ læſere Rempublicam quam loricæ*. Il eſt certain, que quiconque achete, tâche preſque toûjours de ſe rembourſer; ce qui fait, que les charges de Judicature étant à prix d'argent, non ſeulement
Lib. 1. Reg. c. 8. la Loi de Dieu eſt violée dans le debit de la Juſtice, mais le plus important point de l'Etat,
Lib. 5. Polit. c. 8. au jugement du même Ariſtote, eſt mépriſé, qui conſiſte à ne ſouffrir jamais, que les particuliers profitent de ſi importantes commiſſions. En vérité, c'eſt une grande honte, que dans toute l'étenduë de la Réligion de Mahomet, aucun Magiſtrat n'oſe prendre le moindre ſalaire pour ſes Jugemens, & que

parmi les Chrétiens perſonne ne puiſſe eſperer de Juſtice qu'à proportion de ce qu'il a d'argent dans ſa bourſe, pour fournir aux frais d'un procés. Cela m'échappe en dépit que j'en aie, ſur un théme ſi odieux. Pour le reſte, qui touche les Officiers indignes de leur condition, je ſuis aſſuré, que les autres, qui ſont pleins de mérite, & que je tiens qu'on ne peut trop reſpecter, ne me ſauront pas mauvais grè, ſi bien qu'à vous, de ce que nous diſons. Celui, que vous me dépeignés particulierement, n'eſt pas un moindre prodige, que l'Ane de Piſtoye, dont par- *l.* 27.
le Ammien Marcellin, qui eût l'impudence de monter juſqu'au plus haut du Prétoire, & de s'y faire entendre plus d'une fois. Qu'eſt une grande qualité à un homme de néant, qu'une belle inſcription ſur un ſepulcre vuide?



DES REMEDES.

LETTRE XLVIII.

MONSIEUR,

Ne vous étonnés pas de vôtre guérison par une voie si inesperée, la Nature est une grande ouvriere, qu'Aristote nomme souvent par honneur Demoniaque, & à l'égard de vos Médecins, souvenés-vous, qu'Esculape n'est pas moins Dieu des Augures & des Divinations, que de la Médecine; ce que j'interprète autrement, que Macrobe, pour un témoignage, que tout est plein d'incertitude & de simples conjectures. J'ai oui feu Loüis Savot, qui n'étoit pas des moindres de cette profession, avoüer, qu'on guérissoit & mouroit indifféremment par toute sorte de regime, sans qu'on puisse determiner, lequel doit être préferé. Antonius Musa surmonte par un bain froid une maladie d'Auguste tenuë pour incurable, & tuë un peu après Marcellus avec le même rémede. *Con lo que Pedro adolesce, Sancho y Domingo sanan;* & les recettes du Charlatan, qui distribuoit

Lib. 1. Saturn. c. 20.

Dio Cassius l. 53.

au hazard, en disant, *Dio te la mandi buona,* n'étoient peutêtre pas des pires. L'abstinence est un grand rémede, elle fut cause, dit Eginard, de la mort de Charles Magne, & la même diete, qui lui avoit été souvent très utile, le mit au tombeau. Qui croiroit ici, qu'une charge de poudre d'arquebuze, broüillée dans un grand verre d'eau de vie, fût une bonne médecine? les Moscovites, au rapport du Capitaine Margeret, n'en pratiquent point de meilleure. Et quand la fortune le veut, un Turc guerit heureusement le mal de rate, en mettant secher à la cheminée la figure de la même rate en bois de noier, ce que je me souviens d'avoir lû dans le premier livre des Observations de Belon. Quoiqu'il *Cap. 51.* en soit, il faut être bien crédule pour se persuader, que toutes ces médecines, composées de tant d'ingrédiens, agissent selon l'Ordonnance, *officinarum hæc, imo verius avaritiæ* *Lib. 21. c. 24.* *commenta sunt,* & vous pouvés penser ce que Pline eût dit, s'il eût vû le mélange de tant de drogues, dont les Arabes se sont avisés depuis, vû, que dès son tems il n'a pû s'empêcher de prononcer ce bel axiome, *scrupu-* *Lib. 20. c. 9.* *latim quidem colligere ac miscere vires, non conjecturæ humanæ opus, sed impudentiæ est;* après avoir observé ailleurs, que les Romains

étoient demeurés ſix cens ans ſans uſer d'autre médecine que du boüillon de choux.

Voulés-vous ſavoir l'imbecillité de l'Art, & la puiſſance de la Nature? conſidérés, que le moindre effort de l'imagination fait plus en un moment, que tous les rémedes de Galien ou d'Avicenne. La Statuë du Scythe Toxaris guériſſoit de la fiévre dans Athenes, & celle de l'Athlete Polydamas de même aux champs Olympiques, parce qu'on étoit perſuadé, qu'elles avoient cette vertu. Les Pſylles d'Afrique, les Marſes d'Italie, & ces Ophiogenes d'Aſie, dont parle Strabon, n'ont agi vraiſemblablement que par ce principe. N'eſt-ce pas la même choſe de toutes ces guériſons que les Anciens nommoient Homeriques, où de ſimples paroles operoient tant de merveilles? Et comment le quatriéme livre de l'Iliade mis ſous la tête,

Luc. in Scy. & in Deo conc.

Lib. 13.

Mæoniæ Iliados quartum ſuppone timenti,

eût-il délivré de la fiévre quarte, non plus que le myſterieux *Abracadabra*, de l'hémitritée ou demie tierce, l'une & l'autre recette ſe trouvant dans Q. Serenus Samonicus, ſi la phantaiſie n'eût joué puiſſamment ſon jeu? C'eſt pourquoi tout le monde avoüe, qu'une bonne partie de la ſanté d'un malade dépend de la bonne opinion, qu'il a de celui, qui le

traite; *ille plures sanat, de quo plures confidunt,* dit Galien lui même, & le Médecin Juif, que François Premier fit venir de Constantinople, s'il en faut croire Huarte, ne l'eût pas rétabli, comme il fit, avec le simple lait d'anesse, sans la prévention de l'esprit du Roi. Certes la Divination, la Prétrise, & la Médecine, jointes ensemble, comme Oviedo nous assure, qu'elles sont aux Indes Occidentales, se prêtent la main admirablement bien l'une à l'autre. Je ne doute nullement, que ce ne soit par une grace particuliere du Ciel, que nos Rois guérissent des Ecroüelles. Mais si ceux d'Angleterre ont autrefois soulagé les Epileptiques, ceux de Hongrie les Icteriques, & ceux de Castille les Demoniaques, comme leurs Historiens s'en vantent, je crois, que l'opinion des peuples y a beaucoup contribué. L'on a crû au tems du Paganisme, que le pouce du pied droit de Pyrrhus touchant un homme indisposé de la rate, lui ôtoit son mal, & il faut tenir pour assuré, que s'il s'est passé quelque chose, qui approchât de cela, l'imagination y avoit la meilleure part, suivant le mot de l'Ecole, *fortis imaginatio generat casum.*

1. Progn. c. 2.

Exam. de Ing.

Lib. 5. hist. c. 1.

Or parce que vous trouvés étrange, qu'aiant en vain usé des rémedes de tant de sa-

vans Médecins, celui d'une femme vous ait ſi bien reüſſi, je vous dirai, qu'en pluſieurs lieux ſes ſemblables exercent indifféremment la Médecine, auſſi bien que les hommes. Les Rélations de la Perſe nous l'apprennent ainſi, où l'on voit, qu'il n'y a guères qu'elles, qu'on emploie aux maladies des autres de leur ſexe, non plus qu'en celle des enfans. Et Proſper Alpinus répete ſouvent dans ſes quatre livres de la Médecine des Ægyptiens, qu'ils n'ont pas moins de femmes que d'hommes, qui la pratiquent, ſur tout dans le Caire, où elles leur ſont ſouvent préferées. D'ailleurs un dernier venu, en qui l'on met le reſte de ſon eſperance, a bien de l'avantage, ſoit par nos raiſons précedentes, ſoit par aſſez d'autres conſidérations, qu'on y pourroit ajoûter. Je liſois, il n'y a pas longtems, qu'un Seigneur Mahometan, extraordinairement ennemi de nôtre Foi, eût néanmoins recours à un Chrétien, lui donnant à tâter ſon pouls au travers d'un mouchoir de ſoie plié en double, de peur d'être touché, parce qu'il ſe promettoit plus de lui en qualité d'étranger, que des plus habiles de ſon païs. Vous avés pû remarquer dans Diogene Laërce, comme Platon ſoûtenoit, après Homere, qu'il ſuffiſoit d'être né

en

en Egypte, pour être bon Médecin. Ammien Marcellin n'en dit guères moins, particulierement à l'égard de ceux d'Alexandrie, quand il assure, qu'un homme, qui se pouvoit vanter d'y avoir fait ses études, étoit toûjours mis entre les premiers de cette profession. Et l'on sait par le témoignage d'Hérodote, que *Lib. 2.* les Egyptiens, pour agir plus exactement, avoient des Operateurs & des Médecins différens pour chaque partie du corps humain. Cependant Darius s'étant démis le talon en ce païs-là, il ne s'y trouva personne, qui pût le lui remettre, & il fallut avoir recours à ce Demodocus Crotoniate, qui demanda pour *Dio Chry. or. 1. de Inv.* toute recompense la vie de ceux de son métier, qu'on vouloit faire mourir. Peutêtre, qu'il n'en savoit pas plus que les autres, mais il vint le dernier; il étoit Grec; Darius n'espera qu'en lui; & tout cela le rendit le plus heureux de tous, comme cette femme, de qui vous avés reçû une si bonne assistance, a été apparemment la plus fortunée.

La séverité dont ce Prince voulut user, me fait souvenir de celle, qu'Alexandre pratiqua depuis à la mort de son cher Hephestion, faisant brûler le Temple d'Esculape, & mettre en croix le Médecin Glaucias, pour lui avoir *Arr. l. 2. Epict. c. 22. & l. 7.* donné une médecine mal à propos, selon Ar-

hist. Q. Curt. l. 10. rien, ou pour ne l'avoir pas traité avec assez de soin, selon le texte de Quinte Curce. Nôtre Histoire de France porte de même, que Gontchram Roi d'Orleans fit couper la tête à deux Médecins, à cause de la perte de sa femme Austrigilde, qui avoit été assez cruelle pour lui recommander cette punition, se sentant finir d'une peste plus forte, que leurs rémedes. Pour moi je trouve ces exemples aussi injustes, que rigoureux. Je sai bien, que les Egyptiens, dont nous parlions tantôt, faisoient rendre compte aux Médecins de leurs cures, & qu'ils couroient fortune de la vie, comme il se voit dans Diodore Sicilien, s'ils ne s'étoient gouvernés par les regles de l'Art. Je n'ai pas oublié non plus, que dans le Droit Romain l'ignorance du Médecin lui est imputée à crime, ou comme parle la loi Aquilia, *imperitia Medici culpæ adnumeratur*. Mais quelle apparence y auroit-il de le rendre responsable de tous les mauvais évenemens des maladies? Et les Grands, ne mériteroient-ils pas d'être abandonnés, s'ils ne pouvoient être assistés de lui, qu'au peril de sa vie? Il vaudroit mieux ordonner ce que Cardan juge si nécessaire dans la Médecine, qu'il ne croit pas, que sans cela elle soit jamais bien pratiquée. C'est, que ceux, qui en font

Greg. Turon. l. 5. c. 36. Fauchet l. 3. c. 20.

Lib. 4. instit. tit. 3.

profeſſion, ne reçûſſent jamais de ſalaire, que pour les maladies, qu'ils auroient guéries, & où ils auroient bien reüſſi. Les inconveniens, qui ſe peuvent propoſer là deſſus ſont grands à la vérité, mais ils ne ſont pas ſans rémede, non plus que ſans réponſe.

Vous me diſpenſerés, s'il vous plait, d'entamer un propos de ſi longue étenduë. Il ne me reſte du tems que pour vous dire ce ſeul mot, qu'encore que vous aiez fort grande raiſon de mettre la ſanté à un prix ineſtimable, puiſque la vie n'eſt d'aucune conſidération ſans elle.

Non eſt vivere, ſed valere, vita;

Le meilleur eſt pourtant d'éloigner ſon eſprit d'une averſion ſi extrème, que vous la témoignés contre les maladies. Il faut avoir plus d'indifférence pour ce qui ne dépend pas de nous. Elles ne ſont pas moins ſelon la Nature, que la bonne diſpoſition. Nous avons obſervé ailleurs, qu'elles ont été utiles à beaucoup de perſonnes. Il y en a, qui ne ſe mettent à la raiſon, que par là, *al Leone ſta ben' la quartana.* Elles ne nous privent pas abſolument de toutes nos fonctions, *& lectus magna Imperia adminiſtravit, & lectica magnos exercitus.* Paul Troiſiéme & aſſez d'autres ne ſont arrivés au plus haut point de la

gloire, humainement parlant, que parce qu'ils étoient valetudinaires. Et j'ajoûte pour conclusion, que comme c'est la maladie des Tulipes, qui les rend plus belles & plus précieuses, n'y aiant rien que la corruption de leurs oignons, qui les fasse pannacher, & qui leur donne cette diversité de couleurs, dont nous faisons tant de cas: Il y a de même des infirmités parmi nous, qui font les belles mains, qui augmentent quelquefois les bonnes graces du sexe, que nous n'estimons que par là, & qui donnent aux hommes des lumieres d'entendement, jointes à des dispositions de volonté, où consiste le prix aussi bien que la véritable beauté de nôtre Etre. Je vous permets de dire, que mon âge, qui peut tantôt passer lui seul pour une indisposition, me fait regarder de la sorte ce qui est si attaché à sa condition, qu'il vaut mieux lui donner un beau visage en se flattant, que d'en faire le sujet d'une inutile mélancholie.



DU DESTIN.

LETTRE XLIX.

MONSIEUR,

J'avoüe, que vous avés raiſon de vous être ſcandaliſé de tant de queſtions, que je nommerois vaines, comme vous faites, ſi elles cauſoient de très dangereux effets. Après que tant de grands Eſprits de l'Antiquité ſe ſont efforcés en vain d'accorder la Parque avec la Fortune, ou la néceſſité des Decrets du Ciel avec la contingence des choſes caſuelles, il ne faut pas eſperer de voir terminer la diſpute par des conteſtations de pareille nature, & qui pour changer de termes ne laiſſent pas de tomber dans les mêmes difficultés. Car pour ce qui eſt de l'autorité des Textes divins, & de l'interprétation, que les Peres de l'Egliſe leur ont donnée, chacun en met également de ſon côté, & par conſequent au lieu de ſervir à la deciſion, ils ne ſont que l'éloigner, & rendre la controverſe plus pleine d'animoſité, qu'elle ne fut jamais. Je

m'empêcherai bien de toucher une matiere ſi chatoüilleuſe, ni de parler tant ſoit peu de la grace d'enhaut, ou du mérite de nos actions pour prendre parti en ce que les Conciles n'ont pas encore déterminé. Mais puiſque je ne me puis pas taire abſolument, quand vous m'obligés de parler, je vous dirai ſimplement ce qui me viendra dans l'eſprit, touchant les raiſons des anciens Philoſophes, quand ils ſe ſont mêlés d'accommoder la Providence Divine avec nôtre franc arbitre.

Ciceron nous apprend, qu'Empedocle, Democrite, Héraclite, & Ariſtote établiſſoient une Fatalité ſi générale, qu'ils lui aſſujettisſoient toutes choſes ſans exception, dequoi pourtant les Interpretes du dernier ne demeurent pas bien d'accord quant à lui, ſinon à l'égard des choſes éternelles & univerſelles. Epicure tout au contraire ſe moquoit abſolument du Deſtin, proteſtant, qu'il eût plûtôt crû la Fable des Dieux; & Carneade avec aſſez d'autres, voiant la conſequence de lui donner un ſi abſolu pouvoir, qui renverſe tous les fondemens de la Morale, en nous ôtant la liberté d'agir, puiſque ſans elle nos actions ne peuvent être ni bonnes ni mauvaiſes, exemtèrent nôtre volonté de la rigueur de cette dépendance, & l'affranchirent des

loix du Destin. Chrysippe, comme un aimable entremetteur, & *tanquam arbiter honorarius*, pour user des termes de ce grand Orateur, prit une voie moienne, dans laquelle il tâchoit de sauver nôtre franc arbitre sans blesser la Prédestination, tombant par ce moien dans des difficultés, dont il ne se pouvoit tirer. Or cette varieté d'opinions, sur laquelle les Philosophes Païens ne se sont jamais pû accommoder, n'a pas été moindre entre les plus savans des Juifs, qui se divisèrent en trois bandes toutes conformes aux trois précedentes, selon que Josephe nous les représente en divers endroits de ses œuvres. Car les Esseniens mettoient sans exception toutes choses sous le pouvoir de la Destinée. Les Saducéens s'y opposoient formellement, soûtenant, que chacun étoit artisan de sa propre fortune, par le conseil, qu'il prenoit de lui même, & à proportion de ce qu'il se portoit au bien ou au mal. Les Pharisiens, comme neutres, donnoient quelques choses à la nécessité du Destin, & nous en laissoient d'autres, qu'il nous étoit libre de faire ou de ne pas faire. Vous voiés le rapport, qu'il y a eu entre les Fideles & les Infideles touchant cette question, & comme de tout tems on a contesté sur le même sujet, sans jamais se pou-

L. 13. Ant. Iud. c. 9. & l. 18. c. 2. & item l. 2. de bell. Iud. c. 7.

voir accorder, ce qui fait croire, que Dieu s'étant reſervé le ſecret de la diſpute, avec éclairciſſement de beaucoup d'autres doutes, qui ne ſont pas de nôtre portée, il aura toûjours plus agréable une humble ſoûmiſſion d'eſprit, qu'une ſubtilité à conteſter, accompagnée de trop d'opiniâtreté.

Pour prendre quelque connoiſſance de ce qui s'eſt dit de part & d'autre, il faut d'abord remarquer ce que ſignifie le mot de Deſtin, que les Latins ont nommé *Fatum*, & les Grecs *εἱμαρμένην*. Les Philoſophes l'ont ordinairement defini une ſuite de pluſieurs cauſes attachées les unes aux autres, qui produiſent des effets invariables & néceſſaires. C'eſt pourquoi Dieu étant la cauſe premiere, de laquelle toutes les autres dépendent, Seneque ſoûtient, qu'on peut dire fort à propos, qu'il eſt le Deſtin même, & que ce nom lui peut très bien convenir. Minutius Felix ſemble être du même ſentiment, quand il dit, *quid aliud eſt Fatum, quam quod de vnoquoque noſtrum Deus fatus eſt*. Et lors que Boëce appelle le Deſtin un ordre des cauſes ſecondes, qui executent les Decrets de la Providence divine, il le ſoûmet tellement à Dieu, qu'en ce ſens-là il n'a rien qui choque nôtre Religion. Si eſt-ce que la plûpart de nos Théologiens ſe ſont vou-

Lib. 4. de benef. c. 7.

lus abſtenir du terme *Fatum*, à cauſe de l'exceſſif pouvoir, que beaucoup de Païens lui donnoient, voulant, que leur Jupiter même s'y tint attaché par force. Car il ſe plaint dans Homere de ce que les Loix du Deſtin ne lui permettent pas de garantir de la mort ſon propre fils Sarpedon. Lucien a écrit des Dialogues exprès, pour ſe railler à ſa mode de ce même Jupiter, le repréſentant, qui ne ſait comment démêler la fuſée des Parques, & qui ſe trouve importuné des raiſons de quelques Philoſophes, qui ſe moquoient des ſacrifices, qu'on lui offroit, pour éviter des accidens, qu'il n'étoit pas en ſa puiſſance de détourner. On peut voir dans Seneque, comme *ille ipſe omnium conditor ac rector ſcripſit quidem fata, ſed ſequitur; ſemper paret, ſemel juſſit.* Et il s'eſt trouvé des Interpretes de cet endroit du premier chapitre de la Geneſe: *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona;* & de ce que porte le ſecond, que Dieu ſe repoſa le ſeptiéme jour après la Création faite aux ſix précedens; qui ont prétendu, que Dieu avoit ſi bien ordonné dès le commencement le cours de la Nature, & ce qui en dépend, que depuis il avoit toûjours laiſſé aller les cauſes ſecondes ſans s'en diſpenſer; ce qui ne peut être ſouffert dans la

In Iove conf. & Iove Trag.

Lib. de prov. c. 5.

Réligion. Nôtre Théologie a donc craint quelquefois, qu'un mot, qui passoit dans une signification si contraire à la Foi, ne lui préjudiciât, & nous lisons sur cette considération dans Saint Augustin, que si quelqu'un n'entend rien autre chose par le Destin, que
5. de civ. Dei. c. 1. la volonté de Dieu, il peut s'arrêter à cela, pourvû qu'il se serve d'un autre terme, *sententiam teneat, linguam corrigat.*

Mais parce que ni nôtre Prose, ni nôtre Poësie, Latines & Françoises, ne sont pas toûjours si rigoureuses, le mot de *Fatum*, & de Destin, s'y trouvant assez souvent emploiés sans scandale, ne laissons pas de voir selon nôtre projet de quelle façon les Païens accordoient cette nécessité inévitable des Arrêts du Ciel, tant avec l'incertitude des choses d'ici bas, qu'avec la franchise de nôtre volonté, sans faire instance sur les raisons de nôtre Ecole Chrétienne, que je laisse à examiner à Messieurs de Sorbonne.

La premiere opinion, qui suppose une invincible fatalité en toutes choses, semble être la plus ancienne du Paganisme, dautant qu'on la voit tellement établie dans la Poësie d'Homere, qu'elle parle sans cesse du Destin, sans
Cap. 16. avoir jamais prononcé le mot de τύχη ou de Fortune, comme Macrobe l'a fort bien ob-

ſervé au cinquiéme livre de ſes Saturnales. Nous apprenons auſſi, que pour le même ſujet les Théologiens Ethniques n'admettoient point cette Déeſſe aveugle au Conſeil de leurs Dieux. Et quand Pindare l'a depuis nommée fille de Jupiter, ſes Interprétes diſent, que ç'a été pour faire comprendre, que ce qui eſt hazard à l'égard des hommes, eſt une néceſſité certaine à celui de Dieu. Le fondement de cette opinion eſt appuié ſur ce que nous ne ſaurions concevoir ce même Dieu, ſans lui donner avec les attributs de toute puiſſance, & de toute bonté, celui de toute ſageſſe & de toute connoiſſance. Or comme il faut, qu'il ſache toutes choſes, il n'eſt pas moins de ſa nature, ni par conſequent moins néceſſaire, qu'il les ſache de toute éternité, invariablement, & avec certitude, parce qu'autrement on préſuppoſeroit quelque nouveauté en Dieu, quelque changement, & quelque irréſolution; ce qui eſt auſſi indigne de lui, que ridicule dans la Philoſophie. D'où l'on infere, que ſi Dieu ſait de la ſorte le paſſé, le préſent, & le futur, il faut que tout ce qui doit arriver ſoit arrêté & déterminé de tout tems; ce qui montre la néceſſité du Deſtin à tel point, que dans cette façon de concevoir, Jupiter même, comme nous l'avons dit, pa-

roit esclave des Parques, ou pour parler plus doucement avec Seneque dans la Préface de ses Questions naturelles, *ipse est necessitas sua*, il est en cela esclave de lui même, & s'impose une loi, qu'il ne sauroit violer. Ce n'est donc pas merveille, si les Poëtes ont rendu ces trois Filles, de qui dépend le sort des hommes, si inexorables en leur endroit, & si l'on a dit proverbialement, que celui, qui doit être pendu, ne se noiera jamais en pleine mer, ou comme s'en explique l'Espagnol que, *cavallo que ha de yr a la guerra, ni le come el lobo, ni aborta la yegua*. Diodore Sicilien rapporte, qu'un Althaemenes, étant prédestiné à tuer de sa main le Roi de Crete son pere, eût beau se retirer à Rhodes pour éviter ce que l'Oracle lui avoit révelé touchant cela, son pere l'y vint chercher, & comme forcer d'accomplir sa destinée. Et Apollonius soûtient dans Philostrate, que celui qui est né pour être bon Artisan, le deviendroit encore qu'il eût les mains coupées; de même, que quand le Destin a promis le prix de la course à quelqu'un, il l'obtiendroit, bien qu'il se rompit une jambe au milieu de la carriere.

Lib. 5. *Lib. 8.*

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

La seconde opinion se moque bien aisément de la nécessité du sort, fondée sur la

ſcience éternelle & immuable de Dieu, parce que, préſuppoſant ſelon la doctrine d'Epicure, qne la Nature Divine ne prend nulle connoiſſance de ce qui ſe fait ici bas, vous renverſés aiſément tout le raiſonnement précedent. Ceux de ce ſecond avis nomment la Deſtinée une conſolation imaginaire, que ſe donnent des eſprits affligés, *nihil aliud eſſe exiſtimant fata*, dit Seneque, *quam ægræ mentis ſolatia*. Et ils ſoutiennent, que tout ce qui ſe dit du Deſtin, n'eſt rempli que de contes de vieilles, & de vaine ſuperſtition, *anile ſane & plenum ſuperſtitionis Fati nomen ipſum*, comme en parle Ciceron au ſecond livre de la Divination. Pour ce qui touche l'enchaînement des cauſes, qui dans une dépendance les unes des autres doivent produire des effets certains & inévitables, ils répondent, que cela peut avoir lieu aux choſes naturelles & matérielles, mais non pas en ce qui touche l'eſprit, & ſingulièrement nôtre volonté, qui doit être ſi libre & ſi indépendante, qu'à faute de l'être, elle n'eſt pas volonté, & par conſequent il n'y a plus en nous ni vice ni vertu, qui ont leur ſiége dans cette partie de nôtre ame, & qui en ſont des habitudes. C'eſt ce qui fait ſoûtenir à Carneade dans Ciceron, qu'Apollon même ne pouvoit pren-

2. qu. nat. c. 35.

Lib. de Fato.

dre connoiſſance des choſes futures, que quand elles dépendoient de cauſes naturelles, qni en rendoient l'évenement néceſſaire. Mais qu'à l'égard des actions humaines, qui ont un principe libre, il lui étoit impoſſible de les prévoir; ni par exemple de deviner, qu'Oedipe ſeroit parricide, parce que les cauſes de ſon crime n'ont rien de commun avec le cours ordinaire de la Nature. Il eſt certain, que la crainte de tomber dans un ſi grand inconvenient, qui offenſe la societé des hommes en renverſant leur Morale, & qui rend, à ce qu'il ſemble, le Ciel complice du mal, qu'ils font; eſt cauſe, que Ciceron, ne pouvant bien accorder la préſcience de Dieu avec nôtre libre arbitre, a mieux aimé lui faire tort qu'à nous, & lui dénier la prévoiance, que d'ôter la liberté à nôtre volonté. Tous ceux, qui ont reconnu comme Timoleon la Fortune pour une puiſſante Divinité, ſe sont auſſi rangés de ce même parti. L'exemple de Timothée les empêchoit de favoriſer le Deſtin au préjudice de cette aveugle. Et ils ont crû, que les accidens fortuits avoient ſi peu de rapport à la Providence Divine, qu'il n'y avoit nulle apparence de dire, qu'ils lui fuſſent ſoûmis. *Nihil tam contrarium rationi & conſtantiæ*, dit encore Ciceron, *quam*

Lib. 2. *de Divin.*

Fortuna, ut mihi ne in Deum quidem cadere videatur, ut ſciat, quid caſu & fortuito futurum ſit.

Venons à la troiſiéme opinion, qui s'accommode le mieux avec nôtre croiance, quoiqu'il y ait beaucoup de choſes à corriger dans le raiſonnement de Chryſippe, qu'Euſebe refute fort au long au ſixiéme livre de ſa Préparation Evangelique. Ce qu'a de bon cette opinion, c'eſt, que n'ôtant rien à la connoiſſance de Dieu, ni par conſequent à ſa Prédeſtination, elle conſerve autant qu'elle peut, la franchiſe ou liberté de nôtre volonté, & n'a rien en cela par conſequent de contraire à la bonne Morale. En effet les prénotions de Dieu, quoiqu'infaillibles, n'impoſent non plus de néceſſité à nos actions, que nos prévoiances ordinaires aux choſes dont nous faiſons un jugement preſque certain. Comme nous prédiſons fort bien par la courſe d'un chariot ſa perte néceſſaire dans un précipice, ſans la cauſer Dieu voit, mais beaucoup mieux & plus ſûrement, les effets futurs dans leurs cauſes, ſans les violenter. Et de même que nôtre mémoire ne doit pas être accuſée d'avoir contribué aux choſes paſſées, qu'elle ſe repréſente, la Préſcience de Dieu n'avance rien aux futures, qu'elle contemple. Boëce *Lib. 5. de conſ pr. 4.*

dit, qu'elle eſt ſeulement un ſigne de ce qui doit arriver, c'eſt à dire, qu'elle montre l'avenir ſans y rien operer. A la vérité le même effet, qui eſt très libre en ſoi, ne laiſſe pas d'être néceſſaire dans la notion Divine: mais c'eſt d'une néceſſité, que l'Ecole nomme *conſequentiæ non conſequentis*, & qui comme poſterieure en quelque façon, ne bleſſe pas nôtre libre arbitre, comme feroit l'antecedente. Car nous ne voulons pas les choſes, parce que Dieu les a connuës de toute éternité, mais à cauſe, que nous devions avoir cette volonté, Dieu en a pris une préconnoiſſance. Ainſi l'on peut dire, qu'il n'eſt pas néceſſaire, que les choſes arrivent, à cauſe que Dieu les a prévuës, mais qu'il eſt néceſſaire, que Dieu prévoie ces mêmes choſes dautant qu'elles doivent arriver. Et de cette façon, aſſez compréhenſible, il demeure conſtant, que la Providence divine eſt à nôtre égard une choſe externe, & qui n'influë avec aucune violence ſur nôtre liberté, le ſuccès des choſes, prévuës de Dieu, n'étant infaillible, que parce que ſa prévoiance eſt véritable & certaine. Pourquoi ferions-nous difficulté de le préſumer ainſi en Dieu, vû qu'il eſt très vraiſemblable, que ſi un homme avoit la connoiſſance de toutes les cauſes, comme

me

me elles ſont enchainées les unes aux autres, il ſauroit parfaitement l'avenir, quoiqu'il ne contribuât rien à le faire reüſſir?

Si nous ſentons quelque ſecrette repugnance à cela, & ſi nôtre ame n'acquieſce pas avec aſſez de docilité à cette doctrine, c'eſt ſa foibleſſe, qui en eſt cauſe, & la grande diſproportion, qu'il y a des choſes du Ciel aux organes de nôtre raiſonnement. Cajetan dit fort bien, que ce point eſt un de ceux, que nous devons examiner avec le plus de modeſtie & de retenuë. Combien d'hommes voions-nous, qui pour avoir trop préſumé de leurs forces en ceci, ſont tombés dans d'effroiables précipices? Les uns ont fait Dieu auteur du mal, puiſque l'aiant prévû comme très Savant, il ne l'a pas empêché comme très Bon, le pouvant faire comme très Puiſſant. Les autres ſe ſont moqués de toute ſorte de culte divin, & de toutes nos prieres, puiſque de toute éternité nous étions prédeſtinés à une fin, qui ne pouvoit être changée ni évitée. Et il y en a, qui ont voulu chercher l'impunité de leurs crimes dans les propres Decrets de la Providence, comme cet Eſclave du Philoſophe Zénon, qui s'excuſoit d'avoir dérobé, ſur ce qu'il étoit prédeſtiné à être Larron; ſon Maitre lui aiant répondu très à propos,

qu'il étoit ſans doute prédeſtiné de même à être mis au gibet. Gardons-nous bien d'avoir des préſomtions d'eſprit ſi perilleuſes. Tenons pour aſſuré, qu'il n'y a point de néceſſité qui nous oblige au mal. Et finiſſons par cette maxime, qu'il vaut mieux paroitre, dans la matiere que nous venons de traiter, homme de bien, que ſavant; & prendre le parti d'une équitable Morale, que celui d'une trop fine Métaphyſique. Sur tout n'attribuons jamais à Dieu, ni dans cette queſtion de la Providence, ni dans toutes celles, qui en dépendent, & dont je me ſuis exprès abſtenu de parler pour n'irriter perſonne, ce que nous ſerions honteux d'imputer à un homme raiſonnable. Je vous ſupplie encore d'appliquer ici le beau mot de Macrobe, qui ne peut jamais, comme je crois, être mieux transporté: *In re naturaliter obſcura, qui in exponendo plura quam neceſſe eſt ſuperfundit, addit tenebras, non adimit denſitatem.* Après cela, il ne me ſeroit par pardonnable, ſi j'en diſois davantage.

Lib. 2. *in ſom. Scip. c.* 4.

DE L'AGRICULTURE.

LETTRE L.

Enfin, MONSIEUR, la *Plante ſenſitive* du Iardin Roial a fait impreſſion ſur vôtre eſprit, & vous avoués cette fois, que les axiomes de la Philoſophie ſont ſujets à beaucoup d'exception, auſſi bien que les regles de la Grammaire. Je ne doute point, que vous n'euſſiés lû ce que Theophraſte en avoit dit, la repréſentant auprès de Memphis avec des *Lib. 4. de* feüilles ſemblables à celles de la Fougere, que *pl. c. 3.* d'autres comparent aux petites branches du *Lib. 24.* Polypode & du Tamarin. Pline, qui la met en- *c. 17.* tre les herbes Magiques, l'appelle *Æſchynomenen* après Apollodorus, *quoniam appropinquante manu folia contraheret;* comme les modernes l'ont nommée pour le même ſujet *l'herbe pudique*, & *l'herbe honteuſe ou vergongneuſe*. C'eſt le *Suluc* des Turcs & des Arabes, & la *plante divine*, ou *l'herbe d'amour* de quelques autres, qui la rendent toute puiſſante, non ſeulement à imprimer dans les eſprits cette paſſion, mais même à rétablir ce dont le Poëte aſſure que la perte eſt irreparable,

Ovid. ep. Oen. Par. - - - *Nulla reparabilis arte*
Læsa pudicitia eſt, deperit illa ſemel.

Je vous veux bien avertir, puiſque vous y faites de ſi profondes réflexions, qu'un Philoſophe Indien de la côte des Malabares, où elle eſt plus connuë qu'en part du monde, devint fou, à ce que dit Cretophle Acoſta, pour l'avoir trop contemplée, & s'être trop curieuſement attaché à l'obſervation de ſa nature. Pour ne courir pas tant de fortune, conſidérons ſeulement, comme cette eſpece d'Orge, que Monardes, Médecin de Seville, nomme *Gajatene*, ou *Sevadilla*, n'eſt guères moins digne d'admiration, puiſqu'on la voit flêtrir & revivre à proportion de ce qu'on la touche, où qu'on s'en éloigne: Et comme le *Charitoblepharon* de Pline, qui durcit au moindre attouchement, a une vertu peu différente de celle de *l'herbe ſenſitive*, & dont on peut tirer d'auſſi étranges conſequences. Car de même qu'on n'a pas encore bien décidé dans la Philoſophie, ſi les bêtes ne diſcourent point à leur mode, & s'il leur faut dénier toute ſorte de raiſonnement; auſſi y a-t-il grand ſujet de douter, ſi les Plantes n'ont point de ſentiment, & ſi ce ne ſont point de véritables animaux, comme Platon le ſoûtient dans Clement Alexandrin.

Lib. ſtrom. cap. 55.

1. pa. Ind. Occ. c. 7.

Lib. 7. Strom.

Sans mentir, puiſque tout ce qui eſt pourvû d'ame eſt animé, il ſemble que tout ce qui eſt animé devroit être reputé animal, & par conſequent que les Plantes, à qui perſonne ne dénie l'ame végetative, pourroient paſſer pour des animaux. Mais puiſque le Péripatétiſme, qui s'eſt rendu le Maitre de nos Ecoles a voulu definir l'animal par le ſens plûtôt que par l'ame, voions ſi ces mêmes Plantes ſont tellement dépourvuës de toute ſorte de ſentiment, que par les propres definitions du Lycée, il n'y ait nul moien de les conſidérer comme nous venons de dire, que Platon faiſoit. Déja nous apprenons du texte même d'Ariſtote, s'il eſt le véritable Auteur du livre des Plantes, qu'Anaxagore les prenoit pour des animaux auſſi bien que Platon; qu'Empedocle y reconnoiſſoit la diſtinction du ſexe par le male & la femelle, auſſi bien que Mahomet long tems depuis dans ſon Alcoran, & que Democrite, ſe joignant à leur avis, tous ces trois Philoſophes leur attribuoient, non pas un ſimple appetit comme les Academiciens, mais une raiſon & une intelligence, telle, qu'elles en avoient de beſoin. Joignés à cela ce que Diogene Laërce nous apprend de l'opinion de Pythagore, qui les mettoit au rang des animaux, & vous trou- *Lib. 1. c. 1. & ſeq.*

verés, que tout ce qu'il y a eu d'hommes renommés & ſçavans avant Ariſtote, ont tous été de cette même penſée. L'impieté des Manichéens n'étoit donc pas ſi ruſtique, que St. Auguſtin l'a dit, puiſqu'elle ſembloit être appuiée ſur l'autorité de tant de grands perſonnages, encore qu'elle fût très condannable, quand ils nommoient homicide, l'injure, qui ſe faiſoit à des arbres, puiſque le plus qu'on leur puiſſe donner c'eſt d'être animaux végetatifs, ſi la doctrine de l'Ecole, & les préventions d'eſprit, qu'elle nous donne, pouvoient ſouffrir ce rude terme. Je laiſſe à part la créance des Rabins, que les plantes du Paradis terreſtre avoient des ames végetatives, ſenſitives, & raiſonnables. Et je ne fais nulle réflexion non plus ſur ce que je liſois dernièrement dans un Auteur Arabe, que toutes choſes loüant Dieu, ſi l'on coupe un arbre ſans néceſſité, l'on s'oppoſe en quelque façon aux hymnes qui lui ſont dûës. *Caveas*, dit-il, *ne virentes arbores amputes, niſi id neceſſitas cogat, quoniam omnia Deum laudant, ejuſque teſtantur exiſtentiam, & ſingularem providentiam, quod amputatio & deſtructio ejusmodi impedit.* Voions ſeulement, ſi nous remarquerons aſſez de ſentiment dans les plantes, pour les reconnoitre, ſi non animaux

Lib. 12. de mor. man. cap. 17.

Sem. Sap. c. vlt.

parfaits, pour le moins végetatifs comme nous venons de dire, & quelques-uns même amphibies, tels que cette *Baaras* de Judée, dont parlent, après Josephe, assez d'Auteurs modernes, ce *Boramets*, ou *Plante Agneau* de Tartarie, que tant de personnes attestent avoir vû, & cette *Sensitive*, que vous avez si attentivement considérée & touchée. Il faut, que j'ajoûte à ceci ce que Pigasetta a écrit des feuilles d'un arbre de l'Inde Orientale, semblables à celles du meurier. Il assure, qu'elles ont comme deux petits pieds de chaque côté, & qu'étant tombées, elles commencent à cheminer, protestant d'en avoir tenu huit jours durant dans un vaisseau, qui se promenoient tout autour, autant de fois, qu'il les touchoit.

Lib. 7. de bell. Iud. cap. 25.

Vous y ajoûterés telle foi, que bon vous semblera, mais prenés garde cependant, que le commun des Plantes possede évidemment tout ce que les sens nous donnent. Elles se nourrissent, engendrent des excremens, conservent leur humide radical, deviennent gaies ou s'attristent & languissent, bref, vieillissent & meurent toutes à la fin, comme les animaux. Ne leur peut-on pas attribuer, comme aux Ours, & aux Loirs, le long dormir de l Hiver? Et n'a-t-on pas dit des Pal-

miers, & de quelques Grénadiers, qu'ils ne fructifioient que par les approches du mâle & de la femelle? Je ſai bien, qu'ordinairement cela s'interprete par analogie, & par le rapport, que ces choſes ont avec les véritables fonctions des animaux. Mais c'eſt là le nœud de la cauſe, & ce qui eſt à decider entre les autres Sectes, dont nous avons tantôt nommé les fondateurs. Scaliger rapporte d'Eraſme, qu'il étoit tellement perſuadé du véritable ſentiment des Plantes, qu'il ne rendoit point d'autre cauſe, pourquoi le premier coup de hache, que reçoit un arbre, entre toûjours beaucoup plus avant, que tous ceux, qui lui ſont donnés après, ſi non, que ce même arbre ſe trouve ſurpris la premiere fois, qu'il eſt entamé, & qu'enſuite il ſe resſerre, & reſiſte mieux par ce moien aux ſecondes atteintes. Le bruit que fait le bois au feu, ou quand on le briſe, eſt pris par pluſieurs pour un témoignage de véritable douleur. Que ſi Eraſme & ces derniers eusſent vû, comme vous, une plante ploier ſes feüilles & les retirer par antipathie, ou autrement, au moindre attouchement, & même aux ſeules approches de l'homme, comme il lui arrive aux païs chauds, ne doutés point, qu'ils ne fuſſent demeurés très perſuadés de

ſa nature animale. Il y en a qui ont même reconnu dans les Plantes un certain ſentiment de Morale, qui fait, que ſi une femme de mauvaiſe vie plante un Olivier, ou il ſe meurt incontinent, ou il ne rapporte jamais de fruit. *Oliva a meretrice plantata, vel infructuoſa perpetuo manet, vel omnino areſcit*, porte le texte de *Guillelmus Pariſienſis*. Que ſi cela ſemble auſſi dur à croire, que difficile à éprouver, pour le moins ne ſauroit-on nier une choſe, qui ſe voit tous les jours. C'eſt que s'il ſe trouve dans le chemin d'une plante qui pouſſe & croit, quelque empêchement à ſa végetation, elle ne manque pas de prendre une autre voie avant que d'arriver à cet obſtacle, ſa prévoiance le lui faiſant éviter, comme contraire à ſon bien & à ſes intentions. Voici une autre experience journaliere. Mettés un vaiſſeau plein d'eau auprès d'une planche de Citrouïlles, ou de Concombres, les uns & les autres ne manqueront pas de venir chercher cette agréable liqueur. Et ceux, qui ſe plaiſent à dreſſer des Treilles, obſervent à tout moment, comme les jeunes ſarmens de la Vigne ſavent non ſeulement ſe couler adroitement le long d'une perche, mais ſe ſuſpendre même en l'air pour aller chercher un bâton, s'il n'eſt éloigné que d'une

diſtance proportionnée à leurs forces.' La plus probable inſtance d'Ariſtote pour le parti contraire, vient de ce que les autres animaux ont leurs membres finis & de nombre determiné, au lieu que les Plantes ont les leurs indefinis. Mais cela ne prouve rien pourtant, ſi non, qu'il les faut confidérer comme étant d'une autre eſpece, & ne convenant pas à cet égard avec les premiers; ce qui n'empêche nullement, qu'on ne les range tous ſous un même genre.

Attendriés-vous bien de moi une plus profonde ſpéculation là-deſſus! Ma réponſe ſeroit exceſſive, & il me ſuffira d'ajoûter un mot à ce que vous me mandés de la vie ruſtique. Encore qu'il me ſouvienne, que Seneque fait une invective quelque part dans ſes Epitres contre l'agréable ſejour de Bayes; & que Cardan ſoûtient au troiſiéme livre de la Conſolation, qu'il y a plus de plaiſir à voir les jardins des autres, qu'on ne trouve de ſatisfaction à les poſſeder en proprieté, parce que ſans ſoin & ſans dépenſe l'on peut tous les jours diverſifier ſes promenades chez ceux, qui en ont, & trouver dans cette varieté de nouveaux agrémens, proteſtant, qu'à cauſe de cela, il n'avoit jamais ſouhaité d'avoir de ces lieux de divertiſſement auprès

de la ville: Je m'empêcherai bien pourtant de contredire le deſſein, que vous faites, de chercher vôtre contentement dans une noble & ſtudieuſe agriculture. Je laiſſe à part ce que vous aurés de commun par là avec les Dictateurs, les Patriarches, & les Empereurs, pour vous donner deux ou trois petits avis, touchant l'acquiſition, que vous voulés faire d'une maiſon champêtre. Il ne faut point douter, qu'une ſoigneuſe culture ne rende fertile le plus ſterile terroir. Polybe obſerve, que ſous Maſſiniſſa la Numidie devint abondante en fruit, qui étoit tenuë pour infeconde auparavant. Et ces Lions domtés par Cerés, ces agitations perpetuelles des Prêtres, qui la ſervoient, avec le bruit des Cymbales, figures des inſtrumens du Labourage, ne vouloient dire autre choſe ſi non, que toute terre s'amendoit & devenoit utile par le moien du travail ruſtique. Prenés garde néanmoins, puiſque vous étes au choix, de vous mettre dans un bon fonds. Souvenés-vous des Iſraëlites, qui diſoient inceſſamment à Dieu, *date nobis irriguam.* Philoſtrate attribuë à Neptune la charruë dans ſes Plattes Peintures, pour faire comprendre la néceſſité qu'a la terre d'être bien arroſée. Et celle, qui faute d'humeur, ne produit pas

In Exc. Conſt.

ſeulement des épines, comme l'Axile, dont
Dec. 4. li. 8. parle Tite-Live, eſt maudite dans les livres
Saints. Quelle différence de cultiver un terroir ſi ingrat, que l'arbre d'Enfer Zacon, dont parle l'Alcoran, n'y prendroit pas racine? ou un autre, qui pour un grain de bled en rend cinq cens, qui donne d'excellens melons de cent trois livres peſant; des laituës de ſept & demie; & des raves de plus de deux aunes de longueur, qu'à peine un homme peut embraſſer, comme Garcilaſſo de la
Hiſt. des Incas l. c. 29. Vega aſſure qu'en rapporte le Perou. Du reſte, tenés pour aſſuré, qu'auſſi bien que l'œil du Maitre engraiſſe le cheval, vôtre pied ſera celui qui donnera le plus d'amendement à vos champs. Ne vous laſſés jamais d'y planter, & perſuadés-vous plûtôt que d'y
Lib. 22. c. 22. faillir, ce que Marc Polo aſſure, que les Aſtrologues du grand Cam lui faiſoient accroire: qu'il n'y a rien qui faſſe vivre plus long-tems, que de planter une grande quantité d'arbres. Sans mentir, le contentement, qu'on en retire, y peut beaucoup contribuer. Car nous ne ſommes plus au tems d'Heſiode, où celui, qui plantoit un Olivier, n'en voioit jamais le fruit; ce qui a fait penſer pieuſement à Boſius, que Dieu avançoit aujourd'hui miraculeuſement la production de

cet arbre, en faveur des Sacremens où l'huile se trouve nécessaire. Remarqués, comme je ne puis presque me retirer de la campagne pour finir; il vous en arrivera bientôt autant.

Scriptorum chorus omnis amat nemus. *Hor. l. 2. ep. 2.*

DES BATIMENS.

LETTRE LI.

MONSIEUR,

Quand je lis cette belle invective de Seneque contre la vanité des Bâtimens, & le luxe immoderé, que les Architectes de son siécle avoient introduit, je ne saurois m'empêcher de préferer comme lui Diogene à Dedale, & la demeure ordinaire d'un homme de mediocre fortune, à ces superbes Palais, qui s'élevent tous les jours par des particuliers. Non seulement on bâtit comme si l'on étoit immortel, au même tems, qu'on se soule à devoir mourir dès le lendemain, selon le reproche de ce Philosophe Cynique à ceux de Megare: le pis est à l'égard de l'Ar- *Ep. 90.*

chitecture, qu'il ne se fait plus de logemens pour la commodité; tout y va à l'ostentation, il faut passer cinq & six sales, chambres, & antichambres inutiles, avant que d'arriver au lieu où est l'Alcove, & qu'un étranger se puisse égarer, s'il n'est bien conduit, en cherchant le vrai endroit de l'habitation.

Horat. ep. 6. l. 1.

Exilis domus est, vbi non & multa supersunt,
Et dominum fallunt, & prosunt furibus.

Je ne veux offenser personne, si je puis, ni donner sujet au moindre Financier de se plaindre, en lui reprochant, que sa maison est plus ample & plus magnifique de beaucoup, que celle de plusieurs Princes. Mais je vous prie, de vous souvenir, qu'avant la dépravation des mœurs Romaines, le seul avantage du logis d'un Consul ou d'un Dictateur, après leur triomphe, c'étoit, d'avoir sa porte, qui se poussoit en dehors, & que celui des premiers hommes de la Grece, Aristide, & Miltiade, n'étoit pas plus considérable, que le moindre du quartier, dont ils étoient; parce, dit Demosthene dans sa troisiéme Olynthiaque, qu'ils ne travailloient que pour le public, sans se soucier de devenir riches en particulier. Les maisons de ce tems-là étoient respectées à cause de celui,

qui les habitoit; l'on veut aujourd'hui tirer d'elles sa recommandation, & se faire honorer, parcequ'on les tient à grand loüage ou en proprieté. Pour moi, je ne vois rien de plus contraire à la raison que cela, & j'entre volontiers dans le sentiment de l'Orateur Romain, que beaucoup de lieux, qu'on rend plus splendides & plus spatieux, deviennent moindres & de plus petite considération par le changement de ceux, qui les occupent, *nova Curia Hostilia mihi minor esse videtur, postquam est major.* Combien de logis, dont la somtuosité obligeroit Aristippe à cracher au nez de leur Maitre, ne trouvant point de lieu plus propre à le faire? Combien d'autres encore, qui rendent un témoignage public de la sotte ambition des proprietaires, par des portes pareilles à celles de Mynde, & d'une grandeur si immense, qu'il les faut tenir fermées, de peur que tout l'édifice ne s'enfuie? Ce qu'il y a de plus insupportable en cela, c'est, qu'on fait ceder l'interêt du public à la vanité des hommes privés. L'on ôte les grands chemins à un million d'hommes, pour dresser la promenade d'un particulier. Et au lieu que Caton, étant Censeur fit abatre les bâtimens, qu'on avoit trouvé moien de construire en des places commu-

Cic. 5. de Fin.

Tit. Liv. dec. 4. l. 9.

nes, nous voions prendre des ruës entieres par ceux, qui ont l'effronterie d'en priver la Ville, & l'artifice de se les approprier. Je ne saurois non plus lire sans deplaisir, que les Papes Paul Second & Paul Troisiéme, aient fait démolir l'Amphitheatre de Rome, pour bâtir l'un le Palais de S. Marc, & l'autre celui de Farnese. Ce précieux reste de la grandeur Romaine, que la fureur de tant de Nations barbares nous avoit laissé, valoit mieux, que tout ce qui se peut faire aujourd'hui. Et l'on peut dire de même, que les Colomnes du *Pantheon*, ou de la *Rotonde*, ne sauroient avoir été converties depuis peu en nul usage, qui puisse recompenser leur perte. Pourquoi ne garder pas de si belles reliques, si l'on conservoit bien autrefois au même lieu la chaumiere de Romulus; & dans Athenes ce vieil Areopage couvert de paille, en faveur de l'Antiquité? Il me passe une infinité de considérations semblables par l'esprit, qui me dégoûtent merveilleusement de tous nos édifices modernes; mon Genie s'irrite quelquefois de telle sorte là-dessus, que je m'imagine, après Pline, qu'il ne peut arriver trop d'incendies pour punir le luxe de nos bâtimens, & peu s'en faut, que dans cette pensée

Lib. 26. c. 15.

pensée je ne mette l'Architecture au rang des Arts reprouvés.

Mais quand je me représente, que Salomon le plus sage des hommes, ne fit presque autre chose, durant toute sa vie, que de bâtir, & que Dieu même, après s'être plaint à David par la bouche du Prophete Nathan, de ce qu'on ne lui avoit point encore dressé de Maison, *Neque enim habitavi in domo ex* *2. Reg. c.* *die illa qua eduxi Israël de terra Ægypti, us-* *7. & 1.* *Paral.* *que in diem hanc, sed ambulavi in Tabernaculo,* *c. 18.* *& in Tentorio*, en est lui-même l'Architecte, revelant à ce Roi la figure, qu'elle devoit avoir, & les dimensions de toutes ses parties, comme il avoit fait à Moïse celles de son Tabernacle; je suis contraint de penser mieux d'une si importante partie des Mathematiques. En effet, sans nous arrêter à ce que Vitruve l'accompagne d'une connoissance né- *Lib. 1. c. 1.* cessaire de presque toutes les Sciences; le Texte sacré nous fait voir, que pour la construction du même Tabernacle, dont nous venons de parler, Beseleel & Oliab son ad- *Ex. c. 31.* joint reçûrent d'enhaut une lumiere infuse, *& 35.* & une connoissance parfaite de tout ce qu'il y faloit observer: *Implevi eum spiritu Dei, sapientia, & intelligentia, & scientia in omni opere, &c.* Aussi peut-on dire, que celui,

qui eſt Auteur de tout l'ordre, qu'on voit dans le monde, l'avoit merveilleuſement agréable dans les édifices, qui lui étoient conſacrés, puiſqu'il eſt ſi ſoigneux de l'y faire garder, & que Joſephe attribuë en partie la ruine & derniere deſtruction de la ville de Jeruſalem, à ce que les Juifs, en rebâtiſſant le Temple, l'avoient fait de forme quarrée, contre la defenſe expreſſe de leurs livres Saints. Et ne fit-il pas bien paroître, combien cette ſtructure lui plaiſoit, s'il eſt vrai, comme l'écrit le même Joſephe, que pendant plus de huit ans qu'elle dura ſous le Roi Herode, il ne plût jamais que de nuit, afin que le travail des ouvriers ne pût être interrompu le jour par de fâcheuſes pluïes? Peut-être que ces ſoins conſidérables du Tout-puiſſant ont donné lieu aux Fables du Paganiſme, qui nous repréſentent Neptune & Apollon travaillans eux-mêmes aux bâtimens du Roi Laomedon, dont ils étoient les principaux Entrepreneurs. Quoiqu'il en ſoit, toutes les Nations ont été ſi conformes dans l'eſtime des beaux ouvrages de l'Architecture, que les ſept merveilles d'ici bas, dont les Anciens ont fait tant d'état, étoient preſque toutes de ce nombre. Le nouveau Monde a eu les ſiennes, qui n'avoient rien d'inferieur,

Lib. 7. de bell. Jud. c. 1.

Lib. 15. ant. Jud. c. 14.

Garcil. l. 7. c. 27.

ſelon que la fortereſſe de Cuſco, & ces deux chemins de cinq cens lieuës chacun, dreſſés par les Incas, nous ſont décrits dans leur Hiſtoire. Enfin l'on ſait, que les plus grands Monarques ont cherché dans les bâtimens l'immortalité de leur nom. Il n'y a rien de ſi clair dans l'Hiſtoire profane. Et Conſtantin avec Juſtinien, qui ont l'avantage de la grandeur & de la primauté entre les Empereurs Chrétiens, en peuvent encore fournir de preuve. Procope a fait un livre entier des édifices du dernier, pleins de magnificence, pour ne rien dire du rétabliſſement de cent cinquante Villes, dont un autre Hiſtorien lui donne l'honneur. Et le Panegyriſte du premier aſſure, qu'on voioit par tout, où il paſſoit, les Temples & les Villes, qui s'élevoient ſur ſes pas, comme les Poëtes font croître les fleurs aux lieux, que quelque Divinité a daigné toucher de ſes pieds: *Nec magis Iovi & Iunoni recubantibus novos flores terra ſubmiſit, quam circa tua, Conſtantine, veſtigia urbes & templa conſurgunt.* Ce n'eſt donc pas merveille qu'entre les titres & les ſurnoms, dont on a voulu les honorer, ils en aient reçû quelquefois, qui témoignent leur grande inclination aux édifices, comme

& lib. 9. c. 13.

Evagr.

il me ſouvient qu'un Baudouïn, Comte de Hainaut, fut ſurnommé le Bâtiſſeur.

Or puiſque j'ai pris aſſez de loiſir, pour vous coucher ſur le papier ce que j'avois dans la phantaiſie, touchant l'inclination à bâtir, qu'ont tant de perſonnes aujourd'hui, il faut que je vous communique encore quelques petites penſées, qui me viennent ſur le même ſujet, & qui pourront être conſidérées par les particuliers, auſſi bien que par les Souverains.

Déja c'eſt une maxime, qu'il faut tenir pour très conſtante, que le métier de bâtir eſt celui d'un homme de repos, ne pouvant être fait par ceux, à qui des affaires plus importantes donnent trop de diſtraction. Quand Dieu voulut, que Salomon s'appliquât à l'édification de ſon Temple, il mit ce Prince dans une paix ſi profonde, qu'apparemment il ne devoit être troublé par aucun de ſes ennemis, *Subjecit ei Deus omnes hoſtes, ut conderet Domum in nomine ſuo.* Et ce fut ſur cette conſidération, que Judas Machabée chaſſa depuis de ſon armée ceux, qui avoient entrepris quelque bâtiment, comme incapables de bien faire deux ſi importantes beſognes tout à la fois.

1. Machab. c. 3.

Les cavernes creuſées par les propres mains de la Nature ont ſervi de premieres maiſons aux hommes, auſſi bien que de Temples aux Dieux, comme Porphyre l'a fort bien remarqué dans ſon explication de l'Antre des Nymphes. Ils pouvoient être nommés Myrmidons auſſi bien que les Æginetes, qu'on voioit ſortir de leurs cavernes comme autant de Fourmis, d'où Strabon *Lib. 8. Geogr.* penſe qu'ils reçûrent cette appellation. L'on s'eſt aviſé depuis de dreſſer des habitations en des lieux commodes à la vie, où ces Antres manquoient: & il ne faut point douter, qu'elles ne fuſſent fort ſimples, & d'un ſeul étage au commencement. Leur élevation étoit arrivée à tel point ſous l'Empire de Trajan, qu'il fut contraint de defendre, qu'on leur donnât dans Rome plus de ſoixante pieds de haut, comme Sextus Aurelius Victor le rapporte. Il n'eſt pas vrai pourtant, que les plus hautes ſoient ni les plus belles, ni les plus commodes. Tant s'en faut, leur exaltation ſemble témoigner le defaut de place, ou de terrain; & comme le Maitre ne peut habiter ſans peine la partie ſuperieure, à cauſe de la néceſſité de monter & de deſcendre, il eſt preſque impoſſible que d'autres l'occupent ſans l'incommoder. C'eſt pourquoi

nous voions dans la Rélation du Pere Trigaut, que le Roi de la Chine ſe moquoit de nos Princes, dont il apprenoit, que les Palais avoient de ſi hauts étages, ſoûtenant, qu'ils n'y pouvoient demeurer ſans peril, & ſans être ſujets à beaucoup d'importunités. Pour ce qui eſt de la grace, qui ſe trouve à cet égard dans la proportion, quelques regles d'Architecture qu'on puiſſe donner, tout dépend preſque de l'habitude de nôtre vuë, qui veut ici des exhauſſemens, que celle des Chinois ne peut ſouffrir, parce que toutes leurs maiſons n'ont jamais eu qu'un étage. L'on peut dire de chacune de nos villes bien peuplées, que c'en ſont quatre ou cinq de la Chine bâties l'une ſur l'autre.

Je ſuis de l'opinion de Blondus & de Pancirolle, que nos anciens Monaſteres de S. Benoit ont beaucoup de la forme des Palais Romains, dont pluſieurs furent convertis en maiſons Réligieuſes du tems de l'Egliſe primitive, comme nos plus beaux Temples ſont les images de leurs Baſiliques. Le plus grand qu'eût le Paganiſme, du tems d'Hérodote, étoit celui de Samos. La principale Moſquée de Fez d'un mille & demi de tour, qui a trente une portes, & que neuf cens lampes éclairent toutes les nuits, ſemble in-

In Thalia.

comparable, comme Jean Leon & quelques *Lib. 3. de Afr.* autres la décrivent. Sainte Sophie de Constantinople n'approche point de la grandeur de S. Pierre de Rome, qui eſt la plus ſpacieuſe Egliſe, qu'ait le Chriſtianiſme. L'Eſcurial peut paſſer pour le plus conſidérable de ſes Monaſteres, ne méritant pas d'être regardé comme une demeure Roiale; & l'on peut juger de ce qu'il contient par ce qu'on a écrit, que toutes les clefs de ſes portes, miſes enſemble, peſent plus de dix mille livres. Je ſuis témoin oculaire d'une ſi immenſe maſſe de pierres, mais non pas de cette experience.

Il n'appartient pas à tout le monde de faire bâtir des Palais, & de dreſſer des édifices d'yvoire comme fit Achab au troiſiéme livre des Rois. Odoardo Barboſa nous aſſure, *Cap. vlt.* qu'il n'y a que trois Souverains dans tout le païs des Malabares, qui aient avec le droit de battre monnoie celui de conſtruire des maiſons couvertes de tuiles. La magnificence d'un Louvre n'eſt pas auſſi de la portée d'un particulier. Et quand il eſt queſtion d'élever la demeure de pluſieurs Monarques conſecutifs, à moins que de diſpoſer du tréſor d'un Empire, l'on ne ſauroit ſatisfaire à la dépenſe néceſſaire. C'eſt pourquoi nous

voions que ceux, qui rebâtirent le Temple du Seigneur ſous le Roi Joas, ne rendoient point de compte des deniers, qu'ils recevoient pour cela, & la même choſe ſe pratiqua du
4. Reg. c. 12. & 22. tems de Joſias, qui defendit expreſſément qu'on donnât à compte aux Architectes l'argent, qu'ils recevroient, afin que nulle conſidération ne les retint de faire les choſes avec toute la dignité poſſible: *non ſupputetur fabris argentum quod accipiunt, ſed in poteſtate habeant & in fide.* C'étoit à l'imitation de
Ex. c. 36. Moïſe lors de la ſtructure du Tabernacle, dont les Entrepreneurs l'avertirent, qu'on leur diſtribuoit plus d'or & d'autres richeſſes, qu'il n'en étoit de beſoin; de ſorte, qu'il fut contraint de faire publier à ſon de trompe, que ni homme, ni femme ne leur apportât plus rien. Et qui peut s'imaginer, que ces
Hiſt. des Incas l. 6. c. 1. & 5. puiſſans Empereurs du Perou n'en uſaſſent de même, puiſque les Eſpagnols ne démolirent leurs ſuperbes bâtimens, que parce qu'ils trouvoient ſouvent entre les pierres de l'or & de l'argent fondus avec du bitume, dont ils avoient accoûtumé de les tenir unies par magnificence en guiſe de ciment? Les hommes de condition médiocre ne doivent donc chercher dans leurs logemens, que la commodité, avec l'ajuſtement, qui donne de la

grace, puiſque ne pouvant jamais arriver juſqu' à la grandeur, ni à la magnificence, ils s'expoſent à l'envie, & ſouvent ſe font moquer d'eux en même tems, pour peu qu'ils témoignent d'y viſer.

Cette façon de ciment, dont je viens de parler, me fait ſouvenir du trait de ce Dinocrates, qui travaillant aux murailles d'Alexandrie emploia, faute de chaux, de la farine: *omnes ambitus liniales farina reſperſit*, ſelon les termes d'Ammien Marcellin; ce qui fut pris depuis pour un préſage de l'abondance, où ſes habitans ont toûjours été. Céſare de Federici dit qu'au Roiaume de Pegu les Pagodes ou Egliſes y ſont toutes enduites de ſucre mêlé parmi de la chaux, de ſorte, qu'on peut dire, que leurs murailles ſont ſemblables à celles du Paradis de nos petits enfans. Pline nomme des peuples de l'Afrique Occidentale, qui ont leurs maiſons bâties de ſel, & d'autres encore de la ville de Carrhes en Arabie, qui ne maçonnent auſſi qu'avec des piéces de ſel, qu'ils font tenir enſemble, ſe ſervant de l'eau pure pour tout mortier, *aqua ferruminantes:* Hérodote avoit déja fait mention des premiers, dans ſa deſcription de cette partie de la Libye, qui eſt entre le mont Atlas & les Colonnes d'Hercule, ſuppoſant,

Lib. 22.

Lib. 5. *c.* 5. & *l.* 31. *c.* 7.

Lib. 4.

que s'il pleuvoit en ce païs-là, tous ces édifices de ſel ſe diſſoudroient. Et Strabon, nommant Gerrhe la colonie des Babyloniens, qui s'étoit habituée en Arabie, où ils bâtiſſoient leurs maiſons de ſel, entendoit vraiſemblablement parler des Carrhes, dont Pline recite ce que nous venons de rapporter. On tient, que la brique eſt la meilleure & la plus ſaine de toutes les matieres propres à la maçonnerie. Vitruve le prouve pour ce qui eſt de la durée, par les anciens & plus conſidérables édifices de ſon tems, qui étoient tous de brique; après avoir obſervé, que les maiſons ordinaires ne s'évaluoient par les Legiſtes Romains, que ſur le pied d'une durée de quatre-vints ans, mais que celles de brique faites à plomb étoient toûjours reputées neuves, & autant eſtimées après ce terme, que le premier jour. Auſſi, quand Pline décrit les murailles de brique, qu'il nomme *parietes formaceos*, & qui ſe faiſoient regarder avec admiration en Eſpagne & en Afrique, il veut qu'elles reſiſtent à toute ſorte de ruines, *ævis durant, incorrupti imbribus, ventis, ignibus, omnique cæmento firmiores.* Le moien de faire durer nos pierres davantage que l'ordinaire, ce ſeroit, au dire d'un Auteur recent, d'obſerver, lorſqu'on les met en œuvre, de

Lib. 16.

Lib. 2. c. 8.

Lib. 35. cap. 44.

leur donner une poſition ſemblable à celle, qu'elles avoient dans leur carriere, en les tournant vers les mêmes parties du Monde. Les poûtres de palmier ont cela d'excellent, ſi nous en devons croire Strabon, qu'au lieu de ſe courber en ploiant, elles s'élevent contre le poids qui les charge, comme on dit que les grands courages ſont contre la peſanteur des coups d'une mauvaiſe fortune. Et le premier des vint Theodores qu'a nommés Diogene Laërce, donna l'avis de mettre des charbons aux fondemens du Temple de Diane Epheſienne, pour reſiſter à l'humidité du terrain. *Lib. 15. In Ariſtip.*

Le Chancelier Bacon, fort croiable aux choſes de ſon Isle, dit une choſe merveilleuſe des maiſons d'Ecoſſe, bâties de pierre, qui ſuent & ſe ſechent ordinairément deux fois le jour, quelque éloignées qu'elles ſoient de la mer, aux heures de ſon flux & reflux, à cauſe qu'on les tire pour la plûpart des rivages de l'Ocean. L'Architecture préſcrit tout ce qui doit être obſervé pour rendre ſaine la demeure d'un logis: Mais ce que Pline enſeigne, pour le préſerver des puces, par le moien d'un peu de terre, priſe ſous le pied droit la premiere fois qu'on entend le chant du Coucou, eſt une ga- *Lib. 30. cap. 10.*

lanterie plus propre à faire rire, qu'à être experimentée. Je croirois aussi bien ce qu'il écrit ailleurs, que les mouches, ni les chiens, n'entroient jamais dans le Temple d'Hercule, encore qu'il fût au marché aux bœufs de Rome. On peut dire encore la même chose des inscriptions de porte, que la superstition faisoit mettre, pareilles à celle-ci, *μηδὲν εἰσίτω κακόν*, *nihil ingrediatur mali*, qui fit demander à Diogene, par où passoit le Maitre de la maison? L'Empereur Domitien craignant d'être assassiné, fit mettre aux murailles des Portiques, où il avoit accoûtumé de se promener, de ces pierres de marbre, appellées Phengites, qui lui renvoioient les images de ce qui se faisoit derriere lui; comme le Poëte Horace, & cet infame Hostius, dont parle Seneque dans ses Questions naturelles, firent revêtir de miroirs tous les côtés d'une chambre, pour un tout autre effet. Il est bien plus important d'avoir égard à la solidité du bâtiment. Le Pape Jean Vint-deuxiéme fut accablé sous les ruines d'une chambre, qui tomba, encore qu'il l'eût fait bâtir depuis peu dans son Château de Viterbe. Et au Couronnement de Clement V. qui se fit à Lyon, la chute d'une muraille pensa l'écraser, avec le Roi Philippe le Bel, comme elle

Lib. 10. cap. 29.

Suet. Art. 14.

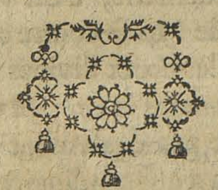
Lib. 1. cap. 16.

Platina.

fit Jean Duc de Bretagne, & plusieurs autres. Sa Sainteté aiant été jettée à bas de son cheval dans le tumulte, en fut quitte pour la perte d'une Escarboucle de sa Tiare, du prix de six mille écus. Peu s'en falut, que le feu Roi Louïs XIII. qui étoit heureusement sorti, & la Reine sa Mere, ne perissent à Tours en mil six cens seize, par l'enfoncement du plancher d'une salle où elle tenoit le Conseil. Et le Duc de Saxe courut la même fortune en mil six cens trente-deux dans un Château de Prusse, dont le plancher fondit aussi sous ses pieds. Ces exemples sont d'instruction pour les Grands, & doivent faire apprehender les autres.

Encore que ce soit un très agréable divertissement à beaucoup de personnes de bâtir à leur fantaisie, & de se donner un logement tel, qu'ils le desirent, d'où vient l'une des imprécations de Moïse contre ceux, qui n'observeront pas les Loix divines: *Domum ædifices, & non habites in ea.* Deute. c. 26. Si est-ce que tout le monde n'est pas également touché de ce côté-là. L'on a assez ordinairement des tendresses pour des lieux anciens & de peu d'ornement, à cause du sejour, qu'on y a fait autrefois, qui revient à la mémoire, & qui touche plaisamment l'imagination. Vespasien ne Suet. Art. 2.

voulut jamais qu'on changeât ſa maiſon paternelle, où il avoit été élevé, l'allant ſouvent viſiter avec un très doux ſouvenir, que divers endroits lui donnoient, parce qu'ils étoient toûjours en même état: *Manente villa qualis fuerat olim, ne quid ſcilicet oculorum conſuetudini deperiret.* Il y a d'ailleurs mille ſoins & mille dégoûts, que pluſieurs apprehendent dans le métier de bâtir; ce qui nous a fait dire, *maiſon faite & femme à faire*, & à l'Eſpagnol, *caſa labrada y vigna plantada.* Mais il a un autre Proverbe bien plus inſtructif, & par lequel je veux finir pour vous laiſſer méditer là deſſus, quand il prononce, que pour trouver une maiſon parfaite, il la faut aller chercher dans le Ciel, *caſa cumplida en la otra vida.*



DES POISONS.

LETTRE LII.

MONSIEUR,

On dit que comme la Philoſophie eſt la Médecine de nôtre ame, la Médecine n'eſt rien autre choſe qu'une Philoſophie qui a le corps pour ſon objet. C'eſt pourquoi Ariſtote appelloit ces deux facultés Sœurs, & ſoûtenoit, qu'on les pouvoit fort bien definir l'une par l'autre. Mais comme la premiere a reçû un fort beau nom de l'amour de la Sageſſe où elle aſpire; c'eſt une choſe étrange, que celui de la derniere, au lieu de parler de la Santé, qui eſt ſon but, ne repréſente que la maladie en Latin, & ne faſſe ſouvenir que de Venins & de Poiſons en Grec, ſi l'Empirique Sextus en a bien ſçû l'étymologie. Cela m'eſt venu dans la penſée, quand j'ai lû dans vôtre lettre cet horrible empoiſonnement arrivé à Angers, par une impiété très déteſtable à la vérité, mais non pas nouvelle, comme elle vous a paru. Il y a long tems,

Lib. adv. Gramm. cap. 2. ἰατρικὴ ἀπὸ τῶν ἰῶν.

qu'on a fait servir ce que la Réligion a de plus saint à toute sorte de passions. Et si ce que Platine avec tant d'autres ont écrit est véritable, que l'Empereur Henri VII. de la Maison de Luxembourg fut empoisonné avec une Hostie, qu'il prit de la main d'un Moine corrompu par les Florentins, il faut avoüer, que l'Enfer n'a pû rien faire voir depuis de plus exécrable. Gregoire de Tours recite un fait, qui a beaucoup de rapport au précedent. Il dit, que la sœur de Clovis Premier, qui avoit épousé Théodoric, Roi d'Italie, fut empoisonnée par sa fille avec le calice de la Communion. Mais quand ce bon Prélat a pris sujet là-dessus d'invectiver contre l'Arianisme, dont ces Princesses faisoient profession, & de présupposer pieusement, qu'un cas si dannable ne peut pas arriver entre des Catholiques, il les a crûs meilleurs, qu'ils ne sont, si ce que nous venons de dire est historique. Quoi qu'il en soit, la profanation est si grande, que nos Autels sont témoins d'assez d'actions de même nature. Un Prince d'Orange entreprit de faire empoisonner le Roi Louïs XI, en frottant les coins de l'Autel, & les lieux, où, étant à genoux, il avoit coûtume de baiser la terre durant la Messe. Je me veux taire du poison préparé pour des Cardinaux par le Duc

In vita Clem. V.

Lib. 3. c. 31.

Matthieu en sa vie, l. 9.

Duc de Valentinois, & qui fit ſon effet ſur le Pape Alexandre VI. ſon pere. Mais je trouve merveilleux ce que j'ai lû dans une lettre de l'Ambaſſadeur du Frêne Canaye, que Clement VIII. donna l'abſolution à un Pénitent, qui ſe confeſſa d'avoir empoiſonné deux Papes. Il rapporte cela au ſujet de Leon XI. qu'on tient l'avoir été avec une paire de gands, qui lui fut préſentée le lendemain qu'il ſortit du Conclave. Voilà des preuves de l'impiété des hommes dans la vraie Réligion, ce qui peut bien faire croire tous les cas énormes, qu'on impute ſur ce ſujet aux Gentils & aux Infideles. L'on aſſure de ceux-ci, que leur Prophete Mahomet fut empoiſonné à l'âge de quarante ans par ſes domeſtiques. *L. 4. p. 77.*

Or pour vous faire voir juſqu'à quel point la malice humaine s'eſt renduë ingenieuſe là deſſus, conſidérons, en combien de façons l'on a voulu pratiquer les empoiſonnemens. Pariſatis ſe voulant défaire de ſa brû Statira, empoiſonna l'un des côtés de ſon coûteau de table, & coupant un oiſeau fort delicat en deux, en mangea la bonne moitié, & donna l'autre, infectée de poiſon, à celle dont elle ne pouvoit ſouffrir le credit auprès d'Artaxerxes. On trouva l'invention de faire un vaſe de la corne du pied d'une Mule, ſeule ca- *Plut. in Artax.*

pable de contenir cette eau Stygiale, qui termina les jours d'Alexandre; *memoria dignum*, au jugement de Pline, *ſed magna Ariſtotelis infamia excogitatum.* Ce grand Prince avoit déja couru fortune d'être empoiſonné par les embraſſemens d'une Indienne, nourrie expreſſément de Napel & d'autres venins: Comme les Rélations de Louïs Barthẹme & d'Odoardo Barboſa portent, qu'un Soldan de Cambaye accoûtumé dès ſon jeune âge à une ſi étrange nourriture, tuoit les hommes de ſon crachat, les mouches qui le piquoient de ſon ſang, & les femmes, qui couchoient avec lui de ſon odeur & de ſon haleine, ce qui eſt aſſez difficile à croire. Agathocles ſe ſervant ordinairement d'un curedent après le repas, on prit ſujet de l'empoiſonner par le moien de ce même inſtrument. Un Médecin de Rhegio pour ſe venger de Decius Tribun Romain qui tyranniſoit ſon païs, l'aveugla en lui frottant les yeux, où il avoit mal, avec des Cantharides. Livie eſt accuſée d'avoir préparé des figues à Auguſte, qui eûrent le même effet, que les champignons donnés par Agrippine à Claudius. Dion Caſſius aſſure que du tems de Domitien, & de celui de Commodus, pluſieurs perſonnes ſe mirent à piquer avec des aiguilles empoiſonnées, dont

Plin. l. 30. c. ult.

Diod. Sic. in Ecl.

Lib. 67. & 72.

beaucoup mouroient ſans l'avoir ſenti: Ce *Matthieu*
qu'avoit lû peut-être le Duc d'Alençon, qui vou- *l. 7.*
lut porter un valet de chambre de ſon frere le
Roi Henri III, à l'égratigner d'une aiguille
ſemblable vers la nuque du cou, en lui at-
tachant ſa fraize. M. Cæcilius fit reproche *Lib. 27.*
à Calphurnius Beſtia, qu'il avoit fait mourir *cap. 2.*
ſes femmes en les touchant, après s'être in-
fecté les doigts avec de l'aconit, *ejus in digi-
to mortuæ*, pour uſer des termes, que Pline *Iul. Capit.*
cite de la peroraiſon de Cæcilius; à quoi il
ſemble que Juvenal faſſe alluſion dans ſa qua-
torziéme Satyre. Le bruit courut, que Marc
Antonin s'étoit défait de ſon frere Lucius Ve-
rus par le même artifice, que nous avons rap-
porté de Paryſatis, *illita veneno cultri parte*,
ce que Sextus Aurelius Victor ne peut s'ima-
giner d'un ſi grand perſonnage. Un More Gra-
nadin empoiſonna Henri Roi de Caſtille avec
des bottes. Un autre Roi de Grenade nom-
mé Joſeph, le fut par le moien d'une veſte ou
robe, que celui de Fez lui envoia. Mariana
dit encore, que Mahomet, auſſi Roi de Gre-
nade & fils de Joſeph, prit une chemiſe de
la nature que celle dont Deïanire fit préſent
à Hercule. Un Médecin de Peruſe, fâché *Lib. 18. c.*
de ce que le Roi Ladislaüs abuſoit de ſa fille, *2. l. 19. c.*
lui ôta la vie avec une ſemblable chemiſe, *7. & 17.*

quoique d'autres attribuent ſa perte à un breuvage. Le poiſon que nôtre Louïs XI. fit donner au Duc de Guyenne ſon frere par la Dame de Montſorreau, fut une pêche, dont la moitié eût le pouvoir de la tuër elle même, l'aiant reçûë de l'Abbé de Saint Jean d'Angely. Les Courtiſans d'Alphonſe Roi de Naples lui voulurent donner de la peur d'un fort beau Tite Live, que Coſme de Medicis lui avoit envoié, à cauſe de la facilité d'y couler du poiſon. Il n'eſt pas moins aiſé, & bien plus ordinaire d'en mettre aux fléches, aux épées, & même aux bales d'arquebuſe, comme on écrit, qu'avoit fait Poltrot aux trois dont il bleſſa le Duc de Guiſe. L'opinion commune de la Cour fut au même tems, que la Reine de Navarre mere de Henri IV. avoit été empoiſonnée par une paire de gands, qu'un René Milanois avoit préparés: François Second le fut au dire de quelques-uns par un cure-oreille: Et Charles Cardinal de Lorraine un peu après avec un flambeau, porté devant lui la nuit, ou par une bourſe, plûtôt que par des ducats parfumés comme le veut Aubigné. Bref, on voit dans l'Hiſtoire de Camdenus, qu'un Squierus fut executé en Angleterre, pour avoir attenté à la vie de la Reine Eliſabet, mettant du poiſon au pommeau de ſa ſelle à cheval.

Matthieu lib. 5.

P. Crinitus l. 18. de hon. diſc. c. 9.

Matthieu lib. 51.

Thuan. lib. 5.

Id. l. 59.

N'eſt-ce pas une choſe merveilleuſe, qu'outre la force ouverte, que l'homme emploie tous les jours à la deſtruction de ſon ſemblable, *homo homini lupus*, il ait encore inventé tant de déteſtables moiens, pour une ſi abominable fin? Il ne s'épargne pas lui-même, témoin Annibal, & ce Chevalier Vibulenus Agrippa, dont parle Dion Caſſius, qui ſe défirent tous deux avec le venin qu'ils conſervoient ſoigneuſement dans une bague, pour s'en prévaloir au beſoin. Il eſt vrai que Mithridate n'en pût pas faire autant, quand il le voulut, & l'on ſait qu'il fut contraint de ſe faire tuër par le Gaulois Bituitus, l'uſage du contre poiſon, qui a depuis porté ſon nom, aiant de trop longue main fortifié ſon eſtomac contre cet attentat. Car il y a grand ſujet d'admirer avec Pline, que la Nature ait produit des venins, qui détruiſent les autres, que *venenorum ſint venena*, & que *duo venena in homine commoriantur ut homo ſuperſit;* le Mithridat, le Theriaque, & autres telles compoſitions ne reſiſtant guères aux poiſons, que par d'autres qui nuiroient ſeparement. L'action de ce Roi, jointe à ce que nous avons dit du Soldan de Cambaye, nous doit auſſi faire remarquer, combien l'habitude eſt puiſſante. Les choſes mauvaiſes ceſſent de

Appian. de bell. Mith.

Lib. 20. c. 13. & l. 27. c. 2. & ult.

nuire auſſi bien que les bonnes de ſervir, quand on en uſe fort ſouvent, & comme le même Pline l'a prononcé, au ſujet de la vertu des herbes, *deſinunt prodeſſe cum opus eſt, quæ quotidie in uſu fuere, æque quam nocere.* Ce ſeroit encore une choſe digne de grande conſidération, ſi elle étoit véritable, que le cœur d'un homme empoiſonné ne pût être conſûmé par le feu, comme Suetone l'aſſure de celui de Germanicus. Je vous prie de me prêter encore vôtre attention ſur deux ou trois petites remarques. La premiere ſera, qu'il n'y a point de venin plus contraire au corps d'un homme, que celui qui ſe prend de ſon ſemblable, & que vifs ou morts nous nous perſecutons à toute outrance. Garcilaſſo de la Vega me le fait dire, quand il obſerve, que de tant de façons dont les Indiens Occidentaux empoiſonnoient leurs fléches, la plus dangereuſe étoit, quand ils en trempoient le fer dans une cuiſſe d'homme mort, tenuë quelque temps au Soleil, laiſſant après ſecher le même fer à l'ombre; ce qu'il confirme ailleurs par l'épreuve d'un enfant, qui aiant mis le doigt dans la cuiſſe d'un pendu, en eût tout le bras enflé, & en penſa mourir. Ma ſeconde remarque ſera ſur ce que comme nous faiſons en toutes manieres plus de tort au reſte

Hiſt. des Incas 2. part. l. 4. c. 37. & l. 5. c. 42.

des animaux, qu'ils ne nous en procurent, auſſi trouvent-ils bien ſouvent en nous des poiſons plus préſens & ſubtils, que nous n'éprouvons les leurs. On dit ainſi que nôtre ſalive, principalement ſi nous ſommes à jeun, tuë les ſerpens, les crapaux, & les ſcolopendres. Mais en voulés-vous une preuve encore plus évidente? Le Liévre marin ne nous fait mourir qu'avec lui, & ſon poiſon nous laiſſe en vie auſſi longtems que dure la ſienne, là où l'homme lui donne la mort dès auſſitôt qu'il le touche ſeulement du bout du doigt. Pour concluſion, quelques-uns ſe ſont imaginés, que la Nature n'avoit produit des poiſons qu'en nôtre faveur, & par une grande compaſſion de nos miſeres, nous donnant un rémede contre toutes les calamités de cette vie, dont une petite potion nous tire ſans beaucoup de peine, & avec cet avantage, qu'après nôtre mort même ſa vertu préſerve nos corps des bêtes ſauvages, & des oiſeaux de proie, afin que la terre nous reçoive tous entiers dans ſon ſein, d'où nous étions ſortis. Si cette réflexion s'accordoit auſſi bien avec la piété Chrétienne, qu'avec la Philoſophie de quelques Païens, elle mériteroit d'être davantage examinée.

Plin. l. 7. c. 2. & l. 28. c. 4.

Id. lib. 32. cap. 1.

Id. lib. 2. cap. 63.

DU COMMANDEMENT SOUVERAIN.

LETTRE LIII.

MONSIEUR,

Nôtre ancien Proverbe, *de méchant homme bon Roi*, ſemble mettre une diſtinction eſſentielle entre le commendement ſouverain & la probité, la Politique & la Morale. Je ſai bien que Bodin veut dans ſa République, que le mot *méchant* n'ait ſignifié que fin & ruſé du tems que ce Proverbe fut fait; ce qui pourroit regarder l'adreſſe d'eſprit, & la diſſimulation, dont un Prince tel que nôtre Louïs XI. a été quelquefois obligé d'uſer pour le bien de ſon Etat, trompant ſes peuples à leur avantage, par l'avis même des plus grands Philoſophes. D'autres ont crû, que ſans avoir recours à cette interprétation, & ſans biaiſer de la ſorte, l'on pouvoit ſoutenir, que le devoir d'un Monarque étant ſi différent de celui d'un particulier, ce qui eſt vice au dernier peut paſſer pour une vertu en

Lib. 2. cap. 4.

Plato 5. de Rep.

l'autre. Car comme quelqu'un eût la hardiesse de dire à celui, qui n'estimoit rien tant que de soûmettre tout un monde à la Macedoine: Quelle différence doit-on établir entre un célébre Conquerant, & un simple voleur ou corsaire, que selon le plus & le moins, qui semblent ici changer l'espece? L'on ne reproche non plus à un Roi les desordres ni les injustices particulieres, qui accompagnent toûjours ses conquêtes, qu'à un Aigle la rapine, ou à un Lion le ravissement de sa proie. C'est ainsi, que toutes choses se pallient, quand on veut; qu'on donne aux plus grands vices l'habit & le manteau des Vertus, comme ce Pilus soûtenoit dans les livres, que Ciceron écrivit de la République, qu'un Etat ne se pouvoit bien gouverner sans injustice, *Rempublicam regi sine injuria non posse.* *Aug. 2. de civ. Dei cap. 21.*

Si faut-il tenir pour constant, que la vraie Politique n'est jamais contraire à la bonne Morale. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'encore que dans celle des particuliers il ne soit pas permis de faire un mal, pour en retirer un bien, la raison d'Etat en use souvent tout au rebours, & maltraite le particulier en faveur d'une communauté. Mais les Italiens mêmes, qui font tant de cas de cette raison d'Etat, quoiqu'elle ne soit rien au fond qu'u-

ne pure considération d'interêt, avoüent, qu'elle ne doit jamais être emploiée que dans d'extrèmes nécessités, & où les voies ordinaires ne peuvent avoir lieu; comme les Médecins ne se servent de poisons pour médicament, qu'aux maladies incurables, & lors que tout autre remede seroit vraisemblablement inutile. Hors de telles rencontres la Politique Chrétienne oblige les Souverains à s'éloigner du vice, & à suivre la vertu, autant & plus que le reste des hommes. Elle leur apprend, que les commandemens les plus absolus, & les plus *Despotiques*, ne furent jamais les meilleurs, & que *plenitudo potestatis nihil aliud sæpe est, quam plenitudo tempestatis.*

Iliad. 3. Aussi ne voions-nous pas qu'Homere même dans les ténebres de son Paganisme, compare Agamemnon à ces Aigles, ou à ces Lions, dont nous venons de parler. Il trouve bien plus propre à le représenter comme un Taureau, qui se repait sans effusion de sang, & qui combat courageusement, soit pour la defense de son troupeau, soit pour celle de son autorité; mais sur tout qui reconnoit un superieur & se soûmet à son Pasteur, comme un Roi doit faire à la raison, & à Dieu, auquel obeïr c'est regner. *Si vis tibi omnia subjicere*, dit Seneque dans une de ses Epitres, *te sub-*

Ep. 37.

jice rationi; multos reges, ſi ratio te rexerit. Et puiſque la Poëſie d'Homere nous peut fournir tant d'inſtruction, obſervons encore dans celle de Virgile, qui l'égale, comme la qualité de Pere, qu'il donne ſi ſouvent à ſon Enée, ne deſigne pas ſimplement ce qu'il étoit à l'égard d'Aſcanius. Certes ce ſeroit un froid épithete qu'il lui attribuëroit, s'il n'avoit point d'autre rapport, ni d'autre ſignification. Il le nomme ainſi ſans doute, le conſidérant comme un digne chef, & ſouverain de ce reſte de Troiens qu'il conduiſoit, parce qu'un bon Prince eſt le pere de ſon peuple, & a toutes les tendreſſes pour lui qu'on peut avoir pour des enfans.

Loin donc d'ici toutes ces dangereuſes maximes, qu'un Roi ne peut rien faire que de juſte, parce qu'il eſt au deſſus des loix, & que Themis, diſoit Anaxarque, pour flater Alexandre, eſt toûjours à la droite de Jupiter. Gardons-nous bien de faire valoir cet infame *ſi libet, licet;* & déteſtons la dannable penſée de Caligule, *Imperatoriæ majeſtatis eſſe, ne vitiis quidem alteri cedere.* Diogene parla *D. Chryſ.* bien mieux qu'Anaxarque à ce même Alexandre, qui lui demandoit des préceptes pour bien regner. Il eſt impoſſible, lui dit-il, de mal faire un tel mêtier, ni par conſequent

d'être mauvais Prince, dautant que dès l'heure, qu'on s'y prend mal, on en perd la qualité, & au lieu de regner on tyrannise. Ce n'est pas que cette opinion soit absolument vraie, ni qu'elle puisse être de mise ailleurs que parmi des Républiques, ou d'autres Etats aussi ennemis, qu'elles ont été de la Roiauté. Un Roi vicieux, lors qu'il s'en rencontre pour nos pechés, n'est pas moins absolu, ni moins à respecter pour cela. Mais le même Christianisme, qui nous oblige à cette obeïssance, donne aux Souverains les regles d'un juste & raisonnable commandement. *Infinitam Regiæ Majestatis potestatem isti agnoscant*, *qui infinitam divini Numinis omnipotentiam non credunt.* Tout ce que possedent les particuliers, & leurs personnes mêmes, sont véritablement en la disposition des Princes; mais les bons n'ont jamais usé de ce pouvoir qu'à l'avantage de leurs Sujets, & pour leur conservation, *tuitione*, *non destructione;* de sorte qu'il faut de grandes précautions pour rendre recevable cet Aphorisme, *qui habet dominum non habet dominium.* Nos Monarques seront bien mieux instruits, quand on leur fera comprendre dès leurs plus tendres années, que la Vertu, qui semble n'être au reste des hommes qu'une honnête possession, leur est en-

tierement néceſſaire pour bien repréſenter celui, dont ils ſont l'image: Qu'ils doivent être plus juſtes que les autres, parce qu'ils diſtribuent la Iuſtice aux autres: Et qu'ils ſont obligés de reſpecter d'autant plus les Loix, qu'en n'y étant pas aſſujetis, ils ne les craignent point. Quelle gloire à un Roi de s'abſtenir des voluptés, lui, qui les peut toutes poſſeder! De ſe plaire au travail, lui, qui n'y peut être contraint! Et ne deſirer ni prendre jamais le bien d'autrui, lui, qui ſe le peut tout approprier, quand bon lui ſemble! C'eſt ainſi, que Louïs XII. mérita d'être nommé le Pere du peuple, nos Annales nous faiſant voir, qu'il a ſouvent refuſé des impoſitions, que ſes Sujets lui avoient liberalement accordées. L'Hiſtoire d'Angleterre nous apprend de même, que rien ne gagna tant à la Reine Eliſabet le cœur de ſes Inſulaires, que de leur avoir remis de très grandes ſommes d'argent, auxquelles ils s'étoient volontairement cottiſés, proteſtant, qu'elle les aimoit mieux dans leur bourſe que dans la ſienne, & qu'elle faiſoit plus de cas du témoignage d'affection, qu'ils lui rendoient, que de tous les ſubſides, dont ils la pouvoient gratifier.

En vérité je ne vois rien de comparable à telles actions, ni qui puiſſe faire aimer les

Souverains comme elles feront toûjours ceux, qui les pratiqueront. Ils peuvent se souvenir comme Henri III. Roi de Castille confessoit souvent, qu'il avoit plus de peur des imprécations de son peuple, que des armes de ses ennemis. Aussi ne se trouvera-t-il point d'Empire assuré ni absolu, à l'égal de celui, qui plait aux peuples, qui lui sont soûmis. Et quelque mépris qu'on fasse des Rois de Sparte, je n'en sai point de plus illustre dans toutes les Monarchies, qu'un Agesilaüs condanné à l'amende par les Ephores, pour avoir dérobé le cœur, & acquis à lui seul l'amour de tous ses Citoiens. La grandeur & la felicité d'un Prince ne consiste pas à se faire craindre de ses Sujets; il vaut mieux qu'ils craignent pour lui, & qu'ils apprehendent de le perdre. L'étenduë de son Domaine ne fera jamais celle d'une glorieuse réputation, si la Justice & ses autres vertus ne l'appuient: Et pour petit que soit son Etat, il le peut rendre des plus considérables, puisque le Roiaume même des Cieux, n'est comparé, ni au gland, ni à la noix, mais à celle de toutes les semences, qui a le moins de corps. Pourquoi, dit ce petit Roi Grec, l'Empereur de Perse seroit-il plus grand que moi, s'il n'est ni plus juste ni meilleur que je puis être? En

Mariana 19. hist. c. 14.

τῷ εὖ τὸ μέγα, la grandeur eſt en la bonté, & en l'excellence, ſelon le beau mot de Zenon. C'eſt pour cela que le moindre quaſi de tous les oiſeaux, que nous nommons Roitelet, a bien la hardieſſe de ſe préſenter au combat contre l'Aigle, & de lui diſputer l'honneur de la Souveraineté entre les Volatiles, ſi Pline & Ariſtote en peuvent être crûs. Mais puiſque ſon nom nous a fait ſouvenir de lui, n'oublions pas qu'il porte encore celui de Senateur, comme pour nous faire leçon que la prudence & le bon conſeil ſont de l'eſſence de la Souveraineté. Car bien qu'à l'exemple de Jupiter, qui a toûjours Pallas à ſes côtés, les Princes ſe faſſent aſſiſter de ces vieillards, qui portent des lunettes à longue vuë aux affaires d'Etat, & qui ſont tous néceſſairement Aſtrologues judiciaires au Roiaume de la Chine pour mieux prévoir l'avenir: Si eſt-ce que la connoiſſance & le bon jugement doivent être ſi perſonnels à un Monarque, qu'Alphonſe d'Aragon prononça très bien, qu'il ne pouvoit devenir pauvre, s'il ne trouvoit par fortune de cette marchandiſe à vendre, parce qu'en ce cas là il ſeroit obligé de ſe dépoüiller de tout, pour acquerir une choſe, qui lui étoit la plus importante de toutes. Celui de Perſe, pour en dire encore ce mot, en-

Plin. 10. hiſt. nat. cap. 74. Ariſt. 9. hiſt. an. cap. 21.

voioit de tous côtés des hommes, qu'on nommoit les oreilles du Roi, afin d'apprendre ce qui se passoit dans ses Provinces. Il étoit besoin néanmoins que son propre entendement prononçat sur tant de rapports différens. Et
Orat. 57. même Dion Chrysostome croit, qu'il eût mieux fait, d'avoir d'autres hommes auprès de lui qui eussent eu soin de ses oreilles, empêchant, qu'on ne lui dit rien que de bon & de profitable, au lieu de tant de flateries, & d'autres poisons spirituels, qu'on lui versoit par là dans l'ame à tous momens. Qui approche plus près & plus souvent de ce grand Potentat le Soleil, qu'un insolent causeur de Mercure! pour ne rien dire de pis touchant ses autres qualités. C'est une merveille, qu'Alexandre voulût écouter Diogene, quand il l'avertissoit, qu'après avoir subjugué Darius, il trouveroit à combatre un plus grand ennemi, qui parloit Grec & Macedonien. La vérité n'est pas assez complaisante pour être admise dans le cabinet des Princes. Elle a je ne sai quoi nonseulement de trop libre, mais même de trop âpre, & de trop amer au goût, pour des palais si delicats. Qui eût osé dire à cet Inca Atahuallpa, qu'il n'y avoit rien de plus indigne de sa personne, ni de plus incivil, que de cracher, comme il faisoit

dans la main d'une Dame de qualité, se persuadant qu'il eût fait tort à sa Majesté d'envoier son crachat à terre? Et lequel de ses Sujets eût été assez hardi, pour lui faire une leçon de Morale, quand il cassa ce verre, qu'il trouvoit si beau, sur ce qu'il apprit, que d'autres que des Rois bûvoient dans des vases de même matiere? Je me sers de ces exemples éloignés, craignant que de plus proches, & de plus recens ne fussent trouvés plus odieux.

Ce n'est pas néanmoins le peril de parler hardiment, qui peut donner le plus d'aversion de la Cour des Princes. Le seul nom *Aula* que les Latins lui ont donné, l'aiant emprunté des Grecs, doit faire peur des vents & des orages, dont il ménace ceux, qui y sejournent. Certes ce n'est pas merveille, que les Courtisans se couvrent de tant de plumes, en un lieu, où ils ne trouvent bien souvent que du vent. La cour est une vraie Lotterie, où pour un billet de bonne rencontre, il y en a mille qui ne portent rien. Que si l'heure favorable, qui en vaut mille s'y présente quelquefois aussi bien qu'en amour, il faut tenir pour constant, que mille autres s'y passent, qui nonseulement n'en valent pas une tolerable, mais qui sont plei-

nes de toutes les calamités que peut causer la plus infame servitude. Une rude parole d'un Souverain; un regard de travers de certains Basilics, sont capables de porter aux dernieres extremités. En voulés-vous des preuves prises de la Cour d'un des sages & vertueux Monarques de ce dernier siécle. Le Cardinal Espinosa mourut, pour avoir ouï proferer à Philippe Second ces seules paroles de disgrace, *Cardenal yo soy el Presidente.* Et le même Roi, disant à un Secretaire, qui avoit versé de l'encre sur quelque expedition au lieu d'y mettre de la poudre, *Este es il tintero, y estotra la salvadera*, le perça si avant avec ces deux ou trois mots, qu'il ne retira de sa présence que pour aller au lit de la mort. Cependant la presse est à qui pénétrera jusqu'en des lieux de si dangereux accès. L'on dit, qu'il faut s'approcher du Soleil, qui n'échauffe bien, que ce qu'il voit, *il Sole tanto scalda, quanto vede.* Et personne ne considére autre chose que la bonne mine, que font ceux, qui vivent en ce païs-là; sans prendre garde que ce sont des mines trompeuses, comme celles, dont on se sert en guerre, & que le meilleur Physionomiste du monde ne sauroit exercer son Art sur des visages si couverts, ni sur des contenances si étudiées dans leur déguisement.

Mais ne trouvés-vous pas bien étrange que pour vous justifier en quelque maniere ma retraite solitaire, je prenne la liberté de parler de la sorte? Car que ne doit-on point se promettre dans la Cour d'un Prince tel que le nôtre, dont le naturel & la bonne éducation répondent à tous les vœux, que la France peut faire? Nous discernons parmi les graces de son visage tous les lineamens, qui représentent ordinairement un grand Roi; & l'on peut dire plus véritablement de lui, que le Poëte Latin n'a fait du premier des Césars, *Virg. ecl. 5.*

Formosi pecoris custos formosior ipse.

Que si le service & la sujettion, qui se rendent à d'autres Souverains, que le Ciel n'a pas regardés si favorablement, ne laissent pas d'être utiles & honorables; comme l'ombre d'un arbre dont le fruit est plûtôt âpre que delicieux, fournit néanmoins assez souvent un agréable & avantageux repos: Ne pouvons-nous pas former de merveilleuses esperances du sejour d'une Cour, que l'exemple de son Monarque va rendre une copie de celle des Bienheureux, si nos defauts ne s'y opposent. Ce que je lisois dernierement dans un Auteur Arabe me donne la hardiesse d'user de ces termes. Il assure qu'Alexandre se moqua d'abord de ceux, qui lui con- *Semita Sap. c. 6.*

ſeilloient ſa grande expedition contre l'Aſie, diſant qu'un commandement de ſi peu de durée qu'eſt la vie, fût-il de tout le monde, ne méritoit pas qu'on y pensât, tant s'en faut, qu'on dût ſe donner beaucoup de peine pour l'obtenir. Mais qu'auſſitôt que de certains Philoſophes lui eûrent fait entendre, que l'Empire de la Terre étoit la figure de celui du Ciel, & le vrai chemin pour y aller, il ſe mit incontinent en campagne. La différence du Ciel & de la Terre, ni leur éloignement, n'empêchent pas, qu'on ne faſſe tous les jours de ſemblables rapports.

DES ANIMAUX.

LETTRE LIV.

MONSIEUR,

Le différend n'a pas été petit entre les Philoſophes Païens, ſi l'empire que nous prétendons avoir ſur le reſte des Animaux étoit de droit naturel, ou ſi c'étoit une uſurpation tyrannique de nôtre part. La loi de Dieu ne nous permet pas de douter, que l'o-

pinion des Stoïciens ne fût la meilleure, quand ils soûtenoient contre les sectateurs de Pythagore & d'Epicure, que l'homme se pouvoit servir & prévaloir de tous les animaux sans commettre d'injustice, ou comme parle Chrysippus dans Ciceron, *bestiis homines uti* *Lib. 3. fin.*
ad utilitatem suam posse sine injuria. Mais de dire, comme fait Zenon dans Diogene Laërce, qu'il n'y ait nulle sorte de droit ni d'équité à observer entre ces mêmes animaux & nous, c'est à quoi je pense, qu'il faut prendre garde de plus près: Car l'autorité & la domination, que Dieu donne à l'homme dans le premier chapitre de la Génese, lors qu'il le met avec eux comme dans un pâtis commun, ne peuvent être entenduës qu'avec justice & raison, vû même que l'injustice n'étoit pas encore au monde, ni ce qui est contraire à la raison. Or on peut observer dans *Gen. c. 9.*
la suite du Texte sacré, que nonobstant le pouvoir attribué depuis à Noé & à ses enfans de manger librement de tout ce qui a vie, Dieu ne laisse pas de prendre soin des bêtes aussi bien que de nous, & qu'il y a quelque légalité à garder dans nôtre superiorité, puisqu'il préscrit de certains termes, au delà desquels il n'a pas voulu, qu'elle s'étendit. Ainsi ordonnant, qu'on laisât réposer la terre la se-

ptiéme année ſans faire de recolte, il uſe de ces termes dans l'Exode, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant beſtiæ agri.* Il veut au même lieu & au cinquiéme chapitre du Deuteronome, qu'elles ſe repoſent avec nous le jour du Sabath, *bos, & aſinus, & omne iumentum.* Le vint deuxiéme chapitre de ce dernier livre porte une defenſe expreſſe de mettre à même joug pour labourer un bœuf & un âne, qui dans une inégalité de forces auroient trop à ſouffrir. Et ce qui eſt merveilleuſement conſidérable dans une autre prohibition de prendre des petits oiſeaux trouvés au nid, il propoſe une recompenſe pour cette action d'humanité: *matrem abire patieris captos tenens filios, ut bene ſit tibi, & longo vivas tempore.* Ne défend-il pas auſſi au dix neuviéme du Levitique de faire accoupler des eſpeces différentes? *Iumentum tuum non facies coire cum alterius generis animantibus:* & de même, qu'il ne veut pas, qu'on ſe nourriſſe de leur ſang dans le dix ſeptiéme chapitre, ne proteſte-t-il pas reciproquement au neuviéme de la Géneſe, qu'il fera rendre compte du nôtre aux bêtes, qui le répandront? C'eſt une choſe certaine par l'autorité de Saint Auguſtin, que pluſieurs perſonnes ont voulu étendre le précepte, *Tu*

Cap. 23.

Lib. 1. de Civ. Dei. c. 20.

ne tuëras point, jusques sur elles. Tant y a que *Num. c.*
nous voions comme le Prophete Balaam est 22.
repris séverement par un Ange, d'avoir excedé jusqu' à trois fois de coups de bâton son ânesse, qui lui avoit sauvé la vie en s'arrétant. Et lors que Dieu voulut faire misericorde aux Ninivites, il declara à Jonas, qu'il pardonnoit à leur grande ville, où il y avoit plus de six vints mille hommes, & un très grand nombre d'animaux.

Je sai bien que la plûpart de ces passages de la Bible, que je viens de rapporter, sont significatifs de beaucoup de mysteres, & qu'ils reçoivent avec le sens literal des interprétations allegoriques que tous les Peres de l'Eglise leur ont données. Mais cela n'empêche pas, il me semble, qu'on n'y remarque, comme Dieu a toûjours témoigné, qu'il considéroit jusqu'aux moindres animaux, sur qui s'étend sa Providence, & qu'établissant de certaines bornes au pouvoir, qu'il nous donnoit sur eux, il vouloit qu'il fût juste & raisonnable, puisqu'il n'étoit pas déterminé. En vérité l'abus, que nous y commettons, ne procede pas seulement de nôtre iniquité, il a pour fondement cette extrème vanité, qui fait, que n'aiant égard qu'à nous mêmes, nous méprisons trop le reste des ouvrages du

Tout-puissant, ce qui ne lui peut être que très desagréable. Aussi lisons-nous, qu'il s'est trouvé de tout tems des personnes, qui par des motifs de pieté se sont opposés à la tyrannie, que les hommes exerçoient sur le reste des animaux. Et comme le Paganisme eût autrefois des Pythagoriciens, & fait voir encore aujourd'hui des Philosophes à la Chine, pleins de charité envers les bêtes, la vie de nos plus Saints Anachoretes nous apprend aussi, que beaucoup d'entre eux eussent fait conscience de maltraiter la moindre Fourmi, & qu'ils ont étendu jusques sur elles les actions d'humanité. Les Turcs mêmes ont des hôpitaux pour les recevoir; Mahomet defend dans son Alcoran de leur couper les oreilles, ni de les mutiler de quelque membre que ce soit, &, si Belon dit vrai, il les admet au livre de la Zuna dans son Paradis, à l'imitation peutêtre de ceux d'Egypte ses voisins, qui les ont, il y a si long tems deïfiées. Quoiqu'il en soit, Busbec rapporte à ce propos une bonté merveilleuse de ce faux Prophete. Il dit, que son Chat étant endormi sur une de ses manches, comme il lisoit appuié contre une table, il aima mieux couper sa manche quand l'heure fut venuë d'aller au Temple, qu'éveiller cet endormi, sans avoir vraisem-

Lib. 3. observ. c. 6.

Epist. 3. legat.

blablement jamais ouï dire nôtre proverbe François; *Qu'il ne faut pas éveiller le Chat, qui dort.*

Or il me ſemble, que le procedé de ces Infideles doit faire honte à beaucoup de Chrétiens, qui paroiſſent ſi dénaturés envers les Animaux. Car outre que c'eſt un témoignage d'inhumanité & de barbarie envers les hommes, ſelon le jugement que firent les Aréopagites de celui, qui crevoit les yeux à des hirondelles, nôtre Réligion ne nous prêchant que la douceur, nous devroit avoir rendus plus moderés, ſur tout à l'égard des bêtes domeſtiques & de ſervice, *novit juſtus jumentorum ſuorum animas, viſcera autem impiorum crudelia.* Je vous avouë, que je leur vois faire ſouvent des traitemens, qui me font ſouhaiter, qu'il y eût quelque peine établie contre de certains bourreaux, qui ont cent fois plus de brutalité qu'elles. Il me ſemble même, que ce point devroit être toûché par ceux, qui ſe mêlent d'inſtruire aux bonnes mœurs, & qu'on devroit apprendre à un peuple farouche & cruel, que Dieu, plein de miſericorde, veut, que nous en uſions envers les animaux, afin de nous la rendre plus familiere par habitude. Ce n'eſt pas que je vouluſſe établir le Talion entre eux & nous;

Prov. Sal. c. 12.

ni que j'approuve, qu'on ait fait mourir un Soldat en Egypte, comme Diodore Sicilien le raporte, pour y avoir tué un Chat. Mais il y a des degrés d'équité à obſerver en cela, ſans aller juſqu'aux extremités. Quant aux bêtes ſauvages, & que nous nommons malfaiſantes, ſi nous y prenons bien garde, nous trouverons, que c'eſt l'homme, qui conformément à l'Apologue du Loup les rend telles, qu'elles ſont par ſa perſecution. En effet, les plus feroces deviennent innocentes ſi on les traite avec quelque douceur. Les Serpens étoient dociles en Macedoine, témoin celui d'Olympias, avec cet autre du Pſeudomante de Lucien, & ils le ſont encore aux Montagnes de Zis en Afrique, où Jean Leon nous aſſure, qu'ils deviennent domeſtiques, & donnent du plaiſir, comme les Chiens & les Chats par deçà. Les Crocodiles s'apprivoiſent encore de la ſorte en quelques lieux. Et le même Auteur, qui parle de ſon Païs, & de ce qu'il a vû, dit, que les Lions du Mont Guraigura ne font déplaiſir à perſonne: qu'à Pietra Roſſa, ville du Roiaume de Fez, ils viennent manger les os par les ruës, ſans que les femmes ni les enfans s'en effraient; & que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a dit des poltrons ce proverbe en lan-

Lib. 1.

gue Arabique, qu'ils reſſemblent aux Lions d'Agle, à qui les veaux rongent la queuë, étant vrai, qu'il ne faut que le ſeul cri des enfans pour leur donner la chaſſe. Enfin il me ſouvient d'avoir lû dans François Alvarez, qu'en Ethiopie les Tigres & les Pantheres ne nuiſent à qui que ce ſoit, parce qu'elles y vivent ſans être irritées, & que perſonne ne les y pourſuit. Je ſai bien, qu'il y en a qui ont naturellement plus de férocité; mais après tout, on ne ſauroit nier, que toutes les Rélations ne portent, qu'aux endroits de nouvelle découverte, il ne s'eſt point trouvé d'animaux, qui ne fuſſent privés. Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre ſans s'envoler aux Iles du Cap-verd. Les Oyes, que nous nommons ici ſauvages, ſont domeſtiques aux côtes de Norwege. Les Holandois les prennent encore tous les jours à la main un peu plus haut vers le Nord. Et Loüis de Cadamoſte repréſente, comme à Madere les pigeons, qui étoient au ſommet des arbres ſe laiſſoient entortiller le cou avec une corde, qui les attiroit à bas, ne craignant rien, non plus que ceux d'Aſcalon, dont parle Philon, & Euſebe après lui. Ce n'eſt donc la plûpart du tems, que le mauvais traitement que nous faiſons aux bêtes, qui les rend ſauvages,

Lib. 8. præp. Ev. c. ult.

& leur donne enſuite l'animoſité, qu'elles ont à nous rendre la pareille.

Le principe d'un tel deſordre, auſſi bien que tout le mal, qui eſt au monde, doit être rapporté, comme j'ai déja dit, à nôtre vanité, & à la ſotte opinion, que nous avons, que tout nous y doit être permis, puiſqu'il n'a été fait que pour nous, *initium omnis peccati eſt ſuperbia.* Avec cette ridicule fantaiſie nous nous faiſons accroire, que les Cieux ne roulent, que pour nous; que le Soleil n'a de la lumiere que pour nous éclairer, & que les Anges mêmes, qui compoſent ces grandes Hierarchies n'ont été créés que pour avoir ſoin de nos commodités: *Profecto nimis nos ſuſpicimus, ſi digni nobis videmur propter quos tanta moveantur.* Ce n'eſt pas, que je ne deteſte avec Origene l'impieté de Celſus & des Epicuriens, qui ne vouloient pas, que l'homme eût aucune prérogative à cet égard ſur le reſte des animaux. Il eſt juſte d'adorer avec remerciment l'éternelle Providence, du rang avantageux, qu'elle nous a donné ici bas, dans une ſubordination, où nous voions toutes choſes au deſſous de nous, & faites en quelque façon pour nous: Mais nôtre premiere penſée doit être, à ce qu'il me ſemble, que Dieu a créé le Monde pour ſa gloire,

Eccl. c. 10.

Lib. 4. contra Celſ.

dont tout ce qu'il contient, publie ſa grandeur. *Omnia propter ſemetipſum operatus eſt Deus:* & que comme rempli de bonté, il s'eſt plû à faire ce qui eſt bon, & à nous combler de biens ſans les avoir mérités. *Quæ Deo faciendi mundum cauſa fuit? bonus eſt, bona fecit:* c'eſt une ſentence de Platon très digne du Chriſtianiſme. Les Chats ſe perſuadent peutêtre, que les Rats & les Souris ne ſont que pour les engraiſſer. Gardons-nous bien de croire quelque choſe, qui approche de cela, en nous imaginant, que tous les animaux ſoient tellement faits pour nous ſouler, ou pour nous ſervir, que nous puiſſions ſans reproche & ſans injuſtice être inhumains & dépourvûs de toute charité envers eux.

Sel. prov. c. 56.

L'Auteur de la Nature ne veut pas ſans doute, que nous ſoions dénaturés. Sa grace qui redreſſe & rend parfait cette même Nature, ne la détruit jamais. Et je trouve, que l'Empereur Marc Antonin a eu raiſon de nommer celui, qui la controlle trop abſolument, ἀπόϛημα καὶ οἷον φῦμα τοῦ κόσμου, *abſceſſum & velut ulcus mundi.* Or elle ne nous inſpire rien plus fortement dans l'ame, que la reconnoiſſance de toute ſorte de bienfaits. Comment pourrons-nous donc, ſans lui faire violence, c'eſt à dire, ſans offenſer les loix

Lib. 2. de vita ſua.

divines & humaines, tyranniſer les bêtes, qui nous rendent ſervice, & être impitoiables envers celles, qui nous ſont utiles en tant de façons? Car les plus grands Philoſophes demeurent d'accord, qu'il n'y a aucun animal, dont nous n'aions moien de tirer quelque avantage; les Puces mêmes nous éveillent à propos, comme diſoit Chryſippe, & les Souris nous apprennent à être ſoigneux de bien placer ce que nous devons conſerver. Auſſi peut-on remarquer l'équité naturelle, dont nous venons de parler, en ce que par une juſte compenſation il n'y a reciproquement aucune partie de l'homme, qui ne ſoit un remede ſpecifique à quelques animaux. Cela ſe peut prouver, mais le denombrement en ſeroit trop long; il me ſuffit d'obſerver, après Ariſtote, que nos excremens mêmes ſervent de médecine à la Panthere, lors qu'elle a mangé du Pardalianches: Que l'oiſeau que nous nommons Hupe, & les Latins *Vpupa*, n'emploie point d'autres materiaux qu'eux à la conſtruction de ſon nid: Et que les Bœufs de Bœotie, auſſi bien que ceux de Cypre, n'ont été nommés *Scatophages*, qu'à cauſe, dit Pline, en parlant des premiers, que nôtre ordure leur eſt un ſouverain antidote contre les mauvaiſes trenchées, dont ils ſont perſecutés.

Plut. contr. des Stoic.

Lib. 2. de hiſt. an. c. 6. & 13.

Pour ne vous pas laiſſer ſur un ſujet de ſi mauvaiſe odeur, je vous veux divertir par quelques petites obſervations, faites ſur ceux qui nous ont entretenus juſqu'ici.

Pline prend l'Elephant pour le plus ſpirituel de tous les animaux, lors qu'il le nomme *humanis ſenſibus proximum:* car quant au Chien, il ne lui attribuë ailleurs que l'avantage de la mémoire par ces mots, *nulli præter hominem memoria major.* Ammien Marcellin défere l'honneur de la ſpiritualité à l'Hippopotame au vint-deuxiéme livre de ſon Hiſtoire; dont voici les termes, *Hippopotami ultra animalia cuncta ratione carentia ſagaciſſimi.* Si ce qu'on dit des Singes de la Guinée eſt véritable, dont je vous renvoie à la vie de Monſieur de Peireſc ſi excellemment écrite par nôtre ami, ils ſont encore plus intelligens, & il eſt fort aiſé de croire ce qu'a écrit Philoſtrate de la recolte du poivre, que les Indiens faiſoient faire par leurs Singes. Mais la conſecration du Hibou à Minerve à cauſe de ſa ſageſſe, le mettroit au deſſus de tous, n'étoit qu'elle tient trop de la fable, quoiqu'en veüille dire Dion Chryſoſtome en deux Oraiſons différentes. Voulés-vous ſavoir, qui ſont les plus ſots & les plus ſtupides? Pline vous aſſurera, en parlant de

Lib. 9. c. 1. & 40.

Gaſſend. p. 271.

De vita Ab. l. 3. c. 1.

Orat. 12. & 71.

Lib. 8. c. 49. & 39. c. 6.

la Brebis, que ce ſont ceux, à qui la laine ſert de couverture, *quam ſtultiſſima animalium lanata*, quoi qu'il diſe en un autre endroit, qu'il n'y en a point de ſi indociles, ni de ſi peu d'entendement que la Mouche, *nullum animal minus docile muſca: minoriſque intellectus.*

Herod. l. 2. & Diod. Sic. l. 1. Bocon. hiſt. nat. l. 6. c. 2. Cap. 52.

Le Crocodile eſt le ſeul qui croit autant de tems qu'il eſt en vie, & qui ſortant d'un œuf, guères plus gros que celui d'une Oye, parvient à la longueur de dix-ſept coudées, *maximumque exiſtit ex minimo;* mais il n'eſt pas le plus grand pourtant. On fait paſſer la Balene ſans contredit pour la plus groſſe de toutes les créatures vivantes. Et il s'en trouve aux Indes de cinquante coudées, ſelon le texte d'Arrien; ou de quatre journaux de terre, comme Solin le rapporte, ou qui logent ſept hommes dans leurs têtes, dont un entre facilement à cheval par leur bouche. Cabrera décrivant ainſi celle, qui bleſſée depuis peu au détroit de Gibraltar vint mourir ſur la côte de Valence; je ne penſe pas qu'on leur puiſſe rien comparer en maſſe de corps. Le *Cuntur* ou *Condor* dont l'Hiſtoire des Incas fait mention, eſt grand entre les Volatiles; il ne l'eſt pas néanmoins ſi prodigieuſement comme le *Ruch* de l'ile Madagaſcar,

Lib. 11. hiſt. c. 2.

Lib. 5. c. 32. & l. 8. c. 1.

gaſcar, qui enleve les Elephans avec ſes ongles, s'il en faut croire Marc Polo, dont les Rélations ſe confirment tous les jours. On ne lui peut rien oppoſer de mieux, que ce petit oiſeau qu'Oviedo nomme *Moſchetto*, & d'autre *Vicilin*, ou Oiſeau *Mouche*, puiſqu'avec ſon nid & ſa plume il ne peſe pas plus de vint-quatre grains. Mais à parler en général, le moindre de tous les animaux eſt celui qui nait dans la cire, & dans le bois, qu'Ariſtote appelle *Acare*, comme qui diroit inſectile ou indiviſible. Nos Cirons des mains ont pris ſans doute leur nom de lui.

Lib. 3. c. 35.

5. de hiſt. an. c. 32.

Oviedo tient, que le Loup marin eſt le plus vite de tous les poiſſons: Pline fait le Dauphin bien plus promt, puiſqu'il lui donne l'avantage en cela ſur tous les animaux: *velociſſimum*, dit-il, *omnium animalium, non ſolum marinorum, Delphinus, ocior volucre, ocior telo.* Si eſt-ce que le Faucon du Roi François Premier, qui paſſa de Viliers-Coterefts à Londres, fut merveilleuſement fort d'ailes: & cet autre encore davantage, qui d'un vol retourna d'Andaluſie en Teneriffe, l'une des Iles Canaries, avec les vervelles du Duc de Lerme, traverſant en ſeize heures un eſpace de deux cens cinquante lieuës. Je ne doute point, que le plus tardif des Animaux

13. hiſt. c. 6.

Lib. 9. c. 8.

ne ſoit celui des Indes Occidentales, nommé *Pareſſé*, vû ce qu'on écrit de lui, qu'il eſt un jour à faire cinquante pas. Les Grecs, ni les Latins n'ont point connu de plus grande tardiveté que celle de la Tortuë, qui n'en approche pas.

Si la beauté des animaux ſe devoit regler par nôtre reſſemblance, le Singe en pourroit emporter le prix, & néanmoins Ariſtote le lui a fort expreſſément refuſé au chapitre ſecond du troiſiéme livre de ſes Topiques. Je penſe auſſi, que quand Zoroaſtre, au lieu de faire Dieu *antropomorphite*, lui a donné une tête d'Epervier, il n'a voulu parler de ſa bonne vuë. Mon opinion eſt que le Paon doit paſſer pour la plus agréable & la plus ſuperbe tout enſemble des créatures déraiſonnables.

Euſ. præp. Ev. l. 1. c. ult.

Faſtus ineſt pulchris, ſequiturque ſuperbia formam.

Ovid. 1. Faſt.

Il ſemble poſſeder lui ſeul tout ce que la Terre a de plus émaillé, & le Ciel de plus lumineux. Tertullien dit, qu'il change d'habits auſſi ſouvent qu'il prend de différentes poſtures. Et Chryſippe ravi de la beauté de ſon plumage, ſoutenoit, que la Nature l'avoit fait pour ſa queuë, & non pas ſa queuë pour lui, par une façon de parler, dont Plu-

tarque ne s'eſt pas contenté. Je ne ſai ſur qui jetter les yeux pour trouver enſuite le plus difforme des animaux. Vous ſavés bien, qu'il n'y a guères de laideur qui égale celle d'une laide femme, comme la beauté d'une belle eſt ſans pareille. Mais n'irritons pas les Fées dans un diſcours fait ſeulement en faveur des animaux. Finiſſons-le plûtôt par où nous l'avons commencé, attribuant à l'homme un pouvoir Roial ſur eux, encore qu'il ne doive pas être tyrannique. Conſidérons que quelque différence que nous établiſſions entre eux & nous du côté de la forme, nous ne laiſſons pas d'être tous d'une matiere commune; qu'Agamemnon eſt loüé d'avoir préferé une bonne Cavalle à un homme poltron; & que les Arabes donnent tous les jours quinze Eſclaves pour un Cheval. *Contr. des Stoi.*



DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE DES PYTHAGORICIENS.

LETTRE LV.

MONSIEUR,

Quand ces anciens Poëtes, qui ont été les premiers Philoſophes, feignirent, que Promethée avoit formé l'homme de divers membres, qu'il prit de pluſieurs eſpeces d'animaux, je ne doute point, qu'ils n'euſſent intention de remarquer la grande varieté de l'eſprit humain, & à combien de différentes paſſions il eſt ſujet. La même moralité ſe tire de la Fable des Centaures, qui n'ont été repréſentés de deux natures ſi peu conformes, que pour exprimer la difficulté d'accorder l'appetit ſenſuel avec le raiſonnable, & de faire une union parfaite des deux parties, qui nous compoſent. C'eſt ce qui portoit Socrate à dire, qu'il n'eût pas voulu aſſurer d'être un homme véritable, & tel que nous le definiſſons, n'étant pas bien certain, s'il n'étoit

point quelque autre animal extraordinaire, & auſſi étrange qu'on repréſentoit Typhon de ſon tems. Cependant l'Oracle l'avoit declaré le plus ſage des hommes, & ce même Oracle recommandoit à un chacun la connoiſſance de ſoi même, comme la plus importante partie de la Sageſſe humaine. Ne peut-on pas conclure de là, qu'il n'y a rien, qui ſoit plus difficile, que de ſe connóitre, puiſqu'un ſi grand Perſonnage n'en pût jamais venir à bout? Et que toute nôtre Sageſſe eſt fort bien nommée une vraie folie devant Dieu, puiſque les vives lumieres de Socrate ne l'avoient pas rendu plus clairvoiant en ſon propre fait? Si eſt-ce que la Philoſophie n'a point de ſi important précepte que celui de rentrer en nous-mêmes, de nous obſerver ſoigneuſement, & de faire des reflexions interieures, qui nous donnent toute la connoiſſance, que nous ſommes capables de prendre à cet égard. Mais entre tous ceux, qui ont cultivé la Morale, les Pythagoriciens ont *Aurea* été ſans doute incomparables en ceci. Ils *carm.* s'obligeoient & leurs Sectateurs à faire cha- *Pyth.* que ſoir juſqu'à trois fois avant que de s'endormir un très ſévere examen de conſcience, où repaſſant par leur mémoire toutes les

actions du jour, ils se reprochoient non seulement le mal commis, mais l'omission même du bien, s'il s'étoit écoulé quelque occasion d'en faire, qu'ils eussent negligée. En vérité nous devrions avoir honte, dans la profession que nous faisons du Christianisme, de mener une vie beaucoup plus desordonnée, que n'étoit la leur, & de savoir bien moins qu'eux la pratique de ce Tribunal interieur, d'où l'on ne sort jamais sans quelque nouvelle lumiere d'entendement, & quelque mélioration de la volonté. Car il ne faut pas penser, que rien nous puisse rendre plus vertueux, que la connoissance de nos fautes. La meilleure partie de nôtre perfection consiste à bien remarquer nos imperfections. Et c'est un si grand avancement au bien, de savoir discerner le mal où nous trempons, que comme il n'y a que celui, qui est éveillé, qui puisse raconter ses songes, il n'appartient qu'à ceux, qui sont déja dans l'usage des Vertus, de s'appercevoir de leurs Vices, d'en comprendre la laideur, & d'en avoir necessairement ensuite une parfaite aversion. Je parle de necessité, parce que le plus déreglé des hommes changeroit indubitablement de mœurs, & auroit horreur de sa turpitude, s'il se donnoit le loisir de l'envisager comme il

faut. Et c'eſt à mon avis, pourquoi Platon ordonne au cinquiéme livre de ſes Loix, qu'après le reſpect, dû à Dieu, chacun révere ſon ame propre, & s'accoutume à la conſidérer comme un témoin de tout ce qu'il fait, aiant même quelque pudeur à l'égard de ſon corps, auquel il veut qu'on défere une troiſiéme eſpece d'honneur.

Or le fruit de cet entretien ſecret, où chacun ſe doit exercer, eſt de telle importance, que Seneque ne croit pas, qu'il y ait un moien plus aſſuré pour diſcerner le progrès, que nous faiſons dans le chemin de la Vertu, nos avances vers la Sageſſe, & de combien de degrés nous pouvons être diſtans du pole de nôtre felicité, que de ſe conſulter ſoi-même, ſonder ſa conſcience, examiner les reproches qu'elle nous fait, ſa ſynderеſe, & ſes remords: n'y aiant que la probité ſeule qui donne la tranquillité d'eſprit, & cette pleine ſatisfaction, dont jouïſſent les gens de bien, *ſecura mens quaſi juge convivium*, dit Salomon dans un ſentiment parfaitement conforme à celui de Seneque. Si le chagrin nous prend dans cette retraite, ſi nous nous y trouvons inſupportables à nous mêmes, ſi les paſſions ſont aſſez inſolentes, pour nous y venir ſolliciter,

& si le moindre coup de tonnerre nous y fait pâlir au souvenir de nos crimes, ne serons-nous pas contrains d'avouër, qu'il y a bien du païs encore à traverser avant que d'arriver à l'état de perfection, & qu'il nous reste bien des monstres à surmonter dans la voie, qui conduit au Ciel? Certes il y a grandement à dire entre une innocence apparente, par le defaut de témoins, qui lui puissent rien reprocher, & la vraie innocence, qui n'apprehende pas même ce rigoureux Tribunal de la conscience, dont nous avons déja parlé. *Dem. Phal. l. de eloc.* Mais bien que personne peutêtre n'y trouve une entiere absolution, & que cette bonté consommée, ou cette καλοκαγαθία des Grecs, dont Diogene se vantoit aux champs Olympiques d'avoir remporté le prix, soit une pure Chimere; si est-ce que le plus ou le moins qu'on en approche est merveilleusement considérable. Nous devons tenir pour certain, que les parfaits ne sont pas de ce siécle. C'est *Lib. 14. de civ. Dei c. 9.* beaucoup de vivre sans crime, & celui-là n'en est pas exemt, au jugement de Saint Augustin, qui s'ose vanter d'être sans pèché. *Satis bene vivitur, si sine crimine, sine peccato autem qui se vivere existimat, non id agit ut peccatum non habeat, sed ut veniam non accipiat.* De sorte, qu'il n'y a guères que le secret de nos

fautes, qui nous donne la hardiesse des Innocens, *Innocentem quisque se dicit, respiciens testem non conscientiam*, la Morale de Seneque se rencontrant encore ici d'accord avec nôtre Théologie. N'est ce pas nôtre conscience, *Epist. 45.* dit le même Philosophe, autant & plus que nôtre ambition, qui a mis tant de portiers aux maisons même des particuliers, & qui fait, que personne n'oseroit plus vivre à porte ouverte? Quoiqu'il en soit, la malice la plus achevée ne se trouve jamais à l'épreuve de l'examen Pythagorique, & de cette inquisition mentale, qui pénetre jusqu'aux plus cachés replis de nôtre ame. Ceux, qui s'y accoutument ne se contentent pas de vivre selon les Loix écrites, & de ne rien faire contre elles: ils savent, que celles de la Charité, & des Offices mutuels s'étendent infiniment au delà. Ils tiennent, que chacun est obligé de faire tout le bien à tous les hommes, qu'il voudroit recevoir d'eux. Qu'on doit être tel en effet qu'on desire être tenu. Qu'il faut s'acquiter du devoir d'un homme de bien, alors principalement, qu'on peut impunement être méchant. Et que si les bêtes ne s'abstiennent de mal faire, que par la crainte, il n'en est pas de même des hommes, qui s'en doivent abstenir par raison.

La connoiſſance néanmoins de ces maximes, que vous pourriés aſſez apprendre d'ailleurs, n'eſt pas le plus grand avantage, qui ſe recueille des retraites d'eſprit journalieres, que nous devons faire. L'égalité de vie & l'uniformité de mœurs, qui s'y contractent, ſont tellement importantes, que nous ne pouvons être vertueux ſans elles, ſi la Vertu eſt bien definie une conſtante application de toutes nos actions au bien. Voiés, je vous ſupplie, celles d'un Tigellius d'Horace, ou de tel autre vicieux que vous voudrés choiſir, & vous m'avouërés, j'en ſuis ſûr, que l'irréſolution, l'inquietude, & la contrarieté, qui s'y remarquent, forment un charactere non ſeulement indicatif, mais même infaillible de la mauvaiſe aſſiette de leur ame. *Nihil eſt enim*, dit Quintilien quelque part, *tam occupatum, tam multiforme, tot ac tam variis affectibus conciſum, atque laceratum, quam mala mens:* Auſſi avoit-il appris de celui, qu'il nomme perpetuellement ſon Maitre, que l'ordre & le rapport des mœurs d'un homme ne ſont pas moins conſidérables dans ſa vie, que la juſte collocation des paroles, & l'arangement des periodes dans une piéce d'éloquence. Si la fin ne répond au commencement, & ſi ce qui eſt énoncé en un endroit ſe

Lib. 1. ſat. 3.

12. Inſtit. c. 1.

détruit par un autre, il n'y a perſonne, qui ne faſſe auſſi-tôt un très mauvais jugement de l'Orateur. *Talis eſt igitur ordo actionum adhibendus, ut quemadmodum in oratione conſtanti, ſic in vita omnia ſint apta inter ſe & convenientia.* C'eſt à quoi tout le monde ne prend pas garde de ſi près. Mais de la même façon que ceux, qui ſavent la Muſique, remarquent facilement le moindre ton diſcordant, qui arrive dans un concert; ceux, qui s'entendent aux regles de la Morale, ne manquent guères à tirer des conſequences neceſſaires d'une contrarieté d'actions, d'autant plus vicieuſe, que la mélodie des mœurs eſt tout autrement importante, que celle des voix ou des inſtrumens. Tant y a que rien ne ſert tant à rendre nôtre vie égale, à retrancher les irregularités qu'elle peut avoir, & à faire ſelon le mot de Phocylide, que toutes choſes y ſoient conformes, ὁμόφρονα πάντα, comme le raiſonnement du ſoir ſur tout ce qui s'eſt fait de bien & de mal le long de la journée. La cenſure du paſſé rectifie l'avenir, & la répetition quotidienne des leçons de nôtre devoir, nous y forme des habitudes, qui nous font agir ſans peine & ſans variation. Je ne veux pas dire pourtant, que nous puiſſions devenir irréprochables par ce

Cic. 1. de Offic.

ſeul moien. Il faut une grace du Ciel toute particuliere pour cela. Les meilleurs eſprits ſe dementent quelquefois. Et je les tiens ſujets auſſi bien que les corps à des infirmités périodiques, qui ſe préſentent de tems en tems, lors qu'on y penſe le moins, & qui ne ſe peuvent preſque éviter. L'entendement n'a pas moins ſes catarrhes & ſes diarrhées, qui nous font remarquer ſouvent pour gens de mauvaiſe humeur, que la partie la plus
Orat. 4. caduque; & Dion Chryſoſtome a fort bien obſervé, qu'il ſe trouve en l'un & en l'autre des maladies tellement compliquées, qu'elles paſſent pour incurables. Il eſt donc fort avantageux de ſavoir, que le plus promt, & le plus ſouverain rémede qu'on leur puiſſe oppoſer, dépend de ce diſcours ſecret, & de cet examen interieur, dont Pythagore préſcrivoit l'uſage à ſes diſciples, la vraie Réligion l'aiant depuis rendu beaucoup plus parfait.

Cependant il n'y a rien qu'on néglige davantage aujourd'hui. Perſonne ne prend le tems neceſſaire pour rentrer en ſoi-même. Et c'eſt ce qui cauſe le deſordre & l'irregularité dans nos vies, où nous ne voulons jamais
Orat. 33. deux jours de ſuite une même choſe. L'Orateur Grec que je viens de citer, reproche

ailleurs fort gentiment à ceux de Tharſis, qu'ils avoient bien plus de ſoin de la clarté des eaux du Fleuve Cydnus, que de la pureté de leurs mœurs, ajoûtant cette raillerie, qu'il les voioit avec admiration dormir comme des Liévres, les yeux ouverts. Certes on en peut dire autant de la plûpart de nous, au ſens qu'il parloit. Les paſſions, qui nous agitent tant que le jour dure, ne ſont pas moins dereglées, ni moins extravagantes, que celles, qui viennent des ſonges les plus bizarres de la nuit. O la difficile choſe, s'écrie Seneque à ce propos, d'être toûjours un même homme, & de ne jouër jamais qu'un perſonnage! Encore quand Alcibiade paroiſſoit magnifique dans Athenes, laborieux dans Thebes, frugal dans Sparte, yvrogne en Thrace, chaſſeur & amoureux en Perſe, c'étoit par un certain acte de prudence, qui le portoit auſſi bien qu'Ariſtippe, à s'accommoder aux lieux differens, où il ſe trouvoit. Mais quelle excuſe pouvons-nous prendre de l'inconſtance de nos mœurs, & de la varieté de nos deſirs, qui ſe transforment à tout moment avec la même facilité que l'eau change de figure ſelon la diverſité des vaſes, qu'on lui fait remplir? Nous ne nous contentons pas d'avoir deux cœurs comme les perdrix

Corn. Nepos in eius vita.

de Paphlagonie, puiſque nous en donnons un tout entier à chaque objet de nos paſſions. Et nôtre eſprit eſt ſi inquiet & ſi peu arrêté, qu'on le peut comparer à cette Lune, qui ne
Sen ep. 20. pût jamais trouver de Tailleur aſſez adroit pour lui faire une robe juſte. Si eſt-ce que beaucoup de Philoſophes ont crû, que ſans s'amuſer à toutes les definitions, qu'on donne de la Sageſſe, l'on pouvoit s'aſſurer d'en être en poſſeſſion, ſi on vouloit, ou ne vouloit pas toûjours une même choſe. Qu'eſt-ce qui a rendu Caton le plus conſidérable des Romains, que la fermeté de ſon ame, & cette uniformité de vie, dont il ne ſe départit ja-
Idem ep. 10. mais? *Nemo mutatum Catonem toties mutata Republica vidit, eundem ſe in omni ſtatu præſtitit.* Je vous en pourrois dire autant de Socrate, & ce diſcours me meneroit fort loin, ſi je ne le terminois expreſſément, pour finir par deux ou trois petits aphoriſmes, qui me viennent dans l'eſprit, comme faiſant partie de la Morale, dont je vous viens d'entretenir.

Que nôtre entendement devienne tous les jours plus riche, ſi faire ſe peut par quelque nouvelle acquiſition, ne fût ce que pour remplacer ce qui ſe perd d'un autre côté. Il ne ſe voit point d'hommes plus ſimples ni plus traitables, que ceux, qui ſont ſolidement ver-

tueux, & véritablement ſavans. Mais il arrive que comme à meſure qu'un tonneau ſe vuide, le vent ſuccede en la place de la liqueur, nôtre ame auſſi perdant ſes bonnes habitudes & ſes meilleures notions, par negligence ou autrement, la ſotte vanité avec aſſez d'autres mauvaiſes qualités entrent en la place, & font reconnoitre par experience, qu'il n'y a rien de plus badin, ni de plus préſomtueux qu'un vicieux & ignorant.

C'eſt dans vos plus profondes retraites, & lors que vôtre eſprit ſe concentrera davantage, que vous jugerés le mieux de l'immenſité du monde, & que le ſpectacle de toute la Nature vous donnera les plus eſſentiels contentemens. *Continet enim ſedationem animi humana in conſpectu poſita natura.* Faites en ſorte, que les lumieres, qui vous viendront alors ne ſe perdent pas inutilement, & qu'au ſortir de là, au lieu de ſe diſſiper ſans fruit, elles vous ſervent dans la conduite de vôtre vie. Hérodote parle de deux fontaines de Libye, celle d'Ammon ou du Soleil, & celle d'Ægile, qui ſont très chaudes la nuit, mais que la préſence de cet Aſtre réfroidit de telle façon, qu'on les trouve extrémement froides à l'heure de midi. La plûpart des hommes ſont de même en ce qui touche la Morale, ils n'ont

Cic. 4. Tuſc. qu.

de la chaleur à bien faire, que hors de l'occasion, & quoiqu'ils prennent de bonnes resolutions la nuit, & dans le secret de leur interieur, elles se glacent avec le jour, & ils ne se portent jamais qu'avec froideur aux actions de vertu. Ce sont ordinairement les mauvaises compagnies, qui causent ces refroidissemens au bien. Elles pervertissent les meilleures inclinations, font en cela comme les vents à l'égard de la Mer, qui seroit d'elle-même toûjours utile & agréable, si leur impétuosité n'alteroit sa nature, & ne changeoit sa bonace & ses calmes en de furieux orages. Eloignés-vous de ces violentes & perilleuses fréquentations, si vous étes ami de la tranquillité de vôtre ame, & de son salut.

Tenés pour assuré, qu'il n'y a point de vertu, qui demeure sans recompense, ni de vice sans punition. Celui qui pèche, la mérite; celui qui la mérite, l'attend; & celui qui l'attend, l'endure; *sceleris in scelere supplicium est.* Croiés-vous, que vôtre qualité couvre vos fautes? elle les rend plus grandes & plus visibles? ce sont des taches sur un habit précieux. Ne pensés pas aussi faire une bonne action, si vous ne la faites bien; Dieu est ami des Adverbes. La même chose qui passe ici pour un crime, sera prise ailleurs pour une

Greg. Naz.

Vertu;

Vertu; comme le même foin qui croit & tuë au territoire que Pline nomme *Crustuminum*, est sain & nourrissant ailleurs. Et pour conclusion apprenés des Payens, quoiqu'on veüille qu'ils n'aient eu aucune Vertu Morale, que ce qui se fait par un motif de vanité, n'a rien de recommandable, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed gloriæ*, dans le propre texte de Seneque. Il n'est donc pas absolument vrai, que leurs meilleures œuvres fussent toûjours corrompuës par un mauvais levain d'ambition. Et il faut démentir tout ce qu'ils nous ont laissé par écrit, ou reconnoitre, qu'ils se sont souvent portés à bien faire, parce que selon leur créance, aussi bien que selon la nôtre, Dieu aimoit les actions de Vertu, comme il étoit grand ennemi du vice.

Lib. 2. c. 95.



DES BRINDES.

LETTRE LVI.

MONSIEUR,

J'avois bien ouï definir l'yvrognerie une alienation d'eſprit volontaire, mais à ce que je puis voir par ce que vous me dites de vos Brindes, il s'en trouve encore d'autre, où l'on ne tombe que par force, & qui ſe peut nommer involontaire. Prenés garde cependant, qu'il n'y ait plus d'inhumanité à contraindre de la ſorte ceux, qui n'ont nulle envie de boire, & qui par raiſon s'en devroient abſtenir; qu'il n'y en auroit à leur ôter le verre de la main, & à les empêcher de ſe deſalterer dans une très ardente ſoif. Vous avés beau prendre à garand toute l'Allemagne, & mettre même l'ancienne Philoſophie Grecque & Romaine de vôtre côté; vous ne ferés jamais, que ce qui eſt abſolument contre nature, ſoit tolerable; tant s'en faut,

qu'il mérite d'être estimé. Je sai bien, qu'on a dit proverbialement, que la Vérite se trouvoit dans le vin, qui la fait sortir du plus secret de nôtre ame, avec la même faculté & facilité, dont on le tire jusqu'à la lie du fond du vaisseau. C'est ce que signifie le mot Espagnol *el vino anda sin calzas.* C'est encore pourquoi on l'a souvent nommé le miroir de nôtre interieur. Et quand on donnoit à ceux, qui avoient remporté la victoire aux combats de Bacchus un Trepié, ou pour mieux dire une tasse à trois pieds? Athenée nous apprend, que c'étoit en faisant réflexion sur la proprieté qu'a le vin, de nous rendre aussi véritables, que l'étoient ces personnes, qui prononçoient des Oracles, montés sur un Trepié. Mais quelques bonnes qualités, qu'ait le vin, comme il en a sans doute de très considerables sans celle-là, il ne s'ensuit pas, que nous devions approuver ses mauvais effets, ni que ses excès, qui font perdre le jugement, & qui mettent l'homme en pire état, que ne font les bêtes brutes, puissent être tolerés. Je parle de la sorte, parce qu'elles ne se privent jamais de leur forme naturelle; là où ceux, à qui le vin ôte l'usage de la raison, devien-

L. Deipn.

nent les plus imparfaits de tous les animaux, n'aiant plus ce qui nous diſtingue d'eux, qui conſtituë nôtre eſpece, & qui eſt nôtre véritable forme. Auſſi liſons-nous, que les Lacédémoniens ne croioient pas, qu'il y eût de meilleur rémede contre un ſi vilain vice, qui rendit leur Roi Cléomene inſenſé de tout point, que de faire conſidérer à leurs jeunes gens les infames & ridicules actions où s'abandonnoient leurs Ilotes ou eſclaves, lors qu'ils étoient yvres. Platon conſeilloit de même à ceux, qui étoient tombés dans ce malheur, de ſe regarder dans un miroir, ne doutant point, que la honte, qu'ils auroient de leur ſeule contenance, & de leur image défigurée, ne leur donnât une extrème averſion d'un tel deſordre. Et je penſe, que les Cornes, miſes par les Peintres au front de Silene, n'avoient pas moins de rapport à l'état furieux, où le Vin reduit ceux, qui en prennent immoderement, qu'à la façon de boire dans des vaſes ou gobelets de corne, dont on veut que les premiers hommes ſe ſoient ſervis.

Diog. Laërt. in Plat.

Quoiqu'il en ſoit, Pittaque, que vous prendrés ou pour l'un des ſept Sages, com-

Ramus ad c. ult.

me l'écrit Diogene Laërce, ou pour quelque autre Legislateur du même nom, fut loüé d'avoir établi une double peine aux crimes qui se commettoient par des yvrognes. Les Dames Romaines n'étoient pas moins punies pour avoir bû du vin, que si elles eussent été convaincuës d'adultere. Jamais les Carthaginois n'en voulurent permettre l'usage à leur Milice. Pythagore le defend à ses disciples dans Jamblique. Les Musulmans s'en abstiennent dans toute l'étenduë de leur Réligion. Diodore Sicilien interprète l'aveuglement de cette Reine Lamia, qui mettoit ses yeux dans sa bourse, de son ébrieté, durant laquelle toutes les affaires de son Roiaume alloient en confusion, parce qu'elle n'en prenoit nulle connoissance. Il n'étoit pas permis d'en mêler avec ce qu'on sacrifioit autrefois au Soleil, pour témoigner l'aversion qu'en doit avoir celui, qui est préposé au gouvernement de tout le Monde. Et parmi les Allemans même il suffit, pour faire casser un Contrat, de prouver, qu'on l'a passé après avoir fait debauche de vin. En vérité c'est un grand avantage d'être né dans un païs différent du leur à cet égard, ou d'un temperament qui éloigne de leurs mau-

l. 2. Polit. Arist.

Aull. Gell. l. 2. c. 23. Arist. 1. Oecon. c. 5.

Lib. 20.

Atheu. l. 25.

Bodin. l. 3. de Rep.

vaiſes habitudes, comme l'ont ceux, que les Latins nomment *abſtemios*. A peine que je ne diſe qu'il vaudroit mieux reſſembler aux perſonnes, qui ne boivent point du tout, que d'être engagé preſque naturellement dans des mœurs ſi déraiſonnables. Car vous ſavés ce qu'Apollonius, ſurnommé le Dyſcole, rapporte d'un livre d'Ariſtote que nous avons perdu, & qui traitoit du vice dont nous parlons. L'on y liſoit, qu'un Grec d'Argos avoit paſſé toute ſa vie non ſeulement ſans boire, mais encore ſans avoir ſoif, bien qu'il mangeât beaucoup de choſes ſeches & ſalées. Le même ne fut pas ſeulement alteré en traverſant ces grands Deſerts d'Afrique, qui ſe trouvent avant que d'arriver au lieu où étoit le Temple de Jupiter Ammon, quoique dans tout le chemin il ne prit nulle nourriture qui eût la moindre humidité. L'on a crû, que ce fameux Abaris Hyperboréen n'avoit jamais été vû ni boire, ni manger. Et quelqu'un aſſure dans Athenée qu'on obſerva durant trente jours d'été un Laſyrta Laſionius, qui ſans s'abſtenir des viandes les plus propres à donner de la ſoif, ne bûvoit en façon quelconque, & cependant ne laiſſoit pas de piſſer

Jambl. de vita Pyth. c. 28.

comme un autre homme. Je doute donc, s'il ne ſeroit point plus à ſouhaiter d'être né comme ces derniers, que d'avoir les inclinations depravées de ceux, qui mettent leur ſouverain bien à vuider les bouteilles. Il eſt vrai que le vin paſſe pour le lait de Venus dans Ariſtophane. Le plaiſir qui ſe reſſent, quand on étanche la ſoif, eſt tout autrement grand que celui qu'on prend en contentant la faim, à cauſe, qu'autant que ce dernier eſt lent, le premier eſt ſubit, & ſe fait ſentir en un moment par toutes les parties du corps, ſelon le raiſonnement du Diſarius de Macrobe. Et je me ſouviens toûjours de cet Eſpagnol, qui diſoit à la Malvoiſie, dont il ne ſe pouvoit ſevrer, quelque préjudice qu'elle fit à ſa ſanté. *Yo te perdono el mal que me hazes, por el bien que me ſabes.* Mais ſi en faut-il revenir là, qu'il n'y a point de volupté, qui puiſſe juſtifier un crime, ni de coutume, qui doive autoriſer vos Raiſons de table, & vos Brindes, qu'on doit tenir avec Empedocle pour des contraintes tyranniques, & des perſecutions tout à fait inſupportables. Auſſi n'y a-t-il rien dans tout le ſuperbe feſtin d'Aſſuerus qui me plaiſe davantage, que la de- *Lib. 2. Deipn.*

ſenſe qu'il fit, qu'on n'y violentât qui que ce fût à boire plus, qu'il ne voudroit: *Nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum.* Si vous doutés, que la force ſoit ici un peché contre Nature, conſiderés, que de tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul, qui boive ſans avoir ſoif.

Eſther. c. 1.

Ce n'eſt pas que je prétende vous interdire abſolument les gaietés de la bonne chere, qui oblige à quelque choſe de plus que l'ordinaire; ni que je veüille vous reduire aux termes de ceux, *quibus libentiæ gratiæque omnes conviviorum incognitæ ſunt.* Il n'y a que les Vautours, qui prennent naturellement leurs repas ſans boire, quoique nous aions dit d'Abaris & de ſes ſemblables. Les ſectateurs même d'Hippocrate ſont contraints d'avoüer, qu'il eſt utile quelquefois de boire un peu largement. L'Oracle avertit pour cela les Atheniens de rendre des honneurs divins à Bacchus Médecin. Encore aujourd'hui ceux qui habitent la Montagne de Beny en Afrique, adorent le Vin comme Dieu, ſi nous en croions Jean Leon. Ariſtote reconnoit, qu'il nous

Macrob. 2. Saturn. c. 8.

Lib. 3. Afr.

3. Eud. c. 1. &

remplit d'une douce esperance qui donne de la générosité, ἐυέλπιδας ποιεῖ: d'où vient, qu'il remarque encore ailleurs, que tous les hommes de courage, ou peu s'en faut, aiment fort ce breuvage, *vinosi sunt*, φίλοινοι. Et bien que Chæremon attribuât les effets différens du Vin à sa complaisance, s'accommodant aux diverses humeurs de ceux, qui en prennent; si est-ce que Salomon l'ordonne à ceux, qui ont l'esprit contristé, pour les réjoüir: *Date siceram mœrentibus, & vinum his qui amaro sunt animo. Bibant & obliviscantur egestatis suæ, & doloris sui non recordentur amplius.* L'importance est de ne passer jusqu'aux extrémités, & de considérer que celui même, qui donne ce conseil, nous avoit fait peur un peu auparavant des mauvais effets de cette liqueur si l'on en abuse. *Cui væ? cuius patri væ? cui rixæ? cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui suffusio oculorum? nonne his qui commorantur in vino, & student calicibus epotandis.* Il faut donc user de beaucoup de moderation; detester ces infames coutumes de boire à toute outrance; & admirer comme une Prophetie, dont nous voions avec

probl. sect. 3. qu. 16. & sect. 27. qu. 4.

Prov. c. 31.

Cap. 23.

horreur l'accompliſſement en nos jours, ce que Seneque nous a laiſſé par écrit, 1. de ben. c. 10. *Habebitur aliquando ebrietati honor, & plurimum meri cepiſſe virtus erit.*

Pour concluſion, permettes-moi que ſur le mot de *Sicera* dont s'eſt ſervi Salomon, je conſidére avec vous comme l'eſprit humain s'eſt porté, nonobſtant ſon deſavantage, à faire en ſorte, que l'eau même fût capable de nous enyvrer. Il ſemble que rien ne nous plaiſe en l'état que la Nature l'a créé, *nihil homini ſic quemadmodum naturæ rerum placet*, comme Lib. 19. c. 4. Pline l'a déja obſervé ſur un ſujet aſſez approchant de celui-ci. Nous corrompons juſqu'à la pureté des Elemens, pour les faire ſervir à nos vices plûtôt qu'à nos plaiſirs. Et ſi cet Ancien parloit bien de nommer le Vin une Eau pourrie dans du bois, nous pouvons dire qu'il n'y a ſorte de putrefaction de cette même Eau, tantôt avec des grains, tantôt avec des herbes, ou des legumes, que nous n'aions tentée pour y chercher de nouvelles voluptés. O que nous ſommes inventifs, Jean Leon. quand il eſt queſtion de les multiplier! Il

n'y a pourtant point de boiſſon non ſeulement plus naturelle, mais même plus précieuſe que celle de l'Eau pure. Je n'en veux point d'autre preuve que l'inſcription du ſepulcre qui ſe voit au deſert d'Aazoad. Elle porte, qu'un gobelet plein d'eau y fut vendu dix mille ducats, ce qui n'empêcha pas l'acheteur de mourir de ſoif, auſſi bien que le vendeur. Qu'on me diſe, quel vin, quelle biere, quelle eau de vie, ou quel *Ros Solis*, ont été jamais vendus à ſi haut prix? Auſſi n'y a-t-il point d'Ambroſie ni de Nectar (puiſqu'on doute, lequel des deux ſe bûvoit) qui ſoit ſi ſavoureux que de l'eau bien fraiche & bien claire lors qu'on a grand ſoif. Mais voulés-vous ſavoir ce que peut l'habitude en matiere de breuvage? Garcilaſſo de la Vega vous apprendra, que ceux du Perou préfererent à tous les vins cette ſorte de liqueur, qu'ils font avec leur graine de çara. Et ce qui eſt beaucoup plus merveilleux, vous verrés dans l'excellente Rélation nouvelle de Grœnland, que des gens de ce païs-là ne pûrent jamais s'accoutumer étant en Dannemarc, à boire du vin, non plus qu'à

Athen. l. 2. deipn.

Hiſt. des Incas l. 9. c. 25.

manger du pain, ou des viandes cuites; ne trouvant rien de ſi delicieux que d'avaler de l'huile à longs traits, & quelquefois de la graiſſe de Balene. Certes l'homme eſt un animal encore plus bizarre que Socrate ne ſe l'eſt imaginé.



Chez Jean Tobie Siefard.



